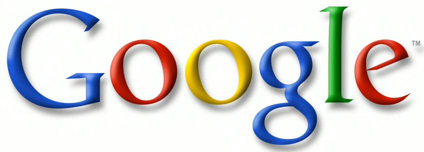


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

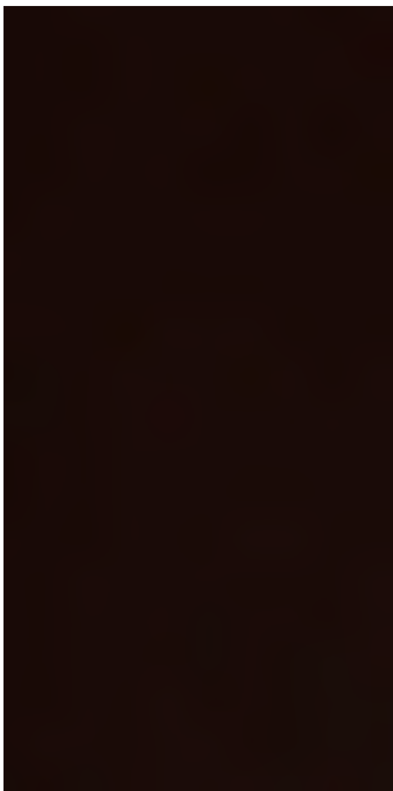
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

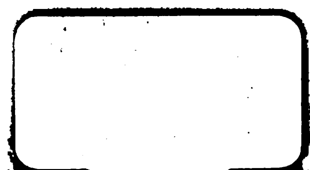
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/





Plutarch.
Harper
[illegible]

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

DE PLUTARQUE.

XII.

VIES DE CE VOLUME.

DE L'IMPRIMERIE D'A. EGRON.

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE PLUTARQUE,

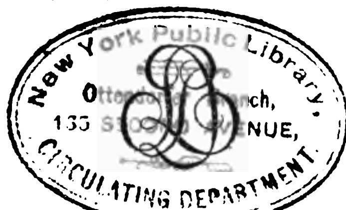
Traduites en Français, avec des Remarques historiques et critiques par M. DACIER;

ET SUIVIES DES SUPPLÉMENTS.

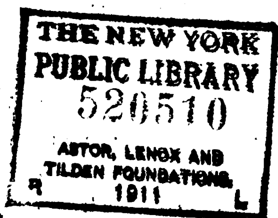
Edition revue et augmentée des VIES D'AUGUSTE ET DE TITUS, par A. L. DELAROCHE.

Avec les Portraits dessinés d'après l'antique par GARNEREY, et gravés par DELVAUX.

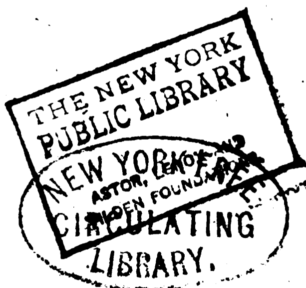
TOME DOUZIÈME.


New York Public Library,
Ottendorfer Branch,
135 SECOND AVENUE,
CIRCULATING DEPARTMENT

À PARIS,
CHEZ LOUIS DUPRAT-DUVERGER,
Rue des Grands-Augustins, n.° 21.
1811.


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
520510
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1911 L

LES VIES

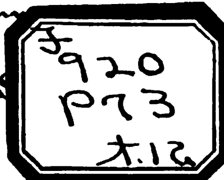

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
NEW YORK FREE
CIRCULATING
LIBRARY.



DION.

Amyot, Edition 1587.

16188



LES VIES DES HOMMES ILLUSTRES.

DION.

COMME Simonide dit, mon cher Sossius Sénécion, que la ville de Troie ne sut point mauvais gré aux Corinthiens de ce qu'ils s'étoient joints aux Grecs pour lui faire la guerre [1], attendu que d'un autre côté le roi de Lycie, Glaucus, originaire de Corinthe, étoit venu à son secours, il est juste de même que ni les Grecs ni les Romains ne se plaignent de l'Académie, puisqu'ils en sont également favorisés, comme on le verra dans ce volume, qui renferme la vie de Brutus et celle de Dion; car l'un ayant été disciple de Platon, et l'autre ayant été nourri dans ses préceptes et dans sa doctrine, ils sont sortis tous deux comme d'une même salle d'armes, pour exécuter les plus grands exploits. Or que

NEW YORK FREE CIRCULATING

tous deux, par plusieurs actions toutes semblables, et pour ainsi dire germaines, aient rendu ce témoignage à leur guide dans la vertu, qu'il faut que la puissance et la fortune se rencontrent avec la prudence et la justice, afin que tout ce que fait un homme d'état, puisse recevoir toute la beauté et toute la grandeur nécessaires pour le bien des peuples, c'est de quoi il ne faut pas s'étonner. Car comme Hippomachus, le maître de palestre, disoit qu'il reconnoissoit de loin ceux qui avoient fait leur exercice dans la salle, à les voir seulement revenir du marché portant des provisions dans leurs mains [2], il est de même très-vraisemblable que la raison accompagne toujours les actions de ceux qui ont été bien instruits et bien élevés, et qu'avec la décence et l'honnêteté, elle leur communique une certaine harmonie et une certaine consonnance qui les rend conformes et reconnoissables.

D'un autre côté, les accidents de la fortune que ces deux personnages ont éprouvés, et qui ont été les mêmes, plus par l'effet du hasard que par leur choix, mettent dans leurs vies une parfaite ressemblance : car ils ont été tués l'un et l'autre avant que d'avoir frappé au but vers lequel ils avoient dirigé toutes leurs actions, et sans avoir pu tirer

aucun fruit de leurs grands et glorieux travaux. Mais ce qu'il y a de plus merveilleux et de plus surprenant, c'est que les dieux les firent avertir tous deux de leur fin, par l'apparition d'un fantôme horrible. Cependant il y a beaucoup de gens qui nient ces fantômes et ces apparitions d'esprits, et qui soutiennent que jamais fantôme ni spectre ni esprit ne sont apparus à aucun homme qui ait été dans son bon sens, et qu'il n'y a que les enfants, les femmes foibles et les hommes à qui la maladie a affoibli le cerveau, qui se trouvant dans quelqu'aliénation d'esprit, ou dans quelque disposition du corps très-altérée et très-vicieuse, s'impriment dans la fantaisie des imaginations vaines et étranges, et tombent dans cette superstition qu'ils ont en eux quelque mauvais genie. Mais si Dion et Brutus, hommes graves, fort versés dans la philosophie, tous deux incapables de se laisser abuser et surprendre par aucune passion, ont été si émus du fantôme qui leur apparut, qu'ils ont raconté cette vision à leurs amis, je ne vois pas que nous puissions nous empêcher de recevoir cette opinion, quelqu'absurde qu'elle paroisse, qu'il y a des démons jaloux et méchants, qui par envie s'attachent aux plus gens de bien, et qui, pour s'opposer à leurs bonnes actions, leur jettent dans l'es-

prit des frayeurs et des troubles, de peur que s'ils demeurent fermes et inébranlables dans la vertu, ils n'obtiennent après leur mort une meilleure vie que la leur. Mais cette matière doit être réservée pour un autre traité. Présentement, dans ce douzième de nos parallèles, racontons les actions du plus ancien des deux.

Le vieux Denys, après s'être emparé du royaume de Sicile, épousa la fille d'Hermocrate de Syracuse. Comme sa tyrannie n'étoit pas encore bien cimentée, les Syracusains se soulevèrent contre lui, et exercèrent sur sa femme tant d'outrages et tant d'indignités, qu'elle se fit mourir. Mais ce prince, ayant recouvré et mieux affermi sa domination, épousa en même temps deux femmes; l'une du pays de Locres, appelée Doris; et l'autre de Syracuse même, nommé Aristomaque, fille d'Hipparinus, qui étoit le plus considérable et le plus puissant de la ville, et qui avoit commandé avec Denys lorsqu'il avoit été nommé pour la première fois général des troupes. On dit qu'il les épousa toutes deux le même jour, et que jamais personne ne sut laquelle avoit été mariée la première. Et dans la suite il partagea toujours également son amour sans marquer de préférence, car elles mangeoient toutes deux ensemble à sa table,

et passoient la nuit avec lui, chacune à son tour. Le peuple de Syracuse prétendoit pourtant que celle de son pays fût préférée à l'étrangère ; mais celle-ci eut le bonheur de donner la première un fils à son mari, ce qui lui aida beaucoup à se soutenir contre les cabales et les brigues que l'on faisoit contr'elle, à cause de son origine. Aristomaque fut longtemps sans devenir mère, quoique Denys souhaitât, avec tant de passion, d'en avoir des enfants, qu'il fit mourir la mère de sa Locrienne, lui imputant que, par ses poisons et par ses sortiléges, elle empêchoit Aristomaque de devenir grosse.

Dion étoit frère d'Aristomaque. D'abord il fut fort bien auprès du prince, par le crédit et par la protection de sa sœur; mais dans la suite, ayant donné des preuves de son grand sens, son propre mérite le fit aimer et considérer du tyran. Outre toutes les autres marques que Denys lui donna de sa confiance, il ordonna à ses trésoriers de lui fournir tout l'argent qu'il demanderoit, pourvu qu'ils vinssent lui dire le jour même ce qu'ils lui auroient donné.

Dion étoit naturellement fier et plein de magnanimité et de courage, et il se fortifia encore dans ces grandes qualités pendant un voyage que Platon fit en Sicile par une for-

tune véritablement divine ; car on ne peut imputer ce voyage à aucune prudence humaine : ce fut visiblement quelque Dieu, qui jetant de loin les fondements de la liberté de Syracuse et de la ruine entière de la tyrannie, amena ce philosophe d'Italie à Syracuse, et le fit entendre à Dion, qui étoit véritablement encore fort jeune, mais plus docile pour apprendre, plus vif pour bien concevoir, et plus ardent à obéir à tous les préceptes de la vertu, qu'aucun des disciples que Platon ait eus, et qui soient sortis de son école. Platon lui rend lui-même ce témoignage [3], et ses actions le prouvent encore mieux. Car quoiqu'élevé dans des mœurs basses et serviles sous un tyran, quoiqu'accoutumé à une vie lâche et timide, et ce qui est encore plus pernicieux, quoique nourri dans une magnificence sans bornes, dans un luxe prodigieux, et dans les délices, où l'on fait consister le souverain bien dans la volupté et dans les richesses, il n'eut pas plutôt entendu les discours de Platon, et goûté de cette philosophie qui mène à la vertu, qu'il sentit son âme enflammée d'amour pour elle. Et voyant la facilité avec laquelle Platon avoit changé ses inclinations, et l'avoit porté à aimer les choses honnêtes et vertueuses, il crut, avec cette simplicité si naturelle à son âge, que les

mêmes raisons feroient le même effet sur l'âme de Denys ; et dans cette vue, il n'eut aucun repos qu'il n'eût porté le tyran à l'entendre, et à avoir quelque conversation avec lui.

Denys y consentit. A leur première entrevue il fut parlé de la vertu, et l'on disputa beaucoup sur la véritable force. Platon montra qu'il n'y avoit point d'homme moins courageux et moins fort que le tyran. La conversation étant tombée ensuite sur la justice, Platon prouva que la vie des hommes justes est seule heureuse ; et que celle des hommes injustes est nécessairement malheureuse. Le tyran, qui se sentit convaincu, ne put soutenir ces discours, et fut très-fâché de voir que tous ceux qui étoient présents admiroient ce philosophe, et étoient merveilleusement touchés de ses raisons. Enfin, transporté de colère et plein de ressentiment, il demanda à Platon ce qu'il étoit venu faire en Sicile. Platon répondit, « qu'il y étoit venu cher-
« cher un homme de bien. Comment, de par
« tous les Dieux, repartit le tyran, à t'en-
« tendre on diroit que tu ne l'aurois pas en-
« core trouvé » ? Dion et tous ses amis crurent que la colère de Denys n'en demeureroit pas là, et qu'elle pourroit avoir des suites fâcheuses ; c'est pourquoi ils renvoyèrent

promptement Platon, qui étoit fort aise de partir, et le firent embarquer sur une galère à trois rangs de rames, qui ramenoit en Grèce le spartiate Pollis. Mais Denys pria en secret Pollis, avec de très-grandes instances, de tuer Platon dans le voyage, ou, au moins, de le vendre [4] : « Car, lui dit-il, il ne lui « en arrivera aucun mal, parce que, selon « ses propres maximes, étant homme juste, « il sera aussi heureux esclave que libre ». On dit que Pollis arrivé à Egine, y vendit Platon, parce que les Eginètes étant en guerre avec les Athéniens, avoient fait un décret qui ordonnoit que tous les Athéniens qu'on prendroit dans leur île seroient vendus.

Cependant Denys ne laissa pas de continuer toujours à donner à Dion les mêmes marques de son estime et de sa confiance ; car il l'employa à plusieurs ambassades très-importantes ; et ce fut lui qu'il envoya aux Carthaginois. Ce voyage lui acquit une grande réputation, et le mit encore plus avant dans les bonnes grâces du prince, jusque-là que le tyran supportoit sans se fâcher la liberté avec laquelle il lui parloit, Dion lui disant, sans aucun ménagement et sans aucune crainte, tout ce qui lui venoit dans l'esprit, témoin la remontrance qu'il lui fit au sujet de Gelon. Denys raillant un jour sur la manière de gou-

verner de ce prince, et disant, par une allusion à son nom (a), « qu'il avoit été la risée « de la Sicile », tous les courtisans se mirent à admirer la finesse de cette plaisanterie; mais Dion véritablement fâché, lui dit : « Avez-« vous donc oublié que c'est à cause de Ge-« lon qu'on s'est confié en vous [5], et que « c'est par là que vous avez usurpé la tyran-« nie? et ne savez-vous pas que désormais « on ne se fiera plus à personne à cause de « vous »? En effet, Gelon fit voir que le plus beau de tous les spectacles, c'est de voir une ville gouvernée par un monarque juste, et Denys montra que le plus odieux et le plus horrible, c'est de la voir gouvernée par un tyran.

Ce vieux Denys eut trois enfants de sa femme Doris, et quatre de sa femme Aristomaque, dont il y avoit deux filles, l'une appelée Sophrosyne, et l'autre nommée Arète. Sophrosyne fut mariée à son fils aîné, le jeune Denys qu'il avoit eu de sa femme Locrienne, et Arète épousa son frère Théoridès. Ce Théoridès étant venu à mourir, Dion épousa sa veuve Arète, qui étoit sa nièce. Denys tomba dans une grande maladie qui le menaçoit d'une prompte mort; Dion voulut lui parler des enfants qu'ils avoit eus

(a) En grec, γελᾷν signifie *rire*.

d'Aristomaque [6]; mais les médecins voulant faire leur cour au fils de la Locrienne, au jeune Denys qui devoit lui succéder au royaume, ne lui en laissèrent pas le temps; car, comme Timée l'écrit, le prince ayant demandé qu'on lui donnât un remède pour le faire dormir, ils lui en donnèrent un si fort qu'ils assoupirent tous ses sens, et firent succéder la mort au sommeil.

Cependant à la première assemblée que tous les amis du prince tinrent chez le jeune Denys, Dion parla avec tant de sens de ce qui étoit utile et expédient dans la conjoncture où l'on se trouvoit, qu'il fit voir qu'en prudence tous les autres n'étoient auprès de lui que des enfants, et en franchise qu'ils n'étoient que de vils esclaves de la tyrannie, qui, par une crainte lâche, ne cherchoient qu'à plaire au jeune Denys, et ne donnoient que les conseils qui pouvoient lui être agréables. Mais ce qui les surprit et les étonna plus que tout, c'est que lorsqu'ils voyoient un orage de guerre déjà formé du côté de Carthage, et prêt à crever sur la Sicile, il eut l'audace de promettre que, si Denys vouloit avoir la paix, il s'embarqueroit sur le moment, iroit en Afrique, et conjureroit cette tempête à sa satisfaction; et que s'il aimoit mieux faire la guerre, il lui fourniroit et en-

tretiendroit à ses dépens cinquante galères à trois rangs, tout équipées.

Le jeune Denys admira et éleva jusqu'aux nues cette magnanimité si généreuse, et lui témoigna beaucoup de reconnoissance de son affection et de sa bonne volonté; mais les courtisans qui pensoient que cette magnificence de Dion leur reprochoit leur avarice; et que sa grande puissance alloit être une diminution de la leur, tirèrent d'abord de là un prétexte de le calomnier, et n'épargnèrent aucun des discours qui pouvoient le plus aigrir contre lui le jeune prince; ils lui faisoient entendre qu'en se rendant fort sur mer, il s'ouvroit un moyen d'usurper la tyrannie, et qu'avec ses vaisseaux il pensoit à transporter toute la puissance aux fils d'Aristomaque, qui étoient ses neveux.

Mais les causes les plus apparentes et les plus fortes de la haine et de l'envie qu'ils lui portoient, c'est la vie qu'il menoit très-différente de la leur, et le peu de commerce qu'il vouloit avoir avec eux. Car tous ces courtisans s'étant d'abord emparés de l'esprit de ce jeune tyran, qui avoit été très-mal élevé, l'obsédoient par des voluptés toujours nouvelles, et par les flatteries continuelles dont ils l'enivroient. Ils ne pensoient qu'à lui fournir tous les jours de vains amusements, le

tenant toujours occupé à des festins, à des commerces de femmes, et à tous les autres plaisirs les plus honteux, par lesquels la tyrannie enfin amollie et fondue comme le fer par le feu, parut humaine et douce à ses sujets. En effet, elle perdit ce qu'elle avoit de trop dur, émoussée, non par la douceur, mais par la paresse et par la nonchalance de celui qui gouvernoit.

Dès ce moment, cette lâche négligence où l'on entretenoit ce jeune prince, croissant de jour en jour, et gâtant tout peu à peu, délia enfin, et fondit entièrement ces chaînes de diamant, dont le vieux Denys s'étoit vanté qu'il laisseroit à son fils sa monarchie liée et garrottée. Dès le commencement de son règne, il fit des débauches qui duroient des trois mois; et pendant tout ce temps-là, son palais, fermé à tout ce qu'il y avoit de gens sages, étoit plein d'ivrognes, et tout retentissoit du bruit de farces et de plaisanteries obscènes, de chansons impudiques, de danses, de mascarades et de toutes sortes de dissolutions. Il n'y avoit donc rien de si importun pour eux, comme on peut penser, ni qui leur fût tant à charge, que la présence de Dion, qui ne donnoit dans aucun des plaisirs et des amusements de son âge. C'est pourquoi, donnant à ses vertus les couleurs les plus ap-

parentes du vice, et celles qui y avoient le plus de rapport, ils trouvèrent le moyen de le calomnier auprès du prince, et de faire passer sa gravité pour arrogance, et sa liberté de parler pour insolence et pour opiniâtreté. S'il vouloit donner quelques sages conseils, on disoit qu'il faisoit des réprimandes et des reproches, et s'il refusoit de faire la débauche avec les autres, on disoit qu'il les méprisoit [7].

Aussi faut-il avouer qu'il avoit naturellement dans ses mœurs et dans toutes ses manières une certaine fierté et une austérité sévère, qui ne le laissoient pas facilement approcher, et qui le rendoient entièrement insociable; de sorte que sa compagnie paroissoit désagréable et dure, non seulement à un prince jeune, et dont les oreilles délicates étoient corrompues par des flatteries et par des louanges continuelles, mais à ceux mêmes qui étoient le plus liés avec lui, et qui admiroient la simplicité et la noblesse de ses mœurs; car ils se plaignoient de son commerce, et lui reprochoient que sa manière de parler aux gens et de traiter avec eux, étoit plus sauvage et plus rude que les affaires d'état ne le demandoient. Et c'est sur cela même que long-temps après, Platon, comme prophétisant ce qui lui devoit arri-

ver, lui écrivit pour l'exhorter « à fuir la « fierté (ce sont ses termes), toujours com- « pagne de la solitude [8] ». Cependant on ne laissoit pas alors de lui faire les plus grands honneurs, à cause de la nécessité des affaires, parce qu'on le croyoit le seul, ou du moins celui qui pouvoit le mieux soutenir et conserver la tyrannie, qui étoit battue de tous côtés par des vents très-orageux. Il ne fut pas long-temps sans s'apercevoir que ce n'étoit pas par la bonne volonté du prince, mais uniquement à cause du besoin que le tyran avoit de son secours, qu'il étoit le premier et le plus grand de son royaume.

Comme il croyoit que tous les vices du jeune Denys ne venoient que de son ignorance, et de la mauvaise éducation qu'il avoit eue, il chercha à le jeter dans des conversations honnêtes, et à lui faire goûter les discours et les préceptes qui forment les mœurs, afin qu'il cessât de haïr la vertu, et qu'il s'accoutumât à aimer tout ce qui est beau et digne de louange. Car de son naturel, ce prince n'étoit pas des plus mauvais tyrans; mais son père, craignant que s'il venoit à se connoître, à réveiller son courage, et à fréquenter des gens de bon entendement, il ne conjurât contre lui, et ne s'emparât de son royaume, le tenoit enfermé dans son palais,

où privé de la connoissance des affaires et de tout ce qui se passoit à la cour, et éloigné de tout commerce, il s'amusoit, faute d'autres occupations, à tourner et à faire de petits chariots, des chandeliers, des escabelles de bois et des tables. Car ce vieux Denys étoit si défiant et si soupçonneux, que tout le monde lui étoit suspect; et sa timidité lui avoit tellement abattu l'esprit et le courage, qu'il ne souffroit pas qu'on lui fît les cheveux avec des ciseaux; mais il faisoit venir quelque garçon sculpteur (*a*), qui, avec un charbon ardent, lui brûloit la chevelure tout à l'entour. Ni son frère, ni son fils même n'entroient dans sa chambre vêtus comme ils étoient; mais il falloit qu'avant d'entrer, chacun quittât ses habits, et qu'il en prît d'autres après avoir été visité par des gardes. Un jour que son frère Leptinès, en lui faisant la description d'une petite terre, prit la pique d'un de ses gardes pour lui en marquer le plan sur le sable, Denys entra contre lui dans une furieuse colère, et fit mourir le garde qui avoit donné sa pique si facilement. Il disoit qu'il craignoit ses amis, parce que les con-

(*a*) Moïse Dusoul a proposé de substituer à ce dernier mot, qui lui paroît suspect, celui de *client*. Cicéron dit que c'étoient les filles mêmes de Denys qui lui rendoient ce service. *A. L. D.*

noissant hommes de sens, il savoit bien qu'ils aimeroient mieux gouverner qu'être gouvernés, et être tyrans eux-mêmes, que d'obéir à un tyran. Il tua de sa propre main un officier, nommé Marsyas, qu'il avoit avancé, et à qui il avoit donné quelque commandement dans ses troupes, sur ce qu'il avoit vu en songe cet officier qui l'égorgeoit, prétendant que ce songe ne lui étoit venu la nuit que parce que Marsyas avoit formé ce complot dans la journée, et s'en étoit entretenu 9. Cependant cet homme timide, et qui, par ses frayeurs continuelles, avoit l'âme remplie de tant de misères, de bassesses et d'indignités, s'emportoit contre Platon, de ce qu'il ne le déclaroit pas le plus vaillant et le plus courageux des hommes.

Dion, comme je viens de le dire, voyant le jeune Denys estropié et mutilé (*a*), si j'ose ainsi parler, par son ignorance, et dépravé dans ses mœurs, l'exhortoit continuellement à s'appliquer à l'étude, le pressoit d'écrire au premier des philosophes, et d'employer auprès de lui les prières les plus vives pour l'obliger à venir en Sicile, et quand il seroit venu, de

(*a*) J'ai voulu conserver en notre langue la force du terme grec, et je trouve l'expression admirable. Un homme est aussi estropié et mutilé par l'ignorance que par les blessures et par les coups.

se mettre promptement entre ses mains, afin que ses mœurs corrigées par ses discours et formées à la vertu, et que rendu semblable au modèle divin et d'une beauté parfaite, qui conduit si sagement toutes choses, et à la voix duquel tous les êtres sont sortis du chaos, et ont formé ce bel ordre et cet arrangement si merveilleux qu'on appelle *le monde*, il se procurât à lui-même une très-grande félicité, et la procurât par le même moyen à ses peuples. Il lui disoit que ses sujets, gouvernés alors avec douceur comme une famille est gouvernée par un bon père, rendroient volontairement à sa tempérance et à sa justice les devoirs qu'ils ne rendoient que malgré eux à la violence et à la force, et que par là il deviendroit de tyran un roi juste, à qui tout se soumettroit par amour. « Pensez, lui « disoit-il, que ces chaînes de diamant qui « lient tout un royaume, ne sont, comme « votre père l'a cru, ni la crainte, ni la « force, ni le grand nombre de galères, ni « ces milliers de Barbares qui composent vo- « tre garde, mais l'affection, l'amour et la « reconnoissance que font naître dans le cœur « des sujets la vertu et la justice des princes ; « et que ces chaînes formées par les senti- « ments, quoique plus douces et plus lâches « que ces autres, si roides et si dures, sont

« pourtant plus fortes pour la durée et pour « le maintien des états. Que d'ailleurs un « prince n'est ni honoré ni estimé, quand il « n'a soin que de s'habiller magnifiquement, « d'avoir de grands équipages et des meubles « somptueux, et d'entretenir sa maison dans « le luxe, dans la délicatesse, dans les dé- « lices et dans tous les plaisirs les plus re- « cherchés; et que par sa raison et par ses « discours, il n'a aucun avantage sur le der- « nier de ses sujets, et qu'il dédaigne de « tenir le palais de son âme décemment et « royalement orné ».

Par ces remontrances, qu'il lui répétoit souvent, et dans lesquelles il mêloit de temps en temps les propres préceptes de Platon, Denys fut enflammé d'un désir violent et d'une sorte de fureur d'entendre les discours de ce philosophe, et de le voir lui-même. On dépêcha aussitôt des courriers pour Athènes, avec des lettres de Denys, auxquelles Dion joignit ses instantes prières. Dans le même temps, Platon reçut de toute l'Italie de pressantes sollicitations de tous les philosophes pythagoriciens, qui le conjuroient de venir s'emparer de l'âme d'un jeune prince, qui, emporté par la fougue des passions et par un pouvoir sans bornes, ne connoissoit plus de frein, et de tâcher de la dompter et de la ré-

duire par la force de ses raisons. Platon, comme il nous l'apprend dans ses écrits (*a*), vaincu par le seul respect qu'il avoit pour lui-même, afin de ne pas donner aux hommes un prétexte de lui reprocher qu'il n'étoit philosophe qu'en paroles, et que jamais il n'avoit justifié ce titre par ses actions; et jugeant d'ailleurs qu'en purgeant un seul homme, qui étoit comme la partie principale qui conduit tout le reste, il guériroit toute la Sicile dangereusement malade, se laissa persuader.

Ceux qui étoient opposés à Dion, craignant que Denys ne vînt à changer, obligèrent ce prince à rappeler d'exil Philistus, homme éloquent, fort versé dans les lettres, et très-accoutumé aux mœurs des tyrans, pour avoir en lui un contre-poids capable de balancer Platon et toute sa philosophie. Car ce Philistus, dès le commencement, se montra très-porté pour l'établissement de la tyrannie, et il garda long-temps la citadelle, où il commandoit la garnison. Il couroit même un bruit qu'il avoit eu quelque commerce avec la mère du vieux Denys, et que cela n'étoit pas ignoré du tyran même. Mais après que Leptinès, qui avoit eu deux filles d'une femme qu'il avoit enlevée à un autre, eût donné une de

(*a*) Dans la septième lettre.

ces filles à Philistus, sans demander l'agrément du vieux Denys pour ce mariage, le tyran irrité fit mettre en prison cette femme de Leptinès chargée de fers, et chassa de Sicile Philistus, qui se retira chez quelques-uns de ses amis dans la ville d'Adria (*a*) : et il paroît que ce fut là que, jouissant d'un grand loisir, il composa la plus grande partie de son histoire [10], car il ne revint pas du vivant du vieux Denys. Ce ne fut qu'après sa mort que l'envie que les autres courtisans conçurent contre Dion, le fit rappeler, comme un homme très-propre à leur dessein, et le plus affectionné à la tyrannie. En effet, il ne fut pas plutôt de retour, qu'il embrassa hautement le parti du tyran. En même temps tous les autres courtisans adressèrent à Denys des plaintes contre Dion, l'accusant qu'il avoit eu des conférences avec Théodote et Héraclide, pour chercher avec eux les moyens de détruire la tyrannie. Il paroît véritablement que Dion espéroit que dès que Platon seroit arrivé, il adouciroit et détremperoit, par son moyen, ce qu'il y avoit de trop dur et de trop despotique dans la domination de Denys, et qu'il feroit de ce prince un gouverneur réglé et modéré, qui commanderoit

(*a*) Ville du Picénum, aujourd'hui la Marche d'Ancône. *A. L. D.*

selon les règles de l'harmonie la plus parfaite. Si le tyran résistoit, et ne se laissoit pas adoucir et amollir par ses préceptes, il étoit résolu de le chasser et de remettre le gouvernement entre les mains des Syracusains, non qu'il aimât ni qu'il approuvât la démocratie, mais il la trouvoit encore beaucoup meilleure que la tyrannie pour ceux qui ne pouvoient parvenir à établir une saine aristocratie.

Les affaires étoient en cet état, quand Platon arriva en Sicile. Il y fut reçu avec des caresses infinies, et avec les plus grands honneurs; car à la descente de sa galère, il trouva un des chars du prince atelé et paré magnifiquement, et le tyran offrit un sacrifice, comme pour un très-grand bonheur qui étoit arrivé à ses états [11]. Ce n'étoit plus que sagesse et pudeur dans les festins, que modestie dans les ameublements du palais, et que patience et douceur du côté du tyran dans toutes ses audiences. Tout cela faisoit concevoir aux peuples des espérances merveilleuses d'un prompt changement. Les courtisans se portoient ardemment à l'étude des lettres et de la philosophie, et toutes les salles du palais, comme autant d'écoles de géométrie, étoient pleines de la poussière, dont les géomètres se servent pour tracer leurs figu-

res; si grande étoit la foule de ceux qui s'entretenoient de ces sciences, et qui en faisoient des démonstrations. Peu de jours après échut le temps d'un sacrifice solennel que l'on faisoit tous les ans dans le palais pour la prospérité du prince. Là le héraut ayant prononcé à haute voix, selon la coutume, cette prière, « qu'il plût aux Dieux de maintenir long-« temps la tyrannie, et de conserver le ty-« ran », Denys, qui étoit présent, lui dit tout haut : « Ne cesseras-tu point de me mau-« dire » ? Ce mot affligea extrêmement Philistus et son parti, qui jugèrent bien que le temps et une longue habitude rendroient invincible et insurmontable le pouvoir de Platon sur l'esprit de Denys, puisqu'un commerce de si peu de jours avoit déjà entièrement changé l'esprit de ce jeune prince.

Ce ne fut donc plus séparément ni en secret, mais tous ensemble et à découvert, qu'ils se mirent à calomnier Dion, disant que c'étoit une chose toute visible qu'il se servoit de l'éloquence de Platon pour charmer et pour ensorceler Denys, afin que ce prince venant à quitter et à abandonner volontairement le trône, il s'en saisît et y établît les enfants d'Aristomaque, qui étoient ses neveux. Il y en avoit qui publioient hautement qu'ils étoient très-fâchés de voir que les

Athéniens étant venus autrefois en Sicile, avec de grandes forces de terre et de mer, y étoient tous péris avant que de pouvoir prendre Syracuse, et qu'aujourd'hui avec un seul sophiste, ils vinssent à bout de détruire la tyrannie de Denys, en persuadant à ce prince de casser les dix mille étrangers qui composoient sa garde [12], de se défaire des quatre cents galères qu'il tenoit toujours armées, de congédier ses dix mille hommes de cheval, et de réformer la plus grande partie de son infanterie, pour aller chercher dans l'Académie un prétendu souverain bien, qu'on n'expliquoit point, et de se rendre heureux en idée par l'étude de la géométrie, en abandonnant à Dion et à ses neveux une félicité réelle et solide, qui consiste dans la domination, dans les richesses, dans le luxe et dans les plaisirs. Tous ces discours produisirent d'abord, dans l'esprit de Denys, de violents soupçons contre Dion; des soupçons il passa à la colère, et cette colère aboutit enfin à une rupture d'éclat.

Sur ces entrefaites, on apporta secrètement à Denys des lettres que Dion écrivoit aux ambassadeurs de Carthage, dans lesquelles il leur mandoit que « quand ils voudroient « traiter de la paix avec Denys, ils ne fissent « point leurs conférences qu'il n'y fût pré-

« sent, parce qu'il leur aideroit à faire leur « traité plus ferme et plus solide ». Denys lut ces lettres à Philistus ; et ayant consulté avec lui sur ce qu'il devoit faire, comme le rapporte Timée, il amusa Dion par une feinte réconciliation, le mena seul au-dessous de la citadelle sur le bord de la mer, lui montra ses lettres, et l'accusa de s'être ligué contre lui avec les Carthaginois. Dion voulut se justifier, mais il refusa de l'entendre, et sur l'heure même il le fit monter sur un brigantin dans l'état où il étoit, et ordonna aux matelots de le mener sur les côtes d'Italie, et de l'y laisser. Cette action de Denys ne fut pas plutôt divulguée, que tout le monde la trouva pleine d'injustice et de cruauté. D'abord tout le palais du tyran fut en deuil à cause des femmes, et la ville de Syracuse reprit courage, dans l'espérance de voir bientôt naître de grandes nouveautés et des changements considérables du tumulte qu'exciteroit cette disgrâce de Dion, et de la défiance qu'elle jetteroit dans l'esprit des peuples. Denys voyant les esprits dans cette disposition, et en craignant les suites, consola et calma lui-même ses amis et les femmes de son palais, leur disant qu'il n'avoit point exilé Dion, mais qu'il l'avoit seulement obligé à s'absenter, de peur que s'il fût demeuré, son opi-

miâtreté outrée ne l'eût enfin forcé à se porter contre lui à des extrémités plus grandes. En même temps il donna aux parents de Dion deux vaisseaux, afin qu'ils pussent emmener toutes ses richesses et ses domestiques, et l'aller joindre dans le Péloponèse; car Dion avoit des possessions immenses, un train, des meubles et un équipage presque de tyran. Ses amis chargèrent toutes ses richesses sur ces vaisseaux, et les lui portèrent en Grèce. Les femmes du palais et ses amis particuliers y ajoutèrent des présents très-considérables; de sorte que Dion, par sa fortune et par l'éclat de sa dépense, brilla beaucoup parmi les Grecs, et que cette magnificence d'un banni fit juger de la puissance du tyran.

Dès que Dion fut parti, Denys logea Platon dans la citadelle, en apparence pour lui faire honneur, et en effet pour s'assurer de sa personne, afin qu'il n'allât pas joindre Dion, et lui servir de témoin des injustices qu'il lui avoit faites. Denys, à force de voir et de fréquenter tous les jours Platon, semblable à une bête sauvage qui s'accoutume et s'apprivoise enfin avec les hommes, s'accoutuma si bien à sa conversation et à ses discours, et en fut si charmé, qu'il conçut pour lui un amour tyrannique, voulant à toute force que Platon n'aimât que lui, et qu'il l'estimât plus que tous

les autres hommes ; il lui offroit de le faire maître de tous ses trésors et de son royaume même, s'il vouloit ne pas préférer l'amitié de Dion à la sienne. Cette passion si violente et si furieuse étoit un nouveau malheur pour Platon, comme celle des amants malheureux et jaloux l'est pour leurs maîtresses; car tantôt c'étoient des emportements de colère, et un moment après des repentirs, des soumissions et des prières pour obtenir son pardon. Il avoit un empressement merveilleux pour entendre les discours de Platon, et pour entrer dans les mystères de la philosophie; et en même temps il craignoit ceux qui cherchoient à l'en détourner, comme d'une étude qui ne pouvoit que le corrompre.

Il survint alors une guerre qui obligea Denys à renvoyer Platon. Avant son départ, il lui promit qu'il rappelleroit Dion le printemps suivant; mais il ne tint pas sa promesse, et se contenta de lui envoyer ses revenus, priant Platon de l'excuser s'il avoit manqué au terme fixé, et d'en accuser la guerre seule, et lui donnant sa foi et sa parole que sitôt que la paix seroit conclue il feroit revenir Dion, à condition pourtant qu'il se tiendroit en repos, qu'il ne remueroit en aucune manière, et qu'il ne le calomnieroit et ne le décrieroit point dans l'esprit des Grecs. Platon n'oublia rien

pour porter Dion à observer ces conditions. Pour cet effet, il tourna son esprit à l'étude de la philosophie, et le tint avec lui dans son école. Dion logeoit à Athènes chez un certain Callippus, qui étoit une de ses anciennes connoissances; mais il acheta une petite terre à la campagne pour aller s'y divertir, et quand il partit ensuite pour la Sicile, il en fit présent à Speusippe, celui de tous ses amis qu'il avoit le plus fréquenté, et avec lequel il avoit le plus vécu, Platon ayant cherché à adoucir les mœurs trop austères de Dion par le commerce d'un homme agréable, et qui savoit plaisanter et mêler à propos les jeux et les plaisirs honnêtes avec les occupations les plus sérieuses: car tel étoit le caractère de Speusippe. C'est pourquoi Timon [13], dans ses poésies qu'on nomme *Silles*, l'appelle *plaisant railleur*. Pendant que Dion fut à Athènes, Platon fut obligé de donner des jeux et de défrayer le chœur des jeunes garçons [14]. Dion fournit à toute la dépense des habits et à tous les autres frais, Platon ayant bien voulu lui céder cette occasion de montrer aux Athéniens sa magnificence, jugeant bien que cette libéralité procureroit à Dion plus de bienveillance de la part du peuple, qu'elle ne lui feroit d'honneur à lui-même.

Dion visita aussi les autres villes de Grèce,

se trouvant à toutes les fêtes et assemblées, et s'entretenant avec les plus excellents esprits et les plus profonds dans la politique, sans donner dans sa conduite la moindre marque d'affectation, d'arrogance, ni de dissolution, mais au contraire faisant paroître en tout beaucoup de modestie, de tempérance, de vertu et de force, et une grande connoissance des lettres et de la philosophie. Cette condnite le fit aimer et estimer de tout le monde, et lui attira de la plupart des villes des honneurs très-considérables et des décrets très-glorieux, jusque-là que les Lacédémoniens le déclarèrent Spartiate, sans se mettre en peine de la colère de Denys, qui alors leur donnoit un secours très-utile dans la guerre qu'ils avoient contre les Thébains.

On rapporte qu'un jour Ptoiodorus de Mégare pria Dion très-instamment de lui faire l'honneur de le venir voir dans sa maison. Il paroît que ce Ptoiodorus étoit un des plus riches et des plus puissants de la ville. Dion y alla. En arrivant, il trouva beaucoup de peuple assemblé devant la porte, et une si grande quantité de gens qui y alloient pour affaires, que cette foule et ces divers embarras empêchoient qu'on ne pût entrer ni l'aborder. Alors Dion s'adressant à ceux qui l'accompagnoient, et qui se fâchoient et murmu-

roient de ce qu'on les faisoit attendre, leur dit : « Pourquoi nous plaindre de cet homme ? « pourquoi nous fâcher ? Ne faisons-nous pas « la même chose à Syracuse ? » Denys, devenant de jour en jour plus jaloux de Dion, et craignant la bienveillance et l'estime qu'il s'étoit acquises chez les Grecs, cessa de lui envoyer les revenus de ses terres, et les fit régir par ses propres receveurs ; et pour combattre et détruire la mauvaise réputation que le traitement qu'il avoit fait à Platon lui donnoit parmi les philosophes, il assembla grand nombre de ceux qui passoient pour les plus savants, et il tenoit dans son palais des assemblées, où, par une folle ambition, il s'efforçoit de les surpasser tous en savoir et en éloquence : mais il lui arrivoit nécessairement d'appliquer fort mal-à-propos ce qu'il avoit entendu dire à Platon. Cela ralluma en lui un violent désir de le revoir, et il s'accusa lui-même d'avoir mal profité de sa présence, et de n'avoir pas écouté jusqu'au bout ses belles et admirables leçons, et comme un tyran toujours excessif et furieux dans ses désirs, et changeant de goût et de passions avec autant de rapidité que de violence, tout d'un coup il se sentit saisi d'une impatience démesurée de l'avoir auprès de lui. Pour y réussir, il employa toutes sortes de moyens, jusqu'à obliger Archytas et

les autres philosophes pythagoriciens à lui écrire qu'il pouvoit venir en toute sûreté, et à être caution qu'on lui tiendroit toutes les paroles qu'on lui avoit données; car c'étoit par l'entremise de Platon qu'ils avoient fait connoissance et contracté le droit d'hospitalité avec Denys[15]. Ces philosophes envoyèrent de leur part Archidémus à Platon, et Denys fit partir en même temps de son côté deux galères à trois rangs de rames, avec plusieurs de ses amis, pour obtenir de lui par leurs prières ce qu'il désiroit; il lui écrivit aussi des lettres de sa main, où il lui déclaroit nettement « que s'il ne se laissoit persuader de « venir en Sicile, Dion ne devoit rien attendre « de lui, au lieu que, s'il venoit, il n'y « avoit rien qu'il ne fît en sa faveur (*a*) ». Dion reçut par la même voie plusieurs lettres et plusieurs sollicitations de sa femme et de sa sœur, qui le pressoient d'obtenir de Platon qu'il fît ce voyage, qu'il satisfît l'impatience de Denys, et qu'il ne lui donnât point de nouveaux prétextes d'en user mal à son égard. C'est ainsi que Platon lui-même raconte qu'il vint pour la troisième fois dans les ports de Sicile,

Pour affronter encor la terrible Charybde[16].

(*a*) Voyez la septième lettre de Platon.

Son arrivée donna à Denys une joie qu'on ne peut exprimer, et remplit d'espérance la Sicile, qui, par ses vœux et par toutes ses actions, aidoit autant qu'elle pouvoit à faire en sorte que Platon vainquît Philistus, et que la philosophie triomphât de la tyrannie. Toutes les femmes du palais s'empressèrent à bien recevoir Platon, et Denys lui donna une marque de confiance qu'il n'accordoit à aucun de ses meilleurs amis; il le laissoit approcher de lui sans le faire fouiller. Aristippe de Cyrène[17] se trouva plusieurs fois présent lorsque Denys offroit de grands présents à Platon, et que Platon les refusoit; sur quoi il dit ce bon mot: « Denys est libéral en toute sûreté; car à « nous qui demandons beaucoup il donne « peu, et il donne beaucoup à Platon, parce « qu'il n'accepte rien ».

Après les premières caresses, Platon voulut commencer à parler des affaires de Dion; mais Denys usa d'abord de remises; ensuite ce ne furent que plaintes et que brouilleries, qui n'éclatoient point au-dehors. Denys avoit grand soin de les cacher, s'efforçant par toutes sortes d'autres honneurs et par toutes les attentions et les complaisances possibles, de le détourner de l'amitié qu'il avoit pour Dion. Dans les commencements, Platon ne lui reprochoit point sa perfidie et ses mensonges,

mais il les supportoit, et faisoit semblant de ne les pas apercevoir. Comme ils en étoient en ces termes, et qu'ils pensoient que personne n'avoit pénétré leur secret, Hélicon de Cyzique, un des amis particuliers de Platon, prédit qu'il y auroit un tel jour une éclipse de soleil. Cette éclipse étant arrivée comme il l'avoit dit, et à l'heure marquée, Denys eut tant d'admiration pour lui, qu'il lui donna un talent. Aristippe plaisantant sur cela avec les autres philosophes, dit « qu'il avoit aussi quel« que chose à prédire de fort incroyable et de « fort extraordinaire ». Les philosophes l'ayant pressé de s'expliquer : « Je vous prédis, leur « dit-il, qu'avant qu'il soit peu, Denys et Pla« ton, qui vous paroissent si bien ensemble, « seront ennemis ».

Enfin, Denys, las de se contraindre, fit vendre toutes les terres et tous les effets de Dion, et en retint l'argent. En même temps il fit quitter à Platon l'appartement des jardins, et le logea hors du château, au milieu de ses gardes qui le haïssoient depuis longtemps, et qui cherchoient à le tuer, parce qu'il conseilloit à Denys de renoncer à la tyrannie, et de les casser, pour vivre sans autre garde que l'amour de ses peuples. Archytas n'eut pas plutôt appris le grand danger où se trouvoit Platon, qu'il envoya promptement

des ambassadeurs et une galère à trente rames, pour redemander Platon à Denys, et pour le faire souvenir qu'il n'étoit venu à Syracuse que sur sa caution et sur celle de tous les philosophes pythagoriciens, qui lui avoient répondu qu'il pouvoit s'y rendre sans rien craindre. Denys, pour se laver du reproche de haïr Platon et d'être irrité contre lui, n'oublia rien pour le bien traiter; il lui fit de grands festins, et le combla de caresses. Comme il fut sur le point de s'embarquer, il lui dit: « N'est-« il pas vrai, Platon, que tu vas bien dire du « mal de nous quand tu seras à l'Académie « avec tes philosophes? — A Dieu ne plaise, « lui répondit Platon en souriant, que nous « manquions assez de bons propos à l'Acadé-« mie pour y faire mention de vous ». C'est ainsi que Platon fut renvoyé. Cependant ce que ce philosophe écrit lui-même ne s'accorde pas entièrement avec cette tradition (*a*).

Dion fut fort offensé de ce procédé, et peu de temps après ayant appris les traitements que le tyran avoit faits à sa femme, il se déclara hautement son ennemi. Platon en donna avis à Denys par ses lettres, qui étoient con-

(*a*) Platon, dans sa septième lettre, dit simplement que Denys, à la demande d'Archytas, le renvoya sur une galère, avec les provisions nécessaires pour le voyage. *A. L. D.*

cues en termes obscurs et couverts. Et voici comment : Après que Dion eut été chassé, Denys, en renvoyant Platon, le chargea de savoir secrètement de Dion s'il seroit fâché que sa femme se mariât à un autre; car il couroit un bruit, soit véritable ou inventé par ses ennemis, qu'il n'étoit pas fort content de son mariage, et que sa femme et lui ne vivoient pas trop bien ensemble et n'étoient pas fort unis. Platon étant arrivé à Athènes, et ayant rendu compte à Dion de tout ce qui s'étoit passé, écrivit au tyran une lettre où tout étoit clair et intelligible à tout le monde, mais où l'article seul qui regardoit le mariage ne pouvoit être entendu que de lui; car il lui mandoit « qu'il avoit parlé à Dion de cette « affaire secrète, et qu'il lui avoit paru évi« demment qu'il seroit très-irrité contre lui, « s'il l'entreprenoit ». Et comme il y avoit encore alors quelque espérance de réconciliation, Denys ne fit rien de nouveau contre sa sœur, et permit qu'elle demeurât avec le fils qu'elle avoit eu de Dion. Mais après que toute espérance de raccommodement fut perdue, et que Platon eut été renvoyé cette troisième fois avec tout le mécontentement possible, alors Denys ne gardant plus de mesures, maria sa sœur Arète, femme de Dion, à un de ses amis nommé Timocrate, n'imitant point en

cela la douceur de son père; car le vieux Denys avoit un beau-frère nommé Polyxenus, qui avoit épousé sa sœur Thesta. Ce Polyxenus devint l'ennemi déclaré de Denys, et pour ne pas tomber entre les mains du tyran, il s'enfuit de Sicile. Denys fit venir sa sœur chez lui, et se plaignit de ce qu'ayant su la fuite que son mari méditoit, elle ne l'en avoit pas averti. Elle lui répondit sans s'étonner et sans marquer la moindre crainte : « Vous ai-je donc « paru une femme si lâche et d'un cœur si « bas, que si j'avois su la fuite de mon mari, « je n'eusse pas fait tous mes efforts pour en « être la compagne et pour partager sa for- « tune? Mais je ne l'ai pas sue, car je me « serois trouvée bien plus heureuse d'être « appelée partout la femme de Polyxenus « banni, que d'être appelée ici la sœur du « tyran ». Thesta ayant fait cette réponse avec une liberté pleine de courage, on dit que le tyran même fut rempli d'admiration, et tous les Syracusains furent si charmés de la vertu de cette femme, qu'après que la tyrannie fut détruite, ils lui conservèrent pendant sa vie les mêmes honneurs, le même équipage et le même train de reine qu'elle avoit auparavant, et qu'après sa mort tout le peuple accompagna son corps au tombeau et honora

ses funérailles. Voilà une digression qui ne m'a pas paru inutile.

Pour revenir à notre sujet, dès ce moment Dion se prépara à faire la guerre à Denys, Platon tâchant toujours de l'en détourner par le respect qu'il avoit pour l'hospitalité avec laquelle Denys l'avoit reçu dans son palais, et aussi à cause de l'âge avancé de Dion. Mais Speusippe et tous les autres amis de Dion, l'exhortoient continuellement à aller affranchir la Sicile qui lui tendoit les bras, et qui le recevroit avec une extrême joie; car pendant le séjour que Platon fit à Syracuse, Speusippe ayant fréquenté plus que lui les habitants de la ville, avoit pénétré leurs véritables sentiments. Au commencement, ils craignoient de se découvrir à lui et de lui parler avec franchise, parce qu'ils soupçonnoient que c'étoit un artifice du tyran pour les sonder; mais le temps les détrompa, et enfin ils eurent en lui une entière confiance. Tous les vœux étoient unanimement en faveur du retour de Dion; il leur entendit dire qu'il pouvoit arriver sans vaisseaux, sans infanterie, sans cavalerie; qu'il montât seulement sur le premier vaisseau marchand qu'il trouveroit, et qu'il vînt prêter sa personne et son nom aux Syracusains contre Denys.

Dion, encouragé par le rapport que Speusippe lui avoit fait de ces dispositions, commença à lever secrètement des troupes étrangères, par personnes interposées, pour mieux cacher son dessein. Mais un grand nombre d'hommes considérables, et qui étoient à la tête des affaires, et plusieurs philosophes, se joignirent à lui; entr'autres Eudémus de Cypre, sur la mort duquel Aristote composa son *Dialogue de l'âme* (a), et Timonides de Leucade, qui attirèrent dans son parti Miltas de Thessalie, qui étoit grand devin [18], et qui avoit étudié avec Dion dans l'école de l'Académie. De tous ceux que le tyran avoit bannis, et qui n'étoient pas moins de mille, il n'y en eut que vingt-cinq qui l'accompagnèrent à cette expédition; tous les autres l'abandonnèrent, saisis de crainte [19].

Le rendez-vous fut dans l'île de Zacynthe; les troupes qui s'y assemblèrent ne formoient que près de huit cents hommes [20], mais tous éprouvés dans de grandes occasions, tous singulièrement fortifiés par les exercices, tous d'une audace et d'une expérience au-dessus des plus braves et des plus aguerris, et enfin très-capables d'enflammer le courage des troupes que Dion espéroit de trouver en Sicile, et de les porter à combattre avec la dernière valeur.

(a) Ce dialogue est perdu.

Quand il fut question de partir, et que ces soldats apprirent que cet armement étoit destiné contre la Sicile et contre Denys, ils furent tous très-consternés, et se repentirent de s'être engagés dans une entreprise si téméraire. Ils regardoient Dion comme un homme qui, par un emportement furieux, par une démence outrée et faute de meilleure espérance, se jetoit tête baissée dans des partis très-désespérés; et ils se mirent dans une véritable colère contre leurs capitaines et contre ceux qui les avoient enrôlés, de ce qu'ils ne leur avoient pas déclaré d'abord quelle étoit la guerre qu'ils vouloient entreprendre. Mais après que Dion, dans un long discours, leur eut expliqué les endroits foibles de la tyrannie, et qu'il leur eut fait entendre qu'il ne les menoit pas là comme soldats, mais comme officiers, pour les mettre à la tête de tous les Syracusains et de tous les peuples de la Sicile, préparés à la révolte depuis long-temps, et qu'ensuite Alcimène, qui étoit le premier des Grecs en noblesse et en réputation, et qui marchoit lui-même à cette guerre, leur eut parlé pour guérir ce découragement, ils se rendirent et ne demandèrent qu'à partir.

On étoit alors dans le cœur de l'été : les vents doux, appelés étésies[21], régnoient sur la mer, et la lune étoit dans son plein. Dion

ayant préparé un sacrifice magnifique pour l'offrir à Apollon, se mit à la tête de ses troupes armées de pied en cap, et se rendit en pompe au temple de ce dieu. Après le sacrifice, il leur donna un grand festin dans le parc des lices de Zacynthe. Là, tous ses soldats furent étonnés de voir la quantité de vaisselle d'or et d'argent, de tables et autres meubles qui surpassoient infiniment la somptuosité et la magnificence d'un particulier, et ils pensoient en eux-mêmes qu'il n'étoit pas vraisemblable qu'un homme déjà avancé en âge et maître de ces grandes richesses, allât se jeter dans des affaires si hasardeuses sans des espérances bien fondées, et sans être assuré que ses amis de Sicile lui fourniroient tous les moyens nécessaires pour réussir.

Mais à la fin du repas, après les libations et les prières solennelles, tout à coup la lune vint à s'éclipser. Cela ne surprit nullement Dion, instruit de la route que le soleil et la lune font sous la ligne appelée écliptique, et qui savoit que l'ombre qui tombe sur le corps de la lune n'est que l'effet du corps de la terre, qui se trouve alors entre elle et le soleil, et qui intercepte sa lumière. Mais ses soldats, troublés et effrayés par leur ignorance, avoient besoin de quelque consolation. C'est pourquoi Miltas le devin, se levant au milieu d'eux,

leur dit d'avoir bon courage et de s'attendre aux plus heureux succès ; car la divinité leur promettoit une éclipse de tout ce qu'il y avoit alors de plus éclatant : « Or, leur dit-il, il n'y « a rien de plus éclatant que la tyrannie de « Denys, et vous en allez éteindre tout l'éclat, « dès que vous serez arrivés en Sicile ». Voilà l'explication que Miltas donna de l'éclipse au milieu de l'assemblée. Mais quant aux abeilles qui parurent sur les vaisseaux, et dont un essaim alla se poser sur la poupe de celui de Dion, il ne parla qu'en particulier à lui et à ses amis, et leur dit qu'il craignoit que ses actions, qui certainement seroient grandes et glorieuses, ne fussent de peu de durée, et qu'après avoir jeté un grand éclat, elles ne vinssent promptement à se faner et à se flétrir [22].

On dit que les Dieux envoyèrent aussi à Denys des signes et des prodiges. Un aigle enleva à un de ses gardes sa pique, et l'ayant portée très-haut dans les airs, la laissa tomber dans la mer. Les eaux de la mer qui baignent les murailles de la citadelle, furent douces pendant un jour entier, et elles parurent telles à tous ceux qui en burent. Il lui naquit des cochons qui n'avoient point d'oreilles. Les devins consultés répondirent que le dernier prodige étoit une marque de révolte

et de désobéissance, et annonçoit que les sujets n'auroient plus d'oreille pour les ordres du tyran. Quant à la douceur des eaux de la mer, ils dirent que c'étoit un signe que les temps tristes et fâcheux alloient se changer en temps heureux et agréables pour les Syracusains. Et sur l'aigle qui enleva la pique, ils déclarèrent que l'aigle est le serviteur fidèle de Jupiter, et que la pique est la marque de la domination et de la puissance, et par conséquent que le plus grand et le maître des Dieux méditoit la ruine et la destruction de la tyrannie. Voilà ce que rapporte Théopompe.

Les soldats de Dion s'embarquèrent sur deux vaisseaux de charge. Ils étoient suivis d'un troisième vaisseau, qui n'étoit pas fort grand, et de deux barques à trente rames. Outre les armes dont ils étoient couverts, Dion porta encore deux mille boucliers, une grande quantité de piques, de javelines et de toutes sortes de traits, et il avoit fait de grandes provisions de vivres, afin qu'ils ne manquassent de rien pendant qu'ils seroient en mer; car il falloit que pendant toute leur navigation, ils fussent à la merci de la mer et des vents, parce qu'ils craignoient d'approcher de la terre, et qu'ils étoient avertis que Philistus, à l'ancre sur les côtes de la Pouille, les attendoit au passage. Ils naviguèrent

douze jours par un vent doux et frais, et le treizième ils arrivèrent à Pachyne, qui est un cap de Sicile (a). Dès qu'ils y eurent touché, le pilote cria qu'on descendît promptement à terre, parce que, s'ils s'éloignoient de la côte et qu'ils abandonnassent ce cap, ils courroient risque d'être balottés plusieurs jours et plusieurs nuits sur la haute mer, en attendant le vent de midi dans la saison de l'été où ils étoient [23]. Mais Dion, qui craignoit de faire sa descente si près des ennemis, et qui aimoit mieux aborder plus loin, doubla le cap de Pachyne. Il ne l'eut pas plutôt passé, qu'un vent de nord excite une furieuse tourmente, et éloigne ses vaisseaux de la Sicile. En même temps les éclairs et les tonnerres crevant les nues, car c'étoit alors le lever de l'arcture, versent du ciel une tempête affreuse et une pluie si violente, que les matelots étonnés ne reconnoissent plus leur route. Comme ils ne savent où le vent les porte, ils s'aperçoivent tout-à-coup que leurs vaisseaux poussés par les flots, vont donner vis-à-vis de la côte orientale d'Afrique, contre l'île de Cercine, à l'endroit où elle est la plus dangereuse, à cause des pointes et des rochers dont elle est bordée. Comme il s'en falloit encore fort peu qu'ils ne fussent jetés et brisés contre ces ro-

(a) Au sud-est de la Sicile. *A. L. D.*

chers, ils firent de si grands efforts avec leurs perches, qu'enfin, après des peines infinies, ils éloignèrent de là leurs vaisseaux, et voguèrent ainsi sans tenir de route, jusqu'à ce que la tempête fût apaisée. Alors ayant rencontré un petit bâtiment, ils apprirent qu'ils étoient à un endroit appelé les têtes de la grande Syrte (*a*). Comme ils perdoient entièrement courage à cause du calme qui survint, et pendant lequel ils étoient dans une agitation continuelle, sans pouvoir avancer, tout d'un coup la côte leur envoya quelques souffles d'un vent de midi lorsqu'ils s'y attendoient le moins, et ce changement leur parut si extraordinaire, qu'ils osoient à peine le croire. Ce vent augmentant peu à peu et prenant de la force, ils déployèrent toutes leurs voiles; et après avoir fait leurs prières aux Dieux, ils s'éloignèrent des côtes d'Afrique, et cinglèrent vers la haute mer pour gagner la Sicile. Ils coururent ainsi quatre jours fort légèrement, et le cinquième ils entrèrent dans le port de Minoa (*b*), petite ville de Sicile et de la domination des Carthaginois.

Il arriva par hasard que le commandant, nommé Synalus (*c*), Carthaginois, se trouva

(*a*) Entre Cyrène et Tripoli.

(*b*) Ville sur la côte méridionale de Sicile.

(*c*) Diodore l'appelle Pyralus.

alors dans la place. Il étoit ami particulier et hôte de Dion. Mais comme il ignoroit que ce fût la flotte de Dion, il se mit en devoir d'empêcher le débarquement de ses soldats. Ils descendirent pourtant avec leurs armes, mais sans tuer personne, car Dion le leur avoit défendu à cause de l'amitié qu'il avoit contractée avec le commandant carthaginois; et comme les troupes de la garnison prirent la fuite, ils les suivirent de si près, qu'ils entrèrent avec eux pêle-mêle dans la ville, et s'en rendirent les maîtres. Quand les deux commandants se furent entrevus et salués, Dion rendit la ville à Synalus sans y avoir fait aucun dommage, et Synalus logea et nourrit les soldats de Dion, et lui aida à faire tous les préparatifs nécessaires. Mais rien ne les encouragea plus que l'événement très-heureux de l'absence de Denys, car il n'y avoit que peu de jours qu'il s'étoit embarqué, et qu'avec quatre-vingts vaisseaux il avoit pris la route d'Italie. Aussi, quoique Dion exhortât ses soldats à se rafraîchir et à se délasser dans cet endroit, après avoir souffert si long-temps dans la pénible navigation qu'ils avoient faite, ils refusèrent de lui obéir, se hâtant de ravir l'occasion, et pressèrent Dion de les mener promptement à Syracuse.

Dion, laissant donc toutes les armes qu'il

avoit de trop et tous ses bagages, et ayant prié Synalus de les lui envoyer quand il en seroit temps, marcha droit à Syracuse. Dans sa marche, deux cents chevaux d'Agrigente, de ceux qui habitoient le quartier d'Ecnomus, se vinrent d'abord joindre à lui. Ceux de la ville de Gela suivirent leur exemple, et le bruit de sa venue s'étant promptement répandu dans Syracuse, Timocrate, qui avoit épousé la femme de Dion, sœur de Denys, et à qui le tyran avoit laissé le commandement de tous les amis qui lui restoient à Syracuse, lui envoya en toute diligence un courrier en Italie, avec des lettres qui lui apprenoient l'arrivée de Dion. En attendant son retour, il veilloit à empêcher et à prévenir les troubles et les mouvements qui pouvoient s'élever dans la ville, où tous les esprits étoient portés à la révolte; mais ils n'osoient encore éclater, et se tenoient en repos, à cause de la crainte où ils étoient, et de leur défiance réciproque.

Cependant il arriva un accident bien extraordinaire au courrier que Timocrate avoit dépêché; car étant abordé en Italie, et ayant traversé la ville de Rhege, faisant tout son possible pour arriver promptement à la ville de Caulonia où étoit Denys, il rencontra un homme de sa connoissance qui portoit une victime qu'on venoit d'immoler; et après en

avoir pris une portion [24], il continua son chemin en toute diligence. Mais quand il eut couru une partie de la nuit, il se trouva si fatigué, qu'il fut forcé de s'arrêter pour prendre quelque repos; se couchant donc dans un bois près du chemin, un loup vint, attiré par l'odeur, et prenant les chairs de la victime qui étoient liées à sa valise, il emporta aussi la valise où étoient les lettres. Le courrier éveillé, ne trouvant plus son paquet, battit tous les environs pour le chercher; et ne l'ayant pas trouvé, il prit le parti de ne pas se présenter devant le tyran sans ses lettres, et de s'enfuir si loin qu'on ne pût le découvrir. Denys ne put donc apprendre que tard et par d'autres la guerre qu'il avoit en Sicile.

Comme Dion s'avançoit vers Syracuse, ceux de Camarine (*a*) se joignirent à lui dans sa marche, et tous les jours il lui arrivoit grand nombre de Syracusains, qui, s'étant révoltés, s'étoient retirés à la campagne. Les Léontins et ceux de la Campanie [25] qui gardoient le château d'Epipoles (*b*) avec Timocrate, sur un faux avis que Dion leur fit donner, qu'il alloit tourner ses armes contre leurs villes, abandonnèrent aussitôt Timocrate pour aller au secours de leurs concitoyens. Cette bonne

(*a*) Ville sur la côte méridionale de Sicile.

(*b*) La haute ville de Syracuse.

nouvelle ayant été portée à Dion, qui campoit dans un lieu appelé *Macrai* (*a*), il fit prendre les armes à ses gens la nuit même, et arriva sur le bord du fleuve d'Anape, qui n'est qu'à dix stades (*b*) de la ville. Là il fit halte, offrit un sacrifice sur la rive du fleuve, et adressa ses prières au soleil levant. Les devins lui prédirent de la part des Dieux la victoire, et tous ceux qui étoient présents le voyant avec la couronne de fleurs qu'il avoit prise à cause du sacrifice, se couronnèrent aussi comme animés par un seul et même esprit. Il n'avoit pas avec lui moins de cinq mille hommes de ceux qui l'avoient joint dans sa marche, tous mal armés, à la vérité, car ils n'avoient pris que ce qui leur étoit tombé sous la main; mais par leur courage, et par leur bonne volonté, ils suppléoient au défaut de leurs armes; de sorte que dès que Dion eut donné l'ordre de marcher, ils se mirent à courir de toute leur force avec une extrême joie et en poussant de grands cris, s'exhortant les uns les autres à aller recouvrer leur liberté.

De tous les Syracusains qui étoient restés dans la ville, les plus honnêtes gens et les plus connus, vêtus de robes blanches, allèrent

(*a*) Ou *Acrai*, lieu près de Syracuse.

(*b*) Douze cent cinquante pas.

les recevoir aux portes, et le peuple alla se jeter sur les amis du tyran, et enlever ceux qu'on appeloit *Prosagogides*, *rapporteurs*, gens maudits, ennemis des Dieux et des hommes [26], qui couroient journellement la ville, et se mêlant avec les citoyens, s'ingéroient dans toutes leurs affaires, et rapportoient au tyran ce qu'ils avoient dit et ce qu'ils avoient pensé [27]. Ceux-là furent les premiers punis, on les assomma sur l'heure à coups de bâton. Timocrate n'ayant pu se jeter dans la citadelle, prit un cheval, sortit de la ville, et dans sa fuite il sema partout le trouble et l'effroi, relevant les forces de Dion, et les faisant beaucoup plus grandes qu'elles n'étoient, afin qu'il ne parût pas avoir abandonné trop légèrement la ville.

Dans ce moment, Dion parut à la vue des Syracusains. Il marchoit à la tête de ses troupes magnifiquement armé, ayant d'un côté son frere Mégaclès, et de l'autre l'Athénien Callippus, tous deux couronnés de fleurs. Après lui marchoient cent soldats étrangers, qu'il avoit choisis pour ses gardes; les autres suivoient en bel ordre de bataille, conduits par leurs capitaines et par les chefs des bandes. Les Syracusains les voyoient avec une satisfaction merveilleuse, et les recevoient comme une procession sacrée, que les Dieux mêmes

voyoient avec plaisir, et qui leur ramenoit la démocratie et la liberté, quarante-huit ans après qu'elles avoient été bannies de leur ville.

Après que Dion fut entré par les portes Ménitides, il fit sonner les trompettes pour apaiser le tumulte et le bruit; et dès qu'on eut fait silence, il fit publier par un héraut, « Que Dion et Mégaclès, venus pour abolir « la tyrannie, affranchissoient les Syracusains « et tous les peuples de Sicile du joug du « tyran ». Et voulant haranguer lui-même le peuple, il monta au haut de la ville le long de la rue appelée Achradine. Les Syracusains avoient dressé partout des deux côtés de la rue des tables et des coupes, et préparé des victimes; et à mesure qu'il passoit devant leurs maisons, ils jetoient sur lui toutes sortes de fruits et de fleurs, et lui adressoient leurs vœux et leurs prières comme à un Dieu [23]. Au pied de la citadelle et au-dessous du lieu appelé Pentapyle, il y avoit une horloge solaire, fort élevée, que Denys avoit fait bâtir [25]. Dion y monta, harangua de là le peuple répandu tout autour, et l'exhorta à faire tous ses efforts pour recouvrer et pour conserver sa liberté. Les Syracusains, ravis de l'entendre, et voulant lui marquer leur reconnoissance et leur affection, l'élurent lui et

alors dans la place. Il étoit ami particulier et hôte de Dion. Mais comme il ignoroit que ce fût la flotte de Dion, il se mit en devoir d'empêcher le débarquement de ses soldats. Ils descendirent pourtant avec leurs armes, mais sans tuer personne, car Dion le leur avoit défendu à cause de l'amitié qu'il avoit contractée avec le commandant carthaginois; et comme les troupes de la garnison prirent la fuite, ils les suivirent de si près, qu'ils entrèrent avec eux pêle-mêle dans la ville, et s'en rendirent les maîtres. Quand les deux commandants se furent entrevus et salués, Dion rendit la ville à Synalus sans y avoir fait aucun dommage, et Synalus logea et nourrit les soldats de Dion, et lui aida à faire tous les préparatifs nécessaires. Mais rien ne les encouragea plus que l'événement très-heureux de l'absence de Denys, car il n'y avoit que peu de jours qu'il s'étoit embarqué, et qu'avec quatre-vingts vaisseaux il avoit pris la route d'Italie. Aussi, quoique Dion exhortât ses soldats à se rafraîchir et à se délasser dans cet endroit, après avoir souffert si long-temps dans la pénible navigation qu'ils avoient faite, ils refusèrent de lui obéir, se hâtant de ravir l'occasion, et pressèrent Dion de les mener promptement à Syracuse.

Dion, laissant donc toutes les armes qu'il

avoit de trop et tous ses bagages, et ayant prié Synalus de les lui envoyer quand il en seroit temps, marcha droit à Syracuse. Dans sa marche, deux cents chevaux d'Agrigente, de ceux qui habitoient le quartier d'Ecnomus, se vinrent d'abord joindre à lui. Ceux de la ville de Gela suivirent leur exemple, et le bruit de sa venue s'étant promptement répandu dans Syracuse, Timocrate, qui avoit épousé la femme de Dion, sœur de Denys, et à qui le tyran avoit laissé le commandement de tous les amis qui lui restoient à Syracuse, lui envoya en toute diligence un courrier en Italie, avec des lettres qui lui apprenoient l'arrivée de Dion. En attendant son retour, il veilloit à empêcher et à prévenir les troubles et les mouvements qui pouvoient s'élever dans la ville, où tous les esprits étoient portés à la révolte; mais ils n'osoient encore éclater, et se tenoient en repos, à cause de la crainte où ils étoient, et de leur défiance réciproque.

Cependant il arriva un accident bien extraordinaire au courrier que Timocrate avoit dépêché; car étant abordé en Italie, et ayant traversé la ville de Rhege, faisant tout son possible pour arriver promptement à la ville de Caulonia où étoit Denys, il rencontra un homme de sa connoissance qui portoit une victime qu'on venoit d'immoler; et après en

douze jours par un vent doux et frais, et le treizième ils arrivèrent à Pachyne, qui est un cap de Sicile (a). Dès qu'ils y eurent touché, le pilote cria qu'on descendît promptement à terre, parce que, s'ils s'éloignoient de la côte et qu'ils abandonnassent ce cap, ils courroient risque d'être balottés plusieurs jours et plusieurs nuits sur la haute mer, en attendant le vent de midi dans la saison de l'été où ils étoient [23]. Mais Dion, qui craignoit de faire sa descente si près des ennemis, et qui aimoit mieux aborder plus loin, doubla le cap de Pachyne. Il ne l'eut pas plutôt passé, qu'un vent de nord excite une furieuse tourmente, et éloigne ses vaisseaux de la Sicile. En même temps les éclairs et les tonnerres crevant les nues, car c'étoit alors le lever de l'arcture, versent du ciel une tempête affreuse et une pluie si violente, que les matelots étonnés ne reconnoissent plus leur route. Comme ils ne savent où le vent les porte, ils s'aperçoivent tout-à-coup que leurs vaisseaux poussés par les flots, vont donner vis-à-vis de la côte orientale d'Afrique, contre l'île de Cercine, à l'endroit où elle est la plus dangereuse, à cause des pointes et des rochers dont elle est bordée. Comme il s'en falloit encore fort peu qu'ils ne fussent jetés et brisés contre ces ro-

(a) Au sud-est de la Sicile. *A. L. D.*

chers, ils firent de si grands efforts avec leurs perches, qu'enfin, après des peines infinies, ils éloignèrent de là leurs vaisseaux, et voguèrent ainsi sans tenir de route, jusqu'à ce que la tempête fût apaisée. Alors ayant rencontré un petit bâtiment, ils apprirent qu'ils étoient à un endroit appelé les têtes de la grande Syrte (*a*). Comme ils perdoient entièrement courage à cause du calme qui survint, et pendant lequel ils étoient dans une agitation continuelle, sans pouvoir avancer, tout d'un coup la côte leur envoya quelques souffles d'un vent de midi lorsqu'ils s'y attendoient le moins, et ce changement leur parut si extraordinaire, qu'ils osoient à peine le croire. Ce vent augmentant peu à peu et prenant de la force, ils déployèrent toutes leurs voiles; et après avoir fait leurs prières aux Dieux, ils s'éloignèrent des côtes d'Afrique, et cinglèrent vers la haute mer pour gagner la Sicile. Ils coururent ainsi quatre jours fort légèrement, et le cinquième ils entrèrent dans le port de Minoa (*b*), petite ville de Sicile et de la domination des Carthaginois.

Il arriva par hasard que le commandant, nommé Synalus (*c*), Carthaginois, se trouva

(*a*) Entre Cyrène et Tripoli.

(*b*) Ville sur la côte méridionale de Sicile.

(*c*) Diodore l'appelle Pyralus.

alors dans la place. Il étoit ami particulier et hôte de Dion. Mais comme il ignoroit que ce fût la flotte de Dion, il se mit en devoir d'empêcher le débarquement de ses soldats. Ils descendirent pourtant avec leurs armes, mais sans tuer personne, car Dion le leur avoit défendu à cause de l'amitié qu'il avoit contractée avec le commandant carthaginois; et comme les troupes de la garnison prirent la fuite, ils les suivirent de si près, qu'ils entrèrent avec eux pêle-mêle dans la ville, et s'en rendirent les maîtres. Quand les deux commandants se furent entrevus et salués, Dion rendit la ville à Synalus sans y avoir fait aucun dommage, et Synalus logea et nourrit les soldats de Dion, et lui aida à faire tous les préparatifs nécessaires. Mais rien ne les encouragea plus que l'événement très-heureux de l'absence de Denys, car il n'y avoit que peu de jours qu'il s'étoit embarqué, et qu'avec quatre-vingts vaisseaux il avoit pris la route d'Italie. Aussi, quoique Dion exhortât ses soldats à se rafraîchir et à se délasser dans cet endroit, après avoir souffert si long-temps dans la pénible navigation qu'ils avoient faite, ils refusèrent de lui obéir, se hâtant de ravir l'occasion, et pressèrent Dion de les mener promptement à Syracuse.

Dion, laissant donc toutes les armes qu'il

voyoient avec plaisir, et qui leur ramenoit la démocratie et la liberté, quarante-huit ans après qu'elles avoient été bannies de leur ville.

Après que Dion fut entré par les portes Ménitides, il fit sonner les trompettes pour apaiser le tumulte et le bruit; et dès qu'on eut fait silence, il fit publier par un héraut, « Que Dion et Mégaclès, venus pour abolir « la tyrannie, affranchissoient les Syracusains « et tous les peuples de Sicile du joug du « tyran ». Et voulant haranguer lui-même le peuple, il monta au haut de la ville le long de la rue appelée Achradine. Les Syracusains avoient dressé partout des deux côtés de la rue des tables et des coupes, et préparé des victimes; et à mesure qu'il passoit devant leurs maisons, ils jetoient sur lui toutes sortes de fruits et de fleurs, et lui adressoient leurs vœux et leurs prières comme à un Dieu [28]. Au pied de la citadelle et au-dessous du lieu appelé Pentapyle, il y avoit une horloge solaire, fort élevée, que Denys avoit fait bâtir [29]. Dion y monta, harangua de là le peuple répandu tout autour, et l'exhorta à faire tous ses efforts pour recouvrer et pour conserver sa liberté. Les Syracusains, ravis de l'entendre, et voulant lui marquer leur reconnoissance et leur affection, l'élurent lui et

son frère capitaines généraux avec une autorité souveraine; et de leur consentement et à leur prière même, ils leur joignirent vingt des citoyens les plus considérables, dont la moitié étoit du nombre de ceux qui, chassés par le tyran, étoient revenus avec Dion. Les devins regardèrent comme un signe très-éclatant et d'un heureux présage, que Dion, en haranguant le peuple, eût sous ses pieds le magnifique bâtiment que Denys avoit élevé, et dont il avoit orné la ville; mais aussi comme cet édifice étoit une horloge solaire, et que c'étoit sur cette horloge qu'il avoit été nommé général des Syracusains, ces mêmes devins craignoient que ces grandes actions n'éprouvassent promptement quelque changement de fortune, parce que le soleil n'est jamais fixe, et qu'il tourne toujours (*a*).

Ensuite Dion s'étant rendu maître du château d'Epipoles, délivra tous les citoyens qui y étoient prisonniers, et l'environna de bonnes murailles. Sept jours après, Denys arriva d'Italie, et entra par mer dans le château. Le même jour on apporta sur un grand nombre de chariots les armes que Dion avoit laissées à Synalus; il les distribua aussitôt

(*a*) On regardoit les révolutions de l'ombre solaire, comme une image des vicissitudes que les hommes éprouvent. *A. L. D.*

aux citoyens qui n'en avoient point; et tous les autres s'armèrent et s'équipèrent le mieux qu'ils purent, se montrant tous pleins d'ardeur et de bonne volonté. Denys commença par envoyer des ambassadeurs à Dion en particulier pour le tenter; mais Dion lui ayant déclaré qu'il n'avoit qu'à s'adresser aux Syracusains comme à un peuple libre, Denys leur fit faire par ces ambassadeurs des propositions très-humaines et très-douces, leur promettant que les impôts qu'ils payoient seroient extrêmement modérés et réduits, et que pour eux ils seroient exempts de tout service, excepté aux guerres qui se feroient de leur consentement et par leur avis. Les Syracusains se moquèrent de ces belles promesses, et Dion répondit aux ambassadeurs, « que Denys n'eût « plus à traiter avec les Syracusains qu'il « n'eût auparavant déposé la tyrannie, et « que quand il l'auroit déposée, il lui aideroit à obtenir du peuple tout ce qui seroit « juste et raisonnable, et qu'il tâcheroit encore de rendre sa condition plus avantageuse en tout ce qu'il pourroit, se souvenant toujours de leur ancienne union ».

Denys, content de ces offres, envoya de nouveaux ambassadeurs pour demander qu'on lui députât à la citadelle quelques Syracusains, avec lesquels il pût conférer sur ce qui

étoit expédient pour les uns et pour les autres, et régler à l'amiable tous les articles du traité. On y envoya ceux que Dion choisit lui-même, et bientôt il se répandit un bruit de la citadelle dans toute la ville, que Denys alloit se démettre de la tyrannie, et qu'il y renonçoit plus pour l'amour de lui-même, que pour l'amour de Dion. Mais ce n'étoit qu'une feinte et une ruse pour surprendre les Syracusains; car les députés qu'on lui envoya de la ville ne furent pas plutôt entrés dans la citadelle, qu'il les retint prisonniers; et le lendemain à la pointe du jour, il fit boire avec excès ses soldats étrangers, et les envoya attaquer la muraille dont Dion avoit environné la citadelle. Comme les Syracusains ne s'attendoient pas à cette attaque, et que de ces Barbares, les uns, avec une audace étonnante et un bruit horrible abattoient cette muraille, et les autres, l'épée à la main, tomboient de furie sur eux, il n'y en eut pas un qui osât résister, excepté les soldats étrangers de Dion. Car ceux-ci n'eurent pas plutôt entendu le bruit, qu'ils volèrent au secours des Syracusains, quoiqu'ils ne sussent pas d'abord ce qu'ils devoient faire, et qu'ils ne pussent ni donner ni entendre les ordres, à cause des cris et du tumulte des Syracusains qui en fuyant se mêloient avec eux et met-

toient tous leurs rangs en désordre. Dion voyant donc que la parole étoit inutile, et qu'on ne l'entendoit point, et voulant montrer par l'action ce qu'il falloit faire, se jeta le premier tête baissée sur les ennemis. Il y eut autour de lui un combat des plus vifs et des plus terribles, car il n'étoit pas moins connu des ennemis que de ses amis. Ces soldats de Denys fondirent sur lui tous ensemble avec fureur, et en jetant des cris effroyables. L'âge l'avoit déjà rendu un peu pesant pour de si grands combats; mais par sa force et par son courage, il soutint vigoureusement ceux qui se jetoient sur lui, et en tailla en pièces une grande partie. Enfin, il fut blessé à la main d'un coup de pique. Sa cuirasse put à peine résister à tous les autres traits et à tous les coups de main qu'il reçut à travers son bouclier, tout percé de javelines et de piques qui se brisèrent contre lui avec tant de roideur, qu'il fut renversé par terre. Ses soldats l'enlevèrent à l'instant du milieu des ennemis; il leur laissa Timonide pour les commander, et montant à cheval, il courut par toute la ville, arrêta la fuite des Syracusains; et ayant pris les soldats étrangers qu'il avoit laissés pour garder le quartier de l'Achradine, il mena ces troupes fraîches et pleines d'ardeur contre les Barbares déjà fa-

l'assemblée, les Syracusains, au lieu d'admirer et de révérer, comme ils le devoient, l'impassibilité et la grandeur d'âme de Dion, qui, pour la justice, l'honnêteté et la vertu, résistoit aux plus grandes liaisons de la nature et faisoit taire le sang, tirèrent de là des prétextes de soupçons et de craintes, s'imaginant que Dion se trouvoit dans une nécessité presque indispensable d'épargner le tyran, et commencèrent à jeter les yeux sur d'autres chefs pour les conduire. Cette ardeur pour le changement augmenta encore quand ils surent qu'Héraclide revenoit. Cet Héraclide étoit un des bannis, homme de guerre et fort connu dans les troupes par les commandements considérables qu'il avoit eus sous les tyrans, mais d'ailleurs peu ferme dans ses résolutions, inconstant et léger en tout, et auquel on pouvoit encore moins se fier dans les affaires où il s'agissoit de prééminence et d'honneur. Cet Héraclide ayant eu quelque différent avec Dion dans le Péloponèse, résolut d'aller avec une flotte particulière contre le tyran.

Etant arrivé à Syracuse avec sept galères à trois rangs de rames, et trois autres vaisseaux, il trouva Denys assiégé pour la seconde fois dans son château, et les Syracusains pleins de confiance. D'abord il chercha

voyoient avec plaisir, et qui leur ramenoit la démocratie et la liberté, quarante-huit ans après qu'elles avoient été bannies de leur ville.

Après que Dion fut entré par les portes Ménitides, il fit sonner les trompettes pour apaiser le tumulte et le bruit; et dès qu'on eut fait silence, il fit publier par un héraut, « Que Dion et Mégaclès, venus pour abolir « la tyrannie, affranchissoient les Syracusains « et tous les peuples de Sicile du joug du « tyran ». Et voulant haranguer lui-même le peuple, il monta au haut de la ville le long de la rue appelée Achradine. Les Syracusains avoient dressé partout des deux côtés de la rue des tables et des coupes, et préparé des victimes; et à mesure qu'il passoit devant leurs maisons, ils jetoient sur lui toutes sortes de fruits et de fleurs, et lui adressoient leurs vœux et leurs prières comme à un Dieu [28]. Au pied de la citadelle et au-dessous du lieu appelé Pentapyle, il y avoit une horloge solaire, fort élevée, que Denys avoit fait bâtir [29]. Dion y monta, harangua de là le peuple répandu tout autour, et l'exhorta à faire tous ses efforts pour recouvrer et pour conserver sa liberté. Les Syracusains, ravis de l'entendre, et voulant lui marquer leur reconnoissance et leur affection, l'élurent lui et

et si délicat, que la moindre division étoit capable de tout perdre, il convoqua lui-même une assemblée, et en présence du peuple, il nomma Héraclide amiral, et conseilla au peuple de lui donner des gardes comme il en avoit lui-même. Héraclide, dans ses discours et dans toutes ses actions publiques, cherchoit à plaire à Dion, avouoit les obligations qu'il lui avoit, promettoit une éternelle reconnoissance; le suivoit partout en rampant, et exécutoit ses ordres; mais en secret il corrompoit et excitoit le peuple et tous ceux qui aimoient les nouveautés, et par ses brigues et par ses cabales, il précipita Dion dans des troubles où il ne savoit plus que faire ni que devenir. Car s'il consentoit que Denys sortît de la citadelle par un traité; d'abord on l'accusoit de l'épargner et de vouloir le sauver; et si, pour ne vouloir pas indisposer le peuple, il continuoit le siége sans aucune proposition d'accommodement, on ne manquoit pas de lui reprocher qu'il étoit bien aise de prolonger la guerre, afin de commander plus long-temps, et de tenir toujours ses concitoyens sous sa dépendance.

Il y avoit dans la ville un certain Sosis, homme fort connu parmi les Syracusains par sa méchanceté, par sa témérité et par son audace, et qui faisoit consister le comble de

la liberté à pousser l'insolence et la licence jusqu'au dernier excès. Cet homme dressant des piéges à Dion, s'éleva un jour en pleine assemblée du peuple, et fit les reproches les plus outrageants aux Syracusains de ce qu'ils ne s'apercevoient pas qu'ils ne s'étoient délivrés d'une tyrannie pleine d'emportement, de témérité et d'ivresse, que pour se donner un maître très-sobre et très-vigilant. Après ce début, où il se montra l'ennemi déclaré de Dion, il sortit de l'assemblée. Le lendemain on le vit courir tout nu par la ville, la tête et le visage couverts de sang, comme fuyant des gens qui le poursuivoient. En cet état, il se jeta au milieu de la place où le peuple étoit assemblé, se mit à crier que c'étoient les soldats étrangers de Dion qui l'avoient si maltraité, et montra sa tête blessée. A ces cris, plusieurs des habitants s'irritèrent et s'élevèrent contre Dion, disant qu'il faisoit des choses horribles et tyranniques, d'ôter ainsi aux citoyens la liberté de parler en leur faisant craindre les plus grands dangers et la mort même.

Cependant, quoique cette assemblée fût fort turbulente et fort séditieuse, Dion ne laissa pas d'y venir pour se justifier. Il fit connoître que ce Sosis étoit frère d'un des gardes de Denys, et que c'étoit ce garde qui,

par ses sollicitations, l'avoit porté à faire tous ses efforts pour jeter le trouble et la division dans la ville, parce que l'unique voie de salut pour Denys, c'étoit la dissension des citoyens et leur défiance réciproque. En même temps les chirurgiens appelés pour visiter la plaie de Sosis, trouvèrent qu'elle n'étoit que superficielle, et que ce n'étoit point l'effet d'un coup violent, car les blessures faites avec le tranchant d'une épée, sont toujours plus profondes au milieu, au lieu que celle de Sosis étoit légère d'un bout à l'autre, et avoit plusieurs têtes; ce qui marquoit qu'elle avoit été faite à plusieurs reprises par le blessé même que la douleur avoit obligé de s'arrêter plusieurs fois, et qu'il avoit continué ensuite jusqu'à ce qu'il se fût mis tout en sang. Ce qui confirma ce rapport des chirurgiens, c'est que sur l'heure même quelques gens connus apportèrent dans l'assemblée un rasoir, et dirent qu'ils avoient rencontré dans la rue ce Sosis tout ensanglanté, et criant qu'il fuyoit les soldats de Dion qui venoient de le mettre en cet état; qu'ils s'étoient mis aussitôt à poursuivre ces soldats, et qu'ils n'avoient vu personne; mais que sous une roche creuse, d'où il paroissoit que Sosis venoit de sortir, ils avoient trouvé ce rasoir. Les affaires de Sosis alloient déjà assez mal; mais après qu'à

toutes ces preuves il en fut survenu de plus fortes encore, celles de ses propres domestiques, qui déposèrent que, le matin même avant le jour, il étoit sorti de sa maison seul tenant ce rasoir dans la main; alors tous ceux qui calomnioient Dion se dérobèrent, et le peuple ayant condamné Sosis à la mort, remit Dion dans ses bonnes grâces. Il ne laissa pas d'avoir toujours ces soldats étrangers pour suspects, surtout voyant que la plupart des combats contre le tyran se donnoient sur mer [30].

Mais après que Philistus fut arrivé de la Pouille au secours de Denys avec plusieurs galères, comme ces troupes étrangères pesamment armées n'étoient propres qu'à des combats de terre, les Syracusains crurent alors qu'ils ne seroient plus d'aucun service pour cette guerre, et qu'ils seroient entièrement sous leur dépendance, parce que leurs soldats combattoient sur mer, et étoient les plus forts comme maîtres de la flotte. Une chose encore augmenta extrêmement leur fierté, ce fut une bataille navale qu'ils gagnèrent contre Philistus. Après cette victoire, ils s'emportèrent contre cet ennemi avec beaucoup de cruauté et de barbarie. Il est vrai qu'Éphorus écrit que ce Philistus, quand il vit sa galère prise, se tua lui-même. Mais

Timonide, qui, depuis le commencement de cette guerre, se trouva à tous les combats avec Dion, écrivant au philosophe Speusippe tout le détail de cette action, rapporte que la galère de Philistus ayant échoué contre la côte, il fut pris en vie par les Syracusains qui d'abord lui ôtèrent sa cuirasse, le mirent tout nu, et lui firent mille indignités, quoiqu'il fût déjà vieux; ils finirent par lui couper la tête, et livrer son corps à leurs enfants, avec ordre de le traîner le long de l'Achradine, et d'aller le jeter dans les carrières. Timée, poussant encore plus loin l'indignité de ce traitement, dit que ces enfants, prenant ce cadavre par sa jambe boîteuse, le traînèrent par toute la ville, exposé aux insultes et aux plaisanteries des Syracusains, qui voyoient avec plaisir traîner par sa jambe celui qui avoit dit « qu'il « ne falloit pas que Denys fût si mal avisé « que de s'enfuir de la tyrannie sur un cheval « fort léger, mais qu'il devoit se faire traîner « par la jambe plutôt que de la quitter ». Cependant Ephorus (*a*) rapporte ce mot dit à Denys comme le mot d'un autre, et non pas comme le sien. Mais Timée prenant pour prétexte, non sans quelque ombre de justice, le zèle et l'empressement de Philistus pour le

(*a*) D'autres interprètes ont mis Philistus au lieu d'Ephorus. *A. L. D.*

maintien de la tyrannie, et sa fidélité pour le tyran, a pris plaisir à remplir son histoire de calomnies contre lui. Peut-être ceux qui souffrirent alors de l'injustice du tyran sont-ils pardonnables de s'être emportés jusqu'à un excès de colère qui leur ôta tout sentiment de leur affreuse cruauté. Mais des historiens, qui long-temps après viennent à écrire tout ce que Philistus a fait et dit, qui n'en ont jamais reçu d'offense, et qui doivent toujours prendre la raison pour guide dans leurs écrits, en vérité le soin même de leur réputation devroit les empêcher de lui reprocher, avec une raillerie insultante, des malheurs dans lesquels le plus honnête homme du monde peut être précipité par un revers de fortune. D'un autre côté, Ephorus n'est pas non plus fort sage de donner de grands éloges à Philistus. Car bien qu'il soit le plus habile et le plus adroit des écrivains pour donner des prétextes honnêtes et de bons motifs aux actions les plus injustes, et des explications favorables aux mœurs les plus dépravées, et pour trouver des discours ornés de beaux sentiments et de figures très-pathétiques, cependant quelques efforts qu'il fasse, il ne pourra jamais effacer de ses écrits l'idée qu'il donne de lui-même; qu'il a toujours été le plus grand partisan de la tyrannie, et l'homme

du monde qui a le plus admiré et recherché la pompe, le luxe, la puissance, les richesses et l'alliance des tyrans. Mais celui qui ne s'attache ni à louer les actions de Philistus, ni à lui reprocher ses malheurs, tient le juste milieu que l'histoire demande, et remplit le devoir de l'historien.

Après la mort de Philistus, Denys envoya offrir à Dion de lui remettre la citadelle, les armes et ses troupes, avec tout l'argent nécessaire pour les soudoyer pendant cinq mois, si par un traité on vouloit lui permettre de se retirer en Italie pour y passer le reste de ses jours, et d'y jouir des revenus de la contrée appelée *Gyate*, dans le territoire de Syracuse, qui étoit très-fertile, très-riche, et s'étendoit depuis la mer jusqu'au milieu des terres. Dion rejeta cette offre, et fit réponse qu'il devoit s'adresser aux Syracusains; mais ces derniers, qui espéroient de prendre Denys en vie, chassèrent les ambassadeurs. Denys, déchu de cette espérance, remit la citadelle entre les mains de son fils aîné, Apollocrate; et ayant observé le moment d'un vent favorable, il embarqua sur ses vaisseaux tout ce qu'il avoit de plus cher et de plus précieux, tant pour les personnes que pour les richesses, fit voile et déroba son départ à Héraclide, amiral des Syracusains. Celui-ci voyant que ses

concitoyens l'accabloient de reproches à cause de cette négligence, s'avisa, pour les apaiser, de leur détacher un orateur, appelé Hippon, homme qui lui étoit entièrement dévoué, et qui appela le peuple à un partage des terres, en disant que le commencement de la liberté étoit l'égalité, comme la pauvreté étoit le commencement de la servitude. Héraclide, appuyant de son côté tout ce que disoit Hippon, et excitant une révolte contre Dion qui s'y opposoit, fit tant qu'il porta les Syracusains à ordonner ce partage, à retrancher la paye aux soldats étrangers, et à créer de nouveaux capitaines, en se délivrant pour une bonne fois de la sévérité trop insupportable de Dion. Les Syracusains, voulant se relever tout d'un coup de la tyrannie comme d'une maladie très-longue et très-périlleuse, et se gouverner avant le temps comme un peuple libre, se trompèrent infiniment dans les mesures qu'ils prirent, et éloignèrent les bonnes intentions de Dion, qui, semblable à un habile médecin, vouloit encore les contenir dans une diète exacte et sage.

L'assemblée étant donc convoquée pour l'élection des nouveaux officiers (on étoit alors au mileu de l'été), tout d'un coup il survint des tonnerres extraordinaires, et des signes du ciel les plus sinistres, qui durèrent

quinze jours sans interruption. Ces prodiges étonnèrent le peuple, et le plongèrent dans une frayeur religieuse, qui l'empêcha d'élire ces officiers. Mais quelques jours après, le temps s'étant rassuré, les orateurs voulurent profiter de ce calme et faire l'élection. Pendant qu'ils y procédoient, il y eut un bœuf qui traînoit une charrette, et qui, quoique accoutumé à la foule et au bruit, entra ce jour-là en fureur, on ne sait comment, contre celui qui le conduisoit, et secouant le joug, courut de toute sa force, et entra dans le théâtre, où il écarta et dissipa tout le peuple, qui se mit à fuir en grand désordre. Au sortir du théâtre, il courut dans les rues, sautant, bondissant et renversant tout ce qu'il trouva sur son passage dans tout le quartier de la ville, que les ennemis occupèrent depuis. Les Syracusains se moquant de cet accident, élurent vingt-cinq nouveaux officiers, du nombre desquels fut Héraclide. En même temps ils envoyèrent secrètement solliciter les soldats étrangers d'abandonner Dion, et de se ranger de leur côté, promettant de leur donner part dans le gouvernement de la ville, comme aux citoyens naturels. Ces soldats n'écoutèrent point ces offres; au contraire, mettant Dion au milieu d'eux avec une fidélité et une affection dont y il a peu d'exemples, et lui fai-

sant un rempart de leurs corps et de leurs armes, ils le menoient hors de la ville sans faire le moindre mal à personne; mais accablant de grands reproches d'ingratitude et de perfidie tous ceux qu'ils rencontroient sur leur chemin. Les Syracusains qui méprisoient leur petit nombre, qui prenoient pour une marque de leur crainte de ce qu'ils ne les attaquoient pas les premiers, et qui d'ailleurs se voyoient les plus forts, commencèrent à les charger, ne doutant point qu'il ne leur fût aisé de les défaire dans la ville, et de les passer tous au fil de l'épée.

Dion se trouvant réduit à cette horrible nécessité, et exposé à cette rigueur de la fortune, qu'il falloit ou combattre contre ses concitoyens, ou mourir avec ses troupes, tendoit les mains aux Syracusains, et les conjuroit le plus affectueusement qu'il lui étoit possible de se retirer, en leur montrant la citadelle pleine d'ennemis qui paroissoient sur les murailles, et qui voyoient tout ce qui se passoit. Enfin, voyant qu'il étoit impossible d'arrêter l'impétuosité de ce peuple, et que la ville étoit battue et agitée par les souffles orageux des orateurs, comme un vaisseau est agité sur la vaste mer par un vent de tempête, il commanda à ses soldats de marcher serrés sans faire la moindre charge. Ces sol-

dats obéirent, se contentant de faire retentir leurs armes, et de pousser de grands cris, comme s'ils alloient se jeter sur les Syracusains. Ceux-ci en furent si effrayés, qu'il n'en resta pas un seul, et qu'ils s'enfuirent tous par toutes les rues sans que personne les poursuivît; car Dion obligea ses soldats à presser leur marche, et les mena dans les terres des Léontins. Les officiers des Syracusains devenus l'objet des plaisanteries et des risées de toutes les femmes de la ville, et voulant réparer leur honneur firent reprendre les armes à leurs troupes, se remirent à poursuivre Dion; et l'ayant atteint au passage d'une rivière, ils firent approcher leur cavalerie pour escarmoucher. Mais quand ils virent que Dion ne supportoit plus leurs insultes avec sa douceur ordinaire, et avec cette bonté de père, qu'ils avoient éprouvée tant de fois, et, qu'emporté par la colère, il faisoit tourner tête à ses soldats, et les mettoit en bataille, ils eurent peur; et s'abandonnant à une fuite plus honteuse encore que la première, ils regagnèrent la ville avec peu de perte.

Les Léontins reçurent Dion avec de grands honneurs. Ils firent aussi des largesses à ses soldats et les déclarèrent citoyens. Peu de jours après, ils envoyèrent des ambassadeurs aux Syracusains leur demander justice pour

ces troupes qu'ils avoient si maltraitées, et les Syracusains en envoyèrent de leur côté aux Léontins, pour accuser Dion. Tous les alliés s'étant assemblés dans la ville des Léontins, l'affaire mise en délibération, on donna le tort aux Syracusains, mais ceux-ci ne voulurent pas s'en tenir à ce qui avoit été jugé par les alliés; car ils étoient déjà devenus insolents et superbes, parce qu'ils n'avoient plus personne qui les tînt en bride, et qu'ils ne se servoient que de commandants qui étoient eux-mêmes esclaves du peuple et qui le craignoient.

Il arriva cependant à Syracuse des galères de Denys, qui, sous les ordres de Nypsius de Naples, apportoient du blé et de l'argent aux assiégés [31]. Il y eut à cette occasion un grand combat naval, où les Syracusains remportèrent la victoire, et prirent quatre galères du tyran. Enflés de cet avantage, ils en abusèrent insolemment, et par suite de l'anarchie où ils vivoient, ils tournèrent toute leur joie à faire des festins pleins de dissolution, et des assemblées folles et licencieuses, et négligèrent tellement tout ce qui étoit nécessaire pour leur sûreté, que lorsqu'ils croyoient être déjà maîtres de la citadelle, ils perdirent leur ville. Car Nypsius voyant qu'il n'y avoit rien de sain dans aucun quartier de la ville,

et que la folie et la débauche régnoient partout; que le peuple, depuis le matin jusque bien avant dans la nuit, ne faisoit que boire et danser au son des flûtes, et que les officiers se divertissoient eux-mêmes à ces assemblées désordonnées, ou n'osoient donner leurs ordres et faire violence à un peuple échauffé par le vin, Nypsius, dis-je, se servit habilement d'une occasion si favorable. Il alla attaquer la muraille qui environnoit le château; et s'en étant rendu maître, et l'ayant abattue en plusieurs endroits, il lâcha ses soldats dans la ville, qu'il leur abandonna au pillage, leur ordonnant de traiter à leur gré, ou comme ils pourroient, tous ceux qu'ils rencontreroient. Les Syracusains s'aperçurent promptement de la faute qu'ils avoient faite, et du danger où ils étoient; mais ils ne purent y donner ordre et y remédier que fort lentement et avec beaucoup de peine, tant ils étoient étourdis et étonnés; car la ville étoit véritablement au pillage : là les hommes étoient égorgés, ici on abattoit les murailles; d'un autre côté on emmenoit les femmes et les enfants, et on les faisoit entrer dans la citadelle malgré leurs larmes et leurs cris, et partout les officiers désespéroient d'apporter aucun ordre à leurs affaires, et ne pouvoient se servir des citoyens contre les ennemis qui

étoient pêle-mêle avec eux dans tous les endroits de la ville.

Les choses étant en cet état, et le danger approchant déjà du quartier de l'Achradine, le seul homme sur lequel ils pussent placer leur dernière espérance et leur dernière ressource, ils l'avoient tous également dans l'esprit, mais personne n'osoit le nommer, si grande étoit la honte qu'ils avoient de l'ingratitude dont ils avoient payé ses services, et de la folie qu'ils avoient faite de le chasser. Enfin, la dernière nécessité les pressant, il s'éleva tout d'un coup du côté des alliés, et de la cavalerie, « une voix qui demanda le « rappel de Dion, et des troupes du Pélo-« ponèse qui étoient dans les terres des Léon-« tins ». Dès que cette parole qu'on avoit eu le courage de prononcer, eut été entendue, ce ne fut plus qu'un cri de tous les Syracusains, qui, avec des larmes de joie, se mirent à prier les Dieux qu'ils voulussent le leur ramener, qui témoignoient l'impatience qu'ils avoient de le revoir, et qui rappeloient dans leur mémoire sa force et son courage au milieu des plus grands dangers, où toujours intrépide, il leur inspiroit encore son intrépidité, et les portoit à affronter l'ennemi sans aucune crainte. Ils lui envoyèrent donc sur l'heure même, de la part des alliés, Archonides et

Télésides, et de la part de la cavalerie, cinq hommes de son corps, avec Hellanicus à leur tête. Ces députés coururent à toute bride, et firent tant de diligence, qu'ils arrivèrent chez les Léontins à l'entrée de la nuit. Ils mettent pied à terre, et se jetant d'abord aux pieds de Dion et fondant en larmes, ils lui exposent le danger où se trouvent les Syracusains. Déjà quelques Léontins et plusieurs soldats du Péloponèse qui les avoient vu arriver, s'étoient amassés autour de Dion, et à voir l'empressement et la posture humiliée de ces députés, ils se doutoient bien qu'il étoit survenu quelque chose d'extraordinaire.

Dès que Dion les eut entendus, il les conduisit à l'assemblée qui se forma dans le moment, car tout le peuple y accourut avec beaucoup de zèle. Les deux principaux députés, Archonides et Hellanicus, étant introduits, expliquèrent en peu de paroles la grandeur de leurs maux, et conjurèrent les troupes étrangères « de venir promptement « secourir les Syracusains, et d'oublier les « injures qu'ils en avoient reçues, attendu que « ces malheureux en portoient une peine bien « plus grande que celle que les plus mal- « traités d'entre eux auroient voulu leur im- « poser ».

Ces députés ayant fini de parler, un morne

silence régna dans tout le théâtre où se tenoit l'assemblée. Dion se leva ; mais dès qu'il eut commencé à parler, un torrent de larmes lui coupa la parole. Les soldats étrangers lui crioient d'avoir bon courage, et compâtissoient à sa douleur. Enfin, s'étant un peu remis, il leur parla en ces termes :
« Hommes péloponésiens, et vous nos alliés,
« je vous ai assemblés ici, afin que vous dé-
« libériez sur ce qui vous regarde ; car pour
« moi il ne m'est plus permis de délibérer sur
« ce que je dois faire, puisque Syracuse est
« au moment de périr. Si je ne puis la sau-
« ver, je vais me perdre avec elle au milieu
« de ses feux, et m'ensevelir sous ses ruines.
« Mais pour vous, si vous êtes résolus de
« nous secourir encore cette fois, nous qui
« sommes les plus imprudents et les plus
« malheureux des hommes, venez relever et
« sauver la ville de Syracuse qui est votre
« ouvrage. Si les justes sujets de plainte que
« vous avez contre les Syracusains, vous
« portent à les abandonner dans l'état où ils
« se trouvent, et à les laisser périr, puissiez-
« vous du moins recevoir des Dieux une digne
« récompense de la vertu, de la fidélité, et
« de l'affection que vous m'avez précédem-
« ment témoignées, et souvenez-vous tou-

« jours de Dion, qui ne vous a point aban-
« donnés quand vous avez été maltraités par
« ses concitoyens, et qui n'abandonne pas
« ses concitoyens quand ils sont tombés dans
« l'infortune ». Il n'avoit pas encore cessé de parler, que les soldats étrangers se levèrent en poussant de grands cris, et le pressèrent de les mener et de marcher à l'instant même au secours de Syracuse. Les députés ravis de joie, les saluent, les embrassent, et leur souhaitent à Dion et à eux toutes sortes de biens et de p· spérités de la part des Dieux. Quand le tumulte fut apaisé, Dion ordonna à ses troupes d'aller se préparer au départ, et dès qu'elles auroient soupé, de se rendre avec leurs armes dans ce même lieu, parce qu'il étoit résolu de partir la nuit même pour aller secourir les Syracusains.

Cependant à Syracuse les capitaines de Denys firent pendant tout le jour le plus de maux qu'ils purent à la ville; et dès que la nuit fut venue, ils se retirèrent dans la citadelle avec perte de quelques-uns de leurs soldats. Ce petit répit redonna courage et fit revenir la confiance aux orateurs séditieux des Syracusains, qui se flattant que les ennemis se tiendroient en repos après ce qu'ils venoient de faire, conseilloient aux habitans

« de ne plus penser à Dion, de ne pas le re-
« cevoir, s'il venoit à leur secours avec ses
« troupes étrangères, et de ne pas leur céder
« en vertu et en courage, comme s'ils les re-
« connoissoient plus braves et plus gens de
« bien, mais de sauver eux-mêmes et par
« leurs seules forces, leur ville et leur liberté».
De nouveaux députés furent donc envoyés à
Dion de la part des officiers généraux pour le
détourner de venir; mais en même temps il
en partit d'autres chargés par le corps de la
cavalerie, les principaux habitants, et ses
amis, de le presser de hâter sa marche. Cela
fut cause qu'il ne marcha que lentement et
au petit pas. Quand la nuit fut fort avancée,
ceux qui haïssoient Dion, se saisirent des
portes de la ville pour l'empêcher d'y entrer.
Dans ce moment, Nypsius fit sortir de la ci-
tadelle ses soldats, et plus déterminés et en
plus grand nombre, qui d'abord achevèrent
d'abattre la muraille qui les enfermoit, cou-
rurent par toute la ville, et la saccagèrent.
C'étoit partout un meurtre horrible, non seu-
lement des hommes, mais des femmes et des
enfants; peu s'arrêtoient au pillage, on ne
pensoit qu'à tout ruiner; car Denys désespé-
rant de ses affaires et haïssant mortellement
les Syracusains, vouloit comme ensevelir la

tyrannie sous les ruines de la ville (*a*). Pour prévenir le secours de Dion, ils eurent recours à la plus prompte des désolations et des ruines, qui est le feu, brûlant de leurs propres mains, avec des torches et des brandons, tous les endroits où ils pouvoient atteindre, et lançant sur les autres des dards enflammés. Les Syracusains qui fuyoient pour éviter les flammes, étoient arrêtés et égorgés dans les rues, et ceux qui, pour échapper à l'épée meurtrière, se retiroient dans les maisons; en étoient chassés par les flammes. Car il y avoit déjà beaucoup de maisons embrasées, et qui tomboient sur les passants. Et ce furent ces flammes mêmes qui ouvrirent les portes de la ville à Dion, en obligeant les citoyens à s'accorder pour le recevoir. Dion ne se hâtoit pas beaucoup depuis qu'il avoit appris que les ennemis s'étoient renfermés dans la citadelle. Mais le matin avant la pointe du jour, des cavaliers allèrent au-devant de lui pour l'informer que les ennemis avoient repris la ville pour la seconde fois; et bientôt après des courriers de ceux qui lui étoient opposés, vinrent le presser de hâter sa marche.

(*a*) On a vu précédemment que Denys n'étoit plus à Syracuse; mais Plutarque donne à entendre qu'il avoit donné en partant ces ordres à Nypsius. *A.L.D.*

Le mal étant devenu plus grand, Héraclide lui-même lui envoya son frère, et ensuite son oncle Théodote, pour le conjurer de venir promptement les secourir, n'y ayant plus personne qui pût faire tête à l'ennemi, lui-même étant blessé, et la ville presque entièrement ruinée et réduite en cendres.

Ces nouvelles furent apportées à Dion comme il étoit encore à soixante stades (*a*) des portes. D'abord il apprit à ses soldats le pressant danger où étoit la ville; et après leur avoir donné ses ordres, il marcha non pas comme il avoit fait jusque-là, mais le plus diligemment qu'il lui fut possible, recevant courriers sur courriers, qui le conjuroient de se hâter. Ses soldats firent en cette occasion une si grande diligence, et marquèrent tant de bonne volonté, qu'il arriva très-promptement aux portes de la ville, dans le quartier appelé *Hecatompedon*. Là il détacha ceux qui étoient légèrement armés, et les envoya contre les ennemis, afin que les Syracusains en les voyant reprissent courage; et en même temps il mit en bataille son infanterie pesamment armée avec ceux des citoyens qui accouroient de tous côtés, et venoient se joindre à sa troupe. Il les sépara par petits corps, auxquels il donna plus de profondeur

(*a*) Sept mille cinq cents pas.

que de front, et les mit chacun sous différents chefs, afin qu'il pût faire tête en plus d'endroits, et paroître plus fort et plus redoutable.

Après avoir tout disposé de cette manière, et fait ses prières aux Dieux, il marcha au travers de la ville contre l'ennemi. Par toutes les rues où il passoit, c'étoient des acclamations, des cris de joie, et des clameurs de victoire, mêlées de prières et d'exhortations de tous les Syracusains, qui appeloient Dion leur sauveur et leur Dieu; et ses soldats, leurs concitoyens et leurs frères. Dans cette grande occasion, il n'y eut pas un seul homme de la ville qui s'aimât assez et qui fût assez attaché à la vie, pour n'être pas beaucoup plus en peine du salut de Dion, que du sien propre, et pour ne pas plus craindre pour lui que pour tous les autres, le voyant marcher le premier à un si grand péril au travers du sang, du feu, et des morts dont les rues et les places étoient couvertes. D'un autre côté, la vue des ennemis n'étoit pas moins terrible; car la rage et le désespoir les animoient, et ils étoient en bataille le long de la muraille qu'ils avoient abattue, et dont les débris rendoient l'accès très-difficile et très-périlleux. Mais ce qui troubloit et effrayoit encore davantage ces soldats de Dion, et qui

rendoit leur marche plus pénible, c'étoit le danger des feux ; car de quelque côté qu'ils tournassent, ils marchoient à la lueur des flammes qui dévoroient les maisons, et il falloit qu'ils passassent sur des ruines brûlantes, qu'ils s'exposassent à être écrasés par de grands pans de muraille, par des planchers et par des toits qui crouloient à demi-consumés, et que s'ouvrant un chemin au travers d'une fumée affreuse mêlée de poussière, ils conservassent leurs rangs. Quand ils eurent joint les ennemis, il n'y en eut qu'un très-petit nombre des deux côtés qui purent en venir aux mains dans un terrein si étroit et si inégal : mais enfin, les soldats de Dion encouragés et fortifiés par les cris et par l'ardeur des Syracusains, firent de si grands efforts, que les soldats de Nypsius furent forcés. La plupart se sauvèrent dans la citadelle qui étoit fort proche, et ceux qui demeurèrent dehors s'étant dispersés, furent taillés en pièces par les troupes étrangères qui les poursuivirent.

Le temps ne permit pas que l'on goûtât sur l'heure le fruit et la joie de cette victoire, ni qu'on fît les réjouissances que méritoit un si grand exploit ; tous les Syracusains allèrent au secours de leurs maisons, et eurent beaucoup de peine en travaillant toute la

nuit à éteindre l'incendie. Dès que le jour fut venu, aucun de tous les autres orateurs séditieux n'osa rester dans la ville; mais se condamnant eux-mêmes, ils prirent tous la fuite pour se dérober au châtiment qui leur étoit dû. Il n'y eut qu'Héraclide et Théodote qui vinrent se remettre entre les mains de Dion, avouant « qu'ils en avoient très-mal « agi, à son égard, et le conjurant d'être « meilleur pour eux qu'ils ne l'avoient été « pour lui; ils ajoutèrent qu'il étoit digne de « Dion, qui, dans toutes les autres vertus, « étoit au-dessus de tous les autres hommes, « de se montrer encore supérieur en magna- « nimité et en force pour domter sa colère, « à des ingrats qui venoient se confesser vain- « cus par lui en vertu et en courage dans la « chose même qu'ils avoient osé lui disputer ». Héraclide et Théodote ayant fait ces supplications, les amis de Dion lui conseilloient de ne pas épargner des hommes si méchants et si envieux, mais d'abandonner Héraclide aux soldats, et d'extirper du gouvernement cet esprit de sédition et de cabale, qui est une maladie véritablement furieuse, et pire que la tyrannie. Dion ayant pris la parole pour les adoucir, « les autres capitaines, leur dit- « il, passent leur vie à s'exercer aux armes, « et à apprendre le métier de la guerre;

« pour moi j'ai vécu long-temps dans l'Aca-
« démie pour apprendre à domter la co-
« lère, l'envie et toute opiniâtreté. La preuve
« de la victoire que l'on a remportée sur ses
« passions, n'est pas d'être doux et affable à
« ses amis et aux gens de bien, mais de se
« montrer humain à ceux qui nous ont fait
« injustice, et toujours prêt à leur pardonner.
« Je ne cherche pas tant à paroître supérieur
« à Héraclide en puissance et en prudence,
« qu'en bonté, justice et humanité; car c'est
« en cela que consiste la supériorité véritable
« et solide. Dans les grands succès de la guerre,
« si on n'a personne qui prétende nous en
« disputer la gloire, ou la partager avec nous,
« on a sûrement la fortune qui en revendique
« une partie. Si Héraclide est un méchant,
« un perfide, un envieux, faut-il que Dion
« souille sa vertu par un emportement de co-
« lère? Il est vrai que les lois humaines dé-
« clarent la vengeance plus juste et plus per-
« mise que l'injustice que l'on commet le
« premier; mais si on consulte la nature, on
« trouvera qu'elles viennent toutes deux de
« la même foiblesse. La méchanceté de l'hom-
« me, quoique difficile à déraciner, n'est
« pourtant d'ordinaire ni si brutale ni si in-
« domtable qu'elle ne se corrige et ne s'a-
« doucisse enfin, vaincue par les bienfaits,

« surtout si on l'attaque souvent avec des « plaisirs et des grâces ».

Dion en se servant de ces raisonnements, pardonna à Héraclide, et le laissa aller. Il se remit ensuite à enfermer la citadelle d'une nouvelle clôture, et ordonna à tous les Syracusains d'aller couper chacun un pieu, et de l'apporter. Et quand la nuit fut venue, il fit travailler ses soldats pendant que les Syracusains reposoient. De cette manière il eut environné le château d'une bonne palissade avant qu'on s'en fût aperçu; de sorte que le lendemain matin, quand on vit la grandeur de l'ouvrage et la promptitude de l'exécution, ce fut un sujet d'admiration, autant pour ses ennemis que pour les citoyens. Le travail fini, il enterra les morts, délivra les prisonniers qu'on avoit faits, qui n'étoient pas moins de deux mille, et convoqua une assemblée. Là Héraclide s'étant avancé, proposa d'élire Dion généralissime, avec autorité souveraine sur terre et sur mer. Tous les plus honnêtes gens et les plus considérables reçurent favorablement cette proposition, et vouloient qu'elle passât et qu'elle fût autorisée par les voix du peuple; mais la tourbe des mariniers et des artisans, fâchée de voir Héraclide dépouillé de la charge d'amiral, et persuadée qu'encore qu'il fût peu estimable

en toute autre chose, il seroit au moins plus populaire que Dion, et plus soumis aux volontés du peuple, s'y opposa de tout son pouvoir, et Dion se relâcha en cela pour l'amour d'eux, et remit à Héraclide le commandement général sur mer. Mais il les offensa d'un autre côté très-grièvement; car il empêcha le partage qu'ils vouloient faire des terres et des maisons, et cassa et annulla tout ce qui avoit été ordonné sur cet objet.

Ce fut pour Héraclide un nouveau prétexte de recommencer ses menées et ses cabales; pendant le séjour qu'il fit à Messine, il ne cessoit de pratiquer et de flatter les matelots et les soldats qu'il avoit menés avec lui, et de les irriter contre Dion, qu'il accusoit de vouloir usurper la tyrannie, et pendant ce temps là il traitoit sous main avec Denys, par le moyen d'un Spartiate nommé Pharax. Les plus considérables des Syracusains s'en étant doutés, il y eut dans le camp une sédition qui causa dans Syracuse une si grande disette de vivres, que Dion ne savoit que devenir, et s'entendoit blâmer de tous ses amis d'avoir ainsi fortifié et élevé contre lui-même un homme aussi intraitable et aussi corrompu par l'envie et par l'ambition que l'étoit Héraclide.

Pharax étoit campé avec un corps de trou-

pes sous la ville de Néapolis dans les terres d'Agrigente. Dion se mit en campagne à la tête des Syracusains, mais il différoit tous les jours de l'attaquer, attendant une occasion plus favorable. Sur cela Héraclide et ses matelots s'écrièrent, « que Dion ne vouloit « point terminer cette guerre par un combat, « mais la faire durer pour commander plus « long-temps ». Cela alla si avant qu'il fut forcé de livrer la bataille, et il la perdit. Il est vrai que la déroute ne fut pas grande, et que le désordre des troupes de Dion vint plus de leur mésintelligence, que de la valeur de leurs ennemis. Dion se préparoit à en venir à un second combat, et il disposoit et rangeoit déjà ses troupes, en les animant et les encourageant par ses discours, lorsqu'à l'entrée de la nuit, on vint l'avertir qu'Héraclide avoit mis à la voile avec toute sa flotte, et qu'il alloit à Syracuse, résolu de s'emparer de la ville et de lui en défendre l'entrée.

Sur le moment il choisit dans sa cavalerie ce qu'il avoit de meilleur et de plus déterminé, et marcha toute la nuit avec tant de diligence, que le lendemain sur la troisième heure du jour (a), il arriva aux portes de Syracuse, après avoir fait une marche de sept cents stades [32]. Héraclide voyant que

(a) Neuf heures du matin. *A. L. D.*

tous les efforts qu'il avoit faits pour le dévancer avec sa flotte avoient été inutiles, retourna sur ses pas, et errant çà et là sans tenir de route certaine et sans avoir aucun but, il rencontra par hasard Gesyle le Spartiate, qui lui dit qu'il étoit envoyé de Lacédémone, pour commander en chef les Siciliens dans cette guerre, comme avoit fait autrefois Gylippe. Héraclide le reçut avec beaucoup de joie, et se l'attachant, pour ainsi dire, comme un préservatif contre Dion, il le montra en pompe aux alliés, et envoya un héraut à Syracuse porter l'ordre « de recevoir ce Spar-« tiate pour capitaine général des citoyens. « Dion répondit que Syracuse avoit assez de « généraux, et que si les affaires en deman-« doient nécessairement un de Sparte, ce se-« roit lui-même que cela regarderoit, les « Spartiates l'ayant honoré du droit de bour-« geoisie ». Sur cette réponse, Gesyle renonça à la charge de général; et ayant fait voile vers Syracuse, il alla trouver Dion, et moyenna le raccommodement d'Héraclide avec lui, sous les serments les plus forts, et les assurances les plus grandes qu'Héraclide donna de sa soumission et de son obéissance, serments auxquels Gesyle intervint, et qu'il scella en jurant lui-même qu'il vengeroit Dion et qu'il puniroit Héraclide, si jamais il

lui arrivoit d'attenter contre Dion, et de violer la foi jurée.

Dès ce moment, les Syracusains congédièrent leurs troupes de mer; car outre qu'ils n'en avoient plus besoin, c'étoit un grand sujet de dépense, et une occasion continuelle aux commandants d'exciter des séditions; et ils continuèrent le siége de la citadelle en rebâtissant la muraille qui avoit été abattue. Comme personne ne venoit au secours des assiégés, que les vivres commencoient à leur manquer, et que les soldats devenoient mutins et n'observoient plus de discipline, Apollocrate, fils de Denys, désespérant de ses affaires, fit une capitulation avec Dion, par laquelle il lui remit la citadelle avec toutes les armes et toutes les autres provisions de guerre; après quoi prenant sa mère et ses sœurs, il remplit cinq galères de ses effets et de ses gens, et alla trouver son père; car Dion lui donnoit tout moyen de se retirer en sûreté. Il n'y eut personne dans toute la ville de Syracuse qui ne voulût repaître ses yeux de l'agréable spectacle de ce départ; et si quelques-uns étoient absents par hasard, les autres ne manquoient pas de les rappeler, et de leur faire même des reproches de ce qu'ils ne vouloient pas solenniser un si beau jour, et voir le soleil levant éclairer de ses rayons la liberté de Sy-

racuse. Car si encore aujourd'hui la fuite de Denys passe pour un des plus grands et des plus signalés exemples de l'instabilité de la fortune, quelle grande joie ne dûrent point avoir, et de quels sentiments de fierté ne dûrent pas être animés ceux qui le chassèrent, et qui avec si peu de moyens et de forces, ruinèrent la plus grande des tyrannies qui aient jamais été.

Apollocrate ayant mis à la voile, Dion marcha vers la citadelle. Les femmes qui y étoient n'eurent pas la patience de l'attendre; elles sortirent au-devant de lui jusqu'aux portes. Aristomaque conduisoit le fils de Dion, et Arete marchoit après elle fondant en larmes, et ne sachant comment elle devoit saluer son mari et lui parler, après en avoir épousé un autre. Dion embrassa d'abord sa sœur et ensuite son fils. Alors Aristomaque lui présentant Arete : « Dion, lui dit-elle, « nous avons été toujours malheureuses pen- « dant que vous avez été en exil; mais au- « jourd'hui que vous êtes revenu et que vous « avez vaincu, vous avez ôté de dessus nous « cet opprobre de servitude, et vous avez « dissipé nos misères et nos tristesses, de sorte « que nous osons lever les yeux, excepté « cette infortunée, que j'ai eu la douleur, « misérable que je suis, de voir marier à un

« autre pendant votre vie, malgré ses larmes « et ses soupirs. Puisque la fortune vous fait « le maître de notre destinée, comment « prendrez-vous cette dure nécessité où elle « a été assujettie? Vous saluera-t-elle comme « son oncle? Vous embrassera-t-elle comme « son mari »? Aristomaque ayant ainsi parlé, Dion, le visage baigné de pleurs, embrassa tendrement sa femme, lui remit entre les mains son fils, et lui ordonna d'aller dans la maison où il habitoit, parce qu'il avoit rendu aux Syracusains leur citadelle.

Après ce grand succès, il ne voulut point jouir de sa fortune présente avant que d'avoir rendu grâce à ses amis, comblé de présents les alliés de Syracuse, et distribué, surtout aux citoyens qu'il connoissoit et aux soldats étrangers, une partie des récompenses et des honneurs qu'ils méritoient, portant en cela sa générosité et sa magnanimité au-delà de ses forces et de sa puissance, se traitant d'ailleurs, lui-même simplement et modestement, et se contentant des choses les plus communes, et qui tomboient les premières sous sa main. Cela le rendoit l'admiration de tout le monde; car on ne pouvoit se lasser de voir que lorsque non seulement la Sicile, mais Carthage et la Grèce entière avoient les yeux sur lui, étoient les témoins de ses

prospérités, et le regardoient comme celui de tous les capitaines dont la valeur et la fortune étoient le plus généralement reconnues et les plus éclatantes, il fût cependant aussi modeste dans ses habits, dans son équipage et dans sa table, que s'il eût vécu dans l'Académie avec Platon, et non pas avec des gens de guerre, avec des officiers et des soldats, qui regardent les débauches, les plaisirs et les voluptés comme des consolations nécessaires pour adoucir les fatigues et les travaux qu'ils essuient, et les dangers auxquels ils sont exposés. Aussi Platon lui écrivoit que « la terre entière n'avoit les yeux « fixés que sur lui seul ». Mais Dion n'avoit les siens attachés que sur un seul petit endroit d'une seule ville, sur l'Académie, et il ne reconnoissoit d'autres spectateurs ni d'autres juges que ses philosophes, qui n'admiroient ni ses actions, ni son courage, ni sa victoire, mais qui examinoient seulement s'il useroit avec sagesse et avec modération de sa fortune, et s'il se montreroit tempérant et modeste dans de si grand succès.

Quant à la gravité et à la fierté dont il étoit dans son commerce, et à l'inflexible sévérité avec laquelle il traitoit le peuple, il se piqua de n'en rien relâcher quoique ses affaires eussent demandé de la douceur et de la grâce,

et quoique Platon même lui en fît des reproches, et lui écrivît, comme nous l'avons déjà vu, que « la fierté habite avec la solitude ». Mais il paroît que son naturel étoit entièrement éloigné des attraits de l'insinuation et de la persuasion, et d'ailleurs il vouloit corriger et ramener les Syracusains gâtés et corrompus par ces sortes de flatteries; car Héraclide recommença ses intrigues auprès du peuple. D'abord, Dion l'ayant envoyé appeler au conseil, il répondit qu'il n'iroit point, et qu'étant simple particulier, il se trouveroit à l'assemblée avec les autres citoyens quand elle seroit convoquée [33] : ensuite il fit un crime à Dion de n'avoir ni rasé la citadelle, ni permis au peuple d'aller ouvrir le tombeau de l'ancien Denys pour en tirer le cadavre et le jeter dehors, et d'avoir fait venir de Corinthe des gens pour l'aider de leurs conseils, et gouverner avec lui, dédaignant de se servir de ses concitoyens.

En effet, Dion avoit appelé des Corinthiens, dans l'espérance que par leur secours, il viendroit plus facilement à bout d'introduire la forme de gouvernement qu'il avoit imaginée; car il se proposoit d'empêcher absolument cette démocratie pure qu'il regardoit, non comme un gouvernement, mais plutôt, selon Platon, comme une foire et

comme un encan de toutes sortes de gouvernements où l'on n'avoit qu'à choisir [34], et d'y substituer une forme de république composée de celles de Lacédémone et de Crête, qui étoient un mélange de la royauté et de la démocratie, de sorte que l'aristocratie domineroit toujours, et décideroit surtout des plus grandes affaires : il voyoit que le gouvernement des Corinthiens penchoit plus vers l'oligarchie, et que les affaires principales ne s'y décidoient point par les suffrages du peuple ; et comme il prévoyoit qu'Héraclide s'opposeroit à son dessein, et qu'il le connoissoit d'ailleurs pour un homme turbulent, brouillon, léger et séditieux, il l'abandonna à ceux qu'il avoit autrefois empêché de le tuer, et qui se transportèrent alors dans sa maison où ils le mirent à mort. Les Syracusains le regrettèrent beaucoup, mais comme Dion lui fit des funérailles magnifiques, qu'il suivit son convoi avec toute son armée, et qu'ensuite il harangua le peuple, ils s'apaisèrent et lui pardonnèrent ce meurtre, persuadés qu'il n'étoit pas possible que la ville n'eût été continuellement agitée de troubles et de séditions tant qu'Héraclide et Dion auroient gouverné ensemble.

Dion avoit pour compagnon un Athénien

nommé Callippus (*a*), qu'il avoit connu, suivant Platon, non pas à l'occasion de l'étude de la philosophie, mais dans le commerce du monde, comme cela est assez ordinaire, pour s'être rencontré souvent ensemble au théâtre, aux sacrifices, pour avoir été initié sous sa conduite aux mystères, et pour avoir été des mêmes plaisirs. Ce Callippus avoit fait la guerre avec lui, et avoit acquis beaucoup de réputation par son courage, jusque-là que de tous ses amis il fut le premier qui entra l'épée à la main dans Syracuse, couronné de fleurs; et il s'étoit distingué dans tous les combats où il s'étoit trouvé. Mais la guerre ayant emporté les plus considérables et les plus braves des amis de Dion, et Héraclide ayant été tué, Callippus vit que le peuple de Syracuse manquoit de chef, et que les soldats mêmes de Dion jetoient les yeux sur lui pour le mettre à leur tête. Alors devenu le plus scélérat de tous les hommes, et se flattant que la Sicile seroit le prix du meurtre de son hôte et de son ami, et comme quelques-uns l'assurèrent, ayant encore reçu des ennemis vingt talents (*b*) pour récompense de ce crime, il corrompit et aposta con-

(*a*) Cornélius Népos le nomme Callicrate. *A.L.D.*

1 (*b*) Un peu plus de 98,765 f. de notre mon. *A.L.D.*

tre Dion quelques soldats étrangers; et voici comment il parvint à ourdir la trame la plus pernicieuse et la plus perfide. Tous les jours il alloit rapporter à Dion les discours vrais ou faux que les soldats avoient tenus contre lui. Par ce moyen, il gagna tellement la confiance de Dion, et se procura une si grande liberté, qu'il pouvoit aller parler secrètement à qui il vouloit, et dire tout ce qu'il lui plaisoit d'imaginer contre Dion, qui lui en donnoit l'ordre lui-même, afin qu'aucun de ceux qui étoient mal-intentionnés, et qui avoient pour lui quelque haine secrète, ne pût lui être caché. Il arriva de là d'un côté que Callippus connut bientôt ceux qui avoient mauvaise volonté, et qui conservoient dans le cœur quelque venin, et qu'il lui fut facile de les soulever; et de l'autre, que si quelqu'un rejetoit ses avances et alloit découvrir que Callippus avoit voulu le tenter et l'avoit sollicité contre Dion, celui-ci n'en étoit ni ému, ni fâché, dans la pensée que Callippus ne faisoit en cela qu'exécuter ses ordres.

Quand cette trahison fut déjà formée et prête à éclater, il apparut à Dion un fantôme effrayant et monstrueux. Il étoit assis sur le soir dans un portique de sa maison, enseveli dans ses profondes pensées. Tout d'un coup il entendit un bruit sourd à l'autre bout

du portique, et ayant jeté ses regards de ce côté-là, car il y avoit encore assez de jour, il aperçut une grande femme, qui, par son visage et par ses habits, ressembloit parfaitement à une des Furies, telles qu'on les représente sur les théâtres, et qui balayoit la maison. Etonné et effrayé de ce spectre, il envoya chercher ses amis, leur raconta la vision qu'il avoit eue, et les pria de demeurer et de passer la nuit avec lui, parce qu'il étoit entièrement troublé et hors de lui-même, et qu'il craignoit que ce fantôme ne vînt encore se présenter devant lui quand il seroit seul [35]; mais cela n'arriva point. Quelques jours après, son fils, qui entroit déjà dans l'âge de l'adolescence, ayant eu quelque chagrin et quelque emportement, dont le sujet étoit léger et puéril, se précipita du toit la tête la première, et se tua [36]. Cette calamité de Dion, bien loin d'adoucir et de retenir Callippus, l'obligea à se hâter d'exécuter sa trahison. Il fit courir un bruit parmi les Syracusains, que Dion se voyant sans enfants, avoit résolu d'appeler le fils de Denys, Apollocrate, pour le faire son héritier, parce qu'il étoit cousin germain de sa femme et fils de la fille de sa sœur.

Déjà Dion, sa sœur et sa femme commençoient à avoir quelques soupçons des prati-

ques de Callipus, et de tous côtés il leur en venoit des indices. Mais Dion, comme cela est vraisemblable, se repentant de ce qu'il avoit fait contre Héraclide, et ayant sur le cœur ce meurtre, qu'il regardoit comme une tache horrible sur sa vie et sur ses grandes actions, dit qu'il aimoit mieux mourir mille fois et présenter sa gorge à quiconque voudroit le frapper, que de vivre, obligé tous les jours de se précautionner, non seulement contre ses ennemis, mais encore contre ses amis. Cependant Callipus voyant que ces femmes faisoient une recherche exacte du fait dont on les avoit averties, et craignant qu'elles ne vinssent à découvrir la vérité, alla les trouver fondant en larmes, leur protestant qu'il n'en étoit rien, et leur disant qu'il étoit prêt de leur en donner toutes les assurances qu'elles pourroient désirer. Elles lui demandèrent de faire le grand serment, dont voici la forme. Celui qui doit assurer quelque chose par ce serment, descend dans le temple des déesses Thesmophores (*a*). Là, après certains sacrifices, il met sur lui le manteau de pourpre de la déesse Proserpine, et tenant une torche allumée, il prononce les paroles du serment.

(*a*) Ces déesses sont Cérès et Proserpine, qu'on nommoit par excellence *Thesmophores* (ou législatrices). *A. L. D.*

Ce Callipus ayant fait toutes ces cérémonies et prêté ce serment redoutable, se moqua si visiblement de ces déesses, qu'il attendit le jour de la fête de Proserpine par laquelle il avoit juré, pour l'exécution du meurtre de Dion, non que ce jour ajoute peut-être rien à son crime, car la déesse n'auroit pas été moins offensée de son impiété en quelque autre temps qu'il l'eût commise et qu'il eût tué Dion, vu même qu'il lui avoit servi d'introducteur aux saints mystères, et qu'il l'avoit initié.

Il y avoit plusieurs complices de la conjuration, et ce jour-là, comme Dion étoit assis dans une chambre basse où il y avoit plusieurs lits [37], ayant avec lui bon nombre de ses amis, les conjurés environnèrent sa maison; les uns occupèrent les portes, les autres se mirent devant les fenêtres, et ceux qui devoient porter les mains sur lui, (c'étoient des soldats Zacynthiens), entrèrent dans la chambre en simple tunique et sans épée. En même temps ceux qui étoient restés en dehors tirèrent la porte sur eux, afin qu'on ne pût entrer ni sortir. Ces soldats se jetèrent sur lui, et firent tous leurs efforts pour l'étouffer; mais n'en pouvant venir à bout, ils demandèrent une épée. Personne de ceux qui étoient en dedans n'eut le courage d'ouvrir la porte, quoique

Dion eût avec lui plusieurs de ses amis, qui, espérant chacun qu'en le laissant tuer il sauveroit sa vie, n'osèrent pas le secourir. Les meurtriers furent assez long-temps à attendre sans rien faire, lorsqu'enfin, un certain Lycon de Syracuse donna par la fenêtre à un de ces Zacynthiens un poignard, avec lequel ils égorgèrent, comme une victime, Dion qu'ils tenoient depuis long-temps entre leurs mains, et qui étoit dans des transes terribles.

Après cette sanglante exécution, ils mirent en prison sa sœur et sa femme qui étoit grosse et qui accoucha misérablement d'un fils dans cette prison; elles résolurent de le nourrir après avoir gagné les gardes, qui ne furent pas bien difficiles, parce que Callippus se trouvoit déjà dans une position assez embarrassante.

Après le meurtre de Dion, Callippus fut quelque temps dans une fortune éclatante, et se vit le maître dans Syracuse. Il écrivit même à cette occasion à la ville d'Athènes, qui de toutes les villes étoit celle qu'après les Dieux immortels, il devoit le plus respecter et redouter, après s'être souillé d'un si grand crime. Mais sur cette ville il me semble qu'on a parlé fort bien et avec vérité quand on a dit « que les gens de bien qu'elle portoit, l'é-

CIRCULATING LIBRARY

« toient au suprême degré, et que les mé-
« chants y étoient souverainement méchants »,
semblable en cela à son propre terroir qui porte le plus excellent miel et la ciguë la plus active et la plus mortelle. Mais Callippus ne fut pas long-temps un reproche contre la fortune et les Dieux, comme s'ils souffroient paisiblement et sans indignation qu'un homme se fût élevé à une si grande puissance par un crime si détestable; il en porta bientôt la peine qu'il méritoit, car étant parti avec des troupes pour se rendre maître de Catane, il perdit Syracuse. Et sur cela on rapporte qu'il dit qu'*ayant perdu une grosse ville, il avoit pris une râpe à fromage*[38]. Il alla ensuite attaquer Messine, où il perdit beaucoup de monde, et particulièrement tous les soldats Zacynthiens qui avoient tué Dion. N'y ayant donc dans toute la Sicile aucune ville qui voulût le recevoir, mais toutes le haïssant et le chassant comme un scélérat, il se retira à Rhège, où il vécut fort pauvrement, ayant beaucoup de peine à nourrir et entretenir les soldats qu'il avoit avec lui. Enfin, il fut assassiné par Leptines et par Polyperchon, et l'on prétend que ce fut avec le même poignard dont on s'étoit servi pour assassiner Dion : on le reconnut à sa forme et à la beauté de l'ouvrage, car il étoit court comme les

dagues de Sparte, et d'un travail recherché et parfait. Voilà quelle fut la punition que Callippus reçut de son horrible crime.

Pour Aristomaque et Arète, dès qu'elles furent sorties de prison, Icetès de Syracuse qui étoit un des amis de Dion, les prit chez lui, et en eut d'abord un très-grand soin, montrant une fidélité et une générosité qui auroient été toujours proposées en exemple, s'il avoit persévéré; mais enfin gagné par les ennemis de Dion, il leur fit préparer un vaisseau; et les ayant fait embarquer comme s'il les envoyoit au Péloponèse, il donna ordre à ceux qui les conduisoient, de les tuer sur la route et de les jeter dans la mer. Il y a des auteurs qui écrivent qu'elles y furent jetées vivantes, et l'enfant avec elles. Cet Icetès ne fut pas long-temps sans recevoir aussi le châtiment de sa noire infidélité; car ayant été pris par Timoléon, il fut mis à mort; et les Syracusains, pour achever la vengeance de Dion, firent encore mourir les deux filles de ce traître, comme nous l'avons écrit en détail dans la vie de Timoléon.

FIN DE LA VIE DE DION.

528519

NOTES.

[1] Aristote, dans le quatrième chapitre du premier livre de sa *Rhétorique*, nous a conservé un vers de ce passage de Simonide :

Κορινθίοις δὲ οὐ μέμφεται τὸ Ἴλιον.

[2] Telle étoit alors la simplicité des mœurs des Grecs ; les citoyens alloient eux-mêmes au marché et à la boucherie. Ceux qui ont lu *les Caractères* de Théophraste n'en sont pas surpris, ils en ont vu les preuves.

[3] Platon lui rend lui-même ce témoignage dans sa septième lettre, où il dit en propres termes : « Pour « moi, en conversant avec Dion, qui étoit alors fort « jeune, en lui expliquant les choses que je croyois « les plus belles et les plus dignes de l'homme, et en « l'exhortant à les pratiquer, je ne me donnai pas de « garde que je préparois insensiblement la ruine totale « de la tyrannie. Car Dion étant un esprit très-do- « cile, sentit si vivement et reçut avec tant d'ardeur « tout ce que je lui dis, que je n'ai jamais vu de jeune « homme qui lui soit comparable ».

[4] Platon ne parle pourtant nulle part de cette particularité, qu'il n'auroit pas oubliée apparemment si elle étoit vraie. Ce fut sans doute un soupçon des amis de Platon ; car il n'y a point de mal dont un tyran ne soit capable.

[5] La justice de Gelon, qui avoit charmé les Syracusains, les disposa à se soumettre à Denys, dans

l'espérance qu'ils seroient gouvernés par un roi juste ; ce qui est le plus parfait de tous les gouvernements.

[6] Dion vouloit le porter à préférer les enfants d'Aristomaque, qui étoit Syracusaine, à ceux de Doris, qui étoit de Locres. Les enfants de la Syracusaine étoient préférables à ceux de l'étrangère. D'ailleurs, les enfants d'Aristomaque étoient ses beaux-frères et ses neveux.

[7] C'est la méthode de ceux qui veulent décrier les vertueux ; ils donnent à leurs vertus les noms des vices qui leur sont opposés. C'est ce qu'Horace a fort bien expliqué dans la satire 3 du livre premier,

At nos virtutes ipsas invertimus.

« Nous prenons les vertus mêmes pour des vices ». On peut voir la suite, qui convient parfaitement à ce passage de Plutarque, et qui fait voir que ces calomnies sont fort ordinaires dans les cours.

[8] Le passage de Platon est à la fin de sa quatrième lettre, tome iij, p. 321. Comme il renferme un grand précepte de politique, et que Serres l'a fort mal traduit, je vais en donner l'explication : « Pensez aussi « que vous paroissez à quelques-uns beaucoup moins « familier et moins caressant que vous ne devriez. Il « faut donc que vous n'oubliiez jamais que c'est en « bien traitant les hommes, et en attirant leur bien- « veillance, qu'on vient à bout des plus grandes af- « faires, et que la fierté est toujours compagne de la « solitude », mot à mot, « habite avec la solitude ».

9 Cela n'est pas ajouté inutilement ; si l'officier n'avoit fait que former le complot en lui-même, le vieux Denys n'en auroit pu être averti : car d'où le songe seroit-il venu ? Mais il s'en étoit entretenu, et sur cela le songe s'étoit mis aussitôt en campagne. Voilà quelle étoit la superstition de ces temps-là.

[10] Ce Philistus n'étoit pas seulement homme de guerre, c'étoit un grand historien. Il avoit fait l'histoire d'Égypte en douze livres, celle de Sicile en onze, et celle de Denys le tyran en six. Cicéron lui donna de grands éloges, jusqu'à dire qu'il étoit presque un petit Thucydide, *pene pusillus Thucydides*, pour faire entendre qu'il l'imitoit et qu'il en approchoit. Il est vrai qu'il n'avoit pu attraper toute la grandeur du style de Thucydide; mais il réparoit ce désavantage par une plus grande clarté. Son vice le plus marqué, c'étoit d'être zélé partisan de la tyrannie; et ce vice est grand.

[11] Denys ne se trompoit pas, l'arrivée de Platon étoit pour lui et pour ses états le plus grand de tous les bonheurs, s'il avoit su en profiter. L'arrivée d'un homme très-sage est une félicité publique pour tout un royaume. Mais malheureusement cette félicité est rare.

[12] Les conseils que Platon donnoit à Denys étoient très-bons pour un roi qui auroit voulu être véritablement roi, c'est-à-dire gouverner avec justice; mais ils étoient très-pernicieux pour un tyran.

[13] Ce Timon étoit un poète connu par plusieurs ouvrages dramatiques, et par des silles, espèce de parodies satiriques, qui tiroient leur nom de Silène, le nourricier de Bacchus. *A. L. D.*

[14] Platon devoit à son tour donner les tragédies que l'on faisoit jouer aux fêtes de Bacchus. Cela se faisoit avec beaucoup de magnificence, et à grands frais, par l'émulation qui s'y étoit introduite.

[15] Par l'entremise de Platon ils avoient fait connoissance avec Denys. C'est ce que ce philosophe dit dans sa septième lettre; « car avant que de partir, « j'avois fait faire connoissance à Archytas et aux au-

« tres philosophes de Tarente avec ce prince, et con- « tracter ensemble le droit d'hospitalité. ξενίαν καὶ φιλίαν ποιήσας, etc.

[16] C'est un vers du douzième livre de l'Odyssée.

Ὄφρ' ἔτι τὴν ὀλοὴν ἀναμετρήσαιμι Χάρυβδιν,

Mot à mot,

« Pour côtoyer encore la terrible Charybde ».

Et c'est ainsi que Platon a cité ce vers dans sa septième lettre. Plutarque y a changé un mot; et au lieu de ἀναμετρήσαιμι, il a mis ἐξολοθρεύσειε, parce qu'il parle à la troisième personne. On demande donc d'où vient ce mot ἐξολοθρεύσειε, qui a embarrassé les interprètes. Je suis persuadé que Plutarque l'a mis pour faire entendre que ce troisième voyage de Platon en Sicile fut la cause de la ruine du tyran, ou plutôt pour dire que Platon alla pour la troisième fois combattre et tâcher d'exterminer dans Denys la Charybde, c'est-à-dire le monstre, le tyran, en le faisant devenir un roi plein de bonté et de justice. Et ce sens-là semble déterminé par la suite, « pour faire en sorte que la « philosophie triomphât de la tyrannie ». Ce sens me paroît fort beau; je dois pourtant avertir que dans un manuscrit, on lit ἀναμετρήσειε. Ce qui est plus selon le texte d'Homère.

[17] Aristippe, philosophe célèbre de Cyrène, en Afrique, abandonna l'école de Socrate, dont la morale lui parut trop sévère, et fonda une nouvelle secte, qui prit le nom de cyrénaïque. *A. L. D.*

[18] Un devin jouoit un grand rôle dans les grandes entreprises. Aussi n'y avoit-il presque point d'expédition où il n'y en eût quelqu'un. C'étoit un membre

nécessaire et dont on savoit fort bien s'aider pour mener les esprits ; ce Miltas ne sera pas inutile.

[19] Il n'y en eut que vingt-cinq qui l'accompagnèrent à cette expédition. Chose assez rare. Mais rien ne marque mieux combien la crainte du tyran avoit rempli de frayeur tous les courages. Et cela va encore plus paroître par le découragement du reste des troupes, quand elles apprennent qu'on les mène contre Denys. Diodore de Sicile dit qu'il y en eut trente qui l'accompagnèrent.

[20] Voici un événement bien extraordinaire, et je ne sais si l'histoire en fournit des exemples ; qu'un homme avec huit cents hommes et deux vaisseaux de charge, aille attaquer à main armée une puissance aussi redoutable que celle de Denys. Je rapporterai sur cela une réflexion de Diodore, qui me paroît très-instructive pour les princes, et pour tous ceux qui gouvernent des états : « Qui auroit jamais cru, dit-il « dans le seizième livre, qu'un homme avec deux « vaisseaux de charge fût venu à bout d'un prince qui « avoit quatre cents navires de guerre, cent mille « hommes de pied, dix mille chevaux, une aussi « grande provision d'armes et de blé, et autant de ri- « chesses qu'il en falloit pour entretenir largement, « et pour soudoyer des troupes si nombreuses ; qui « outre cela habitoit la plus grande des villes de « Grèce, et avoit des ports, des arsenaux et des cita- « delles imprenables, qui de plus étoit fortifié par un « grand nombre d'alliés très-puissants? La cause des « grands succès de Dion fut, premièrement, sa ma- « gnanimité et son courage, et l'affection de ceux à qui « il devoit procurer la liberté. Mais la principale « cause, ce fut la lâcheté du tyran, et la haine que ses « sujets avoient pour lui ; car toutes ces choses con- « courant ensemble dans le même temps, menèrent « contre toute apparence à une heureuse fin ces gran-

« des actions qu'on a de la peine à croire ». Quelqu'un croira-t-il après cela que la force et la puissance sont des chaînes de diamants pour lier un empire, comme le vieux Denys s'en étoit flatté? Les véritables chaînes de diamants pour les empires, ce sont la bonté, l'humanité, la justice des princes et l'amour des sujets.

[21] Les étésies étoient des vents réglés qui venoient toutes les années en certaine saison. Selon Strabon, c'étoit tantôt le vent du nord, et tantôt le vent d'est; car après l'avoir appelé *Eurus* dans le troisième livre, il l'appelle *Borée* dans le dix-septième. Ici c'est certainement le vent d'est, *Eurus subsolanus*, puisqu'il porte Dion de l'île de Zacynthe au promontoire de Pachyne.

[22]. C'est une chose assez singulière et bien remarquable; un essaim d'abeilles qui venoit à paroître tout d'un coup, étoit regardé comme un très-mauvais augure. Cette superstition ne régnoit pas seulement parmi les Grecs, elle régnoit aussi parmi les Romains, comme nous le voyons dans Cicéron, qui, dans son oraison de *Haruspicum responsis*, écrit : *si examen apum ludis in scenam venisset, haruspices acciendos in Etruria putaremus. Videmus universi repente examina tanta servorum immissa in populum Rom. septum atque inclusum, et non commovemur? Atque in apum fortasse examine nos ex Hetruscorum scriptis haruspices ut à servitio caveremus monerent, etc.* « Si « un essaim d'abeilles venoit tout d'un coup dans « la scène pendant que nous célébrons les jeux, nous « croirions qu'il faudroit faire venir d'Etrurie les ha- « ruspices Aujourd'hui nous voyons tous de nos pro- « pres yeux tant d'essaims d'esclaves fondre sur le « peuple romain enfermé dans son théâtre, et nous « n'en sommes point émus. Peut-être que sur cet es- « saim d'abeilles ces haruspices, après avoir consulté « leurs livres toscans, nous avertiroient de nous gar- « der de l'esclavage, etc. » Voyez la vie de Brutus.

Ibid. Miltas, sur cette apparition d'un essaim d'abeilles, craignoit que les actions de Dion, qui certainement seroient grandes et glorieuses, ne fussent de peu de durée. Pourquoi les abeilles prédisoient-elles des actions d'un grand éclat, mais de peu de durée? Est-ce parce qu'elles se nourrissent de fleurs, et que les fleurs sont l'emblême de ce qu'il y a de plus agréable et de plus passager?

23 Plutarque vient de dire que les étésies régnoient alors, et c'étoient ces vents-là qui les avoient portés au cap de Pachyne; et s'ils avoient été une fois éloignés de ce cap, pour regagner la Sicile, ils auroient eu besoin du vent de midi, qu'ils ne pouvoient pas attendre sitôt.

24 C'étoit un acte de religion de porter chez soi pour sa famille une partie des victimes qui avoient été immolées; et c'en étoit un de même, quand on rencontroit quelqu'un qui remportoit cette partie du sacrifice, d'en prendre aussi une portion.

25 Y avoit-il dans la Sicile une contrée appelée la Campanie? Aucun auteur n'en a parlé. Faut-il entendre la contrée d'Italie qui porte ce nom? Mais quelle apparence que Dion quittât la Sicile pour aller porter ses armes dans la Campanie? Je crois ce mot corrompu, et qu'il faut en substituer un autre à sa place.

Ibid. Les éditeurs d'Amyot pensent qu'on ne doit point chercher d'autre nom que celui de Campanie; et ils se fondent sur un passage de Diodore, qui raconte que des habitants de la Campanie passèrent d'Italie en Sicile, servirent d'abord les Syracusains contre Denys, et ensuite corrompus par les largesses du tyran, devinrent les restaurateurs et les défenseurs de sa puissance. Ces Campaniens, récompensés en proportion d'un si grand service, s'emparèrent par

un crime atroce de la ville d'Entelle; placés ensuite par Denys dans Catane, et de là dans la ville d'Etna, sur la montagne voisine du même nom, ils furent enfin détruits quelques années après l'époque où nous sommes, par Timoléon. *A. L. D.*

26 Je sais bon gré à Plutarque de la note infamante qu'il donne ici aux rapporteurs, en les appelant « gens « maudits et ennemis des Dieux et des hommes ». On ne sauroit rien dire de pis, et c'est ce qu'ils méritent.

27 Plutarque pouvoit ajouter, « et souvent ce qu'ils « n'avoient ni pensé ni dit ». Ce trait manque au caractère du délateur, qui ne rapporte pas seulement ce qu'il a entendu, mais le plus souvent ce qu'il n'a pas entendu, et qu'il a forgé lui-même.

28 Que l'on compare l'état où se trouvoit Dion dans cette grande journée, je ne dis pas avec celui où se trouvoit alors Denys, dépossédé et vaincu, mais avec celui où il se trouvoit dans sa plus grande puissance et lorsque tout plioit sous lui.

29 C'étoit une tour où il y avoit un cadran au soleil. Les Phéniciens furent les premiers qui firent un cadran dans l'île de Syros avant le temps d'Homère. Mais c'étoit un cadran pour les solstices. Trois cents ans après Homère, Phérécyde en fit un pour marquer les heures, et après cela ils furent communs.

30 Les Syracusains craignoient que les troupes étrangères qui n'étoient plus d'aucun service, épiassent l'occasion de se rendre maîtres de la ville pendant qu'ils seroient engagés dans quelque combat sur mer.

31 Diodore raconte ceci d'une manière plus agréable et plus merveilleuse; car il ecrit que Denys fit partir pour Syracuse Nypsius de Naples, qui étoit un général plein de prudence et de valeur, et qu'il en-

voya avec lui des vaisseaux de charge tout remplis de blé et d'autres provisions. La famine étoit alors si grande dans la citadelle, que les soldats de Denys, après avoir beaucoup souffert, se résolurent enfin à rendre aux Syracusains la citadelle. Ils envoyèrent la nuit faire cette proposition, et ils devoient se rendre le lendemain matin : mais au point du jour, comme ils alloient exécuter le traité, Nypsius parut avec ses galères, et aborda près d'Aréthuse. L'abondance succédant tout d'un coup à la disette, Nypsius mit à terre ses troupes, et convoqua une assemblée; et parlant aux soldats conformément au temps, il les disposa à s'exposer à toutes sortes de dangers : ainsi la citadelle sur le point d'être livrée, fut sauvée contre toute espérance. Pendant ce temps-là, les Syracusains montent à la hâte sur leurs galères, et vont attaquer ces soldats, qui étoient empressés à faire leurs provisions. Il y eut là un grand combat, où les Syracusains furent vainqueurs. Ils coulèrent à fond quelques galères, en prirent quelques autres, et poursuivirent le reste jusqu'au rivage, etc. Tous les mouvemens qui opèrent des surprises, sont précieux dans l'histoire comme dans la poésie, et doivent être conservés avec grand soin, car ils font un très-grand plaisir.

54 Cette marche de Dion est extraordinaire. Sept cents stades font 87,500 pas; cela feroit vingt-huit lieues, à vingt-cinq stades par lieue; et quand on mettroit quatre mille pas pour une lieue, ce seroit toujours près de vingt-deux lieues. Je laisse à juger aux gens de guerre, si depuis l'entrée de la nuit jusqu'à neuf heures du matin, la cavalerie peut faire une si longue traite.

55 Héraclide faisoit par là sa cour au peuple. Il refuse d'aller au conseil, parce que ce conseil étoit la marque de l'aristocratie. Et il dit qu'il ira à l'assemblée, parce que c'étoit la marque de la démocratie, qu'Héraclide vouloit rétablir.

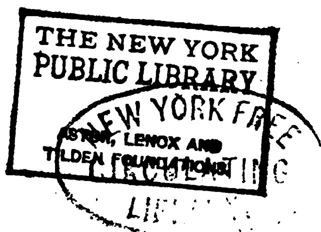
[54] Le passage de Platon que Plutarque a en vue, est du huitième livre *de la République*, tome ij, page 557, où ce philosophe fait voir que dans la pure démocratie, chacun vit à sa guise avec une entière licence. Et comme les femmes et les enfants aiment les habits variés de toutes sortes de couleurs, il y a aussi des gens qui trouvent cette sorte de gouvernement le plus admirable. C'est là qu'il faut chercher une forme de gouvernement, puisque celui-là les embrasse tous. En effet quand on arrive dans un état démocratique, on peut choisir le gouvernement qui plaît davantage, comme étant arrivé à une foire et à un encan de gouvernement. ὥσπερ εἰ, παντοπωλεῖον ἀφικομένῳ πολιτειῶν.

[55] Je ne suis pas surpris que Dion ait vu un fantôme; car l'imagination d'un homme atrabilaire, comme Dion, pouvoit fort bien lui présenter un de ces objets terribles. Mais comment un homme de courage comme lui en est-il si effrayé, qu'il prie ses amis de demeurer et de passer la nuit avec lui? Ce n'est pas faute de courage que Dion retient ses amis, mais c'est qu'il ne veut pas s'exposer à voir encore cet objet funeste. Car ces fantômes ne se présentent point en si bonne compagnie, ils ne paroissent à un homme que lorsqu'il est seul.

[56] Plutarque rapporte cet accident comme l'explication du spectre. Cette furie, qui balayoit sa maison, commence à la balayer en précipitant son fils dans le tombeau.

[57] Je suis persuadé que cette chambre étoit la salle à manger, et que ces lits étoient les lits sur lesquels on mangeoit; car la coutume de manger couché étoit fort ancienne en Grèce. Et les Siciliens avoient pu la prendre des Italiens, qui étoient presque tous des colonies des Grecs.

58 Cette râpe s'appeloit πατάνη; mais les petites gens, au lieu de πατάνη, disoient κατάνη. Callippus faisoit donc allusion à ce mot κατάν qui étoit dans la bouche du peuple. C'est ce qu'il est impossible de faire sentir en notre langue.


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
NEW YORK FREE
CIRCULATING
LIB



BRUTUS. (M.)

Médaille du Cabinet Impérial.

BRUTUS.

Marcus Brutus, dont nous écrivons la vie, descendoit de ce Junius Brutus, auquel les anciens Romains élevèrent dans le Capitole, au milieu des statues des rois [1], une statue de bronze qui tenoit une épée nue à la main, pour marquer qu'il avoit chassé de Rome les Tarquins avec beaucoup de vertu et de courage. Mais ce même Junius n'ayant pas eu soin d'adoucir par la raison la rudesse de son caractère, et l'ayant laissé ainsi dans sa dureté comme le fer des épées, qui, après avoir été battu tout ardent, est trempé dans l'eau froide, et qui par là est devenu d'une trempe qui résiste à tout, se laissa emporter à faire mourir ses propres fils par la même impétuosité de colère qui l'avoit excité contre les tyrans. Au lieu que ce dernier ayant cultivé ses mœurs par l'étude des lettres, et par la raison dans le sein de la philosophie, et ayant aiguisé son naturel, qui étoit grave et doux, pour le rendre capable d'exécuter les plus grandes choses, paroît avoir été merveilleusement disposé, et par la nature et par l'éducation, à tout ce qu'il y a de beau et d'hon-

nête. De sorte que ceux mêmes qui le haïssent le plus à cause de sa conjuration contre César, s'il y a quelque chose de grand dans cet exploit, l'attribuent à Brutus, et ce qu'il y a de plus odieux et de plus blâmable, le mettent sur le compte de Cassius, allié et ami particulier de Brutus, mais qui n'avoit les mœurs ni si simples ni si pures.

Servilie, mère de Brutus, descendoit de cet ancien Servilius Ahala, qui voyant que Spurius Mélius tendoit à usurper la tyrannie, et excitoit des troubles et des séditions parmi le peuple, prit un poignard sous son bras, se rendit sur la place publique, s'approcha de lui comme pour lui parler de quelque affaire; et comme Spurius penchoit la tête pour l'entendre, il lui plongea son poignard dans le sein et le tua [2]. Cette origine du côté maternel est certaine et reconnue de tout le monde. Quant à son origine du côté paternel, ceux qui, à cause du meurtre de César, se sont déclarés ses ennemis, et ne perdent aucune occasion de lui donner des marques de leur haine, nient qu'il soit descendu de cet ancien Brutus qui chassa les Tarquins [3]. Car ils soutiennent qu'après que celui-ci eut fait mourir ses enfants, sa race fut entièrement éteinte; que d'ailleurs Marcus Brutus étoit plébeïen, et descendu d'un intendant de

la maison de ce Brutus (*a*), et que ce n'étoit que depuis peu qu'il étoit parvenu aux charges et aux dignités de la république. Mais le philosophe Posidonius écrit qu'il n'y eut que deux fils de Brutus, qui étant hommes faits, furent mis à mort, comme l'histoire le rapporte; qu'il en resta un troisième en bas âge, et que de cette branche descendoit Brutus 4. Pour le confirmer, il rapporte qu'il y avoit encore de son temps des hommes considérables de cette famille auxquels on trouvoit beaucoup de ressemblance avec les traits du visage de la statue de cet ancien Brutus. Mais c'en est assez sur cet article.

Caton le philosophe étoit frère de Servilie, mère de Brutus, et ce fut celui que Brutus tâcha le plus d'imiter comme son oncle, dont il devint même le gendre. De tous les philosophes grecs, il n'y en avoit aucun, pour dire cela en général, dont Brutus ne connût les sentiments et la doctrine; mais il s'attacha particulièrement à la secte de Platon. Il n'eut un goût décidé ni pour la nouvelle ni pour la moyenne Académie, et s'appliqua entièrement à l'ancienne. Aussi eut-il toujours beaucoup d'estime pour Antiochus

(*a*) D'autres interprètes ont traduit, « et fils d'un « Brutus intendant de maison ». *A. L. D.*

l'Ascalonite ; mais il fit son ami particulier et son commensal de son frère Ariston, qui véritablement étoit fort inférieur à beaucoup d'autres philosophes en savoir et en éloquence, mais qui en douceur de mœurs, et en sagesse, le disputoit aux plus excellents. A l'égard d'Empylus, dont Brutus fait lui-même mention dans ses lettres, et dont ses amis ont souvent parlé comme d'un homme qui vivoit avec lui dans sa maison, c'étoit un orateur célèbre qui a laissé sur le meurtre de César un petit livre intitulé *Brutus*, et qui n'est pas un ouvrage méprisable.

Brutus étoit suffisamment exercé dans la langue latine pour haranguer des soldats et pour plaider devant le peuple ; mais il s'étoit particulièrement attaché à la langue grecque, et on remarque dans ses lettres qu'il affectoit surtout la brièveté laconique et sententieuse, comme lorsque la guerre étant déjà commencée, il écrivit aux habitants de Pergame : « J'entends dire que vous avez donné de l'ar- « gent à Dolabella ; si vous l'avez donné de « votre bon gré, avouez que vous m'avez « fait une grande injustice ; et si c'est malgré « vous, faites-le voir en m'en donnant vo- « lontairement ».

Une autre fois il écrivit aux Samiens :

« Vos délibérations sont longues, et les ef-
« fets fort lents : quelle pensez-vous donc
« qu'en sera la fin » ?

Dans une autre lettre qu'il leur écrivit au sujet des habitants de Patare (*a*), il leur dit : « Les Xanthiens (*b*), pour avoir refusé d'u-
« ser de ma clémence, ont fait de leur patrie
« leur tombeau par un effet de leur désespoir.
« Et les Pataréiens, pour s'être remis à ma
« discrétion, ont conservé leur liberté et tous
« leurs priviléges. Choisissez donc ou la sage
« conduite de ceux de Patare, ou le sort de
« ceux de Xanthe, cela dépend de vous ».

Etant encore fort jeune, il accompagna Caton, son oncle, à l'expédition de Cypre, contre Ptolémée. Ce prince s'étant fait mourir lui-même, Caton, obligé de faire quelque séjour à Rhodes, pour des affaires importantes, avoit envoyé un de ses amis, nommé Caninius, pour veiller à la conservation et à la garde des richesses de Cypre; mais craignant que ces trésors ne le tentassent, et qu'il ne pût s'empêcher d'en détourner quel-

(*a*) Patare, ville de Lycie, étoit sur la côte méridionale de l'Asie, à l'embouchure du Xanthe, du côté de l'orient. *A. L. D.*

(*b*) La ville de Xanthe étoit dans la Lycie, au-dessus de l'embouchure du Xanthe, à l'occident. Ce fleuve n'est pas, comme on voit, le même que le Xanthe de la Troade. *A. L. D.*

que partie, il écrivit à Brutus de se rendre incessamment à Cypre, de la Bithynie où il étoit resté malade, et se trouvoit alors convalescent. Brutus fit ce voyage à contre cœur, soit par égard pour Caninius qu'il voyoit indignement traité par Caton, soit parce qu'il lui paroissoit que cet emploi d'aller régir tous ces biens, n'étoit ni honnête en soi, ni convenable à un jeune homme comme lui, qui n'avoit encore rien fait, et qui ne s'étoit appliqué qu'à l'étude des lettres et de la philosophie. Cependant il se détermina et s'acquitta de cette commission avec tant de soin et d'exactitude, qu'il mérita les louanges de Caton. Tous les effets de Ptolémée furent vendus, et il porta à Rome tout l'argent qui en revint.

Les affaires commençoient alors à se brouiller; Pompée et César avoient pris les armes l'un contre l'autre, et tout l'empire se trouva divisé. Dans cette conjoncture, on ne doutoit pas que Brutus n'embrassât le parti de César, d'autant plus que son père avoit été tué par l'ordre de Pompée; mais préférant les intérêts du public aux siens, et persuadé que les raisons que Pompée avoit de faire la guerre étoient meilleures que celles de César, il se joignit à lui [5]. Jusque-là, quand il l'avoit rencontré, il n'avoit pas dai-

gné lui parler, estimant que ce seroit une impiété que d'adresser la parole au meurtrier de son père. Mais alors se soumettant à lui comme au chef de la république, il se rendit en Sicile en qualité de lieutenant de Sestius, à qui étoit échu par sort le gouvernement de cette île. Comme il n'y trouva aucune occasion de faire de grandes actions, et que Pompée et César étoient déjà en présence avec leurs armées tout prêts à décider de l'empire par un combat, il alla, simple volontaire, en Macédoine pour partager ce danger. Et l'on dit que lorsqu'il arriva au camp, Pompée, qui étoit assis dans sa tente, fut si ravi et si agréablement surpris de le voir, qu'il se leva et qu'il courut l'embrasser devant tout le monde, comme le personnage le plus considérable qu'il eût dans son armée. Dans le camp, tous les moments qu'il n'étoit point avec Pompée, il les passoit avec ses livres et à l'étude des lettres, non seulement pendant tout le temps qu'on étoit dans l'inaction, mais le jour même qui précéda la grande bataille de Pharsale. On étoit alors au cœur de l'été, il faisoit une chaleur étouffante, et l'on campoit dans des lieux marécageux. Les esclaves qui portoient la tente de Brutus, n'arrivèrent que tard; et, quoiqu'il se fût extrêmement fatigué en les attendant, il ne se

baigna et ne se fit frotter d'huile que vers le midi, et encore avec peine; il fit ensuite un léger repas, et pendant que les autres dormoient ou étoient occupés de ce qui arriveroit le lendemain, il demeura jusqu'au soir, exposé au soleil, et faisant un abrégé de l'histoire de Polybe.

On dit que César ne l'oublia point alors, et qu'il recommanda à tous ses officiers de ne pas tuer Brutus dans le combat, et s'il se rendoit volontairement, de le lui amener; mais que s'il s'opiniâtroit à combattre pour ne pas être pris, de le laisser aller, et de ne lui faire aucune violence. On prétend qu'il agit ainsi pour faire plaisir à Servilie, mère de Brutus; car étant encore fort jeune, il avoit eu quelque commerce de galanterie avec cette femme, qui l'aimoit éperdument[6]; et Brutus étant venu au monde dans le temps que cette passion étoit dans sa force, César se persuada qu'il en étoit le père. On rapporte à ce propos, qu'un jour qu'on traitoit dans le sénat des grandes et importantes affaires de Catilina, qui avoient pensé renverser Rome de fond en comble, Caton et César qui étoient présents et assis l'un près de l'autre, se trouvoient de différents avis. Dans ce moment quelqu'un entra et apporta un billet à César, qui se mit à le lire tout bas;

mais alors Caton qui se défioit de lui, s'écria « qu'il étoit horrible à César, de recevoir « jusque dans le sénat des avis et des lettres « des ennemis de la république ». Comme il s'éleva un grand bruit à cette occasion, César donna à Caton le billet tel qu'il étoit. Caton le prit; et ayant vu que c'étoit une lettre lascive que sa sœur Servilie écrivoit à César, il la lui jeta, en disant, *tiens*, *ivrogne*, et continua d'exposer son opinion comme il avoit commencé. C'est ainsi que la passion de Servilie pour César étoit publique et connue de tout le monde.

Après la défaite de Pharsale et la fuite de Pompée, son camp ayant été forcé, Brutus se sauva par une des portes sans être aperçu, et se jeta dans un lieu marécageux plein d'une eau dormante et de roseaux; il s'y tint caché, et la nuit il se sauva à Larisse (*a*), d'où il écrivit à César, qui fut ravi d'apprendre qu'il étoit sauvé, et qui lui manda de venir le trouver. Quand il fut arrivé, non seulement il lui pardonna, mais il le retint auprès de lui; et il n'y eut pas un de ses courtisans à qui il fît plus d'honneur, et qui fût plus avant dans ses bonnes grâces. Comme personne ne pouvoit lui dire où Pompée avoit pu fuir, et que tout le monde étoit dans le doute, César

(*a*) Ville de Thessalie, près du fleuve Pénée. *A. L. D.*

marchant seul avec Brutus le long d'un chemin, voulut savoir sur cela sa pensée ; et comme il lui parut, par ses raisonnements, qu'il avoit mieux jugé de la fuite de Pompée que tous les autres, il se rendit à son opinion, et prit la route d'Egypte. Mais Pompée, qui effectivement s'étoit retiré en Egypte, comme Brutus l'avoit conjecturé, trouva la mort dans les lieux mêmes où il cherchoit un asile.

Brutus obtint grâce de César pour Cassius; il plaida aussi pour le roi d'Afrique [7], et quoique véritablement il fût accablé par le grand nombre, et par le poids des charges qui étoient contre lui, il ne laissa pas, par son éloquence, de lui sauver une grande partie de son royaume. Et l'on rapporte que lorsque Brutus plaida cette cause, il n'eut pas plutôt commencé, que César dit tout haut : « Je ne sais « pas ce que veut ce jeune homme, mais tout « ce qu'il veut, il le veut fortement ». En effet, sa gravité ferme et constante ne se laissant jamais aller à rien accorder aux prières et à la faveur, mais toujours déterminée par la raison, se portoit d'un choix libre à tout ce qu'il y avoit de plus honnête et de plus louable ; et quand il avoit une fois pris son parti, il employoit tout ce qu'il avoit de véhémence et de force pour y réussir ; il ne se rebutoit jamais qu'il ne fût venu à bout de

son entreprise. Il étoit si éloigné de se laisser flatter par les prières injustes, et vaincre par l'impudente importunité des demandeurs, ce qu'on honore du nom de honte de refuser, qu'il trouvoit cette défaite humiliante pour un grand homme, et qu'il disoit ordinairement « que ceux qui n'avoient jamais la force « de rien refuser, lui paroissoient avoir mal « employé la fleur de leur jeunesse ».

Quand César fut sur le point de passer en Afrique pour y faire la guerre contre Caton et Scipion, il nomma Brutus gouverneur de toute la Gaule en-deçà des Alpes, pour le bonheur de cette province : car tandis que les autres provinces, comme si elles eussent été pays de conquête, se virent en proie à l'insolence et à l'avarice des gouverneurs à qui on les avoit confiées, Brutus fut au contraire pour la sienne un soulagement et une consolation de tous ses malheurs passés, et tout le bien qu'il y faisoit, il le rapportoit à César, afin qu'on lui en eût toute l'obligation. Aussi quand César revint et qu'il traversa l'Italie, il n'y eut point de spectacle si agréable pour lui, que de voir le bon état de ces villes, et Brutus qui ne travailloit qu'à lui faire honneur, qu'à augmenter sa réputation, et qui s'attachoit à lui, et l'accompagnoit avec beaucoup de respect et de reconnoissance.

Il y avoit à Rome plusieurs sortes de prétures, et il paroissoit que celle qui étoit la première en dignité, et qu'on appelle *la Préture urbaine*, seroit donnée à Brutus préférablement à Cassius. Quelques-uns disent qu'étant déjà brouillés pour quelqu'autre sujet, mais sans éclat, la concurrence pour cette charge les porta d'autant plus facilement à une rupture, quoiqu'ils fussent alliés; car Cassius avoit épousé Junie, sœur de Brutus. Mais d'autres prétendent que ce débat entre eux fut l'ouvrage de César, qui en secret avoit promis son appui et sa faveur à l'un et à l'autre. Leur querelle alla si avant, et ils se piquèrent tellement tous deux, qu'ils en vinrent à plaider leur cause, et à appuyer chacun leur droit. La vertu et la grande réputation de Brutus combattoient contre beaucoup de grands et de beaux exploits que Cassius avoit faits contre les Parthes. César, après les avoir entendus et en avoir délibéré avec ses amis, dit: « La cause de Cassius est plus juste, « mais il faut donner la première préture à « Brutus ». Ainsi Cassius n'eut que la seconde, et il se loua bien moins de César pour celle qu'il avoit obtenue, qu'il ne s'en plaignit pour celle qui lui avoit été refusée.

Brutus, en toute autre occasion, disposoit à son gré de la puissance de César; et s'il eut

voulu, il ne tenoit qu'à lui d'être le premier de tous ses amis, et d'avoir le plus de crédit auprès de lui. Mais la faction de Cassius l'en détournoit et l'attiroit insensiblement à elle, non qu'il se fût réconcilié avec Cassius depuis le différent qu'ils avoient eu ; mais les amis de Brutus ne cessoient de lui insinuer « qu'il ne devoit pas se laisser adoucir et « amollir par César, et qu'il devoit au con-« traire fuir ses caresses tyranniques et les « grâces qu'il lui faisoit, et par lesquelles il « cherchoit bien moins à honorer sa vertu, « qu'à lier sa force et à endormir son cou-« rage ». César ne laissoit pas d'être dans quelque méfiance, et d'entendre tous les jours des rapports qui le lui rendoient suspect ; mais s'il craignoit son grand courage, l'autorité que lui donnoient sa haute réputation et le grand nombre de ses amis, il se confioit d'ailleurs en ses mœurs toujours droites et pures. Cependant une marque de ses soupçons, c'est qu'un jour qu'on lui rapportoit qu'Antoine et Dolabella remuoient et machinoient quelques nouveautés, il répondit : « Ce ne sont pas ces gens si gras et si « bien peignés que je crains, mais ces hom-« mes maigres et pâles », voulant parler de Brutus et de Cassius.

Quelque temps après, comme quelques-

uns de ses amis accusoient Brutus auprès de lui, et qu'ils l'exhortoient à s'en donner de garde, on rapporte que portant sa main sur son estomac : « Eh! croyez-vous, leur dit-il, « que Brutus n'ait pas la patience d'attendre « que ce foible corps ait fait son temps » ? Témoignant par là qu'après sa mort, il n'appartenoit qu'à Brutus seul de lui succéder. En effet, il paroît qu'il auroit été bien sûrement le premier dans Rome, s'il se fût contenté d'être encore un peu de temps le second, et s'il eût laissé consumer peu à peu la grande puissance de César, et faner la gloire de ses grands exploits. Mais Cassius, homme bouillant et emporté, et qui haïssoit beaucoup plus César en particulier, qu'il ne haïssoit le tyran en public, lui enflamma le courage, et lui fit précipiter ses desseins. Aussi disoit-on « que Brutus haïssoit la ty- « rannie, et que Cassius haïssoit le tyran ». Il prétendoit avoir contre César de grands sujets de plainte ; il ne lui pardonnoit pas surtout de lui avoir enlevé ses lions ; car Cassius devant être édile, avoit fait rassembler et conduire à Mégare quantité de lions pour les jeux qu'il devoit donner au peuple ; et César les ayant trouvés dans cette place, quand elle fut prise par Calénus, les retint pour lui. On dit que ces lions firent beaucoup

de mal aux Mégariens ; car dans le moment que la ville fut prise, ils ouvrirent les loges de ces animaux, et leur ôtèrent leurs chaînes, afin qu'ils arrêtassent l'impétuosité des ennemis ; mais au contraire ces lions se jetèrent contre ces malheureux habitants ; et comme ils fuyoient de tous côtés sans armes, ils les déchirèrent : de sorte que ce spectacle fut si horrible, qu'il excita la pitié même de leurs ennemis.

On prétend que ce fut la principale cause de la conspiration que Cassius trama contre César. Mais on se trompe ; car il est certain que Cassius avoit naturellement une haine et une antipathie invincible pour toute la race des tyrans, comme il le donna à connoître étant encore enfant. Un jour qu'il étoit allé à l'école où étoit aussi Faustus, fils de Sylla, celui-ci se mit à louer parmi ses camarades, et à élever la puissance absolue de son père. Cassius qui l'entendit, se leva de sa place, et alla lui donner deux soufflets. Les tuteurs et les parents de Faustus vouloient poursuivre Cassius, et demander réparation de cette injure, mais Pompée l'empêcha ; et ayant fait venir les deux enfants devant lui, il leur demanda comment la chose s'étoit passée. Alors Cassius prenant la parole, dit : « Allons, Faustus, répète devant Pompée,

« si tu l'oses, ce qui m'a mis en colère contre « toi, afin que je te couvre encore la joue ». Voilà quel étoit Cassius.

Brutus étoit excité et aiguillonné tous les jours par les exhortations de ses amis, par les bruits qui couroient dans la ville, par des lettres qu'il recevoit, et par des écriteaux que les citoyens affichoient pour le presser d'exécuter ce qu'il avoit projeté ; car au bas de la statue de l'ancien Brutus, celui de ses ancêtres qui avoit chassé les rois, on trouva écrit : « Plût à Dieu que tu fusses en vie, Brutus » ! Et une autre fois : « Où es-tu, Brutus ? Que « n'es-tu encore vivant » ? Le tribunal même, sur lequel Brutus rendoit la justice comme préteur, se trouvoit tous les matins semé de billets où on lisoit : « Brutus, tu « dors, et tu n'es pas véritablement Brutus ». Et la cause de tous ces écrits séditieux, c'étoient les flatteurs de César, qui, outre les honneurs excessifs qu'ils inventoient tous les jours pour lui, alloient la nuit mettre des diadèmes sur ses statues, dans l'espérance que par là ils porteroient le peuple à lui donner le titre de roi, au lieu de celui de dictateur dont on l'avoit honoré. Mais il en arriva tout autrement, comme nous l'avons écrit en détail dans la vie de César.

Lorsque Cassius sonda ses amis pour les

porter à conjurer contre César, ils promirent tous, pourvu que Brutus fût le chef de la conjuration. Car cette entreprise, disoient-ils, ne demande pas tant la force et le courage, que la réputation d'un homme tel que lui, qui commenceroit le sacrifice, et qui, par sa seule présence, en assureroit la justice et la sainteté. Sans lui les conjurés auroient moins de courage dans l'exécution de leur projet, et seroient ensuite plus exposés aux soupçons et aux reproches, parce que tout le monde penseroit que si l'action eût été belle et honnête, jamais Brutus n'auroit refusé d'y avoir part.

Cassius ayant trouvé ces raisons bonnes, alla trouver Brutus; et ce fut la première fois qu'il lui parla depuis leur différent. Après leur réconciliation et les premiers témoignages d'amitié, Cassius demanda à Brutus: « S'il n'avoit pas résolu de se trouver au sé« nat le jour des calendes de Mars », car il avoit entendu dire que ce jour-là les amis de César devoient ouvrir la proposition de le déclarer roi. Brutus ayant répondu « qu'il « ne s'y trouveroit point: Eh quoi! répartit « Cassius, vous ne vous y trouverez point? « Mais si on nous appelle? Alors, répondit « Brutus, mon devoir sera de ne pas me taire, « mais de m'y opposer de toutes mes forces,

« et de mourir avant la perte de la liberté ». Cassius encouragé par ces paroles : « Où est « donc le Romain, répartit-il, qui souffrira « que vous mouriez ? Ne vous connoissez-« vous plus vous-même, Brutus, et ignorez-« vous qui vous êtes ? Pensez-vous que ces « écrits, dont votre tribunal est couvert tous « les matins, viennent des artisans et d'une « vile populace, et qu'ils ne viennent pas « plutôt des premiers et des plus puissants « de nos citoyens? Ne vous y trompez point, « des autres préteurs ils en attendent des lar-« gesses, des jeux et des combats de gladia-« teurs ; mais de vous, ils en exigent le « paiement d'une dette contractée par vos « pères (*a*), l'abolition de la tyrannie. Ils « sont prêts à tout souffrir pour vous, pour-« vu que vous vous montriez tel que vous « devez être, et qu'ils espèrent que vous se-« rez ». En finissant ces mots, il le serra étroitement dans ses bras, et s'étant séparés, ils allèrent chacun de leur côté trouver leurs amis.

Q. Ligarius, qui avoit été l'ami de Pompée, ayant été accusé devant César d'avoir suivi son parti, avoit été absous par César

(*a*) Cassius fait allusion à Junius Brutus, qui avoit chassé les Tarquins, et dont Marcus Brutus descendoit. *A. L. D.*

même ; mais beaucoup moins touché de reconnoissance pour son absolution, que plein de ressentiment pour le danger qu'il avoit couru, il étoit dans son cœur ennemi mortel de César, et extrêmement attaché à Brutus. Celui-ci l'étant allé voir un jour qu'il étoit malade dans son lit : « Ah, Ligarius, lui « dit-il en entrant, en quel temps êtes vous « malade » ! A ces mots, Ligarius se soulève, s'appuie sur le coude, et lui prenant la main : « Mais, Brutus, lui dit-il, si vous formez « quelqu'entreprise digne de votre courage, « je me porte bien ». Dès ce moment, ils commencèrent à sonder tous ceux qu'ils connoissoient, et auxquels ils avoient le plus de confiance ; ils leur communiquoient leur secret, et ils choisissoient leurs complices, non seulement parmi leurs amis, mais parmi ceux qu'ils connoissoient les plus hardis, les plus déterminés, et les plus affermis dans le mépris de la mort. C'est pourquoi ils cachèrent leur entreprise à Cicéron, quoique de tous leurs amis ce fût celui sur l'affection et sur la fidélité duquel ils comptoient davantage ; mais ils craignoient que comme naturellement il manquoit d'audace, que l'âge lui avoit donné de plus la timide précaution des vieillards, et qu'il étoit accoutumé à vouloir porter, par ses raisonnements, chaque chose

jusqu'au dernier degré de sûreté, il n'émoussât la pointe de leur courage, et ne ralentît l'ardeur d'une entreprise qui demandoit une prompte exécution. Brutus négligea aussi de s'ouvrir à deux de ses meilleurs amis, à Statilius, philosophe épicurien, et à Favonius, l'émule et l'imitateur de Caton, parce qu'un jour s'entretenant et philosophant avec eux, ayant jeté, pour les sonder, un propos qu'il avoit fait venir de fort loin, et par un long détour, Favonius avoit répondu qu'une guerre civile étoit mille fois pire que la monarchie la plus injuste; et Statilius, que l'homme prudent et sage n'alloit point s'exposer à des dangers certains, et s'embrouiller d'affaires pour des ignorants et pour des fous. Labéon, qui étoit présent, combattit ces deux sentiments avec beaucoup de force. Mais Brutus n'en dit pas davantage, et ne voulut rien décider, comme trouvant encore cette matière pleine de difficultés et de doutes.

Le lendemain il découvrit à Labéon tout leur dessein. Labéon y entra avec beaucoup d'ardeur, et il jugea qu'il étoit à propos de s'associer un autre Brutus, surnommé Albinus, qui véritablement n'étoit pas un homme de main, ni un homme courageux et ferme, mais il étoit fortifié d'un grand nombre de

gladiateurs, qu'il nourrissoit pour en donner des spectacles au peuple, et d'ailleurs il étoit fort bien auprès de César. Cassius et Labéon lui en parlèrent, et il ne leur répondit rien; mais il alla trouver Brutus en particulier, et ayant su de lui-même qu'il étoit le chef des conjurés, alors il s'engagea volontiers, et promit de les aider de tout son pouvoir; la plupart des autres et tous les meilleurs et les plus considérables furent entraînés par la seule réputation de Brutus. Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que sans s'être liés par aucun serment, sans avoir ni donné ni reçu la foi sur les autels par des sacrifices, ils gardèrent tous si bien le secret, et celèrent si religieusement l'entreprise, sans en laisser échapper au-dehors le moindre signe, que quoique les Dieux en avertissent par des prédictions, par des visions, par des prodiges, et par les signes des victimes, personne n'y ajouta foi.

Cependant Brutus, qui voyoit que les plus nobles, les plus vertueux et les plus magnanimes personnages de Rome avoient attaché leur fortune à la sienne, et qui envisageoit sans cesse la grandeur du péril auquel il les exposoit, tâchoit en public de contenir ses pensées en lui-même, sans en rien faire paroître au-dehors, et de composer si bien son

esprit et son visage, qu'on ne pût apercevoir en lui la moindre agitation. Mais quand il étoit rentré chez lui, et surtout la nuit, il n'étoit plus le même; car tantôt ses inquiétudes l'éveilloient en sursaut, tantôt se plongeant dans des réflexions profondes qui lui développoient les grandes difficultés de son entreprise, il s'agitoit sans cesse et se tourmentoit. Sa femme, qui étoit auprès de lui, s'aperçut bientôt qu'il étoit plein d'un trouble extraordinaire, et qu'il rouloit dans sa tête quelque dessein difficile, hasardeux, et dont il avoit peine à démêler l'issue.

Cette dame, nommée Porcie, étoit, comme nous l'avons déjà dit, fille de Caton. Brutus, qui étoit son neveu, l'avoit épousée toute jeune encore, quoiqu'elle fût déjà veuve de Bibulus, et qu'elle eût de lui un enfant qui fut nommé Bibulus comme son père; et dont on a encore aujourd'hui un petit ouvrage intitulé: *Mémoires de Brutus*. Porcie, qui étoit savante dans la philosophie, fort attachée à son mari, et d'une grandeur de courage accompagnée de prudence et de bon sens, ne voulut point demander à son mari son secret avant que d'avoir fait sur elle-même cette épreuve: elle prit un de ces petits couteaux, dont les barbiers se servent pour faire les ongles; et ayant fait sortir de sa chambre

ses femmes, elle se fit une profonde incision à la cuisse; de sorte qu'elle perdit beaucoup de sang, et que bientôt après elle tomba dans des douleurs très-vives et dans une fièvre violente, accompagnée de frissons. Comme Brutus étoit dans de grandes alarmes, et se tourmentoit beaucoup pour cet accident, Porcie, dans le fort de sa douleur, lui parla en ces termes: « Brutus, je suis fille de Ca-« ton, et je vous ai été donnée, non pour « être seulement compagne de votre lit et « de votre table, comme les concubines, mais « pour partager avec vous vos biens et vos « maux. De votre côté, vous ne m'avez ja-« mais donné le moindre sujet de me plaindre « de mon mariage; mais moi quelle preuve « et quelle marque puis-je vous donner de « mon amour et de ma reconnoissance, si je « ne suis capable ni de supporter avec vous « un accident fâcheux et secret, ni d'être « votre confidente dans un dessein hasardeux « qui demande de la fidélité et de la cons-« tance? Je sais bien qu'en général le naturel « des femmes paroît trop foible pour garder « un secret. Mais, Brutus, la bonne éduca-« tion et le commerce des hommes sages et « vertueux ont quelque pouvoir et quelque « influence sur les mœurs [8]. Et j'ai l'avantage « d'être fille de Caton, et femme de Brutus.

« Cependant je ne me suis pas si fort reposée « sur cela, que je ne me sois encore défiée « de moi-même. Mais présentement j'en suis « sûre, et je sais que je suis invincible à la « douleur ». En finissant ces mots, elle lui montre sa plaie, et lui raconte l'épreuve qu'elle a faite. Brutus, étonné et ravi d'admiration, lève les mains au ciel, et prie les Dieux « qu'ils lui fassent la grâce de réussir « si bien dans son entreprise, qu'on le juge « digne d'être le mari d'une femme telle que « Porcie ». En même temps il la fit panser, et s'empressa à lui donner tous les soulagements nécessaires.

Le jour ayant été indiqué pour la tenue du sénat, comme on étoit persuadé que César ne manqueroit pas de s'y trouver, les conjurés étoient déjà convenus qu'ils le prendroient pour l'exécution de leur entreprise. Car alors ils seroient tous ensemble, sans donner le moindre soupçon, et ils auroient avec eux tous les premiers et les plus gens de bien de la ville, qui, après l'action exécutée, saisiroient avidement la liberté, et se joindroient à eux pour la défendre. Il leur paroissoit même que le lieu leur étoit présenté exprès par la Providence, et qu'il n'y en avoit pas de plus propre à leur dessein, car c'étoit un des portiques qui sont autour du théâtre, et

dans lequel il y a une grande salle garnie de siéges, au milieu de laquelle étoit la statue de Pompée, que la ville lui avoit élevée, lorsqu'il avoit orné et embelli ce quartier, en y faisant bâtir ce théâtre et ces portiques. Ce fut donc dans ce lieu-là que le sénat fut convoqué précisément pour le 15 de mars, jour que les Romains appellent les *Ides*. De sorte qu'il sembloit que quelque dieu amenoit là César devant la statue, pour venger, par sa mort, celle de Pompée.

Le jour étant venu, Brutus prit un poignard sous sa robe, et n'ayant communiqué son dessein qu'à sa femme seule, il se rendit au sénat. Tous les autres conjurés s'assembloient chez Cassius, pour accompagner à la place publique son fils, qui devoit prendre la robe virile ce jour-là. De là ils entrèrent tous ensemble dans le portique de Pompée, où ils attendirent César qui devoit bientôt arriver. C'est là que quelqu'un qui auroit su le secret de cette terrible journée, auroit admiré la force, la constance et la fermeté de ces hommes au milieu du plus grand de tous les dangers; car plusieurs d'entr'eux, en qualité de préteurs, étant obligés de donner audience, non seulement écoutoient avec douceur les parties et entendoient leurs différents, comme s'ils n'avoient été occupés d'aucune autre

affaire, mais encore ils jugeoient très-exactement, et rendoient des sentences très-précises et pleines de raison et de sens, y apportant toute leur application, comme ils auroient pu faire dans le temps le plus libre et le plus tranquille. Il y eut une des parties qui, ayant été condamnée et ne voulant pas payer, en appela à César, et se mit à faire beaucoup de bruit, et à protester contre la sentence. Alors Brutus, jetant les yeux sur les assistants, dit tout haut : « César ne m'a « jamais empêché et ne m'empêchera jamais « de faire ce que les lois demandent ».

Cependant il survint bien des choses capables de les déranger et de les troubler. La première et la plus dangereuse, c'est que César tarda long-temps à venir, et qu'il n'arriva que lorsque le jour étoit déjà bien avancé ; car n'ayant pu avoir les sacrifices favorables, il avoit été retenu dans sa maison par sa femme, et les devins lui avoient défendu d'en sortir. La seconde, c'est que quelqu'un s'approcha de Casca, qui étoit un des conjurés, et le prenant par la main, il lui dit à l'oreille : « Tu m'as bien caché ton secret, « Casca, mais Brutus m'a tout découvert ». Comme Casca parut étonné, l'autre se mit à rire; et continuant : « Eh par quels moyens, « lui dit-il, serois-tu devenu en si peu de

« temps assez riche pour briguer l'édilité » ? Ces paroles remirent Casca, qui d'abord trompé par l'ambiguité de ses paroles, avoit été sur le point de lui découvrir tout le secret. Il arriva encore qu'un des sénateurs, nommé Popilius Lénas, salua plus affectueusement que de coutume Brutus et Cassius; et s'étant approché d'eux, il leur dit tout bas : « Je prie les Dieux que vous acheviez « heureusement ce que vous avez dans la « pensée ; mais hâtez-vous, car votre af- « faire n'est plus secrète » ; et ces paroles finies, il les quitta, leur laissant un grand soupçon que la conjuration étoit découverte.

Dans ce moment, Brutus vit un homme de sa maison qui accouroit et qui venoit lui apprendre que sa femme étoit mourante ; car Porcie éperdue, pleine d'inquiétudes sur ce qui pouvoit arriver, et ne pouvant supporter le poids de ses chagrins et de ses transes, avoit toutes les peines du monde à se tenir chez elle, et au moindre bruit, au moindre cri qu'elle entendoit, elle tressailloit de frayeur ; et forcenée comme les personnes qui sont saisies de la fureur des Bacchantes, elle sortoit dehors, interrogeant tous ceux qui venoient de la place, leur demandant : *Que fait Brutus?* et envoyant messages sur

messages. Enfin, l'affaire traînant en longueur, les forces du corps ne purent résister à une si longue détresse, elles s'affoiblirent et manquèrent tout-à-coup, l'esprit étant accablé par la violente agitation où la tenoit cette terrible incertitude. Elle n'eut pas le temps de regagner sa chambre, car la foiblesse l'obligea de s'asseoir près de la porte de sa maison, et là elle fut surprise d'une grande défaillance et d'un saisissement général qui la priva de tout sentiment; son visage changea entièrement, ses yeux s'éteignirent, et elle perdit absolument la voix. Ses femmes, la voyant en cet état, se mirent à pousser des cris horribles, et les voisins étant accourus, dans un moment le bruit de sa mort se répandit partout; mais ayant bientôt rouvert les yeux à la lumière, et étant revenue de son évanouissement, ses femmes l'emportèrent et la couchèrent. Brutus, à la nouvelle de sa mort, fut fort troublé, comme on peut le croire; cependant il n'abandonna point ce qu'il avoit entrepris pour le bien public, et son affliction ne le porta point à se dérober pour aller chez lui.

Déjà on annonce que César arrive en litière. Comme il étoit alarmé des mauvais signes des victimes qu'il avoit immolées, il avoit résolu de ne décider ce jour-là aucune

affaire importante, mais de proroger le sénat sous prétexte de quelque indisposition. Quand il descendit de sa litière, Popilius Lénas, le même qui un peu auparavant avoit dit à Brutus et à Cassius, « qu'il prioit les Dieux « qu'ils réussissent dans leur entreprise », s'empara de lui, et l'entretint fort long-temps. César l'écouta avec beaucoup d'attention. Les conjurés, car on peut leur donner ce nom quoiqu'ils n'eussent point fait de serment, n'entendoient pas ce qu'il disoit ; mais le soupçon dont ils étoient prévenus sur ce que Lénas leur avoit dit, leur faisoit conjecturer que ce long entretien n'étoit qu'une déclaration détaillée de tout leur complot. Ils en furent tous consternés ; et se regardant les uns les autres, ils se donnèrent comme un signal par l'air de leur visage, qu'il ne falloit pas attendre qu'on vînt les saisir au corps, mais qu'ils devoient se tuer eux-mêmes.

Déjà Cassius et quelques autres portoient la main aux poignards qu'ils avoient sous leurs robes, et étoient prêts à les tirer, lorsque Brutus s'aperçut à la contenance de Lénas, qu'il avoit plus l'air d'un homme qui prie avec beaucoup d'instance et de soumission, que d'un homme qui accuse. Il ne dit pourtant rien, parce qu'il y avoit parmi eux

beaucoup de gens qui n'étoient pas de la conspiration ; mais par la gaîté qu'il montra sur son visage, il rassura Cassius ; et un moment après, Lénas ayant baisé la main de César, se retira, faisant bien voir par là que, dans cette longue conversation, il n'avoit parlé que pour lui, et de quelques affaires qui le regardoient.

Le sénat étant entré dans la salle où il étoit convoqué, tous les conjurés entourèrent le siége de César, feignant d'avoir à lui parler, et l'on dit que Cassius tournant les yeux sur la statue de Pompée, l'appela à son secours, comme si elle eut eu du sentiment. Trébonius attira Antoine à la porte, et l'entretint long-temps pour l'amuser et le retenir dehors. Quand César entra, tous les sénateurs se levèrent pour lui faire honneur ; et dès qu'il fut assis, les conjurés l'ayant environné firent avancer Tullius Cimber, comme pour lui demander le rappel de son frère qui étoit exilé, et ils faisoient tous semblant d'appuyer sa cause, en lui touchant les mains et en lui baisant la poitrine et la tête. D'abord il voulut rejeter ces caresses et ces prières trop importunes ; mais voyant qu'ils ne se rebutoient pas, il s'éleva contr'eux et voulut les repousser par la force. Alors Cimber lui prenant la robe avec ses deux mains, la retira de

dessus ses épaules, et Casca, qui étoit justement derrière lui, tirant son poignard, le frappa le premier près de l'épaule, et lui fit une blessure qui n'étoit pas fort profonde. César s'étant tourné, saisit la poignée du poignard qui l'avoit frappé, et s'écria en langage romain : *Scélérat de Casca, que fais-tu ?* Et Casca s'adressant à son frère en langage grec, l'appela à son secours. César, frappé par plusieurs mains, regardoit tout autour pour repousser cette foule d'ennemis, et pour se sauver. Dans ce moment, il aperçut Brutus qui levoit le poignard sur lui ; alors quittant la main de Casca qu'il tenoit encore, et se couvrant la tête de sa robe, il abandonna son corps aux coups. Les conjurés se jetèrent en même temps sur lui ; et comme ils le frappoient tous à la fois sans aucune précaution, ils se blessèrent les uns les autres, jusque-là que Brutus, qui voulut aussi avoir part au meurtre, reçut une grande blessure à la main, et que tous les autres furent couverts de sang.

César ayant été tué de cette manière, Brutus s'avança au milieu de la salle, et voulut parler pour justifier l'action, et pour retenir et encourager le sénat ; mais tous les sénateurs effrayés prirent la fuite en grand désordre, se jetant en foule à la porte, et

s'entre-poussant avec beaucoup de confusion et de tumulte, sans que personne les pressât ni les poursuivît ; car il avoit été résolu qu'on ne tueroit que César, et qu'on ne feroit qu'appeler tous les citoyens à la liberté. Au commencement, quand on délibéra sur cette conjuration, tous les autres furent d'avis qu'avec César, il falloit aussi tuer Antoine, parce qu'il étoit homme insolent, hautain, ami de la monarchie ; qu'en hantant le soldat, et se familiarisant avec lui, il avoit acquis beaucoup de crédit et d'autorité dans les troupes, et surtout parce qu'étant naturellement audacieux et plein d'ambition, il étoit encore fortifié par la dignité de consul, se trouvant alors collègue de César. Mais Brutus s'opposa à cet avis, se fondant premièrement sur la justice qui seroit violée, et en second lieu, leur donnant quelqu'espérance de changement du côté d'Antoine ; car il ne désespéroit pas qu'ayant naturellement le cœur grand, et étant ambitieux et avide de gloire, quand il se verroit défait de César, il ne voulût aussi aider sa patrie à recouvrer sa liberté, enflammé par leur exemple d'une noble émulation pour tout ce qu'il y avoit de plus beau et de plus honnête. Par ces raisons, Brutus sauva la vie à Antoine, qui, le jour du meurtre, pendant que l'effroi régnoit par-

tout, se déguisa sous l'habit d'un homme du peuple, et prit la fuite.

Brutus et ses complices se retirèrent d'abord au Capitole les mains teintes de sang, et montrant leurs poignards nus, ils appeloient les citoyens à embrasser la liberté. D'abord ce ne fut dans toutes les rues que des cris et des allées et venues de gens, qui, au premier bruit de ce meurtre, couroient à l'aventure sans aucun dessein, et augmentoient encore l'effroi et le tumulte. Mais quand on vit qu'on ne tuoit personne, et qu'on ne touchoit pas même aux choses les plus exposées au pillage, alors les sénateurs et un grand nombre d'autres citoyens reprenant courage, montèrent au Capitole, et allèrent trouver les conjurés. Tout le peuple s'étant assemblé, Brutus lui fit un grand discours pour gagner ses bonnes grâces, et pour lui rendre raison de ce qu'ils venoient d'exécuter. Le peuple l'ayant entendu, se mit à les louer et à leur crier qu'ils descendissent du Capitole. Encouragés par ces cris, ils descendent avec assurance dans la place. Tout le peuple les suit en foule; Brutus marche à la tête au milieu des plus considérables et des plus illustres citoyens qui l'environnent, l'accompagnant honorablement, et qui le mènent du Capitole jusqu'à la tribune. A cette vue, la populace, quoique ce

mièrement, César ayant donné par son testament soixante-quinze drachmes à chaque citoyen, et ayant légué au peuple ses jardins qu'il avoit au-delà du Tibre, où est présentement le temple de la Fortune, à la lecture de ces dispositions, tous les citoyens sentirent pour lui une affection très-vive, et un regret infini de sa mort. Ensuite le corps ayant été porté au milieu de la place, Antoine, qui fit l'éloge funèbre, comme c'étoit la coutume, voyant le peuple fort ému par son discours, le précipita dans un excès de compassion, car il prit la robe de César toute sanglante, et la déployant à ses yeux, il lui montra tous les coups dont elle étoit percée, et par là le grand nombre de blessures que César avoit reçues. Alors il n'y eut plus ni ordre ni discipline. Les uns crioient qu'il falloit tuer ces meurtriers; les autres, comme on avoit déjà fait aux funérailles de Clodius, cet orateur séditieux [10], allèrent prendre dans les boutiques qui étoient autour de la place, les bancs, les siéges et les tables, et les entassant, ils en élevèrent un grand bûcher, y placèrent le corps de César, et le brûlèrent au milieu de plusieurs temples et de plusieurs lieux d'asile inviolables et sacrés. Quand le bûcher fut bien allumé, chacun s'en approcha de son côté et en tira des tisons ardents, avec lesquels ils coururent

tous à la maison des meurtriers pour y mettre le feu. Mais comme ils s'étoient déjà munis et fortifiés contre cette attaque, ils repoussèrent ce danger.

Un poète, nommé Cinna, qui n'avoit eu aucune part à la conjuration, et qui, au contraire, étoit ami de César, eut la veille ce songe : Il lui sembla que César le prioit à souper, qu'il le refusoit, et que César le pressa et lui fit tant de violence, qu'enfin, le prenant par la main, il l'emmena et le conduisit dans un lieu vaste et ténébreux, où il le suivit malgré lui et dans un saisissement horrible. Cette vision l'inquiéta si fort, qu'il en eut la fièvre toute la nuit. Malgré cela, le matin, comme on emportoit le corps de César, il eut honte de ne pas accompagner le convoi, se leva pour y aller, et se mêla parmi la foule dans le moment que le peuple étoit le plus emporté et le plus aigri. Dès qu'on le vit, on le prit pour cet autre Cinna, qui, tout récemment, avoit dit mille injures à César en pleine assemblée ; et le peuple se jetant sur lui, le mit en pièces.

Brutus et ses complices craignant un pareil sort, surtout après le changement d'Antoine, sortirent de la ville, et demeurèrent quelque temps à Antium (*a*), pour retourner à Rome

(*a*) Ville du Latium, près de la mer, aujourd'hui Nettuno, dans la campagne de Rome. *A. L. D.*

dès que la première fougue de cét emportement seroit calmée ; ce qu'ils espéroient bientôt d'une multitude dont tous les mouvements sont toujours fort prompts, et qui n'a jamais de tenue. D'ailleurs, ils avoient pour eux le sénat, qui, quoiqu'il n'eût fait aucune recherche de ceux qui avoient mis en pièces Cinna, avoit poursuivi et fait prendre ceux qui avec des tisons ardents étoient allés pour brûler leurs maisons. Déjà même le peuple, mécontent d'Antoine, qui tranchoit du monarque et faisoit toutes choses avec un pouvoir absolu, désiroit Brutus, et s'attendoit qu'il viendroit bientôt en personne leur donner les jeux qu'il leur devoit en qualité de préteur. Mais Brutus ayant été averti que plusieurs des soldats vétérans, qui avoient servi sous César et reçu de lui des terres et des maisons, lui dressoient des embûches, et qu'ils se glissoient dans la ville par petits pelotons, il n'osa pas y retourner. Son absence n'empêcha pas que le peuple n'eût les jeux qu'il lui devoit, rien n'y fut épargné, et ils furent d'une très-grande magnificence ; car ayant fait acheter de tous côtés plusieurs bêtes étrangères, il voulut qu'on n'en donnât ni qu'on n'en réservât aucune, mais qu'elles fussent toutes employées dans les jeux. Il alla même en personne jusqu'à Naples pour parler à des comédiens, à

des farceurs, et autres tels ministres du dieu Bacchus, et pour les engager. Et voulant avoir, à quelque prix que ce fût, un comédien nommé Canutius, qui avoit beaucoup de réputation dans son art, il écrivit à ses amis, et les pria de ne rien oublier pour lui persuader de paroître dans ses jeux; car il ne trouvoit pas qu'il fût convenable de forcer aucun des Grecs. Il écrivit aussi à Cicéron qu'il falloit absolument qu'il y assistât, et il l'en pressoit avec de grandes instances.

Les affaires étoient en cet état, lorsque l'arrivée du jeune Octave produisit un nouveau changement. Il étoit fils de la nièce de Jules César, qui l'avoit adopté, et déclaré son héritier par son testament. Il étoit à Apollonie quand César fut tué, et il y étudioit, en attendant que son oncle l'emmenât à la guerre qu'il avoit résolu d'aller faire aux Parthes. Mais dès qu'il eut appris sa mort, il partit pour Rome; et prenant d'abord le nom de César, pour commencer à gagner par là le peuple, et distribuant à tous les citoyens l'argent que le dictateur leur avoit légué, il excita des factions contre Antoine, et par ses largesses, il attira et assembla un grand nombre de vétérans qui avoient servi sous César. Cicéron s'étant aussi déclaré pour lui, à cause de la haine qu'il avoit pour Antoine, Brutus l'en

« mes leur ouvrage (a) » ; car la foiblesse na-
« turelle de son corps l'empêche bien d'égaler
« les exploits dont nous sommes capables ;
« mais par sa fermeté et par son courage, elle
« ne combattra pas pour sa patrie moins gé-
« néreusement que nous ». C'est une parti-
cularité que l'on sait de Bibulus, fils de Porcie, qui la rapporte dans les mémoires qu'il a composés.

Brutus partit d'Elée, et fit voile vers Athènes; le peuple le reçut avec de vives acclamations, et fit en son honneur les plus beaux décrets. Il demeuroit chez un de ses anciens hôtes, et alloit tous les jours entendre Théomneste, philosophe académicien, et Cratippe, qui suivoit la secte péripatéticienne ; et philosophant avec eux, il paroissoit être dans un profond loisir, et n'avoir aucune affaire, et cependant il faisoit tous ses préparatifs pour la guerre sans donner le moindre soupçon. Il envoya en Macédoine Hérostrate, pour pratiquer ceux qui commandoient les troupes dans ce pays-là, et prit avec lui tous les jeunes gens qui étoient venus de Rome pour étudier à Athènes, du nombre desquels étoit le fils de Cicéron, qu'il loue extraordinairement, en disant que, « soit « qu'il veillât ou qu'il dormît, c'étoit une

(a) Iliade, liv. vj, v. 491.

« chose admirable de voir combien il étoit fier
« et ennemi des tyrans ».

Dès qu'il eut commencé à se mettre ouvertement à la tête des affaires, il reçut avis que quelques vaisseaux romains chargés de richesses venoient d'Asie, et que le capitaine qui les commandoit, très-honnête homme et son ami particulier, leur faisoit tenir la route d'Athènes; il alla au-devant, et le rencontra près de la ville de Caryste sur la côte de l'Eubée. Là, s'étant abouché avec lui, il lui persuada de lui remettre ses vaisseaux, et les ayant reçus, il le traita magnifiquement à souper; car il se rencontra par hasard que c'étoit le jour anniversaire de la naissance de Brutus. Quand ils furent à table, et qu'ils eurent commencé à boire, on fit d'abord des libations en l'honneur de la victoire de Brutus et de la liberté des Romains; et Brutus voulant engager et fortifier encore plus ses convives, demanda une plus grande coupe, et l'ayant prise pleine de vin, il prononça, sans aucun sujet apparent, ce vers que Patrocle dit à Hector en mourant : « Mais le fils de Latone, secondé « par mon cruel destin, m'a ôté la vie[11] ». Les historiens ajoutent à cette particularité qu'à la journée de Philippes, quand il sortit de sa tente pour le dernier combat, il donna à ses soldats pour mot *Apollon* : c'est pourquoi ils

prétendent que ce vers qu'il prononça, fut un présage du malheur qui lui arriva à cette bataille.

Quelques jours après, Antistius lui remit cinq cent mille drachmes (*a*) de l'argent qu'il portoit en Italie. Tous les soldats qui restoient de l'armée de Pompée, et qui étoient encore errants dans la Thessalie, se rendirent volontiers auprès de lui. Il enleva cinq cents chevaux que Cinna conduisoit à Dolabella en Asie; et s'étant rendu par mer à la ville de Démétriade, d'où on enlevoit pour Antoine une grande quantité d'armes que Jules César avoit fait faire pour la guerre contre les Parthes, il s'en rendit maître. Hortensius, préteur de la Macédoine, lui ayant remis son gouvernement, et tous les rois et princes des environs s'étant ligués avec lui, et le secondant de toutes leurs forces, il apprit que Caïus Antonius, frère d'Antoine, étoit parti d'Italie, et venoit à Epidamne et à Apollonie (*b*) pour joindre les troupes que Gabinius y tenoit assemblées. Mais Brutus voulant le prévenir et lui enlever ses troupes avant son arrivée, fit d'abord prendre les armes à ceux qu'il avoit

(*a*) Un peu plus de 444,444 fr. de notre monnoie. *A. L. D.*

(*b*) Deux villes de l'Epire, sur la côte de la mer. *A. L. D.*

avec lui, et marcha par des lieux raboteux et difficiles pendant une neige affreuse, et fit tant de diligence, qu'il laissa fort loin derrière lui ceux qui portoient ses vivres. Etant arrivé devant les murailles d'Epidamne, le travail et le froid qu'il avoit endurés, lui causèrent une maladie qu'on appelle *boulimie* (*a*), et qui arrive assez ordinairement aux hommes et aux animaux qui ont beaucoup fatigué, surtout dans un temps de neige, soit que la chaleur naturelle, renfermée au-dedans par le froid du dehors et par la condensité des pores, consume très-promptement toute la nourriture, ou que la vapeur subtile et perçante de la neige fondue, pénétrant le corps, en chasse la chaleur naturelle, qu'elle dissipe au-dehors : car il semble que c'est cette chaleur éteinte par le froid qu'elle rencontre en sortant sur la superficie du corps, qui fait les sueurs qu'on éprouve dans cette maladie. Mais c'est de quoi nous avons écrit plus amplement dans un autre traité (*b*). Brutus étant donc tombé dans une grande défaillance, et personne dans son camp n'ayant pas la moindre chose à lui donner, ses gens furent obligés de recourir à leurs ennemis; et s'étant

(*a*) *Boulimie* signifie *faim violente*. *A. L. D.*

(*b*) Dans le sixième livre des *Propos de table*, quest. viij.

approchés des portes, ils demandèrent aux gardes un peu de pain. Ces soldats ayant appris l'accident arrivé à Brutus, allèrent eux-mêmes lui porter à manger et à boire. En reconnoissance de cette générosité, Brutus, devenu maître de la ville, traita avec beaucoup d'humanité, non seulement ces gardes, mais encore tous les autres par rapport à eux.

Caïus Antonius s'étant jeté dans Apollonie, manda à toutes les troupes qui étoient aux environs de l. venir trouver. Mais quand il vit qu'au contraire elles alloient se rendre à Brutus, et que ceux d'Apollonie même étoient fort portés pour lui, il abandonna la ville et se retira à Buthrote (*a*), après avoir perdu en chemin trois cohortes, qui furent taillées en pièces par Brutus. Ensuite il voulut forcer quelques postes que les troupes de Brutus avoient occupés autour de Byllis (*b*), et ayant engagé un grand combat contre le jeune Cicéron, il fut battu; car Brutus se servoit du fils de Cicéron comme d'un grand capitaine, et lui dut des succès considérables. A quelques jours de là, Brutus ayant surpris Caïus Antonius dans des lieux pleins de marais et loin de son poste, il ne voulut pas qu'on le chargeât; mais il l'enveloppa avec sa cavalerie,

(*a*) Buthrote, ville de l'Epire. *A. L. D.*

(*b*) Byllis, ville maritime de l'Illyrie. *A. L. D.*

et ordonna à ses gens d'épargner des troupes qui seroient bientôt pour eux : ce qui arriva en effet; elles se rendirent avec leur général, de sorte que Brutus avoit déjà sous ses ordres un corps d'armée assez considérable. Il retint long-temps auprès de lui Caïus Antonius, le laissant jouir de tous ses honneurs; car il lui laissa même les marques de sa dignité de commandant, quoique plusieurs, et Cicéron même, lui écrivissent de Rome pour le presser de le faire mourir. Mais voyant enfin qu'il commençoit à pratiquer sourdement les capitaines, et qu'il ne cherchoit qu'à exciter quelque mouvement, il le mit dans une de ses galères, où il le fit garder fort étroitement. Les soldats qu'il avoit corrompus s'étant retirés à Apollonie, écrivirent à Brutus qu'il n'avoit qu'à y venir, et qu'ils rentreroient dans leur devoir; mais Brutus leur manda « que ce « n'étoit pas la coutume de leurs ancêtres que « le général allât trouver les soldats rebelles; « qu'il falloit que ces soldats se rendissent « auprès de leur général, et que par leur sou-« mission ils désarmassent sa colère ». Ils se rendirent donc auprès de lui, eurent recours aux prières, et il leur pardonna.

Comme il étoit sur le point de passer en Asie, il reçut les nouvelles du changement qui étoit arrivé à Rome. Le jeune César étoit

soutenu et fortifié contre Antoine par le sénat. Mais ayant chassé Antoine de l'Italie, il étoit devenu formidable, car il demandoit le consulat contre les lois, et entretenoit de grandes armées dont la ville n'avoit aucun besoin. Et comme il voyoit que le sénat supportoit avec peine son agrandissement, qu'il jetoit déjà les yeux sur Brutus, et qu'il lui décernoit de nouveaux gouvernements, et lui confirmoit ceux qu'il avoit déjà, il avoit commencé à craindre lui-même, et avoit envoyé offrir à Antoine son amitié; et ayant comme investi Rome avec ses troupes, il s'étoit fait donner le consulat, n'étant encore qu'à peine dans son adolescence; car il n'étoit que dans sa vingtième année, comme il l'écrit lui-même dans ses Commentaires. En même temps, il avoit appelé en justice Brutus et ses complices, pour avoir tué le premier et le plus grand personnage de Rome, et celui qui étoit dans les plus grandes dignités, et cela sans aucune forme de justice; et il avoit chargé Lucius Cornificius de l'accusation de Brutus, et Agrippa de celle de Cassius. Et comme les accusés n'avoient pas comparu, ils avoient été condamnés par contumace, les juges ayant été forcés de donner leurs suffrages sans autre délai. On dit aussi que, lorsque le héraut avoit appelé, suivant l'usage, Brutus du haut de

la tribune, l'ajournant à comparoître devant ses juges, le peuple avoit gémi hautement, que les gens de bien avoient baissé la tête sans oser dire un seul mot, et qu'on avoit vu Publius Silicius (*a*) verser des larmes ; ce qui, dans la suite, le fit comprendre parmi les proscrits. Enfin César, Lépidus et Antoine s'étant réconciliés, et ayant fait entr'eux cette fameuse ligue, si connue sous le nom de triumvirat, ils avoient partagé les provinces et fait cette horrible proscription de deux cents citoyens, dont ils mirent la tête à prix. Cicéron fut du nombre de ceux qui périrent en cette occasion.

Ces nouvelles ayant donc été portées en Macédoine, Brutus, forcé d'imiter cette barbarie, écrivit à Hortensius de faire mourir Caïus Antonius, pour venger la mort de Cicéron et celle de l'autre Brutus, dont l'un étoit son ami, et l'autre son proche parent. Cela fut cause que dans la suite Antoine ayant fait prisonnier Hortensius à la bataille de Philippes, l'égorgea sur le tombeau de son frère. Brutus dit publiquement « qu'il avoit plus de « honte de ce qui avoit causé la mort de Ci- « céron, qu'il n'avoit de douleur de sa mort « même, et qu'il ne pouvoit s'empêcher de « blâmer ses amis de Rome de ce qu'ils se

(*a*) Dion l'appelle Sicilius Coronas.

« rendoient esclaves plus par leur faute que « par celle des tyrans, et qu'ils avoient la « lâcheté de voir et de souffrir des choses « dont le seul récit auroit dû leur être insup- « portable et leur faire horreur ».

Quand il fut passé en Asie avec son armée, qui étoit déjà fort nombreuse et en très-bon état, il donna ordre qu'on assemblât une grande flotte sur la côte de Bithynie et au port de Cyzique (*a*), et pendant ce temps-là il parcourut par terre la province, calmant les villes et donnant audience aux princes et aux gouverneurs. Il écrivit en même temps à Cassius, pour le détourner du voyage d'Egypte, et pour le faire venir en Syrie; car il lui manda « que ce n'étoit point pour se donner l'em- « pire à eux-mêmes, mais pour mettre leur « patrie en liberté, qu'ils avoient assemblé « de si grandes forces; qu'ils ne devoient « donc point aller errants et vagabonds par « le monde, mais que, se souvenant toujours « de leur but, et l'ayant toujours en vue, ils « devoient ne se point trop éloigner d'Italie, « et s'en rapprocher au contraire, et se hâter « d'y retourner pour secourir leurs conci- « toyens ». Cassius se rendit à ces remontran-

(*a*) La Bithynie est dans l'Asie, au midi du Pont-Euxin, et Cyzique dans la Mysie, en revenant à l'occident, sur l'Hellespont. *A. L. D.*

ces, et partit pour l'aller trouver. Brutus alla au-devant de lui, et ils se rencontrèrent près de Smyrne. C'étoit la première fois qu'ils s'étoient vus, depuis qu'ils s'étoient séparés au Pirée, pour aller l'un en Macédoine, et l'autre en Syrie. Ce fut une extrême satisfaction pour eux, et un grand sujet de confiance, de voir les troupes qu'ils avoient l'un et l'autre; car étant partis d'Italie, comme les bannis les plus malheureux et les plus délaissés, sans argent, sans armes, sans le moindre vaisseau équipé, ni un seul soldat, ni une seule ville à leur dévotion, peu de temps après, ils se trouvoient ensemble très-bien fournis de vaisseaux, d'infanterie, de cavalerie et d'argent, et en état de faire tête à leurs ennemis et de leur disputer l'empire.

Cassius vouloit bien faire autant d'honneur à Brutus qu'il en recevoit de lui; mais Brutus le prévenoit presque toujours, allant le plus souvent le trouver, d'autant mieux même que Cassius étoit le plus âgé, et que la foiblesse de son tempérament ne lui permettoit pas de supporter les fatigues. Cassius étoit regardé comme un capitaine très-habile dans le métier de la guerre, mais il avoit la réputation d'être violent et emporté, et de préférer gouverner par la crainte; du reste, il passoit pour grand railleur quand il étoit avec ses amis, et

pour un homme qui s'abandonnoit un peu trop à la plaisanterie. Mais on convient que Brutus étoit fort aimé du peuple pour sa vertu, adoré de ses amis, admiré de tous les gens de bien, et qu'il n'étoit haï de personne, non pas même de ses ennemis, car il étoit singulièrement doux et humain, d'une magnanimité extraordinaire, ne se laissant jamais vaincre ni par la colère, ni par la volupté, ni par l'avarice, et conservant toujours son jugement ferme, droit et inflexible sur tout ce qui étoit honnête et juste. Ce qui contribua le plus à lui acquérir l'affection et l'estime de tout le monde, c'étoit la foi que l'on avoit à la pureté et à la droiture de ses intentions; au lieu qu'il n'y avoit personne qui osât se flatter que Pompée, ce grand Pompée, s'il eût vaincu César, eût voulu soumettre aux lois sa puissance; et l'on étoit au contraire très-persuadé qu'il retiendroit l'autorité souveraine sous le nom de consul ou de dictateur, ou de quelque autre magistrature plus douce dont il amuseroit et consoleroit le peuple. Et pour Cassius, cet homme violent et colère, et qui souvent se laissoit emporter hors des voies de la justice par son intérêt, on étoit bien convaincu qu'il faisoit la guerre, qu'il couroit le monde, et qu'il s'exposoit à toutes sortes de dangers, bien plus pour s'élever à quelque grande puis-

sance, que pour procurer la liberté à ses concitoyens.

Si nous remontons plus haut, les Cinna, les Marius, les Carbon, en se proposant leur patrie même pour le prix et le fruit de leurs travaux et de leurs victoires, n'ont-ils pas en quelque façon combattu pour s'en rendre les maîtres et les tyrans? Au lieu qu'à Brutus, jamais ses ennemis mêmes ne lui ont reproché des vues si intéressées et si injustes. Au contraire, Antoine lui donna cette grande louange devant une infinité de témoins : « Qu'il étoit « le seul des conjurés qui eût conspiré contre « César par le seul attrait de la beauté et de « la grandeur de cette action, et que tous les « autres y avoient été excités par la haine « particulière qu'ils avoient pour lui, et par « l'envie qu'ils lui portoient ». De là vient que Brutus, dans tout ce qu'il écrit, paroît manifestement avoir moins de confiance dans ses nombreuses troupes, que dans sa vertu; car étant déjà à la veille du danger auquel il alloit s'exposer, il écrit à Atticus, « que ses affaires « étoient au comble de la fortune ; car, ou il « affranchiroit les Romains par sa victoire, « ou il se délivreroit de sa servitude par sa « mort; que toutes les autres choses étoient « pour eux dans un état ferme et assuré, mais « qu'il y avoit encore un seul point très-in-

« certain, c'est s'ils vivroient ou mourroient « libres ». Il dit « qu'Antoine portoit la peine « due à sa folie, en ce que, pouvant se met- « tre au nombre des Brutus, des Cassius et « des Catons, et partager leur gloire, il avoit « mieux aimé se joindre à Octave, et ne tenir « que le second rang; et que, s'il n'étoit pas « vaincu avec lui dans la bataille qui alloit se « donner, il lui feroit bientôt la guerre ». En quoi il paroît qu'il prophétisa de loin ce que l'événement justifia dans la suite.

Pendant qu'ils étoient à Smyrne, Brutus demanda à Cassius une partie des grandes sommes qu'il avoit amassées, lui alléguant que toutes celles qu'il avoit eues de son côté avoient été employées à construire et à équiper cette nombreuse flotte, qui réduiroit toute la Méditerranée en leur pouvoir. Mais les amis de Cassius l'empêchoient de donner cet argent. « Il n'est pas juste, lui disoient-ils, que « ce que vous avez conservé de vos épargnes, « et ce que vous avez levé sur les peuples en « vous exposant à leur haine, vous le don- « niez à Brutus, afin qu'il s'en serve à gagner « le peuple, et à faire des largesses aux sol- « dats ». Cependant Cassius lui en donna la troisième partie : après quoi, s'étant séparés pour aller exécuter les choses dont ils étoient chargés, Cassius se rendit maître de Rhodes,

et usa durement et fièrement de sa fortune, quoiqu'en entrant dans la ville, comme les habitants l'appeloient leur maître et leur roi, il leur eût répondu avec modestie : « Je ne « suis ni roi, ni maître ; je suis le meurtrier « de celui qui vouloit se rendre notre maître « et notre roi ».

Brutus demanda aux Lyciens de l'argent et des troupes ; mais l'orateur Naucrates obligea les villes à se révolter, et les habitants du pays occupèrent quelques montagnes pour fermer les passages. Brutus envoya contre eux un détachement de cavalerie, qui, les ayant surpris pendant leur dîner, en passa six cents au fil de l'épée ; après quoi, s'étant rendu maître de plusieurs châteaux et petites villes, il relâcha sans rançon tous ceux qu'il fit prisonniers, dans l'espérance que cette action de douceur lui attireroit l'affection des peuples. Mais ils étoient fort opiniâtres ; le dommage qu'ils souffroient dans leurs terres les irritoit, et ils méprisoient ces marques de douceur et d'humanité qui n'empêchoient pas leurs pertes. Enfin, il alla mettre le siége devant la ville de Xanthe, où tous les plus braves de la Lycie s'étoient renfermés.

Pendant le siége, quelques-uns de la garnison, profitant de la rivière qui baignoit leurs murailles, tâchoient de se sauver en nageant

entre deux eaux ; mais on les prenoit avec des filets que les assiégeants tendirent au travers du courant, et au haut desquels étoient attachées des sonnettes qui avertissoient dès le moment qu'il y avoit quelqu'un de pris. Une nuit les Xanthiens firent une sortie, et mirent le feu à quelques machines dont on battoit leurs murailles ; ils furent repoussés dès qu'ils eurent été aperçus. Mais un vent impétueux ayant porté les flammes jusque sur les créneaux des murailles, les maisons voisines étoient en danger de s'embraser. Alors Brutus craignant pour la ville, commanda à ses troupes de courir à son secours, et d'éteindre le feu. En même temps un subit désespoir et une rage plus forte que tout le discours de la raison, et que l'on ne sauroit comparer qu'à un violent désir de la mort, s'emparèrent des Xanthiens. Tout-à-coup on vit les hommes de condition libre, les esclaves, leurs femmes et leurs enfants, sans distinction d'âge ni de sexe, border leurs murailles, et tirer de là sur ceux qui travailloient à éteindre le feu, et portant eux-mêmes des brassées de roseaux et de bois et de tout ce qu'ils pouvoient trouver de plus combustible, ils les jetoient au milieu de l'embrasement pour l'étendre dans toute la ville, en lui fournissant toujours une nouvelle matière pour le nourrir et pour l'ir-

riter. Quand la flamme se fut répandue partout, et qu'ayant embrasé tous les quartiers de la ville elle eut commencé à éclater très-vivement et à élever ses tourbillons, Brutus, saisi de compassion, se montroit partout à cheval sous les murailles, très-disposé à les secourir ; et tendant la main aux Xanthiens, il les conjuroit d'épargner et de sauver leur ville. Mais personne ne l'écoutoit ; au contraire, ils cherchoient tous à périr, non seulement les hommes et les femmes, mais encore les petits enfants, dont les uns, en poussant des cris affreux, se jetoient au milieu des flammes, les autres se précipitoient du haut des murailles ; on en voyoit qui se présentoient aux épées de leurs pères, et qui, montrant leur gorge nue, les pressoient de frapper.

Quand la ville fut presque toute consumée, on aperçut une femme, qui, ayant son enfant mort à son cou, se pendoit elle-même, et qui, avec une torche allumée qu'elle tenoit à la main, mettoit le feu à sa maison. Brutus n'eut pas la force de voir un spectacle si tragique et si horrible ; il se mit à verser des larmes quand on lui en fit le rapport, et fit publier à son de trompe un prix pour tout soldat qui auroit pu sauver un Lycien. On dit qu'il n'y en eut que cent cinquante qui ne purent éviter d'être sauvés. Ainsi donc les Lyciens,

après plusieurs années, remplissant comme une fatale révolution de ruine totale, renouvelèrent par leur audace désespérée la fortune de leurs ancêtres, qui, dans le temps des guerres contre les Perses, ayant embrasé de même leur ville, s'étoient fait tous périr.

Après ce grand exemple, Brutus voyant la ville de Patare (*a*) se fortifier contre lui et se préparer à une vigoureuse défense, balançoit à l'attaquer, et ne savoit s'il dèvoit l'entreprendre; car il craignoit le même désespoir. Mais heureusement ayant fait quelques femmes prisonnières qu'il renvoya sans rançon, elles dirent à leurs pères et à leurs maris, qui étoient des premiers de la ville, combien Brutus étoit honnête, tempérant et juste, et firent tant, qu'elles leur persuadèrent de céder et de lui livrer leur ville. Dès ce moment toutes les autres villes se rendirent et se soumirent à lui, et le trouvèrent doux et humain au-delà de leurs espérances. Tandis que Cassius, qui, environ dans le même temps, s'étoit rendu maître de Rhodes, avoit ordonné à tous les habitants de lui apporter tout leur or et tout leur argent dont il fit jusqu'à huit mille talents (*b*), et avoit condamné de plus la ville à une amende

(*a*) Patare, ville considérable de Lycie, avec un port et un grand nombre de temples. *A. L. D.*

(*b*) 39,506,172 fr. 80 cent. de notre mon. *A. L. D.*

de cinq cents autres talents(*a*), Brutus n'exigea que cent cinquante talents (*b*) des Lyciens ; et sans causer aucun autre dommage à leur pays, il en partit pour aller en Ionie.

Là il fit beaucoup d'actions dignes de mémoire, soit pour récompenser, soit pour punir ceux qui l'avoient mérité. Je n'en raconterai ici qu'une seule, celle dont il fut lui-même le plus satisfait, et qui fit davantage de plaisir aux plus honnêtes citoyens de Rome. Le grand Pompée ayant été défait par César à la bataille de Pharsale, et ayant perdu ce grand empire qu'il lui disputoit, s'étoit retiré en Egypte, et étoit abordé près de la ville de Peluse. Les tuteurs et les ministres du roi Ptolémée, encore enfant (*c*), avoient assemblé un conseil, pour délibérer avec ses amis sur le parti qu'on devoit prendre dans une conjoncture si délicate, et les avis étoient fort partagés. Les uns opinoient à recevoir Pompée, et les autres à le chasser d'Egypte. Mais un certain Théodote de Chio, qui étoit auprès du jeune prince pour lui enseigner la rhétorique, et qui alors étoit admis aux conseils, faute de meilleurs ministres, fit voir que les uns et les autres commettoient une

(*a*) 2,469,135 fr. 80 cent. *A. L. D.*

(*b*) 740,740 fr. 74 cent. *A. L. D.*

(*c*) Il avoit alors quinze ou seize ans. *A. L. D.*

grande faute; que, dans la situation où l'on se trouvoit, il n'y avoit qu'une seule chose d'utile, c'étoit de le recevoir et de le tuer, et finit son discours par ce mot, *un mort ne mord point*. Le conseil se rendit à cet avis; de sorte que Pompée, le grand Pompée devint un exemple singulier des aventures les plus incroyables et les moins attendues : sa mort fut l'ouvrage de la rhétorique et de l'éloquence de Théodote; et ce sophiste le disoit lui-même, en se glorifiant comme d'un grand exploit. Quelque temps après, César étant arrivé à Alexandrie, tous ces méchants conseillers furent punis comme ils le méritoient, et périrent malheureusement. Théodote seul obtint encore de la fortune quelque délai, pour traîner une vie honteuse, misérable et vagabonde. Mais enfin il ne put échapper à Brutus qui parcouroit l'Asie : on le mena devant lui; et puni du dernier supplice, il acquit un plus grand renom par sa mort, qu'il n'avoit fait par toute sa vie.

Brutus envoya prier Cassius de le venir trouver à Sardis; et étant averti de son arrivée, il alla au-devant de lui avec ses amis. Toute l'armée en bataille les salua l'un et l'autre du titre d'*Imperator*; mais comme cela arrive d'ordinaire dans les grandes affaires entre deux hommes qui ont chacun grand

nombre d'amis et de partisans, et tant de capitaines et de gens de guerre sous leurs ordres, ils eurent beaucoup de plaintes et de reproches à se faire réciproquement. C'est pourquoi, dès qu'ils furent arrivés à Sardis, ils s'enfermèrent seuls dans une chambre, fermèrent les portes sur eux, et là, sans autres témoins, ils commencèrent à exposer leurs sujets de plainte. Ensuite ils en vinrent à des reproches sanglants et à des accusations violentes; et enfin, la douleur et le dépit leur arrachant des larmes, ils se portèrent à se dire des choses outrageantes avec beaucoup d'emportement. Leurs amis qui les entendoient, étonnés de la violence de leur colère et du ton qu'ils avoient pris, craignirent qu'ils ne se portassent à des extrémités encore plus grandes; mais il leur étoit défendu d'entrer. Dans ce moment, Marcus Favonius, qui avoit été grand zélateur de Caton pendant sa vie, et qui avoit embrassé la philosophie moins par le choix de sa raison, que par une impétuosité naturelle et par une passion de forcéné, se mit en devoir d'entrer. Les domestiques voulurent l'en empêcher; mais c'étoit une affaire très-difficile que de retenir Favonius à quelque chose qu'il se portât, car il étoit violent et précipité en tout. Il ne tenoit aucun compte de sa dignité de sénateur, et il

la ravaloit souvent par une liberté de parler qui tenoit du cynique, mais la plupart des gens ne faisoient que rire et se divertir de ses injures et de ses mots déplacés. Poussant donc la porte malgré ceux qui la gardoient, il entra, et contrefaisant sa voix, il prononça les vers que Nestor dit, dans Homère (a), à Agamemnon et à Achille, pour apaiser leur dissension : « Mais croyez-moi tous deux, « car vous êtes plus jeunes, et j'ai fréquenté « autrefois des hommes qui valoient mieux « que vous, et qui suivoient mes conseils ». Cassius ne fit que rire de cette extravagance; mais Brutus, plus sérieux, le prit par les épaules et le chassa, en le traitant de véritable chien et de faux cynique. Cependant ils ne poussèrent pas plus loin leur contestation, et se séparèrent. Cassius donna ce jour-là même un grand souper où Brutus se rendit et amena ses amis. Ils ne furent pas plutôt à table, que Favonius y vint au sortir du bain. Brutus le voyant entrer se mit à dire tout haut qu'il ne l'avoit pas invité, et commanda qu'on lui donnât une place sur le lit du haut bout; mais Favonius se mit de force sur le lit du milieu [12]. Le repas fut assaisonné de plaisanteries agréables, et les propos de philosophie n'en furent pas bannis.

(a) Dans le premier livre de l'Iliade.

Le lendemain Brutus jugea le procès d'un homme qui avoit commandé les armées en qualité de préteur, et qu'il avoit lui-même employé : c'étoit Lucius Pella, accusé par les Sardiens de vols et de concussions, et il le nota d'infamie. Ce jugement affligea extrêmement Cassius, qui, quelques jours auparavant, ayant à juger deux de ses amis accusés des mêmes crimes, s'étoit contenté de leur faire en particulier quelques réprimandes, les avoit renvoyés, et avoit continué de s'en servir. C'est pourquoi il se plaignoit de Brutus, et l'accusoit d'être trop sévèrement attaché à la loi et à la justice, dans un temps qui demandoit plus de politique et plus d'humanité. Brutus lui répondit ; « qu'il devoit se « souvenir des ides de mars, jour auquel ils « avoient tué César, qui ne pilloit ni ne tour- « mentoit lui-même personne, mais qui prê- « toit son appui à ceux qui le faisoient sous « son autorité ; c'est pourquoi, ajoutoit-t-il, « s'il y a un prétexte honnête de négliger la « justice, il valoit bien mieux souffrir les « malversations des amis de César, que de fer- « mer les yeux sur celles des nôtres ; car en « supportant les premiers, nous ne pouvions « être taxés que de dissimulation et de peu « de courage, au lieu qu'en souffrant les au- « tres, nous passons pour complices de leur

« iniquité, et nous avons encore notre part « aux peines et aux dangers auxquels ils s'ex« posent ». Voilà quelle étoit la vertu dont Brutus faisoit profession.

Quand ils furent sur le point de quitter l'Asie, on dit que Brutus eut un signe extraordinaire. C'étoit naturellement un homme vigilant, et qui ne donnoit au sommeil qu'une très-petite partie de la nuit (a), tant à cause de sa grande tempérance et de la sobriété avec laquelle il vivoit, que des travaux auxquels il s'étoit accoutumé. Jamais il ne dormoit le jour, et la nuit il ne reposoit que lorsque tout le monde étoit couché, et qu'il n'avoit plus rien à faire, ni personne avec qui il pût s'entretenir. Ayant alors la guerre à conduire, et se trouvant chargé de toutes les affaires, il avoit toujours l'esprit occupé de ce qui pouvoit arriver. C'est pourquoi, après avoir un peu sommeillé après son souper, il passoit le reste de la nuit à dépêcher les affaires les plus pressées; et s'il lui arrivoit quelquefois d'avoir achevé de meilleure heure, et d'avoir du temps de reste, il l'employoit à lire quelque livre jusqu'à la troisième garde[13], où les cen-

(a) Par ce préambule, Plutarque nous dispose fort à croire que c'est ce défaut de sommeil qui enfanta le fantôme que Brutus crut voir. Car une tête, échauffée par de longues veilles, voit ce que les autres ne voient point.

turions, les tribuns et tous les autres officiers avoient coutume de se rendre auprès de lui pour recevoir ses ordres. Comme il étoit sur le point de partir avec toute son armée, une nuit qui étoit très-obscure, sa tente n'étant éclairée que par une petite lampe qui ne rendoit qu'une lumière très-foible, et toute son armée étant ensevelie dans le silence et dans le sommeil, Brutus étoit plongé dans une méditation profonde, roulant dans sa tête mille différents pensers : tout d'un coup il lui sembla qu'il entendoit quelqu'un entrer dans sa tente. Il jeta les yeux sur la porte, et vit une figure horrible, un corps étrange et monstrueux qui s'approcha de lui, et qui se tint debout près de son lit sans lui dire une seule parole. Il eut le courage de lui demander : « Qui es-tu donc ? Es-tu un homme ?
« es-tu quelque Dieu ? Que viens-tu faire
« dans ma tente, et que veux-tu ? » Le fantôme lui répondit : « Brutus, je suis ton mau-
« vais génie, et tu me verras bientôt dans les
« plaines de Philippes. — Hé bien, répartit
« Brutus sans se troubler, nous t'y verrons ».
Après quoi le fantôme ayant disparu, Brutus appela ses domestiques, qui lui dirent qu'ils n'avoient rien entendu ni rien vu. Il se remit à veiller et à penser à ses affaires; et dès que le jour fut venu, il alla trouver Cassius, et lui

raconta la vision qu'il avoit eue. Alors Cassius qui suivoit les sentiments d'Epicure, et qui avoit coutume de disputer sur cela avec Brutus, se mit à lui dire : « Brutus, nous « tenons nous autres, dans notre philosophie, « que nous ne sentons ni ne voyons véritablement tout ce que nous croyons voir et « sentir ; car nos sens, faciles à recevoir toutes « sortes d'impressions, sont fort trompeurs, « et notre imagination est très-prompte et très-« propre à les affecter et à leur imprimer suc-« cessivement toutes sortes de sentiments et « d'idées, sans aucun sujet apparent, ou pour « mieux dire, sur un néant qui n'a nulle exis-« tence; ils sont comme une cire molle, tou-« jours prête à recevoir toutes les figures et « les images qu'on veut y imprimer ; et notre « âme ayant en elle-même et ce qui fait l'im-« pression et ce qui la reçoit, peut facile-« ment, sans autre secours que d'elle-même, « se changer et se diversifier en toutes sortes « de figures et de formes. C'est ce que témoi-« gnent assez les différentes formes de nos « songes pendant notre sommeil ; car notre « faculté imaginative les excite sur un com-« mencement très-petit et très-léger, et leur « fait prendre toutes sortes de passions, et les « figures de fantôme les plus étranges et les « plus hideuses ; car cette faculté imaginative

« a cela de sa nature, qu'elle est toujours en « mouvement, et ce mouvement n'est autre « chose que l'imagination même et la pensée. « Et il y a encore cela de plus en vous, c'est « que votre corps, atténué et échauffé par le « travail, échauffe aussi votre imagination, « la subtilise et la pervertit. Or, il n'est nul- « lement croyable qu'il y ait des démons et « des génies; et quand il y en auroit, il seroit « ridicule de croire qu'ils prendroient la figure « et la voix des hommes, et que leur vertu et « leur puissance s'étendroient jusqu'à nous. « Je souhaiterois de tout mon cœur qu'il y « en eût, afin que nous ne missions pas seule- « ment notre confiance dans cette grande « quantité d'armes et de chevaux, et dans « cette nombreuse flotte; mais que nous nous « appuyassions encore sur le secours des « Dieux, qui ne manqueroient pas d'assister « les chefs de la plus belle et de la plus sainte « de toutes les entreprises ». Par de tels discours, Cassius tâchoit de calmer et de remettre l'esprit de Brutus.

Comme les soldats commençoient à se mettre en marche, des aigles, fondant ensemble du haut des nues, se rabattirent sur les premières enseignes et accompagnèrent l'armée, toujours nourries par les soldats, jusqu'à la ville de Philippes, où ils s'envolèrent et dis-

parurent la veille du combat. Brutus avoit déjà réduit sous son obéissance la plupart des peuples des environs ; et s'il restoit quelque ville ou quelque prince à subjuguer, Cassius et lui achevèrent alors de les réduire, et assujettirent tout le pays jusqu'à la mer vis-à-vis de Thasos (*a*). Là, ayant surpris Norbanus campé dans les détroits près d'un lieu appelé Symbolon (*b*), ils l'enveloppèrent et le forcèrent d'abandonner ce poste qui étoit fort avantageux ; il s'en fallut même fort peu qu'ils ne lui enlevassent toute son armée, César n'ayant pu le suivre à cause d'une maladie qui l'obligea à demeurer derrière ; mais Antoine vint fort à propos à son secours, ayant fait une diligence si étonnante, que Brutus même ne pouvoit la croire. César n'arriva que dix jours après lui. Ils campèrent donc dans ce lieu, Cassius vis-à-vis d'Antoine, et Brutus vis-à-vis de César. Tout l'espace qui étoit entre les deux armées, les Romains l'appellent *la plaine de Philippes*. Jamais on n'avoit vu deux si grosses et si nombreuses armées de Romains campées l'une contre l'autre, et prêtes à se charger. Celle de Brutus étoit beaucoup inférieure en nombre à celle de César ; mais elle brilloit bien davantage par

(*a*) Ile de la mer Egée, au-dessous de la Thrace.

(*b*) Montagne près de Philippes.

a magnificence de tout son équipage et par l'éclat de son armure ; car la plupart des armes des soldats étoient d'or ou d'argent, qu'on leur avoit donné avec profusion, quoique dans tout le reste Brutus eût accoutumé les capitaines à suivre la sagesse et la modestie, et à fuir toute superfluité ; mais il étoit persuadé que la richesse des armes que les soldats ont toujours entre leurs mains, et dont ils se couvrent, relève encore le courage des hommes qui ont quelque ambition, et rend plus âpres au combat les avares, et les force à défendre jusqu'à la dernière goutte de leur sang, des armes qu'ils gardent comme leur unique bien [14].

César fit dans son camp un sacrifice pour purifier son armée, et fit distribuer une petite mesure de blé et cinq drachmes par tête à chaque soldat pour le sacrifice. Mais Brutus, pour insulter à cette disette ou à cette épargne sordide, fit ce sacrifice de purification hors de ses retranchements en pleine campagne, comme c'est la coutume des Romains, et distribuant ensuite quantité de victimes par compagnies, et cinquante drachmes (*a*) à chaque soldat, il augmenta par là considérablement l'affection et la bonne volonté de toute l'armée. Pendant cette céré-

(*a*) 44 fr. 44 cent. de notre monnoie. *A. L. D.*

monie, il arriva à Cassius un signe qui lui parut funeste. Car le licteur qui portoit devant lui les faisceaux, lui donnant la couronne qu'il devoit mettre sur sa tête pour sacrifier, la lui présenta à l'envers, et l'on dit qu'un peu auparavant, la victoire d'or de Cassius, qui étoit portée en pompe, tomba à terre, celui qui en étoit chargé ayant fait un faux pas [15]. De plus, quantité d'oiseaux carnaciers paroissoient tous les jours dans le camp, et l'on vit plusieurs essaims d'abeilles qui s'étoient assemblées au-dedans du camp dans un certain lieu que les devins firent enfermer, et qu'ils mirent hors de l'enceinte des retranchements pour expier ce présage (*a*), et pour éloigner la crainte superstitieuse qui avoit déjà ébranlé Cassius malgré la doctrine d'Epicure qu'il suivoit, et entièrement soumis et captivé l'esprit de toutes les troupes. C'est pourquoi Cassius n'étoit nullement d'avis de hasarder alors la bataille, mais il vouloit qu'on traînât la guerre en longueur, d'autant plus qu'ils avoient plus d'argent que l'ennemi, et qu'ils lui étoient inférieurs en armes et en troupes.

Brutus, au contraire, avoit toujours cherché et cherchoit encore plus que jamais à en

(*a*) Nous avons vu déjà dans la vie de Dion que les abeilles étoient regardées comme de mauvais augure

venir à une bataille décisive, afin de rendre plutôt la liberté à sa patrie, ou de délivrer au moins de tant de maux tous les peuples déjà épuisés par les dépenses infinies qu'il falloit faire pour entretenir ces nombreuses armées, et accablés de toutes les autres misères que la guerre entraîne nécessairement. D'ailleurs, comme il voyoit que dans toutes les escarmouches et dans tous les partis ses gens avoient toujours l'avantage, ces succès lui élevoient le courage. De plus, il y avoit une grande désertion dans son armée; tous les jours quantité de déserteurs alloient se rendre à César, et il y en avoit un plus grand nombre encore qu'on soupçonnoit de n'attendre que l'occasion pour suivre leur exemple. C'est ce qui fit changer de sentiment plusieurs des amis de Cassius, et qui les obligea de se ranger dans le conseil à l'avis de Brutus. Il n'y eut qu'un seul des amis de ce dernier qui s'opposa à son sentiment, ce fut Atellius. Il opina qu'il falloit gaguer l'hiver. Brutus lui demanda : « Quel avantage es-« pères-tu donc tirer d'attendre encore une « année? Quel avantage? repartit Atellius, « quand il n'y en auroit point d'autre, j'au-« rois toujours celui d'avoir vécu un an de « plus ». Cette réponse fâcha Cassius, et déplut extrêmement à tous les officiers qui as-

sistoient à ce conseil, et il fut résolu que l'on donneroit la bataille le lendemain.

Brutus soupa ce soir-là gaiement, plein de grandes et belles espérances, s'entretint pendant tout le repas de discours de philosophie; et ensuite il se reposa un peu de temps. Mais Cassius, selon le rapport de Messala, soupa en son particulier avec un petit nombre d'amis, et pendant tout le souper, il fut sombre, pensif et taciturne, quoique ce ne fût pas son naturel. Après le repas, il prit la main de Messala, et la serrant avec amitié, comme il avoit coutume de faire, il lui dit en langage grec : « Messala, je vous prends à témoin « qu'il m'arrive la même chose qu'au grand « Pompée; je suis forcé malgré moi de mettre « au hasard d'une bataille la liberté de ma « patrie, et de la jouer comme à un seul « coup de dé. Véritablement nous avons bon « courage et grand sujet d'espérer quand « nous considérons les faveurs de la fortune, « de laquelle nous aurions grand tort de nous « défier, quand même nous suivrions de mau- « vais conseils ». Messala ajoute qu'en finissant ces dernières paroles, il l'embrassa et lui dit adieu, et que lui Messala le pria à souper pour le lendemain, qui étoit le jour de sa naissance [16].

Le lendemain à la pointe du jour, en ex-

pose dans le camp de Brutus et dans celui de Cassius le signal de la bataille, qui étoit une cotte d'armes de pourpre, et les deux chefs parlèrent ensemble au milieu des deux camps. Cassius adressa le premier la parole à Brutus, et lui dit : « Brutus, puissions-nous rem-« porter la victoire et passer ensemble le reste « de nos jours en repos et en prospérité! Mais « comme les plus grandes affaires des hommes « sont toujours les plus incertaines, et que si « la bataille vient à tourner autrement que « nous n'espérons, il nous sera peut-être im-« possible de nous revoir, dites-moi, qu'avez-« vous résolu sur la fuite ou sur la mort » ?

Brutus lui répondit : « Cassius, pendant « que j'étois encore jeune et sans expérience « des choses du monde, je m'avisai, je ne « sais comment, de composer un traité de « philosophie, où je blâmois fort Caton de « s'être tué lui-même, comme n'étant ni « pieux ni digne d'un homme de se soustraire « à l'ordre des Dieux, et de ne pas recevoir « courageusement tout ce qu'ils envoient, « mais de reculer et de fuir. Présentement « l'état de notre fortune me force de changer « d'avis, et si Dieu ne donne pas à cette « journée une issue heureuse pour nous, je « suis résolu de ne plus tenter d'autres espé-« rances, et de ne plus faire d'autres prépa-

« ratifs de guerre, mais de me délivrer de « tant de misères et d'embarras, en me louant « de la fortune et très-content d'elle. Le jour « des ides de Mars je donnai ma vie à ma « patrie, et c'est par ce don que j'en ai mené « depuis une autre aussi libre que glorieuse». A ces mots, Cassius se mit à sourire, et embrassant Brutus : « Avec ces sentiments si « nobles, lui dit-il, allons donc aux enne-« mis; car ou nous remporterons la victoire, « ou nous ne craindrons plus les vain-« queurs ».

Après cet entretien, ils se mirent à parler de l'ordonnance de la bataille en présence de leurs amis. Brutus demanda à Cassius le commandement de l'aile droite, que tout le monde croyoit plutôt dû à Cassius à cause de son âge et de sa grande expérience. Cependant Cassius le lui accorda, et ordonna de plus que Messala, qui étoit à la tête de la plus brave et de la plus aguerrie de toutes leurs légions, combattît à cette aile. Sur le moment Brutus fit sortir de ses retranchements sa cavalerie magnifiquement parée, et mit en bataille son infanterie. Les soldats d'Antoine travailloient à tirer de grandes tranchées depuis les marais où ils étoient campés, jusque dans la plaine, pour couper à Cassius le chemin de la mer, tandis que

César ne faisoit de son côté aucun mouvement, ou pour mieux dire son armée; car, pour lui, une maladie dont il avoit été attaqué, l'avoit obligé de s'éloigner. Ses troupes ne s'attendoient pas que les ennemis en viendroient à une bataille, elles croyoient seulement qu'ils feroient quelques charges sur les travailleurs, et qu'à coups de traits ils tâcheroient de les troubler et de les mettre en désordre; et sans prendre garde à ceux qui étoient campés devant elles, et qui s'ébranloient pour les venir attaquer, elles s'étonnoient du grand bruit qu'on faisoit autour des tranchées, et qui venoit jusque dans leur camp, sans qu'elles pussent démêler ce que ce pouvoit être.

Cependant Brutus, après avoir envoyé à tous les capitaines des billets où étoit écrit le mot de la bataille, parcouroit à cheval tous les rangs, et exhortoit ses troupes. Il y en eut bien peu qui eussent la patience d'entendre le mot qu'il avoit donné, et la plupart, sans l'attendre, fondirent impétueusement sur l'ennemi en poussant de grands cris. Le désordre de cette marche précipitée causa une grande inégalité et un grand vide entre les légions qui se trouvèrent par là séparées et éloignées les unes des autres. Celle de Messala la première, et ensuite les plus pro-

chaines passèrent au-delà de l'aile gauche de César ; et sans faire autre chose qu'écorner les derniers rangs, et renverser quelques soldats qu'elles trouvèrent sur leur chemin, elles poussèrent toujours en avant, et donnèrent dans le camp de César, qui, comme il l'écrit lui-même dans ses mémoires, ne venoit que de se faire transporter ailleurs, sur une vision qu'un de ses amis, nommé Marcus Artorius, avoit eue la nuit en songe, et qui ordonnoit que César s'éloignât et sortît promptement du camp. Cette retraite le fit passer pour mort ; car sa litière, qui heureusement se trouva vide, fut percée d'une infinité de traits et de piques. Il se fit un grand meurtre dans le camp ; tous ceux qui furent pris, furent tués, et l'on passa au fil de l'épée deux mille Macédoniens (*a*) qui étoient venus depuis peu au secours de César. Ceux qui ne coulèrent pas le long de cette aile gauche, mais qui l'attaquèrent de front, la renversèrent facilement à cause du désordre où la perte de son camp l'avoit jetée, taillèrent en pièces trois

(*a*) M. Dacier a corrigé ici le texte, et a traduit *Macédoniens* au lieu de *Lacédémoniens*. Il a pensé avec assez de fondement que la Macédoine étant voisine du champ de bataille, et ayant d'ailleurs plus de rapports avec les Romains que Lacédémone, avoit envoyé ces deux mille hommes au secours de César. *A. L. D.*

légions; et entraînés par l'impétuosité de la victoire, ils se jetèrent dans le camp pêle-mêle avec les fuyards. Brutus étoit dans cette partie de son aile droite.

Mais ce que les vainqueurs, éblouis de ce grand succès, ne remarquèrent point, l'occasion [17] le fit remarquer aux vaincus; elle leur fit voir l'aile gauche des ennemis que commandoit Cassius, nue et séparée de son aile droite, qui s'étoit trop écartée à la poursuite des vaincus. Donnant donc tête baissée sur ces troupes, dont le flanc étoit découvert, ils firent de très-grands efforts; ils ne purent pourtant jamais rompre le corps de bataille qui les reçut avec beaucoup de valeur, mais ils renversèrent l'aile gauche, où le désordre s'étoit mis, et qui d'ailleurs ignoroit ce qui se passoit à son aile droite; et la poursuivant vivement, ils entrèrent dans le camp, qu'ils pillèrent sans qu'aucun de leurs généraux fût présent. Car Antoine, dit-on, se dérobant à la fureur de la première charge, s'étoit retiré dans le marais, et César s'étoit fait transporter ailleurs, et ne paroissoit nulle part. Il y eut même des soldats qui se présentèrent à Brutus, disant qu'ils l'avoient tué, lui montrant leurs épées sanglantes, et pour plus grande confirmation, ils lui spécifioient

comme il étoit fait, et l'âge qu'il pouvoit avoir.

Déjà le corps de bataille de Brutus ayant enfoncé ceux qui lui étoient opposés, en avoit fait un grand carnage, et il paroissoit décidé que Brutus avoit vaincu de son côté, pendant que Cassius étoit vaincu du sien. La seule chose qui ruina toutes leurs affaires, ce fut que Brutus n'alla pas au secours de Cassius, qu'il croyoit vainqueur, et que Cassius n'attendit pas Brutus, qu'il croyoit défait et tué. Car Messala donne pour une preuve de leur victoire, qu'ils prirent trois aigles et plusieurs autres enseignes aux ennemis, et que les ennemis ne leur en prirent pas une seule. Brutus, en s'en retournant, après avoir pillé le camp de César, fut tout étonné de ne plus voir le pavillon de Cassius dressé comme de coutume; car il étoit fort élevé et paroissoit de loin. Il ne voyoit pas non plus les autres tentes dont la plupart avoient été abattues et mises en pièces dès que les ennemis furent entrés dans le camp. Mais ceux qui croyoient avoir meilleure vue que les autres, l'assuroient qu'ils voyoient beaucoup d'armes étincelantes et de boucliers d'argent qui alloient de tous côtés dans le camp de Cassius; et qu'à en juger par le nombre de ces troupes

et par leur armure, il ne paroissoit pas que ce fussent celles qu'on avoit laissées pour le garder; que cependant on ne voyoit point au-delà un aussi grand nombre de morts qu'il y en devroit avoir vraisemblablement, si tant de légions avoient été défaites.

Ces circonstances commencèrent à donner à Brutus quelque soupçon du malheur qui étoit arrivé; il laissa une garde suffisante dans le camp des ennemis, il rappela tous ceux qui s'étoient débandés à la poursuite des fuyards, et les rallia pour marcher au secours de Cassius. Et voici comme les choses s'étoient passées de son côté. Ce général vit avec peine les troupes de Brutus se détacher pour fondre sur l'ennemi, sans attendre ni le mot ni l'ordre de charger; et ce qui le mécontenta encore davantage, ce fut de voir qu'ils ne furent pas plutôt maîtres du camp, qu'ils coururent au pillage, et négligèrent d'assurer leur victoire et d'envelopper les ennemis. Cela lui fit perdre un temps considérable; car en attendant et différant ainsi, ce retardement, plus que la diligence et l'habileté des généraux à qui ils avoient affaire, fit qu'il se trouva lui-même enveloppé par l'aile droite de César. En même temps toute sa cavalerie se débanda et prit la fuite vers la mer. Voyant son infanterie suivre cet exemple, il

jures et s'être reproché sa lenteur, il se la passa au travers du corps, et se tua.

Brutus, informé de la défaite de Cassius, s'avançoit en diligence, et il n'apprit sa mort que quand il fut près de son camp. Il entra dans sa tente, pleura sur son corps, l'appela *le dernier des Romains*, comme n'étant pas possible que Rome portât désormais un homme d'un si grand courage, le fit ensevelir, et l'envoya dans l'île de Thasos, de peur que la vue de ses funérailles ne causât quelque désordre dans le camp. Il assembla ensuite ses soldats, les consola, et voyant qu'on avoit pillé tous leurs bagages les plus nécessaires, il leur promit à chacun deux mille drachmes (*a*) pour ce qu'ils avoient perdu. A cette promesse ils reprirent courage, admirèrent l'excès de sa libéralité; et quand il se retira, ils l'accompagnèrent avec de grandes acclamations, l'exaltant comme le seul des quatre généraux qui n'avoit pas été vaincu. Et dans la vérité, l'effet fit voir clairement que ce n'étoit pas sans raison qu'il avoit espéré de vaincre. Car, avec le peu de légions qui lui restoient, il renversa tout ce qui se trouva devant lui. S'il les avoit eu toutes à sa disposition, qu'il eût pu s'en

(*a*) 1,777 fr. 78 cent. *A. L. D.*

servir, et que la plus grande partie de son aile n'eût pas passé au-delà des ennemis pour aller piller leur camp, il est très-vraisemblable qu'il les auroit battus, et qu'il n'y auroit pas eu un seul de leurs corps qui se fût sauvé de la défaite générale.

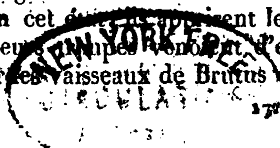
Il resta, du côté de Brutus, huit mille hommes sur le champ de bataille, en comptant les valets des soldats, que Brutus appeloit *Bryges* [1]. Et du côté des ennemis, Messala croit qu'il y en eut plus de deux fois autant qui périrent. Cette grande perte les avoit entièrement découragés; mais un esclave de Cassius, nommé Démétrius, arriva le soir même dans la tente d'Antoine avec la robe et l'épée de son maître. Cette vue les rassura tellement, que dès le lendemain à la pointe du jour, ils parurent en bataille. Mais Brutus voyoit ses deux camps dans une agitation dangereuse et comme dans une espèce d'orage; car le sien, tout rempli de prisonniers, avoit besoin d'une bonne et sûre garde, et celui de Cassius supportoit avec peine le changement de général. D'ailleurs, une secrète envie et une haine sourde s'étoient emparées de ceux qui avoient été battus, et les aigrissoient étrangement contre leurs camarades qui avoient vaincu. C'est pourquoi il se contenta de tenir ses troupes sous les ar-

C'est dans toute la vie de Brutus le seul reproche qu'on puisse lui faire, et dont il est impossible de le justifier. Car si dans la suite, Antoine et César ont payé à leurs soldats un plus horrible prix de leur victoire, en chassant de presque toute l'Italie ses anciens habitants pour s'en rendre eux-mêmes les maîtres, et pour se mettre en possession des villes qui ne leur appartenoient point, on sait qu'ils ne se proposoient d'autre fin dans cette guerre que de vaincre et de dominer. Au lieu que la grande opinion qu'on avoit de la vertu de Brutus, faisoit que le peuple même ne lui permettoit ni de vaincre ni de se sauver que par les voies de l'honnêteté et de la justice, surtout après la mort de Cassius qu'on accusoit d'être celui qui poussoit Brutus à toutes les violences qui lui échappoient. Mais comme sur la mer, quand le gouvernail d'un vaisseau vient à être brisé par la tempête, les matelots tâchent d'ajuster et de clouer à la place quelque pièce de bois le

interprètes : Thessalonique étoit dans la Macédoine, et parconséquent très-éloigné de Lacédémone. On ne voit pas d'ailleurs que les Lacédémoniens aient pris part à cette guerre, à moins que M. Dacier ait eu tort de corriger plus haut le texte, en traduisant que l'on passât au fil de l'épée deux mille *Macédoniens* qui étoient venus depuis peu au secours de César, tandis que le texte portoit deux mille *Lacédémoniens*. *A. L. D.*

moins mal qu'il leur est possible, et seulement pour obéir à la nécessité; de même Brutus qui avoit à conduire une si grande armée, et à manier des affaires si grandes et si hasardeuses, et qui n'avoit point de général pareil à lui et d'un aussi grand poids, étoit forcé de se servir de ceux qu'il avoit, et de faire et dire beaucoup de choses, selon qu'ils le trouvoient à propos. Ce qu'il jugeoit alors de plus nécessaire et de plus pressé, c'étoit de faire tout ce qui pouvoit rendre les soldats de Cassius plus souples et plus soumis; car ils étoient devenus intraitables, fiers et hautains dans le camp, à cause de l'anarchie où ils vivoient depuis la mort de leur général, et lâches et timides contre l'ennemi à cause de leur défaite.

Antoine et César n'étoient pas dans une meilleure situation; car ils éprouvoient une grande disette de vivres, et comme ils campoient dans un fond, ils s'attendoient à un hiver fort rude et fort mal-sain. En effet, ils étoient renfermés dans des marais; et après la bataille, les pluies d'automne étant venues, avoient rempli les tentes de fange, et l'eau s'étoit ensuite gelée à l'arrivée du froid. Comme ils étoient en cet état, ils apprirent le grand échec que leurs troupes venoient d'essuyer sur mer. Car les vaisseaux de Brutus étoient



tombés sur un renfort considérable qu'on amenoit d'Italie à César, et l'avoient battu au point qu'il ne s'étoit sauvé que très-peu de soldats; et ceux qui avoient échappé à cette défaite, furent si pressés de la famine, qu'ils mangèrent jusqu'aux cordages et aux voiles de leurs vaisseaux. Sur ces nouvelles, ils se hâtèrent d'en venir à une bataille décisive avant que Brutus pût être informé du bonheur qui lui étoit arrivé. Car ce combat de mer s'étoit donné le même jour que la bataille de terre; mais le hasard, plutôt que la négligence ou la mauvaise volonté des officiers, fit que Brutus ignora ce grand succès. On ne l'apprit que vingt jours après [30]. S'il l'eût su auparavant, il n'en seroit pas venu à une seconde bataille, ayant toutes les provisions nécessaires à son armée pour un long temps, et étant campé dans un lieu commode, de sorte que son camp n'avoit rien à craindre ni de l'hiver ni des ennemis. D'ailleurs, comme il se voyoit entièrement maître de la mer, et que de son côté il avoit remporté la victoire sur terre, ces avantages relevoient ses espérances, et lui enfloient extrêmement le courage. Mais il semble que les affaires de l'empire romain n'étoient plus en état de pouvoir être régies par plusieurs maîtres, et demandoient nécessairement un sou-

verain monarque qui les gouvernât. C'est pourquoi Dieu voulant ôter du monde le seul homme qui pouvoit faire obstacle à celui qui étoit appelé à cette monarchie, empêcha que Brutus ne fût averti de cette grande victoire dans le moment même où il alloit en être informé. Car comme il se préparoit à donner cette seconde bataille, un déserteur des ennemis, nommé Clodius, vint la veille dans son camp, pour lui apprendre que César et Antoine ayant reçu la nouvelle de la défaite de leur flotte, se hâtoient d'en venir à un second combat avant qu'il pût en avoir l'avis. Mais il ne fut point cru; on ne daigna pas même le mener à Brutus, et on le méprisa comme un homme qui ne savoit rien de certain, ou qui venoit donner des nouvelles agréables, qu'il avoit forgées pour plaire et pour être mieux reçu.

On assure que cette même nuit le fantôme que Brutus avoit déjà vu, se présenta à lui sous la même forme, et qu'après avoir été quelques moments en sa présence sans lui dire une seule parole, il disparut. Mais Publius Volumnius, homme fort versé dans la philosophie, et qui depuis le commencement de la guerre avoit toujours accompagné Brutus, ne parle nullement de ce prodige; il dit seulement que la première aigle se trouva toute

couverte d'abeilles; qu'il y eut un de ses officiers, dont le bras sua une huile de roses, et qu'on le frotta et tâcha de l'essuyer, sans pouvoir en venir à bout, et qu'avant le combat, deux aigles fondant l'un sur l'autre avec furie, combattirent long-temps au milieu des deux armées; qu'il régna dans la plaine un grand silence, les troupes des deux partis étant très-attentives à ce combat; et qu'enfin l'aigle qui étoit du côté de Brutus, céda et prit la fuite. On parle aussi beaucoup d'un certain Ethiopien, qui, le matin au point du jour, comme on ouvrit les portes du camp, rencontra l'enseigne qui portoit l'aigle, et fut mis en pièces par les soldats effrayés de l'augure qu'ils tirèrent de cette rencontre.

Quand Brutus eut fait sortir son armée de ses retranchements, et qu'il l'eut rangée en bataille vis-à-vis de celle des ennemis, il fut assez long-temps sans donner le signal de la charge. Car comme il visitoit tous les rangs, il lui tomba dans l'esprit quelques soupçons, et on vint même lui faire des rapports fâcheux contre quelques-unes de ses compagnies. D'ailleurs, il voyoit que sa cavalerie étoit peu disposée à commencer le combat, et qu'elle attendoit ce que feroit l'infanterie. Enfin un de ses capitaines, reconnu pour un excellent officier, et fort estimé pour sa va-

leur, passant tout-à-coup à cheval près de lui, alla à sa vue se rendre aux ennemis; on l'appeloit Camulatus. Brutus en fut très-affecté, et autant par colère, que par crainte d'un changement plus grand et d'une défection générale, il marcha d'abord à l'ennemi, le soleil penchant vers la neuvième heure du jour (*a*). Il enfonça de son côté tout ce qui se présenta devant lui, et poursuivit vivement l'aile gauche des ennemis, qu'il força de plier. Sa cavalérie donna aussi avec l'infanterie dès que l'ennemi fut mis en désordre; mais son aile gauche, quand les officiers voulurent la faire marcher, craignant d'être enveloppée, car elle étoit beaucoup plus foible que la droite des ennemis, étendit ses rangs, et laissa au milieu un assez grand intervalle; de sorte qu'affoiblie par ce moyen, elle ne put résister à l'effort des ennemis, et fut la première à prendre la fuite. Ceux qui l'avoient renversée, allèrent aussitôt envelopper Brutus qui remplissoit les devoirs d'un grand capitaine et d'un brave soldat, et qui dans ce grand danger exécutoit et de la tête et de la main tout ce qui pouvoit lui assurer la victoire. Mais ce qui lui avoit procuré le gain de la première bataille, fut ce qui lui fit perdre la seconde [21]. Car à cette première jour-

(*a*) Trois heures de l'après-midi. *A. L. D.*

née, tout ce qu'il y eut d'ennemis rompus furent tués sur la place; et à cette seconde où Brutus enfonça tout ce qui étoit devant lui, de toutes les troupes de Cassius qui furent renversées à son aile gauche, il n'y eut que très-peu de gens tués; et ceux qui se sauvèrent étant tout effrayés encore de leur première défaite [22], remplirent le reste de l'armée de trouble, et y répandirent le découragement. Là fut tué le fils de Caton, combattant vaillamment parmi les plus braves et les plus généreux de la jeunesse romaine. Quoiqu'il fût vivement pressé et accablé de fatigue, il ne prit point la fuite et ne recula point; mais combattant toujours avec de grands efforts en se nommant par son nom et par celui de son père, il fut enfin renversé, et tomba sur un monceau de morts qu'il avoit abattus autour de lui. Tout ce qu'il y avoit de plus braves gens furent aussi tués en s'exposant aux plus grands dangers pour Brutus.

Il y avoit dans l'armée un certain Lucilius qui étoit des amis particuliers de Brutus. Cet homme voyant quelques cavaliers barbares des plus ardents à la poursuite, ne faire aucun compte de tous ceux qu'ils rencontroient, et pousser toujours contre Brutus, il résolut de s'opposer à eux, et de les arrêter

au péril de sa vie. Demeurant donc un peu derrière, il cria lui-même qu'il étoit Brutus, et il fut cru sur ce qu'il pria qu'on le menât à Antoine, parce qu'il ne se floit qu'à lui, et qu'il craignoit César. Ces cavaliers ravis de cette bonne rencontre, et croyant avoir eu la plus heureuse fortune du monde, emmenèrent leur prisonnier qu'il étoit déjà nuit, après avoir envoyé devant quelques-uns des leurs pour annoncer cette nouvelle à Antoine, qui, transporté de joie, sortit au-devant d'eux. Tous ceux qui avoient entendu dire qu'on amenoit Brutus en vie, accoururent de tous côtés, et le suivirent, les uns plaignant son infortune, et les autres trouvant indigne de sa gloire et de sa réputation d'avoir mieux aimé devenir la proie des Barbares, que de mourir glorieusement. Quand ils furent assez près, Antoine s'arrêta pour penser à l'accueil qu'il devoit faire à Brutus. Dans ce moment, Lucilius s'avança vers lui, et dit avec une généreuse hardiesse : « Antoine, personne n'a pris Brutus, et je puis « vous assurer que nul de ses ennemis ne le « prendra vivant ; à Dieu ne plaise que la « fortune ait tant de pouvoir sur la vertu ! « Mais quelque part qu'on le trouve, mort ou « vivant, on le trouvera toujours dans un « état digne de lui. Pour moi j'ai abusé vos

« cavaliers en leur disant que j'étois Brutus,
« et je viens ici prêt à souffrir les tourments
« les plus horribles pour ce mensonge ». Lucilius ayant prononcé ces paroles d'un ton ferme, et tout le monde étant dans un grand étonnement, Antoine tourna les yeux sur ceux qui l'avoient amené, et leur dit : « Mes
« compagnons, vous êtes sans doute fâchés
« de cette méprise, et pleins de ressenti-
« ment contre cet homme qui vous a trom-
« pés. Mais sachez que vous avez fait une
« meilleure capture que celle que vous pour-
« suiviez. Car vous cherchiez à prendre un
« ennemi, et vous nous avez amené un ami.
« Pour moi, je vous jure que si vous m'aviez
« amené Brutus vivant, je ne sais pas en-
« core de quelle manière j'en aurois usé.
« Puissé-je toujours rencontrer plutôt des
« amis comme celui-ci, que des ennemis » !
En finissant ces mots il embrassa Lucilius, le remit entre les mains d'un de ses amis, et dans la suite il se servit toujours de lui, et éprouva son attachement et sa fidélité.

Brutus ayant traversé une rivière dont les bords étoient fort escarpés et couverts de grands arbres, ne fit pas beaucoup de chemin, car il étoit déjà nuit; il s'arrêta dans un endroit creux, s'assit sur une grande roche, n'ayant avec lui qu'un petit nombre de

ses amis et de ses principaux officiers ; et là regardant d'abord le ciel qui étoit fort étoilé, il prononça deux vers grecs. Volumnius rapporte celui-ci : « Grand Jupiter, que l'auteur « de tous ces maux ne se dérobe point à vo« tre vue » ! Il dit que l'autre lui étoit échappé [23]. Il nomma ensuite tous ceux de ses amis qui avoient péri sous ses yeux, et soupira surtout au souvenir de Flavius et de Labéon. Ce dernier étoit son lieutenant, et Flavius étoit capitaine des ouvriers.

Dans ce moment quelqu'un de sa suite ayant soif, et voyant que Brutus étoit aussi très-altéré, prit un casque et courut à la rivière pour y puiser de l'eau. En même temps on entendit du bruit de l'autre côté de la rivière, et Volumnius se détacha avec Dardanus, écuyer de Brutus, pour voir ce que c'étoit. Ils retournèrent bientôt après, et demandèrent s'il y avoit encore de l'eau. Alors Brutus riant avec beaucoup de douceur, répondit à Volumnius : « Elle est toute « bue, mais on vous en apportera bientôt « d'autre ». Il renvoya à la rivière le même qui y avoit déjà été, et qui fut sur le point d'être pris ; il fut blessé et ne se sauva qu'avec beaucoup de peine. Comme Brutus conjecturoit qu'il n'avoit pas perdu beaucoup de ses gens à cette bataille, Statylius lui promit

qu'il passeroit au travers des ennemis (car il n'étoit pas possible de s'éclaircir autrement de ce qui se passoit dans son camp); et que s'il trouvoit les choses en bon état, il éleveroit en l'air un flambeau allumé, et reviendroit à lui la nuit même. En effet, Statylius arriva heureusement dans le camp, et le flambeau fut élevé. Mais comme il tardoit trop à revenir, Brutus dit : « Si Statylius étoit en vie, « il seroit déjà revenu »; mais il arriva par malheur qu'en revenant il tomba entre les mains des ennemis qui le tuèrent.

La nuit étant déjà fort avancée, Brutus se pencha, assis comme il étoit, vers Clitus, un de ses domestiques, et lui parla à l'oreille. Clitus ne lui répondit pas une parole, et se mit à pleurer. Alors Brutus tirant à lui son écuyer Dardanus, lui dit aussi quelque chose en particulier. Enfin il s'adressa à Volumnius, et lui parlant en langage grec, il le fit ressouvenir des études et des exercices qu'ils avoient faits ensemble pour se former à la vertu, et le conjura de lui aider à prendre son épée et à se l'enfoncer dans le sein. Volumnius rejeta fort loin cette prière, et tous les autres en firent de même. Dans ce moment, quelqu'un dit tout haut qu'on ne devoit pas demeurer là plus long-temps, et qu'il falloit s'enfuir : « Oui, sans doute, il

« faut s'enfuir », répondit vivement Brutus en se levant; « mais c'est avec les mains, et « non pas avec les pieds »; et leur tendant à tous la main avec un visage gai, il leur dit « qu'il sentoit une satisfaction inexprimable « de ce qu'aucun de ses amis ne lui avoit « manqué et ne s'étoit démenti à son égard, « et qu'il ne pouvoit se plaindre de la for- « tune que pour sa patrie; qu'il s'estimoit « plus heureux que ceux qui avoient vaincu; « non seulement par rapport au passé, mais « encore pour le présent, en ce qu'il laissoit « après lui une réputation de vertu que les « vainqueurs ne pourroient jamais laisser « avec toutes leurs armes et toutes leurs ri- « chesses; car jamais, ajouta-t-il, ils ne « pourront empêcher qu'on ne dise d'eux « qu'ils ont été des méchants et des injustes, « qui ont vaincu des gens de bien pour usur- « per une domination qui ne leur étoit nulle- « ment due ». Ensuite il les conjura et les pressa de se sauver, et se retira un peu à l'écart, avec deux ou trois de ses amis particuliers, du nombre desquels étoit Straton, qui avoit lié avec lui un étroit commerce, par le moyen de la rhétorique qu'il enseignoit. Brutus s'approcha de lui le plus près qu'il put, et prenant son épée nue avec ses deux mains, et l'appuyant à terre sur la poi-

gnée, il se jeta dessus, et tomba mort. Il y en a qui disent que ce ne fut pas Brutus lui-même qui tint l'épée, mais que Straton vaincu par ses instantes prières, la lui tendit en détournant la vue, et que Brutus se précipitant avec roideur sur la pointe, se la passa au travers du corps, et expira sur l'heure.

Quelque temps après, Messala, l'ami et le compagnon de Brutus, ayant fait sa paix avec César, lui présenta un jour de loisir Straton, et lui dit les larmes aux yeux : « César, voilà l'homme qui a rendu à mon « Brutus le dernier service ». César lui fit un très-bon accueil, et l'eut toujours avec lui dans toutes ses campagnes, et à la bataille d'Actium, où il lui rendit, avec fidélité et courage, autant de services qu'aucun des Grecs qu'il eût à sa suite. Sur ce même Messala, on rapporte qu'un jour que César le louoit de ce qu'après avoir été son plus grand ennemi à la bataille de Philippes pour l'amour de Brutus, il s'étoit montré très-affectionné à son service à celle d'Actium, où il ne s'étoit nullement épargné, il lui répondit : « César, toute ma vie j'ai cherché à être du « parti le meilleur et le plus juste [24] ».

Antoine, ayant trouvé le corps de Brutus, commanda qu'on l'enveloppât dans une de ses plus riches cottes d'armes, et quelque

temps après ayant su qu'on l'avoit dérobée, il fit mourir l'auteur de ce vol, et envoya les cendres de Brutus à sa mère Servilie. Et quant à Porcie sa femme, Nicolas (*a*) le philosophe et Valère Maxime (*b*) écrivent qu'elle conçut le dessein de mourir; et que, comme ses amis l'empêchoient d'exécuter sa résolution et la surveilloient continuellement, elle prit un jour dans le feu des charbons ardents, qu'elle avala en fermant la bouche, et s'étouffa de cette manière. Cependant il court une lettre de Brutus qui écrivoit à ses amis pour se plaindre d'eux, et pour leur faire des reproches de ce qu'ils avoient abandonné sa femme Porcie, et qu'ils avoient souffert qu'elle prît la résolution de mourir pour se délivrer d'une longue et fâcheuse maladie. Il paroît donc par là que le philosophe Nicolas a confondu les temps. Car cette lettre, si elle est véritablement de Brutus, fait assez connoître la maladie de Porcie, l'amour qu'elle avoit pour son mari, et la manière dont elle mourut [25].

(*a*) C'est Nicolas Damascène, philosophe péripatéticien, grand ami d'Auguste. Il avoit fait une histoire universelle en cent quarante livres.

(*b*) Valère Maxime vivoit sous Auguste et Tibère, et dédia ses ouvrages à ce dernier empereur. *A.L.D.*

FIN DE LA VIE DE BRUTUS.

COMPARAISON
DE DION ET DE BRUTUS.

Dion et Brutus ayant eu tous deux de grandes et belles qualités, dont la première et la principale fut de s'être rendu très-grands par des commencements très-foibles, Dion a de ce côté-là un grand avantage; car, il n'eut ni concurrent ni compagnon pour l'exciter et l'aider, comme Brutus l'eut dans Cassius, qui véritablement, du côté de la réputation et de la vertu, ne lui étoit pas comparable; mais qui, dans les affaires de la guerre, par son audace, par sa grande habileté et par sa valeur, ne contribua pas moins que lui à ses grands exploits. Quelques-uns même lui attribuent le commencement de la grande entreprise, et disent qu'il fut l'auteur et le chef de la conspiration contre César, dans le temps que Brutus n'y pensoit point et se tenoit en repos : au lieu que Dion non seulement fournit pour son expédition les armes, les navires et les trou-

pes ; mais ce fut lui encore qui pratiqua et gagna par lui-même les amis et les aides qui contribuèrent à l'exécution de tout ce qu'il entreprit. Il ne fit pas non plus comme Brutus, qui tira des affaires et de la guerre même toutes ses richesses et sa puissance ; car, au contraire, il fournit à la guerre son propre bien et tout son argent pour la liberté de ses concitoyens, en dépensant à cet usage tout ce qu'il avoit pour s'entretenir dans son exil.

Il y a plus encore : Brutus et Cassius voyant qu'il n'étoit pas sûr pour eux de demeurer en repos après qu'ils furent sortis de Rome, mais qu'ils étoient condamnés à mort et poursuivis, furent forcés de recourir à la guerre comme à leur seul asile, de se faire un rempart de leurs armes, et de s'exposer aux plus grands dangers, plus pour eux-mêmes que pour leurs concitoyens. Il n'en est pas de même de Dion ; il menoit dans son exil une vie plus sûre et plus douce que le tyran qui l'avoit banni, et ce fut dans ce temps-là même qu'il alla se jeter volontairement au milieu du plus grand péril pour sauver la Sicile.

D'ailleurs ce n'étoit pas la même chose pour les Romains d'être délivrés de César, que pour les Syracusains d'être défaits de

Denys. Car Denys ne nioit pas qu'il ne fût tyran, et il remplit de maux infinis toute la Sicile; au lieu que la domination de César pendant qu'il travailloit à l'établir, fit à la vérité dans ses commencements beaucoup de maux et de peines à ceux qui voulurent s'y opposer; mais après qu'il eut tout vaincu et qu'on s'y fut soumis, il parut véritablement que ce n'étoit qu'un nom et une apparence de domination, plutôt qu'une souveraineté véritable; car on n'en vit jamais partir aucun acte cruel et tyrannique; au contraire, il fit voir que les affaires demandant un monarque, Dieu l'avoit donné à l'empire comme un médecin très-doux, et seul capable de le rétablir. Aussi Jules César n'eut pas été plutôt tué, que le peuple Romain le regretta, et ne voulut jamais pardonner à ses meurtriers; au lieu que Dion fut surtout accusé devant ses concitoyens d'avoir laissé échapper Denys du château de Syracuse, et de n'avoir pas détruit le tombeau de son père le vieux Denys.

Si l'on examine leurs exploits de guerre, Dion paroît un général très-parfait et auquel on ne trouve rien à reprendre. Car il conduisoit toujours sagement et heureusement les affaires qu'il avoit projetées lui-même, et, par sa grande habileté, il rétablissoit celles que

les autres avoient gâtées et ruinées par leur faute ; au lieu que Brutus ne paroît pas avoir fait sagement d'avoir donné la seconde bataille où il s'agissoit de tout ; et quand il l'eut perdue, il ne trouva en lui aucune ressource pour se relever, mais au contraire il perdit courage, abandonna toutes ses espérances, et n'eut pas, comme Pompée, l'audace de combattre contre la fortune, quoiqu'il dût encore beaucoup attendre des armes, et que par sa flotte il fût absolument maître de la mer.

Le plus grand et le plus juste reproche que l'on fait à Brutus, c'est qu'ayant eu la vie sauve par la bonté de César, qu'ayant obtenu de lui la liberté de tous ceux qui avoient été faits prisonniers avec lui, et pour lesquels il demanda grâce, qu'étant regardé comme son meilleur ami, et en étant honoré et distingué par-dessus tous les autres, il l'ait assassiné de sa propre main. Voilà un reproche qu'on ne sauroit faire à Dion. Au contraire, étant ami et allié de Denys, il eut toujours soin de ses affaires, et lui aida à les rétablir. Mais, après que Denys l'eut chassé de sa patrie, qu'il eut fait une injustice atroce en donnant sa femme à un autre, et qu'il lui eut pris tout son bien ; alors seulement il entra ou-

vertement contre lui dans une guerre légitime et juste.

Mais dans cela même, si l'on tourne la médaille, on trouve que l'avantage est du côté de Brutus. Car ce qui fait la principale louange de ces deux personnages, c'est la haine contre les tyrans, et l'exécration de leur méchanceté. Or cette haine se trouve pure dans Brutus, et sans aucun mélange d'intérêt; car n'ayant en son particulier aucun sujet de se plaindre de César, il s'exposa à ce grand danger pour la seule liberté de sa patrie; au lieu que Dion, s'il n'eût été maltraité de Denys, jamais il ne lui auroit fait la guerre, comme cela paroît clairement par les lettres de Platon (a), où l'on voit que Dion ne se retira pas volontairement pour revenir contre Denys et pour le détruire; mais qu'il le détruisit, parce que le tyran l'avoit chassé de sa cour.

De plus, la seule vue du bien public fit que Brutus devint ami de Pompée, de son ennemi qu'il étoit; et qu'au contraire, d'ami qu'il étoit de César, il devint son ennemi, comme n'ayant d'autre règle pour sa haine et pour son amitié que la justice seule. Et Dion fit beaucoup de choses en faveur de

(a) Voyez la lettre vij. *A. L. D.*

Denys, pendant que le tyran eut de la confiance en lui; mais dès qu'il commença à s'en défier et à marquer pour lui quelque éloignement, il lui fit la guerre. C'est pourquoi tous ses amis ne furent pas persuadés qu'après avoir chassé Denys, il n'eût pas intention de se saisir de la tyrannie en leurrant ses concitoyens par un nom plus doux et plus humain que celui de tyran. Mais pour Brutus, on entendoit ses ennemis mêmes dire partout que de tous ceux qui avoient conspiré contre César, il étoit le seul qui ne se fût proposé d'autre but depuis le commencement jusqu'à la fin, que de rendre aux Romains leur gouvernement tel qu'ils l'avoient reçu de leurs pères.

Au reste, le combat que Dion eut à donner contre Denys, étoit bien différent de celui que Brutus eut à soutenir contre César. Car de tous ceux qui connoissoient Denys, il n'y en avoit pas un seul qui ne le méprisât comme un homme qui passoit sa vie dans la débauche du vin et des femmes, et à jouer aux dés. Au lieu que de forger seulement dans sa tête le dessein de ruiner César, et de ne pas redouter la grande expérience, le grand sens, la puissance et la fortune de cet homme, dont le seul nom faisoit trembler les rois des Parthes et des Indes, et les empêchoit de

dormir, c'est le chef-d'œuvre d'une âme très-élevée et incapable de rien rabattre de son courage et de sa fierté par aucun motif de crainte. Aussi dès que l'un parut en Sicile, il y eut plusieurs milliers d'hommes qui se joignirent à lui contre Denys, au lieu que la gloire de César, après sa mort même, soutint et rétablit la fortune chancelante de ses amis; et son nom seul éleva si haut celui qui le prit après lui, que de jeune enfant qu'il étoit, et sans aucuns moyens et sans aucune ressource par lui-même, il devint d'abord le premier des Romains, qui se l'attachèrent comme un remède et un antidote contre la haine et la trop grande puissance d'Antoine.

Si quelqu'un veut nous opposer que Dion ne chassa Denys qu'à force de grands combats, et que Brutus tua César tout nu, et dans le moment qu'il étoit seul et sans garde, je réponds que cela même est un acte qui marque toute la prudence et toute l'habileté du plus grand capitaine, d'avoir surpris nu, seul et sans gardes, un homme si redoutable et si puissant. Car il n'alla pas l'attaquer tout d'un coup, ni seul, ni avec peu de monde, mais il projeta son entreprise de longue main, et la concerta avec un grand nombre de complices qu'il y fit entrer, et dont aucun ne lui

manqua. De sorte qu'il faut nécessairement ou qu'il eût eu la prudence de les choisir tous gens de bien, ou qu'en leur faisant l'honneur de les choisir, il les eût rendu tels par son exemple ; au lieu que Dion se confia à des méchants, soit qu'il eût mal choisi, ou que de bons il les eût rendu méchants par sa négligence : deux circonstances qui ne peuvent convenir à un homme sage et prudent; aussi Platon le blâme-t-il, dans ses lettres, d'avoir choisi de tels amis dont il finit par être la victime.

D'ailleurs, quand Dion eut été tué, personne ne se présenta pour venger sa mort ; au lieu que Brutus reçut de ses ennemis mêmes les devoirs de la sépulture ; car Antoine le fit enterrer honorablement, et César lui conserva tous les honneurs qu'on lui avoit faits pendant sa vie, jusque-là qu'on voyoit sa statue de bronze élevée publiquement dans Milan, ville des Gaules en deçà des Alpes. Quelque temps après, César lui-même traversant Milan et voyant cette statue, qui étoit parfaitement ressemblante et d'un travail exquis, passa outre ; ensuite il s'arrêta un peu de temps, et en présence de ceux qui l'accompagnoient et qui l'entendirent, il appela les officiers et les magistrats, et leur dit « qu'il avoit surpris leur ville manquant au

« traité qu'elle avoit fait avec lui, et qu'elle « recéloit un de ses ennemis dans ses mu- « railles ». D'abord tous ces officiers et ces magistrats, comme on peut penser, nièrent le fait; et ne sachant de qui il vouloit par- ler, ils se regardoient les uns les autres dans un étonnement qu'on ne peut exprimer. Cé- sar, se tournant du côté de la statue, et la leur montrant, leur dit avec un front sévère : « Et n'est-ce pas là mon ennemi que vous « avez placé au milieu de votre ville »? A ces mots, ces magistrats, encore plus éton- nés, gardèrent le silence, ne sachant que répondre. Alors César se mit à rire, loua les Gaulois de ce qu'ils étoient fidèles à leurs amis, dans leurs malheurs mêmes, et comman- da que la statue restât où elle étoit.

FIN DE LA COMPARAISON DE DION ET DE BRUTUS.

NOTES.

[1] Ce passage est remarquable et singulier. Les anciens Romains avoient donc dans le Capitole les statues des rois ; c'est-à-dire sans doute des premiers rois de Rome, et peut-être d'Albe.

[2] Tite Live raconte cette histoire d'une manière plus vraisemblable, liv. iv, sect. 14. Et il y a des historiens qui assurent que Servilius, qui étoit alors général de la cavalerie, tua Mélius par l'ordre du dictateur Quintus Cincinnatus. Cela arriva près de quatre cents ans avant le meurtre de César.

[3] Dans le nombre de ceux qui nient que Marcus Brutus soit descendu de cet ancien Brutus qui chassa les Tarquins, se trouve Denys d'Halicarnasse, et il ne le fait nullement par aucune haine contre lui. Il se fonde même sur l'autorité des historiens les plus exacts. On peut le voir, liv. v.

[4] Il falloit bien qu'il y eût quelque sorte de tradition qui parloit de ce troisième fils ; car autrement Brutus auroit-il prié Pomponius Atticus de faire sa généalogie ?

[5] Voilà l'action d'un grand personnage. Brutus embrassa le parti du meurtrier même de son père, parce qu'il lui parut plus juste que celui de César, et que c'étoit le chef de la république ; au lieu que César en étoit l'ennemi. Les véritables hommes d'état n'ont d'autre intérêt que celui de la patrie.

[6] Cet amour n'étoit pas caché ; car un jour César lui fit présent d'une perle d'une très-grande valeur ; et pendant les guerres civiles, il lui fit donner à vil

prix de grandes et belles terres qui avoient été confisquées, et qu'il faisoit vendre publiquement; et c'est sur cela que Cicéron dit ce bon mot; car comme on s'étonnoit du vil prix pour lequel ces terres avoient été abandonnées à Servilie, *Quò melius*, inquit, *emptum sciatis*, *tertia deducta est*; « et afin que vous sachiez que le marché a été meilleur que vous ne « pensez, la troisième a été rendue ». Car on disoit que Servilie livroit à César sa fille *Tertia*, c'est-à dire sa troisième. La grâce de ce mot ne sauroit passer dans une autre langue; car *deducta est* est un terme équivoque qui sert aux marchés et à ces commerces infâmes qu'on n'ose nommer.

7 On ne lit nulle part que Brutus eût été obligé de plaider pour le roi d'Afrique. Mais il est certain qu'il plaida pour le roi Déjotarus. Et c'est dans cette occasion-là même que César dit, au sujet de Brutus, le mot que Plutarque va rapporter, et que Cicéron cite aussi dans la première lettre du quinzième livre à Atticus. *De quo quidem ille ad quem diverti, Cæsarem solitum dicere, magni refert hic quid velit: sed quidquid vult, valde vult. Idque eum animadvertisse cum pro Dejotaro Nicææ dixerit, valde vehementer eum visum et libere dicere.* Il faut donc, ou que le passage de Plutarque soit corrompu, ou que ce soit une faute de sa mémoire.

8 La réflexion de Porcie est très-juste, car comme on se colore et on se hâle quand on est long-temps au soleil, on prend de même quelque teinture de vertu dans le commerce des sages. C'est pourquoi Epictète disoit: « Au lieu de faire la cour à un vieillard riche, « fais-la à un homme sage, ce commerce ne te fera « point rougir, et tu ne te retireras jamais d'auprès de « lui les mains vides ». Nouv. Man., liv. IV., max. 7.

9 Plutarque, dans la vie de César, nous a dit qu'Antoine fut retenu dehors par Brutus Albinus; et ici il

nous dit que ce fut par Trébonius. Voilà une contradiction bien manifeste, et qu'il est impossible de sauver. Plutarque s'est trompé dans la vie de César, et ici il rentre dans la vérité. Tous les historiens qui ont écrit ce fait, témoignent que ce fut Trébonius qui retint Antoine à la porte. Et Cicéron, plus digne encore d'être cru que tous ces historiens, le rapporte formellement dans la seconde Philippique, lorsqu'adressant la parole à Antoine lui-même, il lui dit: *Quum interficeretur Cæsar, cum te à Trebonio vidimus sevocari* Et dans la Philippique treize: *Sceleratum Trebonium! Quo scelere nisi quod te idibus martiis à debita tibi peste seduxit.* Voulant dire qu'Antoine ne méritoit pas moins d'être tué que César.

10 Plutarque n'ayant point parlé de la mort de Clodius, n'a pu nous apprendre ce qui se passa à ses funérailles. C'est le seul endroit où il soit parlé de cette particularité, au moins je ne me souviens pas d'en avoir rien lu ailleurs. Si l'on ne connoissoit le peuple, on s'étonneroit qu'il ait fait pour ce séditieux ce qu'il fait ici pour ce grand homme.

11 Plutarque veut dire que Brutus avoit prononcé ce vers tout d'un coup sans l'avoir amené par aucune chose précédente qui le fondât. Mais il ne faut pas s'imaginer que Brutus prononçât ce vers sans sujet et sans aucune vue. On buvoit à la liberté des Romains, cette liberté étoit le fruit de la mort de César; et comme Brutus avoit l'idée tout occupée de cette mort, il dit ce vers d'Homère, pour faire entendre qu'en commettant ce meurtre, il avoit prêté sa main à Apollon et à la cruelle destinée de ce prince, et que c'étoit les dieux et le destin qui l'avoient tué. Mais ce vers, qu'il appliquoit à la mort de César, on en a fait le présage de la sienne.

12 Il y avoit trois lits autour de la table, et c'étoit de là que la salle à manger, chez les Romains, étoit

appelée *triclinium*. Le plus honorable étoit celui du milieu, celui du haut bout étoit après, et celui du bas étoit le moindre. Brutus veut qu'on place Favonius au lit du haut bout, comme un homme de dignité, car il étoit sénateur; mais Favonius se met au milieu, comme à la place la plus honorable. Ces différents rangs de lits ont été expliqués dans les remarques sur la satire viij du second livre d'Horace.

13 Les Romains partageoient la nuit en quatre veilles, de trois heures chacune; elles commençoient à la fin du jour, c'est-à-dire, à six heures du soir: ainsi la troisième veille ou la troisième garde étoit à minuit. *A. L. D.*

14 C'étoit aussi le sentiment de César, *Habebatque tam cultos (milites) ut argento et auro politis armis ornaret; simul et ad speciem, et quo tenaciores eorum in prælio essent metu damni*. Suét. Jul. Cæs. c. 67. C'étoit encore celui de Sertorius, dont Plutarque dit « que ce qui lui acquit les bonnes grâces « des Espagnols, c'est qu'il leur donnoit avec pro- « fusion de l'or et de l'argent pour dorer leurs casques « et enrichir leurs boucliers ». Mais ce n'étoit pas le sentiment de Mithridate, dont Plutarque, dans la vie de Lucullus, dit « qu'instruit par ses malheurs « de l'inutilité d'une armée magnifique, il bannit « toutes ces armes dorées et enrichies de pierreries, « qu'il commença à regarder comme la richesse du « vainqueur, et non comme la force de ceux qui les « portent ». Ce n'étoit pas non plus le sentiment de ces Romains dont Tite-Live dit qu'ils avoient appris de leurs capitaines: *Horridum militem esse debere, non cælatum auro argentoque; sed ferro et animis fretum. Quippe illa prœdam verius quam arma esse. Nitentia ante rem, deformia inter sanguinem et vulnera. Virtutem esse militis decus et omnia illa victoriam sequi, et ditem hostem quamvis pauperis victoris*

præmium esse. Liv. ix, 40. Si ces armes d'or rendent quelquefois les avares plus âpres au combat, comme Brutus le pensoit, elles peuvent les disposer aussi à prendre plutôt la fuite pour sauver leur bien et rendre même les ennemis plus âpres et plus opiniâtres pour les gagner. Et cela me fait souvenir d'un grand capitaine qui disoit, *miles non timet nisi vestitus.* Homère, dans le second livre de l'Iliade, remarque qu'un officier des alliés des Troyens alloit au combat chargé d'or comme une jeune fille.

Ὃς καὶ χρυσὸν ἔχων πόλεμον δ' ἴεν ἠΰτε Κούρη.

Et cet or ne lui servit qu'à être la proie d'Ajax, qui le tua. C'est aux généraux habiles à décider cette question,

15 Dion qui a rapporté tous ces prodiges dans le livre xlvij, dit seulement « qu'un soldat qui portoit « une victoire, comme les soldats en portent d'ordi- « naire, tomba en marchant. » Il ne dit point que cette victoire fût d'or, ni que ce fût la victoire de Cassius; Plutarque paroît mieux instruit que Dion.

16 Le grec est un peu obscur; car on ne voit pas bien si le lendemain est le jour de la naissance de Cassius, ou celui de la naissance de Messala. J'ai suivi le dernier sens. Cassius, sombre et pensif comme il étoit, ne pensoit guère à prier à souper pour le lendemain. Ce fut Messala qui le pria pour le jour de sa fête; car c'étoit la coutume de prier ses amis le jour de sa naissance.

17 Il s'est glissé dans le texte une faute très-ridicule; ἐδείκνυε τοῖς ἡττημένοις ὁ Καῖσαρ. « César le fit remar- « quer aux vaincus ». César ne peut être ici. Plutarque avoit écrit ὁ καιρὸς, « l'occasion le fit remarquer, etc. ». Et il est ainsi dans un manuscrit.

18 Brutus appeloit *Bryges* les valets des soldats.

Bryges pour *Phryges*, *Phrygiens*, parce que c'étoit ordinairement de ces nations barbares que venoient ces valets qui suivoient les troupes ; Βρύγες, dit Hesychius, οἱ μὲν Φρύγες, οἱ δὲ βάρβαροι.

[19] On n'étoit pas entré dans la finesse de ce passage. Brutus regarde les Romains qui avoient suivi le parti d'Auguste et d'Antoine, comme des gens qui, par cet engagement, s'étoient rendus esclaves, et qui ne méritoient que d'être avec ces maîtres qu'ils avoient choisis, avec lesquels ils croupiroient dans une honteuse servitude, au lieu qu'avec lui ils seroient libres et citoyens ; car la liberté et l'état de véritable citoyen ne se trouvoient que dans le parti de Brutus. C'est un trait de satire des plus piquants.

[20] Le texte est obscur en cet endroit, et le passage a été mal traduit. Quand Brutus n'auroit été informé de son bonheur qu'un moment avant la seconde bataille, cela auroit suffi pour l'empêcher de la donner. Mais il l'ignora, comme cela paroît par la suite ; car Clodius qui venoit lui en donner l'avis, ne fut point cru ; on le regarda comme un forgeur de nouvelles, et on ne daigna pas le faire parler à Brutus.

[21] Voici un événement bien rare et bien singulier, que le même succès qui a fait gagner une première bataille, en fasse perdre une seconde. C'est ce qui arriva à Brutus. Il gagna le premier combat, parce qu'il enfonça les troupes d'Auguste qui étoient devant lui, et qu'il tailla en pièces trois légions. Et il perdit le second ; parce qu'il renversa avec la même vigueur les troupes qui lui étoient opposées. D'où vint donc cette différence qui produisit ce dernier échec ? Plutarque ne paroît pas s'être expliqué assez nettement, son idée n'est pas assez développée, et il est difficile de la suivre d'abord. Dans cette obscurité, j'ai consulté un des plus grands génies de notre siècle, et qui a fait

une étude particulière de Plutarque. Comme ce passage lui étoit déjà connu, il m'a répondu que Plutarque vouloit faire entendre que la perte de la seconde bataille vint de ce que Brutus ayant enfoncé encore les ennemis, et son ardeur l'ayant trop éloigné de son aile gauche où étoient les troupes de Cassius qui avoient été battues au premier combat, cette aile fut renversée avec peu de perte, et que ceux qui échappèrent de ce péril, effrayés encore de leur première défaite, jetèrent dans le reste de l'armée le désordre et la terreur. Si cette aile gauche avoit été toute taillée en pièces, Brutus auroit encore pu gagner le combat; car ayant déjà renversé l'aile gauche des ennemis, il seroit revenu contre l'aile droite victorieuse qui n'auroit pu le soutenir. J'ai ajouté une ligne dans la traduction pour rendre la chose plus intelligible.

[22] C'est ainsi, à mon avis, qu'on doit expliquer les mots du texte τῷ προηττῆσθαι περιδεεῖς ὄντες. Ces troupes se souvenoient de leur défaite à la première bataille; et des troupes qui ont été déjà battues depuis peu, et qui viennent de prendre la fuite, sont bien plus effrayées encore que les autres. Ce προηττῆσθαι ne me paroît pas pouvoir être expliqué de leur défaite à ce dernier combat.

[23] Le premier vers est le trois cent trente-deuxième de la *Médée* d'Euripide. Le sens de l'autre étoit : « O vertu! tu n'es qu'un vain nom; malheureux pour « t'avoir suivie, je reconnois que tu n'es qu'une vile « esclave de la Fortune ». Médée prononce ces vers contre Jason, lorsqu'elle apprend qu'il l'a trahie. Appien applique le premier vers à Antoine. *A. L. D.*

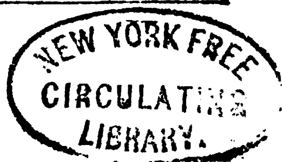
[24] Cette réponse est pleine de hardiesse. Car par là Messala dit à César que le parti de Brutus étoit le meilleur et le plus juste, et par conséquent il ne l'auroit jamais quitté pendant que Brutus auroit vécu;

Mais il lui dit aussi en même temps que Brutus mort, le parti de César étoit le meilleur et plus juste que celui d'Antoine, et qu'il l'avoit embrassé par cette raison, et lui avoit été fidèle.

[25] Plutarque veut dire qu'il paroissoit par cette lettre que Porcie étoit morte avant son mari, et que par conséquent l'histoire de ces charbons est une fable. Mais d'un autre côté, si cette lettre étoit vraie, comment Nicolas Damascène auroit-il osé écrire que Porcie étoit morte après Brutus, et de cette étrange manière, lorsqu'on avoit entre les mains cette lettre de Brutus qui se plaignoit de sa mort? il faut nécessairement ou que la lettre de Brutus fût supposée, ou que Nicolas Damascène ne l'eût pas vue. Il y a plus d'apparence à la supposition.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.





ARTAXERCE.

Amyot, Edition 1587.

ARTAXERXE. (a)

Le premier des rois de Perse qui porta le nom d'Artaxerxe, se distingua au-dessus de tous les autres princes par sa bonté et par sa magnanimité, et fut surnommé *Longue-main*, parce qu'il avoit la main droite plus longue que l'autre [1]. Il étoit fils de Xerxès. Et le second Artaxerxe dont nous écrivons la vie, et qui fut surnommé *Mnemon* (b), étoit fils de la fille du premier. Car le roi Darius eut de sa femme Parysatis quatre enfants; Artaxerxe qui étoit l'aîné, Cyrus le second, et Ostanès et Oxathres les plus jeunes. Cyrus porta le nom de l'ancien Cyrus, qui lui-même l'avoit pris du soleil; car on dit que les Perses appellent le soleil *Cyrus* [2]. Artaxerxe fut

(a) Nous voici parvenus à la fin des vies parallèles que l'on a conservées de Plutarque. Les quatre qui suivent et qui terminent ce grand ouvrage, sont dans un autre genre et n'ont point de parallèles. Plutarque en avoit fait plusieurs autres de la même manière, sans y ajouter aucune comparaison. Car il avoit donné la vie d'Auguste, celle de Tibère, celle de Néron, celle de Caligula, celle de Vitellius, celle d'Hercule, celle d'Hésiode, celle de Pindare, celle de Craton, celle de Daiphante, celle d'Aristomène.

(b) C'est-à-dire *qui a bonne mémoire*.

d'abord appelé Arsicas (*a*), quoique Dinon assure que son premier nom fût *Oartes*. Mais quoique Ctésias [3] ait rempli ses livres de toutes sortes de fables non seulement incroyables, mais triviales et ridiculés, il n'est pourtant pas vraisemblable qu'il ait ignoré le nom du roi à la cour duquel il étoit en qualité de son médecin et de celui de sa mère, de sa femme, et de ses enfants.

Cyrus fit paroître dès son enfance un naturel impétueux et violent; Artaxerxe au contraire paroissoit doux et modéré dans toutes ses actions et dans tous ses mouvements. Il épousa par l'ordre du roi et de la reine, une femme très-belle et très-vertueuse, et la retint ensuite contre leur volonté. Car Darius, ayant tué le frère de cette femme, vouloit aussi la faire mourir. Mais Arsicas se jeta aux pieds de sa mère, et fit tant par ses prières et par ses larmes, qu'enfin il obtint, quoiqu'avec beaucoup de peine, que le roi non seulement n'ôteroit point la vie à sa femme, mais encore qu'il ne l'éloigneroit point de lui. Cependant sa mère avoit plus de tendresse pour Cyrus, et elle vouloit qu'il régnât après la mort de son père. C'est pourquoi Darius étant tombé malade, elle le rappela de son gouver-

(*a*) Ou Arsacas, qui est le nom général des rois de Perse.

nement de Lydie où il étoit, et il retourna à la cour, plein de grandes espérances que sa mère auroit disposé son père à le nommer par son testament héritier du royaume préférablement à son aîné. Parysatis avoit même pour cela un prétexte plausible, dont l'ancien Xerxès s'étoit autrefois servi en cas pareil par l'avis de Démaratus; elle disoit qu'elle étoit accouchée d'Arsicas pendant que Darius n'étoit que simple particulier, et qu'elle avoit mis au monde Cyrus depuis que Darius étoit parvenu à la couronne. Mais quoiqu'elle pût faire, elle ne put jamais obtenir cela de Darius, et l'aîné fut déclaré roi sous le nom d'Artaxerxe. Cyrus étoit satrape de la Lydie et des provinces maritimes de ces quartiers là.

Peu de jours après la mort de Darius, le roi Artaxerxe partit de sa capitale, et se rendit à Pasargades 4, pour se faire sacrer, selon la coutume, par les prêtres de Perse. Dans cette ville, il y a un temple de la déesse qui préside à la guerre; on peut conjecturer que c'est la même que Minerve. Il faut que celui qui doit être sacré entre dans ce temple, que là il quitte sa robe et qu'il prenne celle que l'ancien Cyrus portoit avant que de devenir roi, et qu'on y garde avec beaucoup de vénération; et qu'après avoir mangé une figue sèche, il mâche des feuilles de térébinthe, et

qu'il avale un breuvage composé de vinaigre et de lait. S'il y a quelques autres usages auxquels il soit obligé de se soumettre, ils ne sont connus que des prêtres.

Dans le moment qu'Artaxerxe étoit prêt à faire cette cérémonie, Tisapherne arrive auprès de lui et lui amène un des prêtres qui avoit présidé à l'éducation de Cyrus pendant son enfance, qui lui avoit enseigné la magie, et qui avoit été plus affligé qu'aucun des Perses de ce que son élève n'avoit pas été déclaré roi. C'est pourquoi sa déposition contre Cyrus en étoit d'autant plus croyable ; il l'accusoit d'avoir formé le dessein de dresser des embûches au roi dans le temple, et lorsqu'il quitteroit sa robe, de se jeter sur lui et de le tuer. Les uns disent que sur cette accusation, Cyrus fut arrêté ; les autres assurent qu'il entra dans le temple, qu'il s'y cacha, et qu'il fut trahi par ce prêtre ; mais comme on alloit le faire mourir, sa mère le prit entre ses bras, le lia avec les tresses de ses cheveux, attacha son cou au sien, et fit tant par ses cris, par ses larmes, et par ses prières, qu'elle obtint sa grâce, et qu'elle le fit renvoyer dans les provinces maritimes. Il ne fut pourtant pas satisfait de ce gouvernement ; et oubliant la grâce que le roi lui avoit faite, il ne se souvint pas de l'affront qu'il en avoit reçu quand

il avoit été fait prisonnier par son ordre; de sorte que le ressentiment et la colère l'excitèrent encore à vouloir se faire roi.

Il y a des auteurs qui écrivent que n'étant pas content de ce qu'on lui donnoit pour sa table et pour son entretien, il s'étoit révolté contre le roi. Mais ils disent en cela une chose très-ridicule; car quand il n'auroit pas eu d'autre ressource, il avoit la reine sa mère qui n'auroit pas manqué de lui fournir tout ce qu'il auroit voulu. D'ailleurs, quelle plus grande marque veut-on de ses grandes richesses, que les nombreuses troupes étrangères qu'il entretenoit en différents lieux par le moyen de ses amis et de ses hôtes, comme le rapporte Xénophon; car pour mieux cacher ses grands préparatifs, il ne tenoit pas toutes ces troupes ensemble, mais il avoit en différents lieux des gens qui, sous divers prétextes, levoient pour lui des soldats étrangers; et Parysatis, qui étoit à la cour auprès du roi, dissipoit tous les soupçons qu'Artaxerxe pouvoit avoir contre son frère. Cyrus de son côté lui écrivoit toujours en homme soumis, tantôt lui demandant des grâces, tantôt chargeant et accusant à son tour Tisapherne, pour persuader au roi qu'il n'en vouloit qu'à lui, et que ce satrape seul excitoit toute sa jalousie[5]; le roi d'ailleurs étoit d'un naturel pesant

et lent; ce que la plupart des gens prenoient pour une marque de douceur et d'humanité. Il est vrai qu'au commencement de son règne, il parut imiter la bonté du premier Artaxerxe dont il portoit le nom; car il se montroit doux et affable à ceux qui l'approchoient; il honoroit et récompensoit magnifiquement tous ceux qui l'avoient mérité par leurs services. Quand il ordonnoit des punitions, il en retranchoit toujours l'outrage et l'insulte. Quand on lui faisoit des présents, il montroit autant de satisfaction que ceux qui les offroient, ou plutôt que ceux qui en recevoient de lui; et quand il donnoit, c'étoit avec une joie qui marquoit sa bonté, son humanité et son inclination généreuse et libérale. Il recevoit avec plaisir les plus petites choses qu'on lui offroit. Un certain Omisès lui ayant présenté une grenade d'une excessive grosseur: « Par « le dieu Mithra (*a*), s'écria-t-il en la rece- « vant, cet homme rendroit bientôt une pe- « tite ville très-grande si on lui en confioit « la conduite ». Une autre fois le roi étant en marche, comme chacun s'empressoit à lui faire des présents, il y eut un pauvre artisan qui ne trouvant rien à lui offrir, courut à la rivière, puisa de l'eau dans ses deux mains, et courut la lui présenter. Artaxerxe ravi, lui

(*a*) C'est le nom du soleil chez les Perses. *A. L. B.*

envoya une coupe d'or, et mille dariques (*a*). Un jour Euclidas de Lacédémone ayant parlé de lui avec beaucoup d'insolence, il se contenta de lui faire dire par son capitaine des gardes : « Tu peux dire contre le roi tout ce « qu'il te plaît, et le roi peut non seulement « dire, mais faire tout ce que bon lui sem« ble ». Tiribaze lui ayant fait voir, dans une chasse, que sa robe étoit déchirée, le roi lui dit : « Que veux-tu que j'y fasse ? Que vous « en preniez une autre, répondit Tiribaze, « et que vous me donniez celle-là. Je le veux, « dit le roi, je te la donne, mais en même « temps je te défends de la porter ». Tiribaze ne fit pas grand compte de cette défense, non que ce fût un méchant homme, mais il étoit léger et étourdi. Il ne manqua pas de mettre sur l'heure même cette robe du roi ; et non content de cela, il y ajouta quantité d'ornements et de joyaux d'or, que les reines avoient seules le droit de porter. Tous ceux de la cour en étoient indignés ; car cela étoit expressément défendu par les lois de Perse ; mais le roi ne fit qu'en rire, et lui dit : « Je te « donne ces ornements d'or à porter comme

(*a*) Ces pièces de monnoie valoient chacune environ 25 fr. On les nommoit dariques parce qu'elles portoient l'empreinte de Darius. *A. L. D.*

« à une femme, et cette robe comme à un « fou ».

C'étoit une coutume de tout temps observée, que personne ne mangeoit à la table du roi que sa mère et sa femme, sa mère assise au-dessus de lui, et sa femme au-dessous. Artaxerxe y appela aussi ses deux jeunes frères Ostanes et Oxathres. Mais ce qui plut aux Perses plus que tout le reste, ce fut de voir la reine Statira sa femme, se faire porter par les rues dans une litière ouverte et sans rideaux, qui permettoit aux femmes de ses sujets de la saluer et de l'approcher : aussi la reine étoit-elle fort aimée du peuple. Cependant les esprits inquiets et remuants et qui aimoient les nouveautés, alloient disant que les affaires demandoient un roi tel que Cyrus, magnifique et libéral, qui aimât la guerre et qui comblât de biens ses serviteurs, et que la grandeur de l'empire avoit besoin d'un roi plein d'ambition et de courage pour en soutenir et pour en augmenter l'éclat. Cyrus donc se confiant à tous ces discours qu'on tenoit à la cour autant et plus qu'à ceux qu'on tenoit autour de lui, se prépara à la guerre.

D'abord il écrivit aux Lacédémoniens pour les prier de le secourir et de lui envoyer des hommes ; il promettoit des chevaux à ceux

qui viendroient à pied, des chars attelés à ceux qui viendroient à cheval, des villages à ceux qui n'auroient que des terres, et des villes à ceux qui n'auroient que des villages. Il ajouta que pour la solde de ceux qui serviroient dans ses troupes, elle seroit payée non par compte, mais par mesure; et parlant hautement et magnifiquement de lui-même, il disoit qu'il avoit le cœur plus grand et plus royal que son frère, qu'il étoit plus grand philosophe et mieux instruit de la magie; et qu'il pouvoit boire et supporter plus de vin que lui. Il ajoutoit que son frère avoit été élevé dans une si grande timidité et dans une telle mollesse, qu'à la chasse il n'osoit se tenir à cheval, ni à la guerre sur un char. Les Lacédémoniens écrivirent à Cléarque, et lui ordonnèrent d'obéir à Cyrus et d'exécuter ses ordres [6].

Cyrus partit de Sardis et marcha vers les hautes provinces de l'Asie pour faire la guerre à son frère. Il menoit avec lui une grosse armée de Barbares et près de treize mille Grecs soudoyés, et il trouvoit tous les jours de nouveaux prétextes pour faire agréer à son frère la levée de tant de troupes. Mais son véritable dessein ne fut pas long-temps caché; car Tisapherne qui s'en douta, partit de Milet et alla en donner avis au roi. A cette nouvelle,

la cour fut dans un grand trouble. Toute la haine de cette guerre tomba sur la reine Parysatis, qu'on en regarda comme la principale cause, et tous ses amis et ses serviteurs furent soupçonnés d'entretenir des intelligences avec Cyrus. Mais ce qui faisoit le plus de peine à Parysatis, c'étoit la reine Statira, qui, au désespoir de cette guerre, ne cessoit de lui dire : « Qu'est devenue la foi que vous avez « si souvent donnée en vous rendant caution « pour votre fils ? Que sont devenues les ar- « dentes prières dont vous vous êtes servie « pour arracher à la mort celui qui avoit con- « juré contre le roi son frère ? C'est par cette « malheureuse tendresse que vous avez al- « lumé cette guerre, et que vous nous avez « précipités dans cet abîme de maux ».

Ces reproches continuels inspirèrent à Parysatis, qui étoit naturellement vindicative et violente dans sa colère, et qui conservoit long-temps son ressentiment, une haine si implacable pour Statira, qu'elle chercha les moyens de la faire mourir. L'historien Dinon écrit que ce fut pendant cette guerre même ; mais Ctésias assure que ce fut quelque temps après, et il n'est pas vraisemblable que ce dernier ait ignoré le temps où cette noire trahison fut exécutée, lui qui étoit témoin oculaire de tout ce qui se passoit à cette cour, et qui n'avoit

aucune raison de changer les temps, et de ne pas raconter le fait tel qu'il étoit arrivé, quoique d'ailleurs cet auteur s'éloigne assez souvent de la vérité pour remplir son histoire de fables et d'aventures tragiques. C'est pourquoi nous rapporterons le récit de cette tragédie au temps auquel il l'a placée.

Comme Cyrus s'avançoit à grandes journées, il lui vint des avis de toutes parts que le roi n'étoit pas résolu de combattre sitôt, et de se presser d'en venir aux mains avec lui, mais qu'il vouloit attendre dans le fond de la Perse que toutes ses forces qui venoient de tous côtés, fussent réunies, et que pour cet effet il avoit tiré dans la plaine un retranchement qui avoit dix toises de largeur et autant de profondeur [7], et qui s'étendoit par l'espace de quatre cents stades depuis l'Euphrate jusqu'au mur de la Médie. Entre l'Euphrate et ce retranchement, on avoit laissé un chemin de vingt pieds de large, et ce fut par là que Cyrus passa avec toute son armée. Le roi négligea de lui disputer ce passage, et le laissa s'approcher de Babylone. On dit que Tiribaze fut le premier qui osa lui représenter qu'il ne devoit pas fuir ainsi le combat, et abandonner à l'ennemi les royaumes de la Médie, de Babylone, et de Suze même, pour aller se cacher au fond de la Perse, lui surtout qui

avoit plusieurs fois autant de troupes que son ennemi, et dix mille satrapes et capitaines supérieurs à Cyrus, et pour le combat et pour le conseil.

Ces paroles firent prendre au roi la résolution de combattre. Il fit tant de diligence que tout d'un coup il parut en bataille avec une armée de neuf cent mille hommes, tous bien équipés [8], et étonna extrêmement les troupes de Cyrus, qui, par trop de confiance en leur courage, et par le mépris outré qu'ils avoient pour leurs ennemis, marchoient confusément et avec beaucoup de négligence, jusque-là qu'ils faisoient porter leurs armes. De sorte que Cyrus eut beaucoup de peine à ranger ses troupes, et qu'il ne put le faire qu'avec beaucoup de tumulte et de bruit. Le roi s'avança au petit pas et dans un grand silence. Cette belle ordonnance et cette discipline surprirent extrêmement les Grecs, qui s'attendoient à voir beaucoup de désordre et de confusion dans une si grande multitude, et à entendre des cris barbares et désordonnés. Artaxerxe couvrit le front de sa phalange de ses meilleurs chariots armés de faux, afin que par l'impétuosité de leur course, ils ouvrissent et missent en pièces les bataillons ennemis avant qu'ils pussent joindre les siens. Plusieurs historiens ont eu soin de décrire cette

bataille; mais Xénophon est celui qui la décrit le plus vivement; car on ne la lit pas, on la voit, et il tient toujours son lecteur dans la chose même, comme si elle étoit présente, et il le fait entrer dans la passion comme s'il étoit au milieu du péril, tant il la représente naïvement et avec énergie. C'est pourquoi il ne seroit pas d'un homme sensé de la raconter après lui 9. Tout ce qu'on doit faire, c'est de rapporter quelques particularités dignes de mémoire qui lui ont échappé, ou qu'il a omises.

Le lieu où cette bataille se donna est appelé Counaxa; il est à cinq cents stades (*a*) de Babylone. Un peu avant le combat, Cléarque conseilloit à Cyrus de ne pas s'engager dans la mêlée, et de se tenir derrière les bataillons Macédoniens (*b*), et on rapporte que Cyrus lui répondit: « Que me dis-tu là, Cléarque? « Quoi! tu veux que dans le temps que je « cherche à me faire roi, je me montre in- « digne de l'être? » Cyrus fit sans doute une grande faute de se jeter au milieu du péril sans aucune précaution; mais Cléarque en fit

(*a*) 63,500 pas, c'est environ vingt lieues.

(*b*) On a pensé avec raison que le mot *Macédoniens* étoit ici une faute; il faut y substituer le nom de *Grecs*. *A. L. D.*

de son côté une autre qui n'est pas moindre, si elle n'est même plus grande, car il refusa de ranger ses Grecs vis-à-vis du roi, et de donner où il étoit, comme Cyrus l'avoit ordonné, et approcha son aile droite de la rivière, de peur d'être enveloppé par les ennemis qui le débordoient [10]. S'il ne cherchoit qu'à se mettre en sûreté, et qu'il n'eût voulu que se garantir lui-même de tout échec, il auroit encore mieux fait de ne bouger de sa maison. Mais après avoir traversé en armes tant de milliers de stades, depuis la mer jusqu'à la plaine de Babylone, sans que personne l'y contraignît, et dans la seule vue de placer Cyrus sur le trône des Perses, choisir, pour se mettre en bataille, un endroit d'où il ne pourroit sauver son général qui le soudoyoit, mais où il pourroit combattre en sûreté et tout à son aise, c'étoit bien la conduite d'un homme à qui la vue du danger présent fait abandonner l'idée de tout, et oublier le but de son entreprise. Car qu'aucun de ceux qui étoient rangés autour du roi n'eût soutenu le choc des Grecs, et que ces premières troupes étant renversées, et le roi tué ou mis en fuite, Cyrus n'eût gagné la bataille, et qu'après sa victoire il n'eût été couronné, c'est de quoi personne ne sauroit douter, et l'événement

même le montre (*a*). C'est pourquoi il faut bien plutôt accuser Cléarque d'avoir ruiné les affaires et causé la mort de Cyrus par sa trop grande précaution, que de s'en prendre à la témérité et à la trop grande audace du général; car si Artaxerxe avoit eu à placer lui-même les Grecs dans le poste où ils pouvoient lui faire le moins de mal, il n'en auroit jamais pu trouver un meilleur, ni un plus commode que celui que Cléarque prit près de la rivière, et fort loin de sa personne et de ceux qui étoient autour de lui, et d'où il ne put s'apercevoir ni de la défaite d'Artaxerxe [11], ni de la mort de Cyrus, qui fut tué avant que de pouvoir tirer aucun parti de la victoire de Cléarque. Aussi est-il constant qu'avant la bataille, Cyrus avoit très-bien vu ce qui étoit le plus expédient pour le succès de cette journée, car il avoit ordonné formellement à Cléarque de donner au milieu où étoit le roi; et Cléarque, après avoir répondu qu'il auroit soin de faire ce qui seroit pour le mieux, ruina et perdit tout; car les Grecs, dans le poste où ils étoient, battirent les Barbares comme ils voulurent, et les chassèrent fort loin devant eux.

(*a*) Car les Grecs furent victorieux de leur côté, et Cyrus fut tué par Artaxerxe; ce qui ne seroit pas arrivé si les Grecs eussent attaqué le roi.

Cyrus, monté sur un cheval ardent et courageux, mais qui avoit la bouche mauvaise (on l'appeloit *Pasacas*), fut rencontré, comme le rapporte Ctésias, par Artagerses, général des Cadusiens (*a*), qui, du plus loin qu'il le vit, poussa droit à lui, et lui cria: « O le plus injuste et le plus insensé des hom-« mes, toi qui déshonores le nom de Cyrus, « qui est le plus grand nom qui soit parmi les « Perses, tu as fait faire à ces braves troupes « grecques un voyage très-malheureux pour « leur abandonner au pillage les biens des « Perses, et dans l'espérance de tuer le roi « ton frère et ton seigneur, qui a autour de « lui un million de serviteurs et d'esclaves, « mille fois plus vaillants que toi, et tu vas « l'éprouver sur l'heure; car tu vas perdre ici « la tête avant que d'avoir vu la face du roi ». En finissant ces mots, il lui lança sa javeline de toute sa force. La cuirasse se trouva de si bonne trempe que la javeline ne put la percer: Cyrus ne fut point blessé, mais la violence du coup fut si grande, qu'il chancela sur son cheval; et comme Artagerses faisoit tourner le sien, Cyrus lui lança sa javeline si heureusement, au défaut de la cuirasse, qu'il lui perça le cou au-dessus de la clavicule. La plupart des historiens conviennent qu'Arta-

(*a*) Peuples voisins de la mer Caspienne. *A. L. D.*

gerses périt de la main de Cyrus. Mais sur la mort de Cyrus, comme Xénophon n'en dit qu'un mot, parce qu'il ne se trouva pas présent à l'endroit où il fut tué, rien n'empêche que nous ne détaillions ici la manière dont Dinon la raconte, et ensuite celle dont la rapporte Ctésias.

Dinon écrit donc qu'Artagerses étant tombé du coup, Cyrus poussa de furie son cheval sur ceux qui étoient en bataille devant le roi, et le joignit de si près qu'il lui tua son cheval. Artaxerxe étant tombé, Tiribaze le dégagea, le fit monter sur un autre cheval, et lui dit : « Seigneur, souvenez-vous toujours de cette « journée, car elle mérite de n'être pas ou- « bliée ». Dans ce moment, Cyrus, poussant encore à lui, le blessa du second coup; et comme il revenoit à la charge, le roi, indigné de cette troisième attaque, dit à ceux qui étoient près de lui : « Il vaut beaucoup mieux « mourir que de souffrir tant d'insultes » ; et poussant son cheval contre Cyrus, qui, tête baissée et sans aucun ménagement, se jetoit au travers d'une grèle de traits qu'on lui lançoit de toutes parts, il le frappa de sa javeline dans le même temps que tous les autres tiroient aussi sur lui. Cyrus tomba mort, les uns disent que ce fut du coup que le roi lui donna, et les autres assurent qu'il fut tué par

un soldat carien, à qui le roi, pour le récompenser de ce grand exploit, donna le privilége de porter dans tous les combats, à la tête de l'armée, un coq d'or au bout d'une pique; car les Perses donnent aux Cariens le nom de coqs, à cause des crêtes dont ils ornent leurs casques. Voilà la manière dont Dinon rapporte le fait, et voici celle de Ctésias que j'ai un peu abrégée.

Après que Cyrus eut tué de sa main Artagerses, il poussa son cheval contre le roi, et le roi vola à sa rencontre, tous deux sans dire une seule parole. Ariée, l'ami de Cyrus, frappa le premier le roi sans le blesser. Le roi lança sa javeline qui n'atteignit pas Cyrus, mais il frappa Tisapherne [12], homme d'un grand mérite et fidèle serviteur de Cyrus, et le tua. Alors Cyrus lança sa javeline contre son frère. Le trait perça la cuirasse, et lui entra environ deux doigts dans la poitrine; de sorte que le roi tomba de son cheval. Le désordre se met dans ses troupes, elles prennent la fuite; et lui, s'étant relevé, gagna, avec un petit nombre de ses gens, parmi lesquels étoit Ctésias, une petite éminence où il se tint en repos. Cyrus, environné d'ennemis, fut emporté fort loin par son cheval qui prit le mors aux dents. Comme il étoit déjà nuit, les ennemis ne purent le reconnoître,

et ses gens étoient fort en peine, et le cherchoient avec grand soin. Mais enflé de sa victoire et naturellement plein d'impétuosité, de feu et d'audace, il couroit au milieu des ennemis, leur criant en langage persien: « Ouvrez-vous, malheureux, ouvrez-vous ». Comme il répétoit ces paroles à tout moment, la plupart s'ouvroient pour le laisser passer, en lui donnant des marques de leur respect. Mais la tiare qu'il avoit sur la tête tomba malheureusement, et un jeune Perse, nommé Mithridate, passant par hasard près de lui, sans le connoître, le frappa de sa javeline à la tempe près de l'œil. Il perdit tant de sang par cette plaie, que bientôt il fut saisi d'un vertige ténébreux, et tomba à terre évanoui; son cheval s'échappa et s'enfuit errant par la plaine. La housse qui le couvroit étant tombée, un esclave de celui qui l'avoit blessé la ramassa couverte de sang. Cyrus étant revenu avec peine de sa défaillance, quelques eunuques qui l'avoient suivi en petit nombre, tâchèrent de le mettre sur un autre cheval et de le sauver. Mais comme il n'avoit pas la force de se tenir à cheval, il crut qu'il iroit mieux à pied; et ses eunuques, le prenant sous les bras, lui aidoient à marcher. Il avoit la tête si étourdie du coup, qu'elle penchoit sur son épaule; et ne pouvant se soutenir sur ses

pieds, il bronchoit à chaque pas. Mais il étoit ranimé par la joie de la victoire qu'il croyoit avoir remportée, car il entendoit de tous côtés les fuyards qui appeloient Cyrus leur roi, et qui demandoient quartier. Dans ce moment quelques Cauniens (*a*), gens misérables qui suivoient l'armée du roi, gagnant leur vie à rendre les services les plus bas et les plus abjects, se trouvèrent par hasard mêlés comme amis parmi les gens qui étoient autour de Cyrus : mais enfin ils reconnurent, avec assez de peine, à leurs cottes d'armes rouges que c'étoient des ennemis, car les troupes du roi en portoient de blanches. L'un d'eux eut l'audace de donner par derrière un coup de sa javeline à Cyrus sans le connoître. Le coup donna dans le jarret et lui coupa le nerf. Cyrus tombe, et, dans sa chute, il donne de la tempe où il étoit blessé contre une pierre, et il expire sur le moment. Voilà comment Ctésias (*b*) raconte la mort de Cyrus. Et son récit est comme un poignard émoussé, dont il le tue enfin avec des peines infinies.

(*a*) De la ville de Caunus dans la Carie.

(*b*) Cependant l'auteur du premier livre de la *Retraite des dix mille*, connu sous le nom de Xénophon, et que Plutarque cite comme étant de cet historien, est presqu'entièrement d'accord avec Dinon, et prend pour garant Ctésias, qui, selon lui, y étoit present. *A. L. D.*

Cyrus ne venoit que d'expirer, lorsqu'Artasyras, qu'on appeloit *l'œil du roi* [13], passa à cheval près du lieu où il étoit. Il reconnut les eunuques qui témoignoient une grande affliction et qui fondoient en larmes. Il s'adressa à celui qui paroissoit le plus fidèle et le plus attaché à son maître, et lui dit : « Pariscas, qui est celui que tu pleures, assis auprès de son corps ? — Eh ! seigneur, lui répondit Pariscas, ne voyez-vous pas que c'est Cyrus qui est mort ? » A ce mot, Artasyras étonné, exhorta l'eunuque à reprendre courage et à garder avec soin le corps de Cyrus. Il court à toute bride, et va trouver Artaxerxe qui désespéroit déjà de ses affaires, et éprouvoit une grande foiblesse, tant par la soif qui le brûloit, que par la blessure qu'il avoit reçue ; en l'approchant, il lui crie avec un transport de joie, « qu'il venoit de voir Cyrus mort ». D'abord le premier mouvement du roi fut de l'aller voir lui-même, et il commanda à Artasyras de le mener sur le lieu. Mais comme les esprits étoient remplis de crainte et d'effroi à cause du bruit qui s'étoit répandu que les Grecs, vainqueurs partout, poursuivoient encore les fuyards et les passoient au fil de l'épée, il changea d'avis, et jugea plus à propos d'y envoyer un plus grand nombre de gens qui s'assureroient du

fait, et lui en feroient le rapport. Il y envoya donc trente hommes avec des flambeaux. Et comme il étoit prêt à mourir de soif, l'eunuque Satibarzanes se mit à courir de tous côtés pour chercher de l'eau ; car il n'y en avoit point dans la plaine, et le camp étoit fort éloigné. Enfin, après avoir bien couru, il rencontra par hasard un de ces pauvres Cauniens, qui portoit dans une méchante outre environ huit verres d'une eau toute corrompue. Satibarzanes la prit et la porta au roi, qui la but toute entière. Après qu'il eut bu, l'eunuque lui demanda « si cette boisson ne lui avoit pas paru « bien mauvaise », et le roi lui jura par tous ses dieux « que jamais il n'avoit bu avec tant « de plaisir le vin le plus délicieux, ni l'eau « la plus claire et la plus légère. J'en suis si « content, ajouta-t-il, que si je ne puis trou- « ver celui qui te l'a donnée pour le récom- « penser, je prie les Dieux qu'ils le rendent « heureux et riche ».

Cependant les trente hommes qu'il avoit envoyés reviennent pleins de joie, et lui confirment le bonheur dont il n'avoit osé se flatter. Déjà il commence à se rassurer sur le grand nombre de gens qui se rassemblent autour de lui. Il descend dans la plaine à la clarté d'une infinité de flambeaux, et va au lieu où étoit le corps de son frère. Quand il

fut devant ce corps, il lui fit couper la main droite et la tête selon la loi des Perses, et commanda qu'on lui apportât cette tête, qu'il prit lui-même par les cheveux qui étoient fort longs et fort épais, et il la montroit à ceux qui étoient encore dans le doute et qui fuyoient. Tous ces fuyards étonnés l'adoroient à la manière de leur pays, et se joignoient à ses troupes; de sorte qu'en très-peu d'heures il eut rallié autour de lui soixante-dix mille hommes, avec lesquels il reprit le chemin de son camp.

Ctésias écrit qu'il n'avoit à cette bataille que quatre cent mille hommes effectifs; mais Dinon et Xénophon lui en donnent bien davantage. Quant au nombre des morts, le même Ctésias dit qu'on rapporta au roi qu'il n'y en avoit en tout que neuf mille, et que pour lui, à les voir, il avoit jugé qu'il y en avoit environ vingt mille, mais ce point reste douteux. Ce que Ctésias ajoute, qu'il fut envoyé par le roi avec Phaylle de Zacynthe et quelques autres, vers les Grecs, pour leur faire quelques propositions, est une fausseté insigne; car Xénophon savoit fort bien que Ctésias étoit au service du roi, et il fait mention de lui dans ses livres. Il n'est donc pas vraisemblable que si Ctésias avoit été envoyé aux Grecs de la part du roi, et qu'il eût été

chargé de leur porter des paroles si considérables, Xénophon l'eût oublié, et qu'il n'eût parlé que de Phaylle[14]. Mais le bon Ctésias, comme il paroît par ses écrits, étoit plein d'ambition et de vanité, d'ailleurs fort partial pour les Lacédémoniens, et grand ami de Cléarque, et dans ses récits, il trouve toujours moyen de se placer en certains endroits qui lui sont honorables, et qui lui donnent occasion de parler avantageusement de Cléarque et de Lacédémone.

Après la bataille, le roi envoya de magnifiques présents au fils d'Artagersès qui avoit été tué par Cyrus. Il récompensa avec la même libéralité Ctésias et les autres; et ayant enfin trouvé le Caunien qui avoit donné à Satibarzanes son outre d'eau, de pauvre misérable et d'inconnu qu'il étoit, il le rendit riche et puissant. Il mêloit souvent plus de douceur et de plaisanterie que de sévérité, dans la punition de ceux qui avoient commis quelque faute. Un Mède, nommé Arbaces, s'étoit jeté, pendant le combat, dans le parti de Cyrus, et après la mort de ce prince il étoit revenu à l'armée du roi; Artaxerxe ne le taxa ni de trahison ni de mauvaise volonté, mais seulement de timidité et de poltronnerie; et, pour le punir, il le condamna à se promener un jour entier sur la place publique, en por-

tant sur ses épaules une courtisane toute nue. Un autre, non content d'avoir aussi déserté, s'étoit encore vanté faussement d'avoir tué deux des ennemis, le roi se contenta d'ordonner qu'on lui perçât la langue avec trois alènes.

Comme il croyoit avoir tué Cyrus de sa main, et qu'il vouloit que tout le monde le crût et le dît, il envoya de grands présents à Mithridate qui l'avoit blessé le premier, et commanda à ceux qu'il chargea de ces présents de lui dire : « Le roi t'honore de ces présents, parce qu'ayant trouvé la housse du « cheval de Cyrus, tu la lui as apportée ». Le Carien qui avoit coupé le jarret à ce prince, et qui l'avoit fait tomber, lui ayant demandé aussi un présent, le roi le lui accorda, et lui fit dire par ceux qui le lui remirent : « Le « roi te fait ce présent, parce que tu lui as « apporté le second la bonne nouvelle ; car « Artasyras a été le premier qui lui a appris « la mort de Cyrus, et tu es venu après lui ».

Mithridate se retira fort triste, sans dire un seul mot : mais le malheureux Carien se laissa entraîner par sa sottise dans la passion la plus ordinaire aux hommes, qui est la vanité. Corrompu vraisemblablement par les grands biens que le roi lui avoit faits, il se persuada qu'il devoit aspirer à des choses plus

relevées et fort au dessus de son état. Il ne voulut donc point souffrir que ces grands présents fussent regardés comme la récompense de la bonne nouvelle qu'il avoit portée au roi; mais il s'irrita, et alloit criant, protestant, et prenant tout le monde à témoin que nul autre que lui n'avoit tué Cyrus, et que le roi lui faisoit une grande injustice de le priver de la gloire qui lui étoit due. Le roi, informé de cette insolence, en fut si courroucé, qu'il commanda qu'on lui coupât la tête sur l'heure. Sa mère Parysatis, qui se trouva présente, lui dit : « Seigneur, ne punissez « pas de cette manière ce misérable Ca« rien; laissez-m'en la vengeance, et souffrez « que je lui donne la juste récompense de « l'action dont il a eu l'audace de se van« ter ». Le roi le lui ayant permis, elle commanda aux exécuteurs de prendre ce malheureux, et de lui donner la question pendant dix jours; ensuite, après qu'ils lui auroient arraché les yeux, de lui verser dans les oreilles de l'airain fondu, jusqu'à ce qu'il mourût dans ce cruel supplice.

Peu de temps après, Mithridate périt aussi malheureusement par sa sottise; car invité à un festin où étoient les eunuques du roi et ceux de sa mère Parysatis, il y alla paré de la robe et de tous les joyaux dont le roi lui avoit

fait présent. Quand on fut à table et qu'on eut commencé à boire, le plus considérable des eunuques de la reine Parysatis commença à lui dire : « Ah! Mithridate, la belle et ma-« gnifique robe que le roi t'a donnée! les « beaux bracelets! les beaux colliers! Quel « cimeterre! En vérité, le roi t'a rendu bien « heureux. Il t'a fait un sujet d'admiration et « d'envie pour tous les hommes ». Mithridate qui étoit déjà échauffé par le vin : « Et qu'est-« ce que tout cela? lui répondit-il, mon cher « Sparamixas, je me montrai digne de bien « plus grandes et plus belles récompenses le « jour de la bataille ». A ces mots, Sparamixas souriant : « Je ne te parle point par envie, « lui dit-il; mais comme les Grecs disent en « commun proverbe, que la vérité est dans le « vin, souffre que je te parle franchement. « Quel si grand et si éclatant exploit est-ce « là, mon ami, d'avoir ramassé la housse du « cheval de Cyrus, et de l'avoir portée au « roi? » Quand l'eunuque lui parloit ainsi, ce n'est pas qu'il ne sût la vérité, mais il vouloit que Mithridate s'ouvrît devant des témoins. Il excita donc par ce reproche la légèreté et la vanité de cet homme, que le vin avoit rendu babillard et peu mesuré dans ses discours; et qui, n'étant plus maître de sa langue, dit : « Vous autres, vous parlerez tant

l'auge de dessus ; on trouve toute sa chair mangée par ces vers, et l'on découvre partout sur ses entrailles des essaims de cette vermine, qui y sont attachés et qui rongent encore. Mithridate donc, après avoir langui dans ces tourments pendant dix-sept jours, mourut enfin avec beaucoup de peine.

Il ne restoit à Parysatis, pour exécuter tout son projet, que de punir l'eunuque du roi, nommé Mésabates, qui, par l'ordre de son maître, avoit coupé la tête et la main de Cyrus. Mais comme il ne donnoit aucune prise sur lui, voici le piége que lui tendit Parysatis. C'étoit une femme fort adroite, qui avoit naturellement beaucoup d'esprit, et qui jouoit parfaitement bien aux dés. Ayant la guerre, elle jouoit souvent avec le roi, et après la guerre, s'étant raccommodée avec lui, elle y jouoit encore. Elle étoit même de la plupart de ses plaisirs ; elle entroit dans le secret de ses galanteries, et le servoit auprès de ses maîtresses ; en un mot, elle ne le perdoit presque jamais de vue, et ne laissoit à Statira que le moins de temps qu'elle pouvoit d'être avec lui ; car outre qu'elle la haïssoit pardessus tout, elle vouloit avoir le principal crédit auprès de son fils. Un jour donc, voyant que le roi étoit sans affaires, et qu'il ne pensoit qu'à se divertir, elle lui proposa de

jouer aux dés mille dariques. Le roi joua, elle se laissa perdre, et paya les mille dariques comptant; mais faisant semblant d'avoir du chagrin et d'être piquée, elle le pressa de jouer encore, et le pria de vouloir bien jouer un eunuque. Le roi, qui ne se doutoit pas de sa malice, y consentit. Ils convinrent que chacun d'eux excepteroit de son côté cinq de ses eunuques les plus fidèles, que celui qui gagneroit auroit le choix de tous les autres, et que le perdant seroit tenu de le livrer. Ces conditions faites, ils se mettent à jouer. La reine apporte à ce jeu toute son application, y emploie tout ce qu'elle a de science et d'adresse, et favorisée d'ailleurs par le dé, elle gagne et choisit Mesabates, car il n'étoit pas du nombre des exceptés. Dès qu'elle l'eut entre ses mains, avant que le roi pût entrer dans aucun soupçon de la vengeance qu'elle méditoit, elle le livra aux exécuteurs, et leur commanda de l'écorcher tout vif, de le coucher ensuite en travers sur trois croix dressées à deux pieds de distance l'une de l'autre, et d'étendre sa peau à part sur des pieux dressés tout auprès, ce qui fut exécuté. Quand le roi le sut, il en fut très-affligé, et lui témoigna toute son indignation; mais elle, sans s'en mettre autrement en peine, lui dit en riant et en plaisantant: « Vraiment, je vous trouve bien

« étrange et bien délicat de vous fâcher pour « un méchant eunuque décrépit; et moi qui « ai perdu mille dariques que j'ai fort bien « payées, je n'en dis mot, et je suis contente». Le roi, piqué d'avoir été trompé, se repentit de sa facilité, et ne fit aucun éclat. Mais la reine Statira, outre qu'elle étoit opposée en tout à sa belle-mère, se plaignoit hautement de ce que, pour l'amour de Cyrus, elle faisoit périr très-cruellement, et contre toute sorte de justice, les eunuques du roi et ceux qui lui étoient les plus affectionnés et les plus fidèles.

Après que Tisapherne eut trompé Cléarque et les autres officiers grecs [15] contre la foi donnée et malgré les serments, et que, s'en étant rendu maître par la plus noire des perfidies, il les eut mis aux fers, Ctésias écrit que Cléarque le pria de lui faire recouvrer un peigne; que, l'ayant obtenu et s'en étant servi, il en eut tant de plaisir, que, pour lui marquer sa reconnoissance, il lui donna son anneau, afin que, s'il alloit un jour à Lacédémone, il lui servît, auprès de ses amis et de ses parents, de signe et de gage de l'amitié qu'il avoit eue pour lui : sur la pierre de cet anneau étoit gravée une danse de Cariatydes [16]. Il ajoute que les Grecs qui étoient prisonniers avec Cléarque enlevoient et consumoient les vivres qu'on envoyoit à

cet officier, et ne lui en laissoient qu'une très-petite portion ; que lui Ctésias remédia à cet abus, en faisant en sorte qu'on en donnât en plus grande quantité à Cléarque, et qu'on servît séparément les autres prisonniers; qu'il lui rendit ce service et lui fournit ces vivres du consentement et par la faveur même de Parysatis; et que, comme il envoyoit tous les jours à Cléarque, parmi ces provisions, un jambon, Cléarque lui insinua et le pria instamment de cacher dans un jambon un petit poignard, afin de ne pas laisser sa vie à la discrétion et à la cruauté du roi; mais que, craignant ce prince, il avoit refusé de le faire. Il dit encore que le roi accorda la grâce de Cléarque aux pressantes prières de la reine sa mère, et qu'il promit avec serment qu'il ne le feroit pas mourir; mais que dans la suite, à la persuasion de Statira, il fit mourir tous les prisonniers, excepté Menon; que, depuis ce moment, Parysatis chercha les moyens de se défaire de Statira et de lui donner du poison. En quoi Ctésias avance une absurdité, alléguant une raison qui n'a aucune ombre de vraisemblance; car quelle apparence que, pour venger Cléarque, Parysatis eût voulu s'exposer au danger d'une entreprise si hasardeuse d'empoisonner la femme légitime du roi, et une femme dont il avoit des enfants

destinés au trône? Mais il est évident que cet historien invente tout ce récit, comme une fable de tragédie, pour faire honneur à la mémoire de Cléarque; car il ajoute même que tous les officiers grecs qu'on mit à mort furent déchirés par les chiens et par les oiseaux; mais qu'un furieux tourbillon de vent s'étant levé, porta sur le corps de Cléarque un très-grand monceau de sable dont il lui fit un tombeau; qu'autour de ce monceau il vint quelques palmiers, qui, en très-peu de temps, formèrent un bois admirable, qui ombrageoit tous les environs; de sorte que le roi, frappé de ce prodige, se repentit véritablement d'avoir fait mourir Cléarque, qui étoit si chéri des Dieux.

Ce ne fut donc nullement pour l'amour de Cléarque que Parysatis conçut le dessein d'empoisonner Statira; elle y fut portée par la haine et par la jalousie dont elle étoit animée depuis long-temps contre la reine, parce qu'elle voyoit que tout le crédit qu'elle avoit auprès du roi n'étoit que l'effet du respect et de la considération qu'il avoit pour elle comme pour sa mère; au lieu que celui de Statira étoit fondé sur l'amour et sur la confiance, qui rendoient ce crédit bien plus grand et bien plus sûr. Ce fut uniquement ce qui la détermina à hasarder ainsi le tout pour le

tout, dans la vue de se défaire d'une rivale si redoutable.

Elle avoit à son service une femme nommée Gigis, en qui elle avoit une entière confiance, et qui pouvoit tout sur son esprit. Dinon écrit qu'elle lui prêta son ministère pour donner le poison. Mais Ctésias assure qu'elle le sut seulement, et que ce fut malgré elle. Celui qui donna le poison, Dinon l'appelle Bélitaras, et Ctésias le nomme Mélentas [17].

Les deux reines, feignant d'avoir oublié leurs anciens soupçons et leurs anciennes querelles, s'étoient réconciliées en apparence; elles se voyoient comme auparavant, et mangeoient l'une chez l'autre. Mais les mêmes craintes subsistant toujours, elles se tenoient sur leurs gardes, et ne mangeoient que des mêmes viandes et des mêmes morceaux [18]. Il y a en Perse un petit oiseau qui n'a nuls excréments, et dont les intestins sont remplis de graisse; ce qui fait croire qu'il ne se nourrit que de rosée et de vent : on l'appelle *rhyntaces*. Ctésias écrit que Parysatis prit un de ces oiseaux, qu'elle le partagea par le milieu avec un couteau qui étoit frotté de poison d'un côté, qu'elle mit promptement la moitié saine dans sa bouche, et qu'elle donna à Statira l'autre moitié empoisonnée. Mais Dinon assure que ce ne fut pas Parysatis, mais

Mélentas qui coupa les viandes, et qui mit du côté de Statira celles qui avoient touché au poison. Cette princesse, mourant dans de grandes douleurs et dans des convulsions horribles, connut fort bien d'où venoit son mal, et inspira au roi de violents soupçons contre sa mère, dont il connoissoit d'ailleurs la cruauté et l'esprit implacable et vindicatif. Dès que Statira fut morte, il fit une exacte recherche du crime. Tous les domestiques et les officiers de sa mère furent arrêtés et appliqués à la question. Parysatis retint dans son appartement Gigis, et refusa toujours de la livrer au roi qui la demandoit. Mais quelque temps après, cette femme ayant prié sa maîtresse de la laisser aller la nuit dans sa maison, le roi, qui en fut averti, plaça sur son chemin des gardes qui l'enlevèrent, et il la condamna au supplice dont la loi des Perses punit les empoisonneurs : il y a une grande pierre fort large sur laquelle on leur fait mettre la tête, et, avec une autre pierre, on frappe dessus jusqu'à ce que la tête soit toute écrasée, et qu'il n'en reste pas la moindre figure. Gigis périt donc de cette manière. Pour Parysatis, le roi ne lui dit rien et ne lui fit aucun autre mal, mais il la confina à Babylone où elle demanda d'aller, et lui dit que tant qu'elle y seroit, jamais il n'y mettroit le pied. Voilà

l'état où se trouvoient ses affaires domestiques.

Le roi n'avoit rien oublié pour se rendre maître des Grecs qui étoient venus avec Cyrus pour lui faire la guerre jusque sous les murs de sa capitale, et il le désiroit avec plus de passion qu'il n'avoit désiré de vaincre Cyrus lui-même et de conserver ses états ; mais il n'avoit pu y parvenir, car les Grecs, après avoir perdu Cyrus leur général, et tous leurs capitaines, ne laissèrent pas de se sauver du fond de son royaume, et, pour ainsi dire, des portes de son palais, en montrant, et faisant connoître par expérience, que toute la grandeur du roi Artaxerxe et des Perses n'étoit que dans leur or, dans leur luxe, dans leurs femmes, et que le reste n'étoit que faste et vaine ostentation (*a*). Cela inspira à toute la Grèce une merveilleuse confiance en ses propres forces, et lui donna un très-grand mépris pour les Barbares, jusque-là que les Lacédémoniens trouvèrent qu'il leur seroit honteux de ne pas profiter de la conjoncture pour délivrer de la servitude de ces Barbares les

(*a*) Cela parut évidemment, car toutes les forces de ce roi ne purent empêcher ces dix mille Grecs de se sauver les armes à la main du fond de son royaume, et de faire une retraite qui sera éternellement la gloire des Grecs et la honte des Perses.

Grecs d'Asie, et pour faire cesser les insolences et les outrages dont ils les accabloient continuellement. Ils l'avoient déjà tenté sous la conduite de leur capitaine Thimbron, ensuite sous celle de Dercyllidas, et tous leurs efforts ayant été inutiles, ils finirent par confier le commandement de leur expédition à Agésilas [19]. Ce général passa en Asie avec une grosse flotte, fit d'abord de grands exploits; et acquit beaucoup de réputation; car il défit en bataille rangée Tisapherne, lieutenant du roi, et fit révolter contre lui la plupart des villes.

Ces grands exploits firent concevoir à Artaxerxe la manière dont il devoit faire la guerre aux Spartiates. Il envoya en Grèce Hermocrate de Rhodes avec des sommes considérables, et lui ordonna de s'en servir pour corrompre ceux qui avoient le plus de crédit et d'autorité dans les villes, et pour faire soulever toute la Grèce contre Lacédémone. Hermocrate s'acquitta fort bien de sa commission; toutes les plus grandes villes se liguèrent contre Lacédémone, et tout le Péloponèse en fut ébranlé; de sorte que le conseil de Lacédémone fut contraint de rappeler Agésilas d'Asie. Et l'on rapporte qu'Agésilas, en se rembarquant, dit à ses amis qui étoient auprès de lui, « que le roi le chassoit d'Asie avec trente mille

« archers » ; car la monnoie de Perse a un archer pour empreinte.

Le roi Artaxerxe enleva l'empire de la mer aux Lacédémoniens avec le secours de Conon, général des Athéniens, qui se joignit à Pharnabaze; car Conon, après la bataille navale qu'il avoit perdue à Ægos-Potamos (*a*), se tenoit dans l'île de Cypre, non seulement pour y être en sûreté de sa personne, mais aussi pour y attendre un changement dans les affaires, comme un homme attend le retour de la marée pour s'embarquer. Voyant donc que les desseins qu'il méditoit avoient besoin d'une grande puissance, et que la grande puissance du roi avoit besoin d'un capitaine sage et expérimenté, il écrivit à ce prince pour lui expliquer ses projets, et commanda à celui qu'il chargea de la lettre, de la faire rendre en main propre par Zénon de Crète, ou par Polycrite de Mendes, dont le premier étoit un baladin du roi, et l'autre son médecin, ou, s'ils étoient tous deux absents, de la remettre au médecin Ctésias. On dit que cette lettre fut remise à Ctésias en l'absence des deux autres, et qu'à ce que Conon écrivoit, il ajouta : « Qu'il prioit de lui envoyer Cté- « sias, comme un homme très-utile à son ser- « vice, surtout pour les affaires de la marine ».

(*a*) La rivière de la Chèvre.

Ctésias dit pourtant que ce fut le roi qui l'envoya de son propre mouvement, et qui le chargea de cet emploi.

Après qu'Artaxerxe, par la grande bataille navale que ses lieutenants Conon et Pharnabaze gagnèrent près de Gnide, eut dépossédé les Lacédémoniens de l'empire de la mer, il attira à lui toutes les villes de la Grèce; de sorte qu'il donna aux Grecs cette paix (*a*) célèbre qui fut appelée la paix d'Antalcidas, et dont il dicta les conditions. Cet Antalcidas étoit Spartiate, fils de Léon, et si fort dans les intérêts du roi, qu'il fit ensorte que, par les articles de cette paix, les Lacédémoniens abandonnèrent au roi toutes les villes grecques d'Asie, et les îles qui en dépendoient, afin qu'il en jouît tranquillement, et qu'il en tirât tous les tributs comme de ses propres provinces, si l'on peut appeler paix, une paix qui fut la honte et l'opprobre de la Grèce, une paix dont la fin fut plus ignominieuse que n'auroit (*b*) été celle de la plus cruelle guerre après une entière défaite. Aussi Artaxerxe, qui avoit toujours eu en horreur tous les autres Spartiates, et qui, selon le rapport de

(*a*) Cette paix fut faite la seconde année de l'olympiade xcviij, l'an 385 avant l'ère chrétienne.

(*b*) Le grec dit, « que n'avoit jamais été ». Mais cela est bien fort. Je crois qu'il manque au texte un ἄν, etc.

Dinon, les regardoit comme les plus impudents de tous les hommes, aima singulièrement cet Antalcidas quand il fut à sa cour. Un jour il prit une couronne de fleurs, la trempa dans une essence de très-grand prix, dont il s'étoit servi à sa table, et l'envoya à Antalcidas. Tous les courtisans furent fort étonnés de cette faveur insigne. Et véritablement il paroît que cet Antalcidas étoit digne de vivre dans ce luxe et dans ces délices, et de recevoir une telle couronne, lui qui avoit dansé au milieu des Perses, en contrefaisant Léonidas et Callicratidas, deux des plus grands personnages de Sparte[20]. Sur quoi quelqu'un ayant dit devant Agésilas : « Que la Grèce est « malheureuse de voir les Lacédémoniens per- « siser ! — Ne dis point que les Lacédémo- « niens persisent, répondit vivement Agési- « las; dis plutôt que les Mèdes laconisent[21] ». Mais la fierté de cette réponse n'effaça point la honte de cette action; car bientôt après les Lacédémoniens perdirent la prééminence qu'ils avoient eue sur toute la Grèce, par leur défaite à la bataille de Leuctres[22], et toute leur gloire fut éclipsée par les articles de cette paix d'Antalcidas.

Pendant que Sparte tint le premier rang en Grèce, Artaxerxe appela toujours Antalcidas son hôte et son ami; mais après que la perte

de la bataille de Leuctres eut réduit les Lacédémoniens à une extrême foiblesse, et que le besoin d'argent les eut obligés d'envoyer Agésilas en Egypte, Antalcidas de son côté retourna en Perse pour presser le roi d'envoyer du secours aux Lacédémoniens. Mais ce prince en fit si peu de compte, et lui témoigna un tel mépris, qu'il s'en retourna tout confus à Sparte, où moqué de ses ennemis, et craignant encore l'indignation des éphores, il se laissa mourir de faim.

Isménias le Thébain et Pélopidas, qui avoient déjà gagné la bataille de Leuctres, allèrent aussi à la cour d'Artaxerxe. Pélopidas ne fit rien de bas ni de honteux; mais Isménias, comme on lui ordonnoit d'adorer le prince, laissa tomber à terre devant lui son anneau, et, s'étant baissé pour le ramasser, il parut dans la posture d'un homme qui adoroit. Timagoras l'Athénien écrivit un jour au roi pour lui donner quelque avis secret, et lui envoya sa lettre par un secrétaire nommé Belouris. Le roi, pour lui en témoigner sa satisfaction, lui envoya dix mille dariques. Le même Timagoras étant tombé dans une maladie de langueur, fit prier le roi de lui envoyer du lait de vache; ce prince lui envoya sur l'heure quatre-vingts vaches qui le suivoient partout pour lui fournir son lait. Il lui donna

aussi un lit, des couvertures, des valets-de-chambre, parce que les Grecs n'étoient point adroits à faire un lit [23], et des esclaves pour le porter en litière jusqu'à la mer, à cause de son indisposition [24]; et pendant qu'il fut à la cour, il lui entretint une table très-bien servie; de sorte qu'Ostanes, le frère du roi, lui dit un jour: « Timagoras, souviens-toi bien de cette ta- « ble; car ce n'est pas pour rien qu'elle est « servie avec tant de magnificence » ; ce qu'il lui disoit bien plus pour lui reprocher sa trahison, que pour le porter à la reconnoissance. Aussi quelque temps après, Timagoras fut condamné à mort par les Athéniens pour avoir reçu de l'argent du roi de Perse.

Artaxerxe fit une chose qui donna une très-grande satisfaction aux Grecs, et qui les consola de tous les déplaisirs qu'il leur avoit faits: il fit mourir Tisapherne, qui étoit leur plus grand et leur plus implacable ennemi, et Parysatis ne contribua pas peu à sa mort en aggravant, par ses dépositions, les charges qui étoient contre lui: car le roi ne persévéra pas long-temps dans sa colère contre cette reine; mais il se réconcilia avec elle et la rappela, voyant que c'étoit une femme de beaucoup de sens et de courage, et capable de gouverner un grand royaume: d'ailleurs il n'y avoit plus

de motif qui les empêchât de se voir et d'être ensemble, et qui pût réveiller leurs jalousies et renouveler leurs mécontentements.

Depuis ce moment, Parysatis ne songea qu'à complaire au roi en toutes choses, et à ne blâmer en rien ce qu'il faisoit. Par cette complaisance aveugle, elle acquit un si grand crédit sur son esprit, qu'elle obtenoit de lui tout ce qu'elle demandoit. Bientôt elle s'aperçut qu'il étoit éperdument amoureux d'une de ses propres filles, nommée Atossa. Il cachoit sa passion, et la déguisoit devant elle le mieux qu'il lui étoit possible, quoique quelques auteurs assurent qu'il avoit déjà eu avec elle quelque commerce secret.

Dès que Parysatis se fut aperçu de son amour, elle fit beaucoup plus de caresses à cette jeune princesse qu'auparrvant, et étoit continuellement à louer sa beauté à Artaxerxe, sa sagesse, ses mœurs, comme d'une femme parfaite, très-magnanime et digne d'être reine; enfin, elle fit tant, qu'elle lui persuada d'en faire son épouse légitime, en se moquant des opinions et des lois des Grecs; « car, « lui dit-elle, c'est vous que Dieu a donné « aux Perses comme la seule loi et la seule « règle de tout ce qui est honnête ou vicieux ». Il y a même des auteurs, entre autres Héra-

clide de Cumes (*a*), qui assurent qu'Artaxerxe n'épousa pas seulement sa fille Atossa, mais aussi son autre fille nommée Amestris, comme nous le rapporterons dans la suite. Son amour pour Atossa fut si ardent, que, quoiqu'il fût survenu à cette princesse une dartre farineuse qui lui couvroit tout le corps, il n'eut aucun refroidissement ni aucun éloignement pour elle, et fut toujours en prières dans le temple de Junon, n'adorant que cette déesse, se prosternant jusqu'à terre devant sa statue, et lui faisant envoyer, par ses lieutenants et ses satrapes, tant de présents et d'offrandes, que tout le chemin, depuis son palais jusqu'au temple, pendant seize grands stades, étoit couvert d'or, d'argent, d'étoffes de pourpre, et de chevaux [25].

Il déclara la guerre aux Egyptiens, et envoya contre eux ses lieutenants Pharnabaze et Iphicrate. Mais cette expédition fut malheureuse par la division qui se mit entre ces deux généraux. Il alla en personne contre les Cadusiens (*b*), avec une armée de trois cent mille hommes et de dix mille chevaux. Entré dans un pays âpre et difficile, toujours cou-

(*a*) Héraclide avoit écrit l'histoire des Perses en cinq livres. *A. L. D.*

(*b*) Peuples de la Médie, près de la mer Caspienne.

vert d'épais nuages, qui ne produit ni blé ni fruit, et ne nourrit ses habitants, hommes de courage et belliqueux, qu'avec des poires et des pommes sauvages, il se précipita, sans y prendre garde, dans une disette affreuse et dans de très-grands dangers ; car ses troupes ne trouvoient rien à manger, et il étoit impossible de faire venir des vivres d'aucun autre endroit, à cause des chemins difficiles et impraticables. Tout le camp ne vivoit donc que de bêtes de somme qu'on tuoit, et elles devinrent bientôt si rares, que la tête d'un âne y valoit soixante drachmes (*a*), et on avoit encore bien de la peine à en trouver. La table du roi même vint à manquer, et il ne restoit que peu de chevaux, tous les autres ayant été consommés.

En cette occasion, Tiribaze, homme que son courage avoit souvent élevé au plus haut degré d'honneur auprès du roi, mais que sa légèreté et sa folie en avoient autant de fois fait descendre, et qui alors étoit méprisé de tout le monde et sans crédit, sauva le roi et l'armée par un stratagème dont il s'avisa. Il y avoit deux rois des Cadusiens, tous deux campés séparément avec leurs troupes. Tiribaze, après avoir parlé au roi et lui avoir communiqué son dessein, va trouver l'un de ces

(*a*) Un peu plus de 53 f. de notre monnoie. *A.L.D.*

deux rois, et envoie son fils vers l'autre. Chacun d'eux trompa le roi auprès duquel il s'étoit rendu, en lui faisant entendre que l'autre roi envoyoit à son insu des ambassadeurs à Artaxerxe pour traiter et faire alliance avec lui, et en lui disant : « Si vous êtes sage, vous « vous hâterez de prendre les devants, et de « traiter le premier avec Artaxerxe; de mon « côté, je vous rendrai tous les services qui « dépendront de moi ». Ces paroles persuadèrent ces deux princes : chacun, convaincu que son collègue lui portoit envie et vouloit le prévenir, envoya ses ambassadeurs, les uns avec Tiribaze, et les autres avec son fils.

Comme cette double négociation dura un peu de temps, Artaxerxe commença à entrer en soupçon contre Tiribaze, et ses ennemis, profitant de cette occasion, n'oublièrent rien pour le calomnier et pour achever de le perdre; déjà même le roi se repentoit de s'être fié à lui; et par là il donnoit lieu à ses envieux de répandre leurs calomnies. Mais sur ces entrefaites, Tiribaze arrivant de son côté et son fils de l'autre, avec chacun les ambassadeurs des Cadusiens, et le traité ayant été conclu avec les uns et les autres, et la paix faite, Tiribaze, dont la fortune devint plus brillante que jamais, partit avec le roi, qui fit voir en cette occasion que la lâcheté et la

mollesse ne sont point le fruit du luxe, de la pompe et de la superfluité, comme le pensent la plupart des hommes (*a*), mais qu'elles sont l'effet d'un naturel bas et vicieux qui suit de mauvaises opinions; car ni l'or dont le roi étoit couvert, ni sa robe de pourpre, ni ses pierreries qui brilloient sur sa personne et qui montoient à la somme de douze mille talents (*b*), ne l'empêchoient point de supporter le travail et la fatigue comme le moindre soldat. On le voyoit, le carquois sur l'épaule et le bras chargé de son bouclier, laisser son cheval et marcher le premier dans des chemins raboteux et difficiles; de sorte que tous les soldats, témoins de sa force, de sa patience et de son courage, et excités par son exemple, devenoient si légers, qu'il sembloit qu'ils eussent des ailes, car on faisoit chaque jour plus de deux cents stades. Enfin, il arriva à une de ses maisons royales, où il y avoit des jardins parfaitement bien tenus, et un parc d'une grande étendue, et d'autant plus merveilleux, que toute la campagne des environs étoit nue et sans aucun arbre. Comme on étoit

(*a*) Plutarque s'élève ici contre une opinion appuyée sur l'expérience de tous les temps. Quelques exceptions ne peuvent détruire une vérité généralement reconnue. *A. L. D.*

(*b*) Environ 59,259,259 fr. *A. L. D.*

au cœur de l'hiver, et qu'il faisoit un froid horrible, il permit à ses soldats de couper du bois dans son parc, sans épargner ni les pins, ni les cyprès. Comme ils ne pouvoient se résoudre à couper des arbres dont ils admiroient la beauté et la grandeur, le roi prit la cognée lui-même, et commença à couper l'arbre qui lui parut le plus beau et le plus grand. Alors les soldats ne ménagèrent plus rien, coupèrent tout le bois qui leur étoit nécessaire, et allumèrent tant de feux, qu'ils passèrent la nuit sans aucune incommodité.

Artaxerxe rentra dans sa capitale, après avoir perdu dans ce voyage un grand nombre de ses meilleurs soldats et presque tous ses chevaux. Et comme il s'imagina qu'on le méprisoit à cause de ses grandes pertes et du mauvais succès de son expédition, il eut pour suspects les plus grands de sa cour, en fit mourir un grand nombre par colère, et un plus grand encore par crainte et par timidité; car la crainte est une passion très-meurtrière et très-sanguinaire dans les tyrans, au lieu que le véritable courage est doux, humain et éloigné de tout soupçon. Voilà pourquoi, parmi les animaux, ceux qui sont les plus difficiles à adoucir et à apprivoiser, sont toujours les plus craintifs et les plus timides; au lieu que les plus courageux, tirant une plus

grande confiance de leur hardiesse et de leur force, ne fuient point le commerce et les caresses des hommes.

Artaxerxe, étant déjà vieux, s'aperçut que ses deux fils étoient en différent pour l'empire, qu'ils faisoient des brigues et des cabales, et que leur rivalité partageoit tous leurs amis et toute la cour. Les plus sages et les plus raisonnables vouloient que, comme Artaxerxe avoit succédé à la couronne par droit d'aînesse, il la laissât de même à Darius qui étoit l'aîné. Mais le plus jeune, nommé Ochus, homme vif et violent, avoit aussi un parti très-fort et très-nombreux, et comptoit, pour gagner son père, sur le crédit de la reine Atossa à qui il faisoit assiduement sa cour, et qu'il flattoit même de l'espérance qu'il l'épouseroit, et la feroit régner avec lui après la mort d'Artaxerxe. Il couroit même un bruit sourd qu'il avoit eu avec elle quelque commerce; mais Artaxerxe l'avoit ignoré, et voulant ôter à Ochus toute espérance de parvenir à la couronne, de peur qu'imitant l'audace de Cyrus, il n'excitât des guerres et des séditions dans ses états après sa mort, il déclara héritier du royaume, après lui, son fils aîné Darius, qui étoit dans sa cinquantième année [26], et lui permit de porter la pointe de son bonnet droite, ce qui est la marque de la royauté.

C'est une coutume parmi les Perses, que celui qui est déclaré héritier du royaume, demande à celui qui l'a nommé son successeur, un don qui ne peut lui être refusé, pourvu que la chose ne soit pas impossible. Darius demanda au roi son père, Aspasie, qui étoit celle que Cyrus avoit le plus aimée de toutes ses maîtresses, et qui étoit alors une des concubines d'Artaxerxe. Elle étoit de Phocée en Ionie, née de parents libres, et elle avoit été élevée dans l'honnêteté et dans la vertu. Un soir elle fut menée au souper de Cyrus avec plusieurs autres femmes. Celles-ci s'assirent librement auprès de lui; et quand Cyrus se mit à badiner avec elles, à les agacer, et à leur dire des plaisanteries, elles souffrirent volontiers ses caresses et ses railleries. Aspasie se tenoit debout auprès de la table dans un profond silence, et avec une contenance pleine de modestie. Cyrus eut beau la prier de s'approcher, elle ne le voulut jamais. Ses officiers voulant la prendre et la mener par force: « Le premier de vous, leur dit-elle, qui aura l'insolence de mettre la main sur moi, s'en repentira ». Les courtisans la traitoient de grossière et de farouche; mais Cyrus fut ravi de cette sagesse, et se mettant à rire, il dit à celui qui avoit amené ces femmes: « Tu vois bien, mon ami, que de toutes c'est la seule

« qui soit sage et vertueuse ». Depuis ce moment, il s'attacha à elle, l'aima plus que toutes ses autres maîtresses, et la nomma *la sage*. Après que Cyrus eut été tué dans le combat, elle fut prise au pillage du camp. La demande qu'en fit Darius affligea beaucoup son père; car les Barbares sont tellement jaloux dans leurs amours, que non seulement celui qui ose parler à une concubine du roi et la toucher, mais encore celui qui, dans un chemin, passe devant les chars qui portent ses concubines, est puni de mort. Artaxerxe, quoiqu'il eût épousé par amour la reine Atossa, contre les lois des Perses, ne laissoit pas d'avoir trois cent soixante concubines toutes parfaitement belles. Cependant quand Darius lui eut demandé Aspasie, il déclara « qu'elle étoit li-« bre, qu'il pouvoit la prendre si elle consen-« toit d'aller avec lui, mais qu'il ne vouloit « pas qu'on lui fît la moindre violence ». On fit donc venir Aspasie, et contre l'attente du roi, elle choisit Darius. Artaxerxe la lui donna, forcé par la loi; mais bientôt après il la lui enleva, car il la fit prêtresse à Écbatane dans le temple de Diane qu'on appelle *Anitis*[27], afin qu'elle passât le reste de ses jours à servir la déesse, et dans une perpétuelle chasteté. Par là, il crut punir son fils d'un châtiment qui ne seroit point sévère, mais qu

paroîtroit adouci par une espèce de plaisanterie. Cependant Darius ne le supporta pas avec modération, soit que l'amour qu'il avoit pour Aspasie le lui rendît plus sensible, ou qu'il fût piqué de l'injure et de l'affront qu'on lui faisoit.

Tiribaze, qui s'aperçut du ressentiment qu'il en avoit, l'aigrit encore davantage, cherchant à venger son injure particulière dans celle de Darius; et voici quelle étoit cette injure qu'il avoit reçue. Artaxerxe avoit plusieurs filles; il avoit promis de marier Apama avec Pharnabaze, de donner Rhodogune à Oronte[28], et de faire épouser à Tiribaze Amestris. Il tint parole aux deux premiers, et il trompa Tiribaze; car il épousa lui-même Amestris, et à sa place, il lui promit Atossa qui étoit la plus jeune. Mais il le trompa encore; car devenu passionnément amoureux d'Atossa, il l'épousa lui-même, comme nous l'avons dit.

Ce procédé piqua extrêmement Tiribaze, et lui inspira une haine mortelle pour le roi, non que de son naturel il fût séditieux et porté à la révolte, mais il étoit inconstant, léger et fort étourdi. C'est pourquoi, tantôt élevé aux premières dignités, et tantôt déchu de ce haut degré d'honneur, et méprisé de tout le monde, il ne put supporter sagement ni l'un ni l'autre

de ces deux états ; car honoré, il se rendoit insupportable par sa vanité et par son insolence ; et disgracié, il ne pouvoit encore s'humilier, mais il étoit plus fier et plus hautain que dans sa bonne fortune. Ce fut donc du feu ajouté au feu (*a*) que le commerce que Tiribaze eut avec le jeune prince ; car il lui répétoit sans cesse : « Que ce n'étoit pas un avan-« tage bien considérable que de porter la « pointe de son bonnet droite et relevée, « quand on ne savoit pas chercher les moyens « de relever aussi ses affaires. Vous vous « abusez extrêmement, lui disoit-il, si pen-« dant que votre frère se fait un parti consi-« dérable par le moyen des femmes, et que « votre père, dont l'esprit est affoibli à cause « de son grand âge, change à toute heure de « vues et de sentiments, vous espérez que la « succession à la couronne vous soit bien as-« surée. Artaxerxe qui, pour une petite cour-« tisane grecque, a violé une loi inviolable « parmi les Perses, sera-t-il fidèle à ses pro-« messes dans des choses plus importantes ? Ce « n'est pas la même chose pour Ochus de ne « pas obtenir la couronne, ou pour vous d'en « être dépouillé ; car personne n'empêchera « Ochus de vivre heureux dans l'état de par-« ticulier ; mais quant à vous, après avoir été

(*a*) *Le feu ajouté au feu*, proverbe.

« déclaré roi, c'est une nécessité absolue de « régner, ou de ne plus vivre ». Enfin, ce mot de Sophocle se trouva vrai en cette occasion. « La persuasion du mal est prompte, et « gagne toujours ». Car le chemin qui mène les hommes à ce qu'ils veulent, est un chemin uni et une pente douce, et la plupart veulent le mal à cause de l'ignorance où ils sont du bien qu'ils n'ont jamais éprouvé. D'ailleurs, la grandeur de l'empire, et la crainte que Darius avoit d'Ochus, fournirent à Tiribaze d'autres raisons pour le porter à tout ce qu'il voulut, et la déesse de Cypre ne fournit pas le motif le moins puissant par l'enlèvement d'Aspasie [29]. Darius s'abandonna donc entièrement à Tiribaze, et conspira contre son père. Déjà le nombre des conjurés étoit grand, et l'heure étoit fixée, lorsqu'un eunuque alla découvrir au roi la conspiration, et toutes les mesures qu'on avoit prises; car il étoit parfaitement instruit que les conjurés devoient entrer la nuit dans son appartement, et le tuer dans son lit.

Sur cette dénonciation, Artaxerxe pensa que ce seroit une imprudence de mépriser un si grand danger en négligeant d'approfondir la conjuration; mais que c'en seroit une plus grande encore d'y ajouter foi sans aucune preuve certaine et indubitable. Voici donc

ce qu'il fit pour s'assurer du fait : il commanda à l'eunuque qui lui avoit donné l'avis, de s'attacher à ces conjurés, et de les suivre. Il fit ensuite percer le mur de sa chambre derrière son lit, et y mit une fausse porte, qu'il couvrit d'une tapisserie. A l'heure indiquée par l'eunuque, il attendit sur son lit, et ne se leva qu'après avoir vu les visages de ceux qui venoient sur lui, et les avoir tous parfaitement distingués et reconnus. Quand il vit qu'ils tiroient leurs poignards, et qu'ils s'approchoient de son lit, il leva promptement la tapisserie et se sauva dans la chambre voisine dont il ferma la porte sur lui en appelant au secours. Les conjurés, se voyant découverts, et voyant leur coup manqué, prirent la fuite, et exhortèrent Tiribaze à suivre leur exemple, parce qu'il avoit été reconnu.

Tous se séparèrent et s'enfuirent chacun de leur côté, mais Tiribaze fut surpris et enveloppé par les gardes du roi. Il se défendit courageusement, en tua plusieurs, et enfin il fut porté par terre d'un coup de javeline qu'on lui lança de loin, car on craignoit de l'approcher. Darius fut pris aussi dans sa fuite et mené prisonnier avec ses enfants. Le roi lui donna les juges de son conseil pour lui faire son procès. Il ne voulut ni assister à ce juge-

ment ni se porter pour accusateur; mais il commit d'autres gens pour l'accuser et pour déduire les charges, et commanda aux greffiers d'écrire les avis de chacun des juges, et de les lui apporter. Ils furent unanimes, et Darius ayant été condamné à la mort, les huissiers se saisirent de lui et le menèrent dans une chambre voisine, où l'exécuteur mandé vint avec le rasoir dont il coupoit la gorge aux criminels. Dès qu'il fut entré dans la chambre et qu'il vit Darius, il fut saisi d'horreur, et recula vers la porte, comme n'ayant ni la force ni l'audace de mettre la main sur la personne du roi. Mais les juges qui étoient à la porte de la chambre en dehors, le menacèrent de le faire mourir lui-même, et lui ordonnèrent d'exécuter la sentence sans différer. Il retourna donc sur ses pas, prit Darius par les cheveux, et avec son rasoir il lui coupa la gorge. Il y a d'autres écrivains qui rapportent que Darius fut jugé en présence du roi, et que, quand il se vit convaincu par des preuves qu'il ne pouvoit réfuter, il se prosterna à terre, et demanda grâce au roi avec les prières les plus ardentes; que le roi, transporté de colère, se leva, et qu'ayant tiré son cimeterre, il lui en donna tant de coups, qu'il le tua sur la place. Après cette sanglante exécution, il s'en retourna

dans son palais, adora le soleil, et dit à ceux qui l'avoient accompagné : « Seigneurs Perses, « retournez dans vos maisons faire bonne « chère et vous réjouir, et apprenez à tous « les autres cette bonne nouvelle, que le « grand Oromaze [30] a puni ceux qui avoient « comploté contre moi le plus grand et le « plus impie de tous les crimes ». Voilà quelle fut la fin de cette conspiration.

Depuis ce moment, Ochus se vit au comble de ses espérances par la faveur surtout de la reine Atossa sa sœur. Mais il craignoit encore son frère Ariaspe, qui étoit le seul qui restoit des fils légitimes d'Artaxerxe ; et entre ses frères bâtards, il redoutoit Arsame. Ariaspe n'étoit pas tant à craindre parce qu'il étoit l'aîné d'Ochus, que parce qu'étant doux, simple et humain, tous les Perses le désiroient pour roi : et quant à Arsame, il avoit du sens et de l'entendement, et Ochus étoit bien informé que son père avoit pour lui beaucoup de tendresse. Il leur dressa donc des embûches à l'un et à l'autre ; et comme il étoit naturellement rusé et cruel, il employa sa cruauté contre Arsame, et ses ruses et ses finesses contre Ariaspe. Car connoissant ce dernier simple et crédule, il lui envoyoit tous les jours secrètement des eunuques et des amis particuliers du roi qui lui rapportoient

e prétendues menaces et des propos terribles
u'ils avoient, disoient-ils, entendus de la
ropre bouche du roi, et qui lui faisoient en-
endre que son père avoit résolu de le faire
nourir d'une manière cruelle et ignominieuse.
Ces gens, si artificieusement apostés, allant
ui faire tous les jours, sous le plus grand
ecret, ces faux rapports, et l'assurant que
e roi alloit exécuter sur-le-champ une partie
e ces menaces, et que les autres le seroient
ientôt après, étonnèrent tellement ce mal-
eureux prince, lui inspirèrent une si grande
erreur, et le jetèrent dans un si grand trouble
t dans un tel désespoir, que, ne trouvant
n lui-même aucune ressource, il prépara un
oison mortel, l'avala et se délivra de la
ie.

Le roi, informé de sa mort, le pleura ten-
lrement et en soupçonna la cause; mais sa
rande vieillesse l'empêchant d'en faire la
echerche, et d'avérer le fait, il s'attacha
lavantage à Arsame qui lui devint encore
lus cher, et l'on voyoit clairement que le
oi mettoit en lui toute sa confiance, et lui
lécouvroit tous ses sentiments les plus secrets.
Cette préférence si marquée obligea Ochus à
ne pas différer son entreprise; il gagna Har-
pate, fils de Tiribaze, qui tua ce prince de
a main. Artaxerxe étoit alors si vieux et si

cassé, que la moindre chose étoit capable de le conduire au tombeau. Il ne put donc résister à l'affliction que lui causa la mort d'Arsame; le regret et la douleur l'éteignirent en peu de jours. Il avoit quatre-vingt-quatorze ans, et en avoit régné soixante-deux (*a*). Il passa pour un prince doux, humain et qui aimoit ses peuples; mais ce qui contribua plus que tout à lui donner cette bonne réputation, ce fut la comparaison qu'on fit de lui avec son fils Ochus, qui, par sa cruauté et son naturel sanguinaire, surpassa tous les hommes du monde, même les plus féroces.

(*a*) Diodore de Sicile ne lui donne que quarante-trois ans de règne, et place sa mort à la troisième année de la cent quatrième olympiade, avant Jésus-Christ 362. Liv. xv, c. 93. *A. L. D.*

FIN DE LA VIE D'ARTAXERXE.

NOTES.

1 Dans tous les temps, on a donné aux princes des urnoms tirés non seulement des vices et des vertus le l'âme, mais encore des défauts et des bonnes qualités du corps. Les exemples en sont fréquents. Cet Artaxerxe fut appelé *Longue-main*, parce qu'il avoit ıne main plus longue que l'autre; ou, comme Strabon le prétend dans son quinzième livre, parce qu'il ıvoit les bras si longs que, quand il les étendoit tout le bout, ils touchoient à ses genoux. Ce même Strabon est tombé sur ce sujet dans une grande faute de mémoire, comme Ruauld le lui a reproché; il a dit de Darius ce qu'on n'a jamais dit que d'Artaxerxe; car jamais Darius n'a été appelé *Longue-main*.

2 C'est le sentiment d'Hésychius. « Cyrus, dit-il, « est ainsi appelé du nom du soleil; car les Perses « appellent le soleil, Cyrus ». Les Perses appeloient le soleil, *Cyrus*, comme les Egyptiens *Orus*, c'est-à-dire *seigneur* et *maître*, et les Arabes *Urotalt*, *Dieu de la lumière*. Car on trouve là les vestiges du mot *Cyrus*. Je crois que sur ce mot Persan, les Grecs ont formé leur *κύριος* qui signifie *seigneur*. Il est certain qu'il y a dans la langue grecque beaucoup de mots empruntés des étrangers.

3 Ctésias étoit de Cnide. Il avoit écrit l'histoire de ce qui s'étoit passé en Assyrie et en Perse, *Ἀσσυριακὰ καὶ Περσικὰ*. Plutarque nous apprend ici le caractère de son esprit.

4 Pasargades, ville de Perse que Cyrus-le-Grand bâtit, et à laquelle il accorda de grands priviléges,

parce qu'il avoit défait dans ce lieu-là Astyage, et acquis le royaume par sa victoire. Ptolémée la nomme *Pasagarta*. On trouve encore quelque vestige de ce nom dans celui qu'elle a aujourd'hui ; car, selon le P. Lubin, on la nomme *Darabegerd*, ou, comme les Arabes, *Valasogerd*.

Ibid. Le tombeau de Cyrus étoit dans les jardins du palais de Pasagardes. Aristobule, un des officiers d'Alexandre, et qui avoit écrit l'histoire de ce prince, rapporte l'inscription qu'il dit avoir lue sur ce tombeau : « O homme ! je suis Cyrus, roi d'Asie, qui « acquis aux Perses l'empire de cette contrée sur la-« quelle je régnai ; ne m'envie point ce monument ». V. Strabon, l. xv. *A. L. D.*

[5] Tisapherne lui enleva les principales villes de son gouvernement d'Ionie, à l'exception de Milet qu'il alla assiéger, et ce fut ce qui aida beaucoup à tromper Artaxerxe, qui crut que les levées que Cyrus faisoit étoient contre Tisapherne.

[6] Xénophon, qui devoit bien savoir ce qu'étoit Cléarque, et à quel titre il se trouvoit dans l'armée de Cyrus, dit que Cléarque ayant été banni de Lacédémone, s'étoit retiré auprès de Cyrus, où il avoit acquis une grande considération. Cyrus lui donna une somme considérable avec laquelle il leva des troupes dans la Chersonèse, pour faire la guerre aux Thraces qui habitoient au-dessus de l'Hellespont ; et parce que cette guerre favorisoit les intérêts des Grecs, les villes grecques, voisines de l'Hellespont, fournirent avec plaisir à Cléarque de nouveaux fonds pour entretenir son armée. Ce fut avec ces troupes que Cléarque se rendit auprès de Cyrus, lorsque ce prince, ayant achevé ses autres préparatifs, manda les capitaines et les troupes qu'il entretenoit depuis long-temps sous différents prétextes. Les Lacédémoniens ne donnèrent donc aucun ordre à Cléarque. *A. L. D.*

7 Xénophon, plus croyable en ceci que Plutarque, ne donne à ce retranchement que cinq toises de largeur et trois de profondeur. Mais peut-être que du temps de Plutarque, le nombre de toises étoit marqué différemment dans le texte de Xénophon.

8 Par le rapport des transfuges, l'armée d'Artaxerxe étoit de douze cent mille hommes sous quatre généraux, Tisapherne, Gobrias, Arbaces et Abrocomas; mais ce dernier n'arriva avec ses troupes qu'après la bataille; ainsi Plutarque ne parle ici que de ceux qui se trouvèrent au combat. Il devoit avoir aussi deux cents chariots armés de faux, et il n'en eut que cent cinquante; mais outre cela, il avoit six mille chevaux d'élite qui combattoient devant lui. *Xénoph.*

9 On voit partout des marques de la modestie de Plutarque. Il ne veut pas toucher à la relation que Xénophon a faite de la bataille d'Artaxerxe contre Cyrus, il trouve cette entreprise insensée. On connoît des écrivains qui ne sont pas si scrupuleux ni si timides. Mais pourquoi Plutarque ne raconte-t-il pas cette bataille comme Xénophon, et pourquoi oblige-t-il son lecteur à aller chercher un autre ouvrage pour s'instruire, ou à demeurer sans être instruit? C'est que Xénophon étoit alors entre les mains de tout le monde.

10 Ce reproche que Plutarque fait à Cléarque qui commandoit l'aile droite de Cyrus, mérite d'être examiné. Quand les armées furent en bataille, Cyrus qui passoit le long de la ligne avec Pigrès son truchement et trois ou quatre autres, cria à Cléarque, « qu'il « donnât au milieu où étoit le roi, parce que de là « dépendoit tout le succès du combat ». Mais comme les ennemis étoient en si grand nombre qu'une seule de leurs ailes tenoit tout le front du corps de bataille de Cyrus, et le débordoit, Cléarque craignit d'être enveloppé s'il abandonnoit la rivière, et il lui répon-

dit, « qu'il ne se mît en peine de rien, et qu'il auroit « soin de faire ce qu'il faudroit ». Plutarque accuse donc Cléarque d'avoir fait une grande faute de n'avoir pas suivi l'ordre de son général, et le malheureux succès du combat fait voir que Plutarque a raison. Cependant M. d'Ablancourt veut justifier Cléarque dans sa note sur Xénophon. « Plutarque, dit-il, le « blâme dans la vie d'Artaxerxe, comme s'il avoit « été cause par là de la perte de Cyrus. Mais il n'étoit « pas responsable de l'événement, et savoit bien mieux « la guerre que Plutarque ». Voilà deux mauvaises raisons. Un officier se rend en quelque façon responsable de l'événement, quand il fait tout le contraire de ce que son général lui a ordonné. Cléarque savoit mieux la guerre que Plutarque, je le veux; mais Plutarque la savoit aussi bien que M. d'Ablancourt; et ce qu'il y a de plus fort encore, Cyrus la savoit aussi bien que Cléarque, et il avoit fort bien vu que le succès du combat dépendoit de cette attaque. Les raisons que Plutarque donne de sa censure sont très-solides.

11 Les six mille chevaux qui combattoient devant le roi furent renversés, les troupes qui le suivoient furent mises en désordre, et lui blessé fut obligé de se retirer sur une éminence avec peu de gens. Et c'est de quoi Cléarque ne put s'apercevoir à cause du poste qu'il avoit pris.

12 On sait que Tisapherne étoit un des principaux officiers d'Artaxerxe même. Y en avoit-il un autre de ce nom dans les troupes de Cyrus? Je crois que ce nom est corrompu ici, et qu'il faut rétablir la leçon du manuscrit de la bibliothèque de St.-Germain, où on lit *Satipherne* au lieu de *Tisapherne*.

13 Les rois de Perse avoient des ministres que l'on appeloit *les yeux du roi*; c'étoient ceux qui leur rapportoient tout ce qu'ils avoient vu dans le royaume,

et d'autres qu'ils appeloient *les oreilles du roi*, c'étoient ceux qui leur rapportoient tout ce qu'ils avoient entendu. Car les rois ne peuvent ni tout voir, ni tout entendre par eux-mêmes, et ils ont besoin de secours; c'est pourquoi Aristote loue cet usage dans le seizième chapitre du troisième livre de sa *République*. « Il est peut-être absurde, dit-il, de penser qu'un « homme seul voie mieux avec deux yeux, qu'il en- « tende mieux avec deux oreilles, et qu'il agisse mieux « avec deux pieds et deux mains, que plusieurs avec « lui. C'est pourquoi aussi nous voyons que les mo- « narques se font plusieurs yeux, plusieurs oreilles, « plusieurs pieds et plusieurs mains, et que ceux qui « sont affectionnés et à eux et à leur royaume, ils les « associent à leur empire, etc. ». Aristophane ne laisse pas de plaisanter sur ce titre d'*œil du roi*, dans ses *Acharnenses*, act. j, scène 2 et 3.

14 Xénophon, dans le second livre de la retraite des dix mille, écrit qu'Artaxerxe envoya aux Grecs des hérauts, et avec eux Phaylle, qui étoit Grec et qui faisoit profession de savoir fort bien l'art militaire; mais il ne dit pas un mot de Ctésias. Aussi n'étoit-ce pas l'emploi d'un médecin.

15 Xénophon, dans son second livre, raconte en détail tout ce qui se passa à l'entrevue de Cléarque et de Tisapherne, et l'infidélité de ce dernier. Cléarque étant allé à la tente de Tisapherne avec quatre officiers principaux et vingt capitaines, on fit entrer Cléarque avec ses quatre officiers, qui furent aussitôt arrêtés, et on tailla en pièces les vingt capitaines. Ensuite le roi fit couper la tête à Cléarque et aux officiers, excepté Menon.

16 Il n'y a personne qui, en lisant ce passage, ne souhaite de savoir quelle étoit cette danse de Caryatides, qui étoit gravée sur l'anneau de Cléarque. Pausanias nous l'explique parfaitement dans ses *La-*

coniques, où il dit qu'en descendant du lieu appelé Hermès par le grand chemin, le troisième détour qu'on trouve à droite mène au bourg de Carya et au temple de Diane; car tout ce lieu de Carya est consacré à Diane et aux nymphes; que dans la place qui est devant le temple, il y a une statue de Diane Caryatide; que les filles des Lacédémoniens vont tous les ans danser autour de cette statue, à la manière du pays. Il est aisé de voir que cette danse de Caryatides gravée sur l'anneau de Cléarque, n'est autre qu'une danse de ces filles de Lacédémone. Lucien, dans son traité de la danse, parle de cette danse qu'on apprenoit dans la ville de Carya, et qui lui étoit particulière, comme nous voyons encore des pays qui ont certaines danses célèbres nées chez eux.

17 M. Huet, ancien évêque d'Avranches, et un des plus savants hommes de l'Europe, croit que ce nom de *Betitaras* est le même que celui de *Belitasar* ou *Baltasar*, fort usité en Perse; et que celui de *Melantas*, que Ctésias donne à ce même homme, est encore le même, mais corrompu. *Démonst. Évang.*, p. 224.

18 « Elles ne mangeoient que des mêmes viandes « et des mêmes morceaux ». C'est ainsi, à mon avis, qu'il faut traduire ces mots du texte, *τοῖς αὐτοῖς σιτίοις καὶ ἀπὸ τῶν αὐτῶν ἐχρῶντο*, et non pas, « mangeoient des mêmes viandes, et étoient servies par « les mêmes officiers ». Car de se faire servir par les mêmes officiers, ce n'étoit pas une précaution bien sûre contre le poison. Parmi ces officiers, n'y en pouvoit-il pas avoir un qui auroit été gagné? Non seulement elles mangeoient des mêmes viandes, cela ne paroissoit pas encore assez sûr, mais elles mangeoient des mêmes morceaux qu'elles partageoient, la suite même le prouve.

19 Les Lacédémoniens avoient envoyé en Asie

imbron peu de temps après la bataille d'Artaxerxe stre Cyrus, et Thimbron ayant reçu le renfort des ecs qui revenoient de Perse à la fin de l'hiver, eva quelques villes à Tisapherne. Ils envoyèrent rcyllidas l'année suivante, l'an 398 avant l'ère rétienne. Enfin, quatre ans après, Agésilas passa Asie, où il se signala par de grands exploits.

[1]0 C'est un beau trait que Plutarque lâche ici itre Antalcidas. En effet, il méritoit de recevoir telle couronne, qui étoit la marque du luxe et la mollesse des Perses, puisqu'il avoit eu la lâcheté se moquer en public de la sévérité de Sparte, et fouler aux pieds la décence et l'honnêteté. Antalas en dansant imitoit la sévérité de Léonidas et de llicratidas pour les tourner en ridicule; ce qui ne avoit pas manquer de faire un très-grand plaisir aux rses, qui voyoient un Spartiate se moquer de tout qu'il y avoit de plus respectable dans son pays, exposer à la risée publique deux hommes considéoles qui étoient les plus grands ennemis des Barres et de leur faste.

[1]1 Par cette réponse, Agésilas veut éloigner l'idée nfériorité que le mot de cet inconnu donnoit de sédémone; car ce sont ordinairement les vaincus i prennent les mœurs et les manières des vainqueurs. C'est sur cela qu'est fondée cette réponse, i ne seroit ni juste ni fière autrement.

[1]2 Les Thébains, sous la conduite d'Epaminondas le Pélopidas, défirent les Lacédémoniens commani par Cléombrotus qui fut tué dans le combat. Cela iva la seconde année de l'olympiade cij, l'an 369 int l'ère vulgaire, quatorze ans après la paix d'Ancidas dont il vient de parler. C'est pourquoi il dit ntôt après.

[1]3 Voici encore une marque de la mollesse des

Perses. Ils trouvoient les Grecs très-grossiers et très-mal-adroits à faire un lit. Et assurément ils n'étoient pas bien couchés. C'est pourquoi Agamemnon dit dans le premier livre de l'Iliade, « qu'il gardera Chryséis dans son palais, afin qu'elle ait soin de son « lit », à quoi les Asiatiques étoient fort entendus.

[24] Il n'y a peut-être jamais eu d'exemple d'un si long voyage fait en litière ; car il y a loin de la cour du roi jusqu'à la mer. Plutarque, qui a écrit toute cette histoire dans la vie de Pélopidas, nous apprend que ces porteurs reçurent du roi quatre talents.

[25] Le mot ἵππων, *chevaux*, m'est suspect. Envoyoit-on des chevaux au temple de Junon? Et pourquoi faire? Etoit-ce pour des sacrifices? Mais on n'immoloit point de chevaux à Junon. D'ailleurs, pourquoi mettre des chevaux parmi l'or, l'argent, les étoffes de pourpre? Je crois qu'au lieu d'ἵππων, il faut lire λίθων, *des pierres précieuses* ; car puisqu'on envoyoit de tous côtés de l'or, de l'argent, de riches étoffes, il ne faut pas douter qu'on n'envoyât aussi des pierreries.

[26] Comment Darius pouvoit-il avoir cet âge? Plutarque, dans un autre endroit, l'appelle νεανίσκον, *un jeune homme*. On n'appelle pas *jeune* un homme de cinquante ans. Au lieu de πεντηκοστὸν, il faut lire πέμπτον καὶ εἰκοστὸν, comme dans un manuscrit, *qui étoit dans sa vingt-cinquième année*.

[27] Justin écrit qu'il la fit prêtresse du soleil. Cette Diane, que Plutarque appelle *Anitis*, est appelée par Pausanias *Anaitis*. Et il dit que les Lydiens ont chez eux un temple de Diane Anaitis. Ἀρτέμιδος Ἀναίτιδος.

[28] Ce fut cet Oronte, gendre d'Artaxerxe, qui

ayant été ensuite disgracié et privé de ses états, dit ce bon mot, « Que les favoris des princes ressembloient proprement aux doigts de la main de ceux « qui comptent »; car comme ils les font valoir tantôt un, et tantôt dix mille, ainsi ces favoris peuvent un jour tout, et le lendemain ils ne peuvent rien.

29 Plutarque veut dire que l'amour contribua encore plus que l'ambition et que la vengeance au parti que prit Darius. Cet endroit est si élégant et si poétique, que je ne doute pas que Plutarque ne se soit servi ici de l'expression de quelque poète, comme il l'a fait souvent sans que l'on s'en soit aperçu.

30 Outre le soleil, que les Perses adoroient comme un dieu, ils reconnoissoient deux autres dieux; l'un, principe du bien, qu'ils appeloient Oromaze; et l'autre, principe du mal, qu'ils nommoient Arimanius. On peut voir le traité de Plutarque *d'Isis et d'Osiris.*

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

NEW YORK FREE
CIRCULATING
LIBRARY.



ARATUS.

Amyot, Edition 1587.

ARATUS.

L me semble, mon cher Polycrate, que le hilosophe Chrysippe, choqué du mauvais ens qu'il trouvoit dans un ancien proverbe, pris la liberté de le changer; car il le raporte, non tel qu'il est, mais tel qu'il a cru u'il devoit être, et comme le voici: « Qui est-ce qui loue son père, mieux que l'en« fant heureux? » Mais Dionysodore de Tréène le reprend sur cela, et raccommodant e proverbe, il le rend dans ces propres termes: « Qui est-ce qui louera son père, mieux que « l'enfant malheureux? » Il ajoute que ce proverbe est fait pour fermer la bouche à ceux qui n'ayant aucun mérite, ni aucune vertu en eux-mêmes, se parent des vertus de leurs ancêtres, et sont toujours à les louer. Mais « pour ceux en qui éclate naturellement la « générosité de leurs pères », pour me servir des termes de Pindare, comme on le voit en vous, qui conformez toute votre vie au plus parfait des modèles que vos aïeux vous ont laissé, c'est une grande félicité de se souvenir toujours des gens de bien qui ont été dans leur famille, d'entendre rapporter leurs grandes

actions, et de les raconter eux-mêmes. Car faute de biens qui leur soient propres, ils ne font pas dépendre leur réputation de ces louanges étrangères; mais en ajoutant leurs bonnes actions à celles de leurs ancêtres, ils les bénissent et les louent, non seulement comme les auteurs de leur race, mais encore comme les modèles de leur vie. C'est pour cela que je vous envoie la vie que je viens d'écrire d'Aratus votre concitoyen, et l'un de vos aïeux, que vous ne déshonorez en aucune manière, soit que l'on contemple la gloire que vous vous êtes acquise, soit que l'on considère la puissance à laquelle vous vous êtes élevé. Et si je vous l'envoie, ce n'est pas que je ne sois bien persuadé que vous avez pris tout le soin possible de vous instruire mieux que personne de tout ce qu'il a fait de beau, mais c'est afin que vos enfants, Polycrate et Pythoclès, soient nourris et élevés parmi ces grands exemples domestiques, en lisant eux-mêmes et en entendant dire tout ce qu'ils doivent imiter. Car c'est le propre d'un homme amoureux de lui-même, et nullement amoureux de l'honnêteté et de la vertu, de se croire plus parfait que les autres.

Après que l'aristocratie pure et véritablement dorienne [1] eut été détruite à Sicyone, comme une harmonie qui tombe dans le dé-

ordre et la confusion, et qu'elle eut fait place aux séditions et à toute la furieuse ambition des harangueurs du peuple, cette ville se vit travaillée de maux et de troubles horribles. Elle ne fit que changer tous les jours de tyrans, jusqu'à ce que les citoyens eurent élu pour leurs premiers magistrats Clinias et Timoclidas, les deux personnages qui avoient le plus de réputation et la plus grande autorité dans la ville. Déjà, sous leur administration, le gouvernement paroissoit se rétablir et prendre une meilleure forme, lorsque Timoclidas vint à mourir. Abantidas, fils de Paséas, profitant de cette occasion pour s'emparer de la tyrannie, tua Clinias, et chassa, ou fit mourir tous les parents et tous les amis de ce magistrat. Il cherchoit aussi son fils Aratus qui n'avoit que sept ans, pour le faire périr. Mais parmi le trouble et le désordre dont la maison étoit pleine quand le père fut tué, cet enfant se déroba avec ceux qui prirent la fuite, et errant par la ville, saisi de frayeur et sans aucun secours, il entra par hasard sans être vu dans la maison d'une femme, nommée Soso, qui étoit sœur d'Abantidas, mais qui étoit mariée à Prophantes, frère de Clinias. Cette femme, naturellement généreuse, et d'ailleurs persuadée que c'étoit sous la conduite de quelque dieu que cet enfant s'étoit

réfugié chez elle, le cacha avec grand soin, et la nuit venue, elle l'envoya secrètement à Argos.

Aratus, sauvé de cette manière et échappé de ce grand danger, sentit dès ce moment s'allumer en lui la haine la plus violente et la plus vive contre les tyrans, et elle s'augmenta toujours avec l'âge. Il fut élevé avec grand soin chez les hôtes et les amis de son père. Devenu grand et robuste, il s'adonna aux exercices de la palestre, avec tant de succès, qu'il combattit aux cinq sortes d'exercices qu'on appelle du pentathle, et y fut couronné. Aussi reconnoît-on dans ses statues une figure d'athlète, et à travers l'air majestueux et grave qui éclate sur son visage, on démêle la voracité et le hoyau d'un champion [1]. De là vint qu'il s'attacha moins à l'éloquence qu'il ne convenoit à un homme d'état, quoiqu'il y en ait qui prétendent qu'il a été plus éloquent que beaucoup de gens n'ont cru, et qui en jugent par les mémoires qu'il a laissés, et qu'il composa à la hâte au milieu d'une infinité d'autres occupations, et dans les termes les plus ordinaires et les moins recherchés.

Quelque temps après, Dinias et Aristote le dialecticien, dressèrent des embûches à Abantidas, qui ne manquoit pas de se trou-

ner tous les jours aux conversations et aux disputes qu'ils avoient ensemble dans la place publique, et de disputer même avec eux, car ils lui en avoient inspiré le goût pour trouver l'occasion d'exécuter leur projet, et ils le tuèrent. Après la mort d'Abantidas, son père Paséas prit sa place, et Nicoclès l'ayant tué en trahison, s'empara à son tour de la tyrannie. On dit que ce Nicoclès ressembloit parfaitement de visage à Périandre, fils de Cypselus, comme Oronte le Perse ressembloit à Alcméon, fils d'Amphiaraüs, et comme ressembloit au grand Hector ce jeune Lacédémonien, qui, selon le rapport de Myrsilus, fut écrasé par la foule des gens que la curiosité attira pour le voir dès que le bruit en fut répandu.

Nicoclès, après avoir régné quatre mois, pendant lesquels il fit de grands maux à sa ville, se vit sur le point d'être dépossédé par les Etoliens qui lui avoient dressé des embûches. Aratus commençoit alors à entrer dans l'âge d'homme, et il étoit déjà en grande considération, tant à cause de sa naissance, que de son courage. On ne remarquoit en lui rien de petit, rien de lâche; il avoit une gravité au-dessus de son âge, accompagnée de beaucoup d'ardeur et d'un sens ferme et rassis. Ces qualités qui étoient connues, fai-



ARATUS.

Amyot, Edition 1587.

ARATUS.

Il me semble, mon cher Polycrate, que le philosophe Chrysippe, choqué du mauvais sens qu'il trouvoit dans un ancien proverbe, a pris la liberté de le changer; car il le rapporte, non tel qu'il est, mais tel qu'il a cru qu'il devoit être, et comme le voici : « Qui « est-ce qui loue son père, mieux que l'en« fant heureux? » Mais Dionysodore de Trézène le reprend sur cela, et raccommodant le proverbe, il le rend dans ces propres termes : « Qui est-ce qui louera son père, mieux que « l'enfant malheureux? » Il ajoute que ce proverbe est fait pour fermer la bouche à ceux qui n'ayant aucun mérite, ni aucune vertu en eux-mêmes, se parent des vertus de leurs ancêtres, et sont toujours à les louer. Mais « pour ceux en qui éclate naturellement la « générosité de leurs pères », pour me servir des termes de Pindare, comme on le voit en vous, qui conformez toute votre vie au plus parfait des modèles que vos aïeux vous ont laissé, c'est une grande félicité de se souvenir toujours des gens de bien qui ont été dans leur famille, d'entendre rapporter leurs grandes

pour reconnoître la muraille, résolu, pour peu qu'il vît jour à entreprendre la chose secrètement et à s'en tirer par un seul péril, de hasarder le tout pour le tout, plutôt que de prendre la voie d'une longue guerre, et d'engager plusieurs combats contre le tyran, lui qui n'étoit que simple particulier.

Les deux esclaves qui étoient partis avec Xénoclès, étant revenus après avoir pris la hauteur de la muraille, rapportèrent que cet endroit n'étoit naturellement ni inaccessible, ni même difficile, mais que l'approche en étoit dangereuse, parce qu'on ne pourroit se cacher à cause de quelques chiens d'un jardinier du voisinage, qui étoient fort petits, mais très-ardents, et qu'on ne pouvoit adoucir, ni apprivoiser. Aratus mit d'abord la main à l'œuvre. Il leur fut aisé de faire provision d'armes sans donner aucun soupçon, car alors chacun marchoit armé à cause des brigandages qui se commettoient dans le pays, et des courses qu'on faisoit les uns sur les autres. Euphranor, un des bannis, put faire aussi des échelles à la vue de tout le monde, son métier de charpentier lui en donnant le moyen sans le rendre suspect. Les amis qu'Aratus avoit à Argos lui donnèrent des hommes, ceux qui avoient le moins de domestiques en fournirent dix; il en arma trente des siens,

et il acheta quelques-uns des bandits dont Xénophilus étoit le premier chef, et leur fit entendre qu'on les menoit à Sicyone pour enlever les haras du roi : la plupart furent envoyés par différents chemins à la tour de Polygnotus (*a*), où ils eurent ordre de l'attendre. Il fit prendre les devants à Caphésias et à quatre autres, qui, en équipage de voyageurs, devoient arriver tard chez le jardinier, comme des étrangers que la nuit avoit surpris, et après s'être logés chez lui, l'enfermer avec ses chiens ; car il n'y avoit point d'autre chemin pour approcher de la muraille. Ils mirent dans des paniers les échelles qui étoient démontées, et les chargèrent sur des chariots qu'ils firent partir devant eux.

Sur ces entrefaites arrivèrent à Argos quelques espions que le tyran Nicoclès y envoyoit, et le bruit se répandit qu'ils se promenoient secrètement dans la ville pour observer Aratus. Le lendemain au point du jour, Aratus parut sur la place publique, et fut long-temps à s'entretenir avec ses amis ; ensuite il entra dans le Gymnase, s'exerça, se fit frotter d'huile, et emmenant de la palestre quelques-uns des jeunes gens qui avoient coutume de boire et de se divertir avec lui, il s'en retourna dans

(*a*) Cette tour étoit située entre Argos et Néméa.

sa maison. Quelques moments après, on vit plusieurs de ses domestiques traverser la place; l'un portoit à la main des couronnes de fleurs, celui-ci achetoit des flambeaux, et celui-là s'entretenoit avec des musiciennes, qui alloient ordinairement chez lui chanter et jouer des instruments pendant ses repas. Cette conduite trompa les espions, qui, en riant, se disoient les uns aux autres: « Vraiment on voit « bien qu'il n'y a rien de plus timide qu'un « tyran, puisque Nicoclès même, qui est « maître d'une si grosse ville et environné « d'une si grande puissance, ne laisse pas de « redouter un jeune homme, qui dépense en « voluptés et en festins en plein jour, le peu « de bien qui lui reste pour s'entretenir dans « son exil », et après ces faux raisonnements, ils se retirèrent.

Aratus, à peine sorti de table, partit d'Argos, et alla trouver les soldats qui l'attendoient à la tour de Polygnotus. Dès qu'il les eut joints, il les mena à Némée (a), où il déclara à la plupart le dessein qu'il avoit formé. Il commença par les exhorter et par leur faire de grandes promesses; et après leur avoir donné pour mot *Apollon très-favorable*, il les mena droit à Sicyone, hâtant le pas à mesure que la lune penchoit vers son coucher; et

(a) Ville sur le chemin d'Argos et Sicyone.

s'arrêtant de même pour ne pas la devancer, pour jouir de sa clarté pendant sa marche, et pour n'arriver à la maison du jardinier, voisine de la muraille, que lorsqu'elle seroit couchée. Caphésias vint à sa rencontre près de là, et lui dit qu'il n'avoit pu se rendre maître des chiens, parce que quand il étoit arrivé, ils étoient déjà lâchés, mais qu'il avoit enfermé le jardinier. Cela fit perdre courage à la plupart de ses gens, jusque-là qu'ils le pressoient d'abandonner son entreprise et de s'en retourner. Mais il les rassura, leur promettant qu'il les rameneroit si les chiens leur causoient trop d'inquiétude.

En même temps il fit marcher en avant ceux qui portoient les échelles, sous la conduite d'Ecdelus et de Mnasithéus, et les suivit à petits pas. Les chiens aboyoient très-fort, et suivoient à la piste ceux qui marchoient avec Ecdelus; cependant ils approchèrent de la muraille, et plantèrent leurs échelles en toute sûreté. Les premiers commençoient déjà à monter, lorsque la garde qui devoit être relevée le matin, marchoit pour achever sa ronde, et passa devant eux avec une clochette (*a*), quantité de torches allumées et un grand bruit, car la garde étoit forte. Les gens d'Ecdelus entendant ce bruit si près d'eux,

(*a*) Cette petite cloche étoit faite pour reconnoître

se tapirent sur leurs échelles comme ils étoient; de sorte qu'ils purent assez facilement s'empêcher d'être aperçus. Mais la garde du matin qui s'avançoit pour relever l'autre, les mit dans un très-grand péril. Néanmoins comme elle passa sans les découvrir, Ecdelus et Mnasithéus, échappés de ce danger, montèrent les premiers sur la muraille, et s'étant emparés du chemin à droite et à gauche, ils envoyèrent Technon à Aratus pour lui dire de se presser.

Il n'y avoit pas une grande distance depuis le jardin jusqu'à la muraille et à la tour où l'on tenoit un grand chien de chasse pour faire le guet. Ce chien ne sentit pas l'approche des gens d'Aratus, soit qu'il fût naturellement paresseux et lâche, soit qu'il se fût trop fatigué le jour. Mais les petits chiens du jardinier aboyant d'en bas, le réveillèrent. Il leur répondit d'abord par un aboi sourd et peu marqué; mais quand ces gens passèrent près de sa tour, il se mit à japper de toute sa force; de sorte que tous les environs retentissoient de ses abois, et que la sentinelle qui étoit au-delà demanda à haute voix au veneur, « après « qui son chien aboyoit avec tant d'acharne-

si les sentinelles veilloient. Les factionnaires étoient obligés de héler de loin, lorsqu'ils en entendoient le son. *A. L. D.*

« ment, et s'il n'y avoit pas quelque chose « de nouveau et d'extraordinaire». Le veneur répondit de sa tour, «qu'il n'y avoit rien dont il « dût être en peine, et que c'étoient les torches « des gardes et le son de la clochette qui irri« toient son chien et le faisoient aboyer».

Cette réponse encouragea les soldats d'Aratus plus que toute autre chose; car ils crurent que le veneur vouloit les cacher, parce qu'il étoit d'intelligence avec Aratus; et ils s'imaginèrent qu'il y en avoit encore beaucoup d'autres dans la ville qui étoient de la conjuration. Mais quand ils furent tous au pied de la muraille, et qu'ils voulurent monter, le danger devint très-grand, l'affaire tirant en longueur parce que les échelles plioient, à moins qu'ils ne montassent tout doucement et un à un. Cependant l'heure les pressoit; car déjà les coqs commençoient à chanter, et les gens de la campagne, qui avoient coutume de porter tous les matins leurs denrées au marché, alloient bientôt arriver. Aratus donc, après s'être fait précéder par quarante de ses soldats, se hâta de monter. Il en attendit encore un petit nombre de ceux qui étoient en bas, et se mettant à leur tête, il marcha au palais du tyran, dont les gardes passoient la nuit sous les armes; il tombe sur eux à l'improviste, les prend tous prisonniers sans en

tuer un seul, et envoie sur-le-champ presser tous ses amis de sortir de leurs maisons et de le venir joindre. Comme ils accouroient de tous côtés, le jour parut et le théâtre se trouva plein d'une foule de peuple, qu'un bruit obscur répandu par la ville avoit attirée, et qui ne savoit encore rien de certain de tout ce qui s'étoit passé, jusqu'à ce qu'un héraut s'avançant au milieu de l'assemblée, se mit à crier « qu'Aratus, fils de Clinias, appeloit les citoyens « à la liberté ». Alors, persuadés que ce qu'ils attendoient depuis si long-temps étoit arrivé, ils courent en foule au palais du tyran, et y mettent le feu. En un moment le palais fut embrasé, et la flamme s'éleva si fort et si haut, qu'elle fut vue jusqu'à Corinthe, dont les habitants, étonnés et ne sachant ce que ce pouvoit être, furent sur le point de marcher au secours des Sicyoniens. Le tyran se sauva, et sortit de la ville par quelques conduits souterrains. Les soldats éteignirent le feu avec les habitants, et pillèrent le palais. Aratus ne se mit pas en peine d'empêcher ce pillage, et faisant prendre tout ce qui resta des richesses des tyrans, il le fit mettre en commun pour le partager à tout le peuple.

Il n'y eut pas un seul homme de tué ni de blessé de tous ceux qui escaladèrent la ville, ni même des ennemis, la fortune ayant pris

in de conserver cette action pure et nette
u sang des citoyens. Aratus rappela tous
eux qui avoient été bannis par Nicoclès, au
ombre de quatre-vingts, ainsi que ceux qui
avoient été par les autres tyrans, et qui n'é-
oient pas moins de cinq cents. Ces derniers
voient été errants et vagabonds fort loin de
eur pays pendant cinquante années. Ces gens
tant donc revenus fort misérables, ren-
rèrent aussitôt en possession des biens qu'ils
voient eus, et retournèrent dans leurs mai-
ons et dans leurs terres; ce qui jeta Aratus
lans un très-grand embarras. Car au-dehors
l voyoit qu'Antigonus jetoit un œil d'envie
ur sa ville, et cherchoit les moyens de s'en
emparer depuis qu'elle étoit libre, et au-dedans
l la voyoit pleine de trouble et de sédition[3].
C'est pourquoi prenant le meilleur parti dans
a conjoncture délicate où il se trouvoit, il la
oignit à la ligue des Achéens. Quoique les Si-
cyoniens fussent Doriens d'origine, ils prirent
pourtant très-volontiers le nom et le gouver-
nement des Achéens, qui véritablement n'a-
voient alors ni beaucoup de considération,
ni une grande puissance. Ils n'occupoient la
plupart que de très-petites villes, leur pays
n'étoit ni bon ni riche, et ils habitoient le
long d'une côte (a) sans ports ni abris, et toute

(a) De la côte occidentale du Péloponèse.

bordée de grandes roches, entre lesquelle
la mer entroit dans le continent. Mais tou
foibles qu'ils étoient, ils furent ceux qui firen
le mieux voir que les forces des Grecs son
invincibles toutes les fois qu'ils ont de l'ordr
et de la discipline, qu'ils demeurent bie
unis, et qu'ils sont conduits par un général qu
a de la sagesse et de l'expérience. En effet
ces mêmes Achéens, qui n'étoient qu'une très
petite partie des Grecs d'autrefois, et qu
tous ensemble n'avoient alors que la puissanc
d'une ville passablement bonne, parvinren
cependant, en prenant toujours de bons con
seils, en demeurant unis, et en ne portan
point envie à celui qui étoit le premier en
vertu, mais en lui obéissant et en le suivant
parvinrent, dis-je, non seulement à se main-
tenir libres au milieu de tant de villes, de tan
de puissances redoutables et de tant de tyrans
mais encore à affranchir et à sauver la plu-
part des Grecs.

Quant aux mœurs d'Aratus, il étoit natu-
rellement honnête, magnanime, plus attenti
à l'intérêt commun qu'au sien propre, impla
cable ennemi des tyrans, et il n'avoit jamai
pour sa haine ni pour son amitié d'autre règle
que l'utilité publique. De là vint qu'il ne parut
pas ami aussi bon et aussi parfait, qu'ennemi
doux et humain; car il varioit souvent dans

es sentiments, mais toujours pour le bien de
'état. En un mot, les nations, les commu-
nautés, les villes et les assemblées de théâtre,
publioient toutes d'une commune voix qu'A-
ratus n'aimoit que ce qui étoit beau et hon-
nête, que véritablement pour les guerres ou-
vertes et les batailles rangées, il étoit timide
et défiant, mais que pour exécuter des desseins
secrets, pour en dérober la connoissance à
l'ennemi, pour surprendre des villes et des
tyrans, c'étoit le plus hardi et le plus rusé de
tous les hommes 4. De là vint qu'après avoir
exécuté des entreprises très-difficiles où il n'y
avoit nulle apparence de succès, dans les-
quelles il montra beaucoup de courage et
d'audace, il en manqua beaucoup d'autres
qui n'étoient pas moins considérables, et qui
paroissoient très-possibles, et il les manqua
par trop de timidité et de précaution. Car
comme parmi les animaux on en trouve qui
voient clair pendant les ténèbres de la nuit
et qui sont comme aveugles le jour, la séche-
resse et la subtilité de l'humeur aqueuse de
leurs yeux ne pouvant supporter la lumière,
de même parmi les hommes les plus courageux
et les plus hardis, on en voit qui se démentent
naturellement, et qui perdent courage dans
les dangers où il faut aller en plein jour et à

découvert, et qui au contraire s'assurent et montrent une audace étonnante dans les occasions secrètes et dérobées. Cette inégalité dans les naturels, d'ailleurs les plus excellents, vient de ce que leur raison n'est pas éclairée par les préceptes de la philosophie [5], et que la nature seule, sans le secours de la science, y produit la vertu comme un fruit sauvage qui vient de lui-même sans être cultivé [6]. Mais quant à cette question, elle pourra être mieux éclaircie et décidée par les exemples.

Aratus, après s'être engagé et avoir engagé sa ville dans la ligue des Achéens, servit dans la cavalerie, et se fit extrêmement aimer de ses généraux par son obéissance ; car quoiqu'il eût infiniment contribué de sa part à la communauté, en y apportant sa propre réputation et toutes les forces de sa patrie, cependant il se montroit en tout aussi soumis que le moindre soldat à celui qui étoit élu général des Achéens, soit qu'il fût de la ville de Dyme, ou de celle de Tritta, ou de quelqu'autre plus petite encore. Le roi d'Egypte lui envoya un présent de vingt-cinq talents (*a*), qu'il accepta et distribua sur l'heure aux ci-

(*a*) Environ 123,457 fr. Ce roi d'Egypte est Ptolémée Philadelphe, auquel Evergète premier succéda. *A. L. D.*

toyens pauvres, pour subvenir à leurs nécessités, et pour leur aider à délivrer les prisonniers.

Comme les bannis, qui étoient de retour, se rendoient très-difficiles et importunoient extrêmement ceux qui étoient en possession de leurs biens, et que par là Sicyone se trouvoit à la veille de son entière ruine par une guerre civile, qui étoit inévitable, Aratus, qui ne voyoit d'autre ressource pour elle que l'humanité et la libéralité de Ptolémée, résolut de fournir tout l'argent nécessaire pour apaiser les bannis, et pour terminer tous ces différents. Il alla donc s'embarquer à Méthone, au-dessus du cap de Malée (*a*), dans l'espérance que de là il iroit tout droit en Egypte. Mais il eut le vent si contraire, et la mer étoit si haute et si irritée, que le pilote s'abandonnant aux flots fut jeté hors de sa route, et n'aborda qu'avec beaucoup de peine à Adria (*b*), ville ennemie; car elle étoit entre les mains d'Antigonus (*c*), qui y avoit une forte garnison. Pour l'éviter, Aratus se

(*a*) Malée, promontoire de la Laconie. *A. L. D.*

(*b*) Il n'y a point dans ce pays de ville de ce nom; c'est vraisemblablement l'île d'Andros, qui est vis-à-vis de l'Eubée. *A. L. D.*

(*c*) Antigonus Gonatas, auquel Démétrius succéda. *A. L. D.*

hâta de descendre ; et laissant son vaisseau, il s'éloigna le plus qu'il put de la mer, n'ayant avec lui qu'un de ses amis, nommé Timanthe; et s'étant jetés tous deux dans un lieu plein de bois, ils y passèrent la nuit fort mal à leur aise. A peine étoit-il sorti du vaisseau, que le commandant de la garnison survint pour le chercher ; mais les domestiques d'Aratus, à qui leur maître avoit fait la leçon, le trompèrent et lui dirent qu'il avoit pris précipitamment la fuite pour se rendre en Eubée. Le commandant fit donc déclarer ennemi et de bonne prise le vaisseau, et le retint avec les domestiques d'Aratus et tout ce qui étoit dedans. Quelques jours après, comme Aratus étoit dans une perplexité si grande, qu'il ne savoit que faire ni que devenir, il lui arriva un très-grand bonheur; un vaisseau romain relâcha par hasard, près du lieu où il se tenoit, tantôt se cachant et tantôt épiant s'il ne découvriroit rien qui pût lui être favorable. Ce vaisseau alloit en Syrie; Aratus fit tant auprès du patron, qu'il le recut, et promit de le porter jusqu'en Carie. Mais Aratus ne se trouva pas dans un moindre péril à cette seconde traversée qu'à la première; car il essuya une furieuse tempête.

Il fut long-temps à passer de Carie en Egypte, et en arrivant il eut une longue au-

ience du roi, qui depuis long-temps étoit ıvorablement disposé pour lui, parce que ɩratus lui avoit fait sa cour, en lui envoyant ɔuvent des portraits, des tableaux et autres uriosités de la Grèce. Aratus, qui avoit beauoup de goût et savoit apprécier ces raretés, assembloit tout ce qu'il pouvoit trouver des ɩlus grands maîtres, principalement de Pamɩhilus et de Mélanthus 7, et l'envoyoit au roi. ɩicyone étoit encore alors en grande réputaion pour les arts, et pour la peinture surtout ɩui passoit pour y avoir conservé toute son ıncienne beauté sans la moindre altération; le sorte qu'Apelle, déjà admiré de tout le nonde, alla à Sicyone, et s'attacha à ces leux peintres, à qui il donna un talent (*a*), moins pour apprendre d'eux la perfection de l'art, que pour participer à leur grande réputation. Aussi, dès qu'Aratus eut rendu la liberté à sa ville, il effaça tous les portraits des tyrans; mais quand il vint à celui d'Aristratus, qui avoit régné du temps de Philippe, il balança long-temps s'il l'effaceroit; car il avoit été peint par tous les disciples de Mélanthus, qui l'avoient représenté debout sur un char de victoire, et Apelle lui-même y

(*a*) 4,938 fr. 27 cent. *A. L. D.*

avoit mis la main, comme le rapporte Polémon (*a*) le géographe.

Cet ouvrage étoit si merveilleux, qu'Aratus se laissa enfin toucher à la beauté de l'art; mais bientôt après, emporté par la haine qu'il avoit pour les tyrans, il ordonna qu'on l'effaçât. On dit que le peintre Néalces [8], qui se trouva présent quand il donna cet ordre, demanda grâce pour ce tableau, les larmes aux yeux; et voyant qu'il ne pouvoit l'obtenir, il lui dit: « Aratus, il faut toujours faire la « guerre aux tyrans, et jamais à leurs por« traits. Mais au moins épargnons le char et « la victoire, et je m'en vais tout à-l'heure « vous faire voir Aristratus qui abandonnera « son tableau ». Aratus lui en ayant donné la permission, Néalces effaca la figure d'Aristratus, et à la place il mit une palme, sans oser y ajouter autre chose; mais on dit que les pieds d'Aristratus demeurèrent cachés au fond du char.

Ce goût pour la peinture avoit déjà mis Aratus dans les bonnes grâces de Ptolémée; mais, après que ce prince eut goûté les charmes de sa conversation, il l'aima encore davantage, et lui donna pour sa ville cent cin-

(*a*) Polémon avoit fait un traité sur les tableaux de la ville de Sicyone. *A. L. D.*

quante talents (*a*). Aratus en emporta d'abord quarante avec lui en partant pour le Péloponèse ; et le roi ayant partagé les autres en différents paiements, les envoya ensuite par parties aux termes marqués. C'étoit donc une grande et belle action à Aratus d'avoir obtenu pour ses concitoyens une somme si considérable, lorsqu'il n'y avoit rien de plus commun que de voir des capitaines et des harangueurs du peuple, pour de bien moindres sommes qu'ils recevoient des rois, vendre, livrer et assujettir leurs villes ; mais ce qu'il y eut encore de plus glorieux pour lui, c'est que, par le moyen de cet argent, tous les différents des pauvres avec les riches furent apaisés, la concorde rétablie, et tout le peuple remis en repos et en sûreté. Sa modération dans une si grande puissance est encore digne d'admiration ; car ayant été nommé seul arbitre absolu pour terminer tous les différents de ces pauvres bannis, et pour régler leurs partages, il ne voulut pas s'en charger, et nomma quinze citoyens, qu'il prit pour adjoints, et avec lesquels, après beaucoup de travail et de peine, il parvint à rétablir l'amitié et la paix entre les habitants. En reconnoissance d'un si grand service, non seulement tous les citoyens lui

(*a*) Environ 740,741 fr. *A. L. D.*

déférèrent en commun les honneurs qui lui étoient dus ; mais encore les bannis en leur particulier lui élevèrent une statue de bronze, et mirent au bas cette inscription, qui étoit en vers élégiaques : « Les conseils sages, « les grands exploits, et toute la force de cet « homme à qui l'on a dû le salut de la Grèce « ce, sont connus jusqu'aux colonnes d'Her« cule. Pour nous, Aratus, après l'heureux « retour que vous nous avez procuré, nous « vous avons érigé une statue pour célébrer « votre vertu et votre justice. La statue d'un « héros sauveur sera mêlée avec celles des « Dieux sauveurs, parce que vous avez éta« bli dans votre patrie une parfaite égalité, « et que vous lui avez donné une forme de « gouvernement et des lois toutes divines ».

Après toutes ces actions, Aratus avoit encore vaincu l'envie du peuple par tous les bienfaits dont il l'avoit comblé. Mais le roi Antigonus, affligé de ses succès, voulant ou le gagner, ou le rendre suspect à Ptolémée, lui donna de grandes marques de son affection, quoiqu'il ne les recherchât point, et qu'il ne fît rien pour se les attirer. Une fois entr'autres, ayant fait un grand sacrifice dans la ville de Corinthe, il lui envoya à Sicyone des portions de la victime. Et au milieu du festin du sacrifice où il y avoit beaucoup de

convives, il dit tout haut : « Je pensois que « ce jeune Sicyonien n'étoit qu'un homme « franc de son naturel, et qui aimoit seulement la liberté de son pays; mais il me « paroît présentement que c'est un excellent « juge des mœurs et de toute la conduite des « princes. Car d'abord il nous a méprisés, « et n'a fait aucun cas de nous, emporté par « ses espérances, qui lui faisoient jeter les « yeux hors de son pays, et il admiroit les « richesses d'Egypte, ses éléphants, ses flottes, et la magnificence de sa cour; mais « présentement qu'entré dans ses pavillons, « il a vu de près que toute cette pompe n'est « qu'une vaine décoration de théâtre, il s'est « tourné vers nous, et j'ai reçu ce jeune « homme de tout mon cœur, bien résolu de « m'en servir dans toutes mes affaires, et je « vous prie tous de le regarder comme votre « ami ». Ces paroles furent recueillies; les malins et les envieux en tirèrent un ample prétexte d'écrire à l'envi à Ptolémée beaucoup de choses fâcheuses contre Aratus; de sorte que le roi lui envoya un courrier pour se plaindre à lui-même de son changement. Ainsi dans les ardentes amitiés de ces princes, qui, comme de véritables amants passionnés et jaloux, se disputoient si vivement Aratus, il s'y mêloit beaucoup de malignité et d'envie.

Aratus, ayant été élu pour la première fois général des Achéens, alla ravager la Locride qui est en face de l'Achaïe, au-delà du golfe de Corinthe, et tout le territoire de Calydon; mais étant parti avec dix mille hommes pour aller au secours des Béotiens, il n'arriva malheureusement qu'après la bataille qu'ils perdirent à Chéronée [9], où ils furent battus par les Etoliens, et où Abœooritus, leur général, fut tué sur la place avec mille de ses meilleurs soldats. Mais l'année suivante, ayant encore été élu général [10], il conçut le projet de reprendre le château de Corinthe, entreprise qui ne tendoit pas seulement au bien des Sicyoniens et des Achéens, mais à l'avantage de toute la Grèce, puisqu'il travailloit à en chasser la garnison des Macédoniens, comme une véritable tyrannie qui la tenoit toute entière sous le joug. Charès, général des Athéniens, après un grand succès sur les lieutenants du roi, écrivit au peuple d'Athènes qu'il avoit remporté une victoire, qu'on pouvoit appeler la sœur germaine de celle de Marathon. On peut également, sans craindre de se tromper, appeler l'entreprise d'Aratus la sœur germaine de celle de Pélopidas le Thébain et de Trasybule l'Athénien, quand ils tuèrent les tyrans, avec cette différence qu'Aratus ne dirigea pas la sienne

atre des Grecs, mais contre une puissance
angère; ce qui la rend bien préférable. En
et, l'isthme de Corinthe qui sépare les deux
ers, unit et joint le continent de la Grèce
ec celui du Péloponèse, et le château de
rinthe, qui est placé sur une haute mon-
gne, se trouvant justement au milieu de
s deux continents, et les séparant dans un
ssage d'ailleurs assez étroit, quand il est
urvu d'une bonne garnison, rompt et em-
che toute communication au-dedans de
sthme; de sorte qu'on ne peut ni passer ni
ener des gens de guerre, ni faire aucun
mmerce par terre ni par mer, et qu'il rend
aître absolu de la Grèce celui qui en est
isi et qui y entretient des troupes. Aussi
pporte-t-on que Philippe (*a*) le jeune, roi
e Macédoine, appeloit très-sérieusement et
vec raison, la ville de Corinthe, *les fers
e la Grèce*; sa citadelle excitoit donc l'en-
ie de tous ses voisins, surtout des rois et
es princes.

Le désir qu'Antigonus avoit de la posséder
toit si violent, qu'il ne différoit en rien de
a fureur des amants les plus passionnés; il
e pensoit nuit et jour qu'aux moyens de
enlever par surprise; car il n'y avoit nulle

(*a*) Il étoit fils de Démétrius; c'est celui qui fut
aincu par Quinctius Flaminius. *A. L. D.*

apparence de pouvoir y réussir par la forc ouverte. Alexandre, qui étoit maître de cett citadelle, étant mort du poison qu'on di qu'Antigonus lui fit donner, elle demeur entre les mains de Nicéa sa femme, qui pri le gouvernement des affaires, et garda soigneusement sa citadelle. Antigonus lui envoya d'abord son fils Démétrius, en la flattant de la douce espérance qu'il la lui feroi épouser, et ce n'étoit pas une chose pe agréable et peu flatteuse pour une femm déjà sur l'âge, que d'avoir pour mari u jeune prince beau et bien fait. Il la gagn donc par le moyen de son fils, dont il se ser vit comme d'un appât, pour l'attirer dan ses piéges. Elle n'abandonna pourtant *poin* sa citadelle, mais la garda avec encore plu de soin. Antigonus feignit de ne s'en pas soucier, et fit célébrer à Corinthe les noces d son fils avec beaucoup de magnificence. C n'étoient que spectacles et festins, et tous le jours il donnoit de nouvelles fêtes, comm un homme que l'excès de sa joie portoit à ne penser qu'à faire bonne chère et à se divertir.

Un jour que le célèbre musicien Amœbeus devoit chanter sur le théâtre, Antigonus voulut accompagner lui-même à ce spectacl la reine Nicéa, qui étoit portée dans une li-

tière royalement ornée, et qui, toute fière de ce grand honneur, étoit bien loin de penser au malheur dont elle étoit menacée. Quand la litière fut arrivée à un détour par où il falloit monter, il ordonna à ceux qui la conduisoient de la mener au théâtre, et laissant là le musicien Amœbeus et les plaisirs de la noce, il se hâta de monter à la citadelle de Corinthe, en s'efforçant plus que son âge ne permettoit. Comme il trouva la porte fermée, il heurta avec son bâton, et commanda qu'on lui ouvrît. Les soldats de la garnison, étonnés de sa présence, lui ouvrirent. S'étant ainsi rendu maître du château, il en fut si transporté de joie, qu'il ne put se contenir; il se mit à boire et à se réjouir au milieu des rues et de la place publique, menant avec lui des chanteuses et des joueuses d'instruments, et portant des couronnes de fleurs sur la tête. Oubliant son âge et les grands changements de fortune qu'il avoit éprouvés, il couroit comme un jeune débauché, arrêtant tous les passants, leur parlant et les embrassant; tant il est vrai que la joie qui vient à s'emparer tout-à-coup du cœur de l'homme, et qui n'est retenue par aucun discours de la raison, le fait sortir hors de lui-même beaucoup plus que ne font la tristesse et la peur, et jette son âme dans un plus grand trouble. Antigonus

s'étant ainsi emparé de la citadelle de Corinthe, la mit entre les mains de ceux en qui il avoit le plus de confiance, et y établit pour capitaine le philosophe Persée. Aratus, pendant la vie d'Alexandre, avoit bien formé le dessein de s'en emparer, et de procurer ce grand bien à sa patrie, mais il y renonça, à cause de la ligue qu'il fit avec les Achéens, et avec cet Alexandre même. Il se présenta bientôt une nouvelle occasion d'exécuter cette entreprise, et voici ce qui y donna lieu.

Il y avoit à Corinthe quatre frères, Syriens de nation; l'un d'eux, nommé Dioclès, étoit soldat de la garnison; les trois autres ayant dérobé de l'or du roi, se retirèrent à Sicyone, et s'adressèrent à un certain Ægias, qui étoit banquier, et dont Aratus se servoit dans les choses qui regardoient son commerce. D'abord ils mirent une partie de cet or entre les mains de ce banquier, et Erginus, l'un de ces trois frères, allant le voir tous les jours, changea peu-à-peu le reste. Ce trafic produisit quelque sorte de familiarité entr'eux, et le banquier fit tomber un jour la conversation sur la citadelle de Corinthe, et sur la garnison qui y étoit. Erginus lui dit que, comme il y alloit souvent pour voir son frère, il avoit remarqué, dans le côté le plus escar-

pé, un petit sentier taillé en travers dans le roc, et qui conduisoit à l'endroit où la muraille du château étoit très-basse. A ces mots, Ægias se mettant à rire, lui dit : « Eh quoi, « mon ami, pour ce peu d'argent vous allez « troubler les affaires du roi, lorsque vous « pourriez vendre une seule heure de votre « temps des sommes immenses ? Si vous étiez « pris, ne vous feroit-on pas mourir pour ce « larcin, comme si vous aviez livré la cita- « delle » ? Alors Erginus riant aussi à son tour, lui promit de sonder sur cela son frère Dioclès, et lui dit qu'il ne se fioit pas beaucoup à ses autres frères.

Peu de jours après, il revint et se chargea de conduire Aratus à l'endroit où la muraille n'avoit pas plus de quinze pieds de hauteur, et de lui aider à exécuter le reste de son entreprise avec son frère Dioclès. Aratus de son côté promit de leur donner soixante talents (*a*), si l'affaire réussissoit ; et si elle manquoit, et qu'ils en revinssent lui et eux sains et saufs, il leur engagea sa parole qu'il leur donneroit à chacun une maison et un talent. Mais comme il falloit que ces soixante talents fussent déposés chez le banquier pour la sûreté d'Erginus et de son frère, et qu'A-

(*a*) Environ 296,286 fr. *A. L. D.*

ratus ne les avoit pas, et ne vouloit pas *les* emprunter, de peur de donner du soupçon et d'éventer son entreprise, il prit la plus grande partie de sa vaisselle d'or et d'argent et les joyaux de sa femme, et les mit en gage chez Ægias pour toute la somme. Car il avoit l'âme si grande, et il étoit si enflammé d'amour pour les belles actions, que sachant que Phocion et Epaminondas avoient été estimés les plus justes et les plus vertueux de toute la Grèce, pour avoir refusé les grands présents qu'on leur offroit, et pour n'avoir pas voulu vendre à beaux deniers comptants l'honnêteté et la vertu, il voulut les surpasser encore en générosité; il prit le parti d'employer et de dépenser secrètement tout *son* bien pour une entreprise où il s'exposoit seul au danger pour tous les autres, sans même qu'ils en fussent instruits et qu'ils sussent ce qu'il entreprenoit pour eux. Qui n'admirera pas une magnanimité si rare et si surprenante? Qui encore aujourd'hui ne s'intéressera pas à ce grand exploit, et ne combattra pas, pour ainsi dire, avec un tel homme, qui achète si chèrement un si grand danger, et qui engage tout ce qu'il a de plus précieux pour se faire mener de nuit au milieu des ennemis, où il sera forcé de combattre pour sa vie, sans avoir de son côté d'autre gage

que la seule espérance de faire une belle action ?

Cette action, qui étoit si dangereuse par elle-même, le devint encore davantage par une faute qu'une méprise fit commettre dès le commencement. Le même Technon dont j'ai déjà parlé, esclave d'Aratus, fut envoyé pour reconnoître la muraille avec Dioclès qu'il devoit joindre. Il ne connoissoit pas son visage, mais il croyoit avoir sa figure et ses traits suffisamment empreints dans son esprit sur le portrait qu'Erginus lui en avoit fait, en lui disant qu'il étoit brun, qu'il avoit les cheveux frisés, et qu'il n'avoit point de barbe. Etant donc arrivé au lieu où on lui avoit ordonné de se rendre, il s'assit devant les portes de la ville en un endroit appelé *Ornis*, et là il attendoit Erginus, qui devoit venir avec son frère Dioclès. Par hasard, dans ce moment, passe par là un autre frère d'Erginus et de Dioclès, nommé Dionysius, qui ne savoit rien du complot, avec lequel ils n'avoient aucune intelligence, et qui ressembloit parfaitement à Dioclès. Technon ne l'eut pas plutôt aperçu, que frappé de cette ressemblance sur les indices qu'on lui avoit donnés, il l'aborda et lui demanda, « s'il ne « connoissoit pas Erginus, et s'il n'avoit pas « avec lui quelque relation ». Dionysius ré-

pondit, « qu'il étoit son frère ». Sur ce mot de frère, Technon ne douta point qu'il ne parlât à Dioclès ; et sans lui demander son nom, et sans attendre d'autre indice sur lequel il pût s'assurer, il lui parla de l'intelligence qu'il avoit avec Erginus, et lui fit sur cela beaucoup de questions. Dionysius profita finement de son erreur, répondit (a) en avouant tout, comme s'il étoit du complot ; et reprenant le chemin de la ville, il y conduisoit doucement Technon en s'entretenant avec lui, sans lui donner le moindre ombrage.

Comme il approchoit des portes, et qu'il étoit sur le point de saisir Technon au corps, par un autre coup de hasard, Erginus les rencontra. D'abord il se douta de la méprise, et voyant le grand danger où il étoit, il fit signe de la tête à Technon de s'enfuir ; et prenant tous deux en même temps leur course, ils se sauvèrent de vitesse vers Aratus, qui, pour cet accident, ne rabattit rien de ses espérances, mais envoya sur l'heure Erginus à Dionysius lui porter de l'argent, et le prier de garder le silence. Erginus s'acquitta fort bien de sa commission, parla à Dionysius, et le ramena avec lui à Aratus. Quand ils l'eurent entre leurs mains, ils ne le renvoyè-

(a) Répondit dans son sens. *A. L. D.*

rent point ; mais l'ayant lié, ils l'enfermèrent dans une petite maison où ils le gardèrent, et se préparèrent à exécuter leur dessein.

Tout étant prêt, Aratus ordonna à ses troupes de passer la nuit sous les armes ; et prenant avec lui quatre cents soldats choisis, dont la plupart ignoroient ce qu'on alloit exécuter, il les mena droit aux portes de la ville le long des murs du temple de Junon. On étoit alors au cœur de l'été ; la lune, dans son plein et sans le moindre nuage, rendoit la nuit si claire, que l'éclat des armes qui réfléchissoient sa lumière, leur faisoit craindre d'être découverts. Déjà les premiers soldats étoient près des murailles, lorsque, du côté de la mer, il s'éleva des nuages qui couvrirent la ville et tous les environs, et y répandirent une grande obscurité. Là toutes les troupes s'assirent pour ôter leurs souliers, soit pour faire moins de bruit les pieds nus, soit parce qu'on monte mieux sur des échelles, et qu'on n'est pas si exposé à glisser. Erginus avec sept jeunes gens déterminés, équipés en voyageurs, se glissèrent dans la porte, sans être aperçus, et tuèrent d'abord la sentinelle et les gardes qui faisoient le guet. En même temps on applique les échelles aux murailles, et Aratus fait monter promptement

avec lui cent des plus résolus, ordonne aux autres de suivre ; et ayant aussitôt retiré les échelles, il descend dans la ville, et à la tête de ses cent hommes, il marche vers la citadelle plein de joie, et ne doutant plus du succès, puisqu'il n'étoit pas découvert. En avançant, ils rencontrèrent une patrouille de quatre hommes qui portoient de la lumière, et dont ils ne furent point aperçus, parce qu'ils étoient enfoncés dans l'ombre, mais eux ils les aperçurent de fort loin à la clarté de leur lumière. Aratus et ses gens se tapirent d'abord contre quelques murailles et quelques vieilles masures, comme dans une embuscade ; et lorsque ces hommes vinrent à passer, ils se jetèrent sur eux et en tuèrent trois ; le quatrième, blessé d'un grand coup d'épée à la tête, s'enfuit, criant que les ennemis étoient dans la ville. Un moment après, les trompettes sonnèrent l'alarme, et toute la ville accourut au bruit. Déjà toutes les rues étoient pleines de gens qui couroient de tous côtés, éclairées d'une infinité de lumières que l'on allumoit partout en bas dans la ville, et en haut sur les remparts de la citadelle, et de toutes parts on entendoit un bruit confus qu'on ne pouvoit démêler.

Cependant Aratus continue son chemin et s'efforce de gravir sur ces rochers escarpés :

d'abord il marche lentement et avec beaucoup de travail et de peine, parce qu'il avoit manqué le sentier qui étoit enfoncé et caché au travers de ces roches escarpées, et qui n'aboutissoit à la muraille que par une infinité de tours, de retours et de circuits très-difficiles. Mais bientôt, comme par une espèce de miracle, la lune dissipant les nuages, et venant à éclairer tout-à-coup, lui dévoila tout le labyrinthe de ce sentier jusqu'à ce qu'il fût au pied de la muraille à l'endroit qu'on lui avoit marqué. Et alors, par une suite du même miracle, les nuages se rassemblèrent, et la lune s'étant cachée, replongea encore tout dans l'obscurité [11].

Les trois cents soldats qu'Aratus avoit laissés en-dehors aux portes près du temple de Junon, étant entrés dans la ville, qu'ils trouvèrent pleine de tumulte et de confusion, et éclairée de cette infinité de lumières, et ne pouvant trouver le sentier qu'avoit pris Aratus, ni le suivre à la trace, se serrèrent tous dans le flanc d'un rocher dont l'ombre les couvroit, et attendirent là dans un grand désespoir et une grande détresse. Déjà Aratus étoit attaché au combat sur les remparts de la citadelle, on tiroit sur lui de tous côtés, et du bas du château on entendoit bien le bruit des combattants et leurs cris; mais comme

ils étoient répétés par les échos des montagnes voisines, on ne pouvoit discerner d'où ils venoient. Ces trois cents soldats ne savoient donc de quel côté ils devoient tourner, lorsqu'ils virent Archélaüs, qui commandoit les troupes du roi Antigonus, monter à la tête d'un bon nombre de soldats, avec de grands cris et un grand bruit de trompettes, pour aller charger Aratus en queue. Les trois cents qu'il avoit passés sans les apercevoir, se levant tout-à-coup comme d'une embuscade où ils auroient été placés, tombèrent sur lui, tuèrent les premiers qu'ils rencontrèrent, et donnant l'épouvante à tous les autres et à Archélaüs même, ils les écartèrent, les mirent en fuite, et les menèrent battant jusqu'à ce qu'ils se dispersèrent dans la ville chacun de leur côté [12].

Comme ils achevoient cette défaite, Erginus arrive, envoyé par ceux qui combattoient au haut de la citadelle, pour leur apprendre qu'Aratus étoit aux mains avec les ennemis qui se défendoient avec beaucoup de vigueur, que le combat étoit fort acharné sur la muraille, et qu'il avoit besoin d'être promptement secouru. Dans le moment ils lui ordonnèrent de les conduire, et en montant ils annoncèrent leur approche par leurs cris pour rassurer leurs amis, et pour redou-

bler leur courage. La lune qui étoit au plein, donnant sur leurs armes, les faisoit paroître plus nombreux, à cause de la longueur du chemin par où ils montoient, et le silence de la nuit rendant les échos plus forts et plus sensibles, faisoit entendre leurs cris comme ceux d'une troupe beaucoup plus considérable qu'elle ne l'étoit réellement. Enfin, s'étant tous joints, ils firent une charge si violente, qu'ils chassèrent les ennemis, prirent poste sur la muraille, et se virent entièrement maîtres de la citadelle au point du jour; de sorte que les premiers rayons du soleil éclairèrent leur gloire. En même temps, le reste de leurs troupes arrive de Sicyone, les Corinthiens leur ouvrent volontiers les portes, et leur aident à prendre les gens d'Antigonus.

Dès qu'Aratus eut bien assuré sa victoire, il descendit de la citadelle au théâtre, où se rendit une foule innombrable de peuple attiré par la curiosité de le voir et d'entendre le discours qu'il feroit aux Corinthiens. Après qu'il eut disposé ses Achéens sur les avenues du théâtre de côté et d'autre, il sortit tout armé du fond de la scène, et s'avança au milieu, le visage extrêmement changé et défait par le travail et par les veilles; de sorte que la joie qui possédoit son âme, et la fierté que ce grand succès lui inspiroit, étoient

effacées par son grand abattement et par son extrême foiblesse. Dès qu'il parut, tout le peuple à l'envi se mit à lui faire toutes sortes d'honneurs et à lui donner des marques de son affection. Aratus, ayant passé sa pique à la main droite, inclina un peu le genou et tout le corps, et, s'appuyant sur sa pique, il se tint long-temps dans cette posture, et reçut dans le silence les applaudissements et les acclamations de ces milliers d'hommes qui exaltoient sa vertu et bénissoient sa fortune.

Quand ils eurent cessé et que le calme fut rétabli, alors ramassant le peu qui lui restoit de forces, il fit aux Corinthiens, sur la ligue des Achéens, un long discours très-convenable à l'action qu'il venoit d'exécuter, leur persuada d'entrer eux-mêmes dans cette ligue, et leur rendit en même temps les clefs de leur ville, qui depuis le temps de Philippe n'avoient point été en leur pouvoir. Quant aux capitaines d'Antigonus, il donna la liberté à Archélaüs qu'il avoit fait prisonnier, et fit mourir Théophraste, qui refusoit de sortir de la ville. Pour Persée, quand il vit la citadelle prise, il trouva le moyen de s'échapper et de se retirer à Cenchrées. Et l'on rapporte que, quelque temps après, comme il s'amusoit à disputer sur la philosophie, quel-

qu'un lui ayant dit « qu'il lui paroissoit que « le sage seul pouvoit être un bon capitaine : « Par tous les Dieux, lui répondit-il, je le « croyois autrefois comme toi, et j'avois for- « tement embrassé ce dogme de Zénon ; mais « présentement j'ai bien changé, corrigé par « ce jeune homme de Sicyone [13] ». Voilà ce que plusieurs historiens ont écrit de Persée.

Aratus se saisit d'abord du temple de Junon et du port de Lechée où il se rendit maître de vingt-cinq vaisseaux du roi, prit cinq cents chevaux et quatre cents Syriens qu'il vendit. Les Achéens gardèrent la citadelle et y mirent une garnison de quatre cents hommes avec cinquante chiens et autant de veneurs. Les Romains, pleins d'admiration pour Philopœmen, l'appeloient *le dernier des Grecs*, pour faire entendre que depuis lui il n'y avoit eu parmi les Grecs aucun grand personnage. Pour moi je dirois de cet exploit d'Aratus, que c'est le dernier des exploits des Grecs, et qu'il est comparable aux exploits les plus merveilleux, tant par l'audace que par la fortune, comme le fit voir, d'une manière bien sensible, ce qui arriva bientôt après. Car les Mégariens, quittant le parti d'Antigonus, se joignirent à Aratus, les Trézéniens et les Épidauriens suivirent leur exemple, et entrèrent dans la ligue des Achéens.

Aratus, à sa première sortie, parcourut toute l'Attique et passa à Salamine qu'il pilla, se servant des Achéens comme de troupes qu'il auroit tirées de prison pour les employer à tout ce qu'il voudroit. Il renvoya libres et sans rançon les prisonniers Athéniens, afin de jeter parmi eux les premières semences de révolte contre les Macédoniens. Il attira aussi dans la ligue des Achéens le roi Ptolémée (*a*), en lui laissant l'intendance de la guerre, et en le nommant généralissime de leurs troupes sur terre et sur mer. Cela lui acquit une si grande réputation et un tel crédit parmi les Achéens, que s'il étoit défendu par la loi de l'élire capitaine-général tous les ans, on l'élisoit au moins de deux années l'une; et que soit par ses actions, soit par ses conseils, il commandoit toujours sans interruption. Car on voyoit clairement qu'il n'y avoit ni richesses, ni gloire, ni amitié des rois, ni avantage de sa propre patrie; ni aucun autre bien de quelque nature qu'il pût être, qu'il préférât à l'avantage et à l'accroissement des Achéens. Il étoit persuadé que les villes, qui sont foibles par elles-mêmes, se maintiennent et se conservent par leur union avec les autres, comme attachées et liées au bien commun, et qu'il en est d'elles comme des parties du

(*a*) Evergète. *A. L. D.*

corps, qui ne se nourrissent et ne vivent que par l'union qu'elles ont entr'elles, et qui, dès qu'elles sont séparées, ne prennent plus de nourriture, et viennent enfin à se corrompre et à se pourrir. De même on voit les villes dépérir par tout ce qui rompt leur société, et se fortifier au contraire et s'accroître, lorsque devenues parties d'un grand corps, elles participent à la prévoyance commune, qui est cet esprit de vie qui les anime et les entretient.

Voyant donc que les plus braves de ses voisins étoient libres et avoient leurs lois, et ne pouvant supporter que les Argiens fussent dans la servitude, il entreprit de se défaire du tyran Aristomaque qui les tenoit assujettis, et se fit un point d'honneur de rendre à Argos sa liberté comme le prix de l'éducation qu'il y avoit reçue, et en même temps d'ajouter une ville si puissante à la ligue des Achéens. Il trouva des gens assez hardis pour tenter cette entreprise. A leur tête étoient Eschyle et Charimènes le devin, mais ils n'avoient point d'épées; car il étoit défendu d'avoir des armes chez soi, le tyran ayant établi de fortes peines contre ceux à qui l'on en auroit trouvé. Pour remédier à cet inconvénient, Aratus fit faire à Corinthe de petits poignards, qu'il fourra dans des balles,

dont il chargea des bêtes de somme qui portoient quelques méchantes hardes, et les envoya à Argos. Charimènes le devin associa à la conjuration un de ses amis ; Eschyle et ses compagnons en furent très mécontents, et se séparant de Charimènes, ils continuèrent seuls l'entreprise. Charimènes s'en étant aperçu, fut si transporté de colère, qu'il alla déclarer les conjurés [14] dans le moment qu'ils partoient déjà pour aller poignarder le tyran. Se voyant donc découverts, la plupart se hâtèrent de s'enfuir, et se retirèrent à Corinthe.

Peu de temps après, Aristomaque fut tué par ses domestiques [15] ; et avant qu'on pût donner aucun ordre aux affaires, Aristippe, encore plus détestable tyran que le premier, se saisit de la domination. Sur l'heure même, Aratus prit avec lui tous ceux des Achéens qui étoient en âge de porter les armes, et marcha au secours de cette ville [16], ne doutant point que les Argiens ne fussent très-disposés à le soutenir. Mais comme il trouva le peuple déjà tout accoutumé à la servitude, et soumis volontairement au joug, et que personne ne parut pour se joindre à lui, il se retira, n'ayant fait par son expédition qu'attirer aux Achéens une affaire désagréable ; car on les accusoit d'avoir commencé la

guerre en pleine paix, et ils furent appelés en justice devant les Mantinéens. La cause ayant été plaidée sans qu'Aratus comparût, Aristippe lui-même la poursuivit si vivement, qu'il fit condamner les Achéens à une amende de trente mines. Et comme il haïssoit et craignoit également Aratus, il complota de le faire tuer avec l'aide du roi Antigonus qui s'étoit prêté à sa vengeance. Ils avoient partout des émissaires qui n'épioient que l'occasion d'exécuter leur dessein; mais il n'y a point de si bonne et de si sûre garde pour un commandant et pour un prince, que l'affection ferme et sincère de ceux qui lui sont soumis; car lorsqu'une fois le peuple et les nobles sont accoutumés à ne pas craindre leur prince, mais à craindre pour lui, alors il a un million d'yeux pour voir, et un million d'oreilles pour entendre tout ce qui se passe. Voilà pourquoi je veux interrompre ici le fil de mon récit, pour rapporter la manière de vivre du tyran Aristippe, cette manière de vivre dont la tyrannie si enviée et cette autorité absolue qu'on vante tant et qui paroît si heureuse, lui avoient imposé la nécessité.

Ce tyran qui avoit pour allié le roi Antigonus, qui nourrissoit tant de troupes pour la sûreté de sa personne, et qui n'avoit laissé dans sa ville aucun de ses ennemis vivant,

ne souffroit pas que ses gardes fussent dans le palais ; il vouloit qu'ils fissent la garde en-dehors dans les portiques qui étoient tout autour. D'abord après souper il chassoit tous ses domestiqnes, fermoit sur lui la porte de sa cour, et avec sa concubine, il se retiroit dans une chambre haute, qui fermoit avec une trappe sur laquelle il mettoit son lit, où il dormoit, comme on peut croire que dort un homme en cet état, toujours dans le trouble, dans les frayeurs, dans les craintes. La mère de sa concubine retiroit l'échelle par où il montoit à cette chambre, et l'enfermoit dans une autre pièce, et le lendemain matin elle la rapportoit, et appeloit cet heureux tyran, qui sortoit comme un serpent de son repaire. Aratus au contraire qui avoit acquis, non par la force des armes, mais par la vertu et par la force des lois, une domination perpétuelle, paroissoit devant tout le monde vêtu d'une robe et d'un manteau très-simple, et se montrant partout l'ennemi irréconciliable de tous les tyrans, il a laissé une postérité qui dure de nos jours, et qui est honorée et respectée de tout le monde [17]. Mais parmi tous ceux qui occupent des forteresses, qui nourrissent des gardes, qui mettent au-devant d'eux des armes, des portes, des trappes, comme autant de remparts pour leur sûreté,

y en a peu qui se sauvent d'une mort violente, non plus que les lièvres; et aucun d'eux ne laisse après lui ni maison, ni race, ni tombeau qui en conserve une mémoire honorable.

Aratus ayant donc souvent tâché de surprendre Aristippe, et à la dérobée, et à force ouverte, et de lui enlever Argos, manqua toujours son entreprise. Une fois entre autres, il étoit parvenu jusqu'à planter les échelles et à gagner le haut de la muraille, suivi de peu de gens, et avec un très-grand danger; il avoit même passé au fil de l'épée tous les gardes qui étoient accourus au secours. Mais dès que le jour parut, le tyran étant tombé sur lui de tous côtés, ceux d'Argos, comme si ce n'eût pas été pour leur liberté qu'Aratus eût combattu, et qu'ils eussent seulement présidé aux combats des jeux néméens, ne firent aucun mouvement et restèrent spectateurs équitables et nullement partiaux. Cependant Aratus se défendoit avec beaucoup de courage, et quoiqu'il reçût un coup de pique qui lui perça la cuisse, il ne laissa pas de demeurer maître du poste où il combattoit, et s'y maintint jusqu'à la nuit sans en être repoussé, quoiqu'il eût continuellement les ennemis sur les bras. Si ses forces lui eussent permis de soutenir le combat toute la nuit, il seroit venu à bout de son

entreprise ; car le tyran ne pensoit qu'à prendre la fuite, et il avoit déjà envoyé sur ses vaisseaux une grande partie de ce qu'il avoit de plus précieux. Mais personne n'en donna avis à Aratus ; d'ailleurs il manquoit d'eau, et ne pouvoit ni agir ni se soutenir à cause de sa blessure. Il prit donc le parti de ramener ses soldats, et renonçant à la voie de la surprise, il eut recours à la force ouverte, et se jeta avec toute son armée, dans les terres d'Argos, qu'il pilla et fourragea.

Il livra un grand combat contre le tyran, près de la rivière de Charès, et en cette occasion il s'attira le blâme de s'être retiré de la mêlée très-mal-à-propos, et d'avoir abandonné lâchement la victoire. Car ses autres troupes, de l'aveu de tout le monde, avoient vaincu l'ennemi de leur côté, et l'avoient poursuivi fort loin ; et lui du sien, sans être pressé par les ennemis à qui il avoit affaire, mais par une défiance du succès, et par une terreur panique, il se retira plein de trouble et en grand désordre dans son camp. Ses gens revenus de la poursuite, trouvèrent très-mauvais qu'après avoir rompu les ennemis, et leur avoir tué beaucoup plus de monde qu'ils n'en avoient perdu, ils manquassent cependant d'élever un trophée d'une victoire que personne ne pouvoit leur disputer.

Aratus, honteux de ces reproches, résolut de donner un second combat pour le seul trophée. Après avoir laissé reposer ses troupes un jour, il mit le lendemain son armée en bataille; mais voyant que les troupes du tyran étoient augmentées par un renfort qui leur étoit arrivé, et qu'elles se préparoient à combattre avec plus d'audace et de confiance, il n'osa hasarder le combat, et se retira, après avoir demandé une trève pour enlever ses morts. Cependant par la douceur et par les grâces de sa conversation, et par sa grande expérience dans la politique, il effaça cette faute; il attira la ville de Cléones (*a*) dans l'alliance des Achéens, et fit célébrer dans cette ville les jeux néméens comme des jeux qui y avoient pris leur origine, et qui par conséquent lui appartenoient plus justement qu'à toute autre ville. Les Argiens qui ne vouloient pas céder cet honneur, les firent aussi célébrer de leur côté dans leur ville, et ce fut alors pour la première fois que la franchise et la sûreté que l'on avoit données de tout temps à ceux qui se présentoient pour combattre à ces jeux, furent violées, les Achéens ayant fait vendre comme ennemis tous ceux qui avoient combattu aux jeux d'Argos, et qui avoient repassé sur leurs

(*a*) Ville de l'Argolide, entre Corinthe et Argos.

terres : tant Aratus étoit violent et implacable dans la haine qu'il avoit conçue contre les tyrans.

Peu de temps après, informé qu'Aristippe formoit le dessein de surprendre Cléones, mais qu'il étoit retenu par la crainte, en le voyant si près de lui à Corinthe, Aratus envoya partout ses ordres pour assembler les troupes, et leur ayant fait prendre des vivres pour plusieurs jours, il descendit à Cenchrées dans la vue de provoquer Aristippe par cette ruse, et de lui donner l'envie de profiter de son absence pour attaquer les Cléonéens. Cela réussit comme il l'avoit pensé; car Aristippe se présenta en même temps avec son armée devant Cléones. Mais Aratus étant retourné le soir même à Corinthe qu'il étoit déjà nuit close, et ayant disposé des gardes sur tous les chemins, il marcha à la tête des Achéens, qui le suivirent avec tant d'ordre, de bonne volonté et de diligence, que non seulement ils firent leur marche, mais entrèrent dans Cléones la même nuit, et se mirent en bataille, sans qu'Aristippe en eût eu le moindre vent.

Le lendemain à la pointe du jour, les portes étant ouvertes, et les trompettes ayant donné le signal, il fondit sur les ennemis en poussant de grands cris de victoire, et les

chargea avec tant de furie, qu'il les renversa du premier choc, les mit en fuite, et les poursuivit par le chemin qu'il jugea que le tyran avoit dû prendre pour s'enfuir, car la plaine étoit coupée de plusieurs traverses et de plusieurs routes. La poursuite dura jusqu'à Mycènes. Le tyran fut atteint par un Crétois, nommé Tragiscus, et aussitôt égorgé, selon le rapport de Dinias, et il resta plus de quinze cents ennemis sur le champ de bataille. Aratus ayant remporté une victoire si éclatante et sans avoir perdu un seul homme, ne put pourtant se rendre maître de la ville d'Argos, ni la remettre en liberté; car Agias et le jeune Aristomaque s'y jetèrent avec les troupes du roi, et s'en emparèrent.

Cette grande action fit taire la calomnie, et cesser les discours injurieux, et les railleries de ceux qui, pour flatter les tyrans et pour leur plaire, alloient disant que les entrailles du général des Achéens commençoient à se troubler quand il falloit se préparer à combattre; que dès que les trompettes donnoient le signal, il avoit des étourdissements et des vertiges, et que quand le mot étoit donné, et que les troupes s'ébranloient pour aller à la charge, il demandoit à ses lieutenants et à ses capitaines si l'affaire exigeoit sa présence, car le dé en étoit jeté, et s'il ne

pouvoit pas aller un peu au loin attendre l'événement de cette journée. Ces bruits avoient si fort prévalu, que les philosophes, même dans leurs écoles, recherchant si le battement de cœur et l'altération des traits du visage dans les occasions qui paroissent terribles, sont des marques de timidité, ou si ce ne sont que des indices de quelque défaut de tempérament, ou de quelque froideur naturelle, ne manquoient jamais de citer Aratus en exemple comme un excellent général; mais à qui ces accidents arrivoient toutes les fois qu'il falloit combattre.

Aratus, après la défaite et la mort d'Aristippe, chercha les moyens de ruiner Lysiades, qui avoit usurpé la domination de la ville de Mégalopolis sa patrie. Ce Lysiades avoit naturellement le cœur grand et noble, et étoit plein d'une généreuse ambition. Il n'avoit pas fait comme la plupart des autres souverains, il ne s'étoit pas laissé aller à commettre cette injustice pour satisfaire son intempérance et son avarice; mais poussé, encore jeune, par l'amour de la gloire, et ayant follement reçu comme vrais les faux et vains propos qu'on tient ordinairement de la tyrannie, comme si c'étoit l'état du monde le plus désirable et le plus heureux, il s'étoit fait tyran pour parvenir à cette félicité tant vantée [18]. Mais bientôt après,

dégoûté des peines et des embarras qu'entraîne la tyrannie, portant envie à la tranquillité et au bonheur d'Aratus, et craignant aussi les embûches qu'il lui dressoit, il changea de sentiment, et forma un dessein très-beau et très-louable, d'abord de se dérober à la haine, de se délivrer de ses craintes, et de congédier la garnison et les satellites qu'il étoit obligé de tenir autour de lui pour le garder, et ensuite de se rendre le bienfaiteur de sa patrie.

Ayant donc fait venir Aratus, il déposa la tyrannie, et fit entrer sa ville dans la ligue des Achéens, qui, touchés d'une action si généreuse, exaltèrent extrêmement sa vertu, et l'élurent sur-le-champ leur capitaine général. D'abord il se piqua de surpasser la gloire d'Aratus, et fit plusieurs entreprises qui ne paroissoient pas nécessaires, entre autres il déclara la guerre aux Lacédémoniens. Aratus eut beau s'y opposer de tout son pouvoir, tous ses efforts ne parurent que des effets de l'envie. Lysiades fut élu général pour la seconde fois, malgré l'opposition d'Aratus, qui vouloit que le commandement fût donné à un autre; car, comme nous l'avons dit, Aratus ne commandoit que de deux années l'une. Lysiades fut assez heureux pour parvenir à son troisième généralat, et il com-

mandoit alternativement avec Aratus ; mais étant entré contre lui dans une inimitié déclarée, et l'ayant souvent accusé en plein conseil des Achéens, il se décria tellement par cette conduite, qu'il fut chassé; car il parut qu'avec des mœurs feintes et contrefaites, il heurtoit une vertu sincère et solide [19]. Et comme Esope rapporte du coucou, « qu'un « jour il demandoit aux petits oiseaux pour- « quoi ils le fuyoient dès qu'ils le voyoient, « et que les petits oiseaux lui répondirent « qu'ils craignoient que tout d'un coup il ne « devînt faucon [20] », la même chose arriva à Lysiades. Il resta toujours dans l'esprit des hommes un soupçon qu'il n'étoit pas changé de bonne foi, et qu'il conservoit toujours cet esprit de tyrannie, tout prêt à le faire éclater à la première occasion.

Aratus acquit une nouvelle réputation par tout ce qu'il fit contre les Etoliens; car comme les Achéens vouloient à toute force leur livrer bataille sur les confins de Mégare, et que le roi de Lacédémone, Agis, venu avec son armée, les excitoit à les attaquer, Aratus s'y opposa fortement. Il soutint toutes les injures et tous les reproches dont on l'accabla en taxant sa conduite de lâcheté et de foiblesse; et par la vaine crainte d'une fausse infamie, il n'abandonna point les vues sages

qu'il avoit pour le bien public. Il se retira devant les ennemis, leur laissa passer tranquillement le mont Gerania (*a*), et leur permit d'entrer dans le Péloponèse sans les combattre. Mais dès qu'il eut vu qu'en passant ils s'étoient saisis de la ville de Pellène, ce ne fut plus le même homme, il ne différa plus, et sans attendre que toutes ses troupes l'eussent joint, il prit ce qu'il avoit avec lui, et marcha aux ennemis, devenus plus foibles par leur victoire, qui les jeta dans le désordre et dans l'insolence. En effet, ils ne furent pas plutôt entrés dans Pellène, que tous les soldats se débandèrent et se répandirent dans les maisons, se poussant les uns les autres, et en venant aux mains entre eux pour le butin; et les généraux et les capitaines enlevoient les femmes et les filles, et leur mettoient leurs casques sur la tête, afin qu'aucun autre ne s'en saisît, et que les casques marquassent les maîtres à qui elles appartenoient.

Pendant qu'ils sont dans cette occupation, on les avertit qu'Aratus arrive et qu'il va tomber sur eux. L'effroi les saisit aussitôt, comme il est vraisemblable dans un si grand

(*a*) Montagne de l'Attique, sur laquelle Pausanias dit que Mégarus échappa au déluge de Deucalion. *A. L. D.*

désordre, et avant que les derniers soient avertis du péril, les premiers trouvant en tête les Achéens aux portes et dans les faubourgs, prennent la fuite déjà défaits, et jettent l'épouvante parmi ceux qui se rallioient pour venir à leur secours, et qui ne savent plus à quoi se déterminer. Dans cette confusion et dans ce tumulte, une des captives, fille d'Epigethes, d'une des plus nobles maisons de Pellène, et qui étoit d'une beauté admirable, et d'une taille majestueuse, étoit assise dans le temple de Diane, où elle avoit été déposée par le capitaine qui l'avoit prise, et qui lui avoit mis sur la tête son casque ombragé de trois grands panaches. Cette fille entendant ce grand désordre se lève promptement pour s'enfuir. Quand elle fut sur la porte du temple, et que du haut du perron elle jeta les yeux sur les combattants, ayant encore sur la tête ce casque à trois panaches, les Palléniens frappés d'admiration, crurent voir une figure plus respectable et plus majestueuse qu'une figure humaine, et les ennemis la prenant pour une divinité, furent tellement saisis de frayeur et d'étonnement, qu'ils n'eurent plus la force de se défendre.

Les habitants de Pellène disent que la statue de Diane reste ordinairement enfermée sans qu'on y touche, mais que quand la

grande-prêtresse l'ôte de sa place, et qu'on la porte en cérémonie, personne n'ose la regarder en face, et que tout le monde en détourne les yeux : car la vue n'en est pas seulement terrible et dangereuse pour les hommes; mais partout où elle passe, elle rend les arbres stériles, et fait tomber tous les fruits. Ils ajoutent que c'est cette formidable statue que la grande-prêtresse tira du temple en cette occasion, et que lui tournant toujours le visage du côté des Etoliens, elle les mit hors d'eux-mêmes, et leur ôta le sens et l'entendement. Il est vrai qu'Aratus, dans les mémoires qu'il a laissés, n'a rien écrit de semblable [21]. Il dit seulement qu'ayant rompu et mis en fuite les Etoliens, il étoit entré dans la ville pêle-mêle avec les fuyards, qu'il les en avoit chassés de vive force, et qu'il en avoit tué sept cents. Cet exploit fut fort célèbre, et on le regarda comme un des plus grands qui eussent été faits. Timanthe a peint ce combat avec tant de force, qu'il semble que ce n'est pas un tableau qu'on voit, mais la chose même, tant le sujet y est vivement et naïvement représenté [22].

Cependant plusieurs peuples et princes s'étant ligués contre les Achéens, Aratus se hâta de faire amitié et alliance avec les peuples d'Etolie. Il se servit pour cet effet du se-

cours de Pantaléon, un des plus puissants d'entre eux, et qui avoit le plus d'autorité et de crédit. Par son entremise, non seulement il conclut la paix, mais il moyenna une ligue offensive et défensive, entre les deux nations des Etoliens et des Achéens. Ensuite, comme il désiroit passionnément d'affranchir Athènes, il encourut en cela le blâme des Achéens, et donna à sa réputation une rude atteinte, parce qu'il essaya de surprendre le port du Pirée pendant une trève qu'il avoit avec les Macédoniens. Mais Aratus nie formellement le fait dans ses mémoires, et accuse de cette infraction le même Erginus avec lequel il avoit recouvré la forteresse de Corinthe. Car il dit que cet Erginus attaqua ce port en son particulier; qu'ayant voulu escalader les murs, son échelle rompit; qu'étant poursuivi, il nomma plusieurs fois Aratus, et l'appela à son secours, comme s'il étoit présent, et qu'il échappa par cette ruse qui trompa les ennemis. Mais cette justification paroît peu vraisemblable; car quelle apparence qu'un Erginus, simple particulier, et Syrien de nation, se fût mis dans la tête un si grand dessein, s'il n'avoit eu Aratus pour capitaine, et s'il n'eût reçu des troupes et pris même de lui l'ordre et le temps de l'exécution? Et c'est ce qu'Aratus fit assez voir dans la suite;

car il n'attaqua pas le Pirée deux et trois fois seulement, mais à plusieurs reprises, comme les amants infortunés qui ne se lassent point de faire toujours de nouvelles tentatives auprès de l'objet de leurs vœux [23]. Tous ces mauvais succès ne le rebutèrent point; au contraire, comme dans toutes ses attaques son espérance n'avoit été trompée que d'un moment, et qu'il n'avoit presque tenu à rien qu'il n'eût réussi, il tiroit toujours de là un nouveau prétexte de nourrir son audace, et de s'opiniâtrer dans son dessein. Une fois entr'autres ayant été repoussé, et fuyant au travers de la plaine de Thriasie, il se rompit la jambe, de sorte qu'il fut obligé d'essuyer plusieurs incisions pendant qu'on le traitoit, et qu'il fut long-temps dans la nécessité de se faire porter en litière dans ses expéditions.

Antigonus étant mort, et son fils Démétrius lui ayant succédé, Aratus n'en poursuivit que plus vivement encore la délivrance d'Athènes, et n'en eut que plus de mépris pour les Macédoniens. Ayant été défait dans une bataille près de Phylacie (*a*), par Bithys, l'un des lieutenants du roi Démétrius, et le bruit s'étant répandu d'un côté qu'il étoit prisonnier, et de l'autre qu'il avoit été tué, Diogène, qui commandoit au Pirée,

(*a*) Ville de Thessalie. *A. L. D.*

écrivit à Corinthe une lettre, par laquelle il ordonnoit aux Achéens « de se retirer de « Corinthe, attendu qu'Aratus étoit mort ». Quand cette lettre fut portée à Corinthe, il se trouva qu'Aratus y étoit présent. Ainsi les envoyés de Diogène, après avoir donné un grand sujet de discourir et de rire d'une si plaisante aventure, s'en retournèrent tout confus. Le roi de Macédoine même avoit fait partir un vaisseau, dans lequel il ordonnoit « qu'on lui envoyât Aratus pieds et poings « liés ».

En cette occasion, les Athéniens surpassèrent tout ce que la flatterie la plus outrée pouvoit imaginer, pour faire leur cour aux Macédoniens ; jusque-là qu'ils se couronnèrent de fleurs sur les premières nouvelles qu'ils reçurent qu'Aratus étoit mort. Aratus, irrité de cette ingratitude et de cette bassesse, mena d'abord contre eux son armée, et s'avança jusqu'au parc de l'Académie; mais fléchi par leurs prières, il ne leur fit aucun mal. Les Athéniens ayant reconnu sa vertu, et voulant profiter de la mort de Démétrius, pour recouvrer leur liberté, l'appelèrent à leur secours. Alors Aratus, quoiqu'il y eût cette année-là un autre général des Achéens, et qu'il fût lui-même obligé de garder le lit pour une longue maladie dont il étoit attaqué,

ne laissa pas de se faire porter dans une litière pour aller rendre ce service à Athènes.

Dès qu'il y fut arrivé, il persuada à Diogène qui commandoit la garnison, de remettre le Pirée, le fort de Munychia, Salamine, et Sunium entre les mains des Athéniens, pour la somme de cent cinquante talents (*a*), dont Aratus en fournit vingt de son bien propre. En même temps les Eginètes et ceux d'Hermione se joignirent aux Achéens, et la plus grande partie de l'Arcadie suivit leur exemple ; de sorte que comme les Macédoniens se trouvèrent alors embarrassés de guerres contre leurs voisins, la puissance des Achéens se trouva considérablement augmentée, vu même que les Etoliens entrèrent dans la ligue. Aratus qui vouloit accomplir son ancienne promesse, et qui étoit fâché de voir si près de lui la tyrannie établie à Argos, profita de cette conjoncture, envoya vers Aristomaque lui montrer « qu'il feroit bien de « remettre sa ville en liberté, de la joindre « à la ligue des Achéens, d'imiter la généro-« sité de Lysiades, et d'aimer mieux être le « général d'une si puissante nation, avec « l'estime et les bénédictions de tout le mon-« de, que le tyran d'une seule ville, avec « la haine et le mépris de tous les gens de

(*a*) Environ 740,741 fr. *A. L. D.*

« bien, et un danger continuel pour sa per-
« sonne ». Aristomaque écouta ses remontrances, et le pria de lui envoyer cinquante talents (*a*), afin qu'il pût payer et congédier les troupes qu'il avoit appelées. L'argent ayant été fourni sur l'heure, Lysiades qui étoit encore capitaine général, et qui avoit l'ambition de vouloir que cette négociation fût regardée des Achéens comme son ouvrage, décria Aratus auprès d'Aristomaque, lui disant qu'il étoit l'implacable ennemi des tyrans, et qu'il ne devoit attendre de lui aucune grâce, et lui insinuant qu'il devoit se remettre plutôt entre ses mains, qu'entre celles d'un ennemi si redoutable et auquel il ne devoit pas se fier. Aristomaque le crut, et Lysiades eut ainsi tout l'honneur d'avoir amené le tyran dans la ligue des Achéens. Ce fut en cette occasion surtout que ceux qui composoient le conseil des Achéens firent paroître l'affection dont ils étoient portés pour Aratus, et la confiance qu'ils avoient en lui; car Aratus s'étant opposé à ce qu'Aristomaque fût reçu, ils le chassèrent en colère (*b*). Ensuite, lors-

(*a*) Environ 246,914 fr. *A. L. D.*

(*b*) D'autres ont traduit ainsi : « car Aratus, piqué « contre Lysiades, s'étant opposé à ce qu'Aristomaque fût reçu, ils le refusèrent ». Ce qui paroît conforme au véritable sens. *A. L. D.*

qu'Aratus s'étant laissé gagner, eut changé d'avis, et qu'il parla en plein conseil pour l'admettre, ils accordèrent tout ce qu'il voulut, passèrent le décret, reçurent les Argiens et les Phliasiens dans la ligue, et l'année suivante ils nommèrent Aristomaque capitaine général. Aristomaque qui se voyoit estimé et honoré des Achéens, et qui brûloit d'envie d'entrer à main armée dans la Laconie, appela Aratus qui étoit alors à Athènes. Aratus lui écrivit pour lui conseiller de renoncer absolument à cette expédition, ne voulant point que les Achéens s'attaquassent à Cléomène, qui étoit un jeune homme fier, audacieux, et dont les plus grands dangers ne faisoient qu'augmenter la réputation et la puissance; mais Aristomaque s'étant opiniâtré à cette entreprise, Aratus obéit et se rendit à l'armée. Cléomène se présenta en bataille devant eux près de Pallantium, et Aratus ayant empêché Aristomaque d'accepter le combat, il fut accusé auprès des Achéens par Lysiades, qui, l'année suivante, brigua contre lui le généralat, et lui fit tête, mais Aratus eut la pluralité des suffrages et fut élu général pour la douzième fois.

Cette année-là il fut défait par Cléomène près du mont Lycée; et ayant pris la fuite, il s'égara la nuit et passa pour mort. Ce fut

pour la seconde fois que ce bruit fut répandu parmi les Grecs. S'étant donc sauvé, et ayant ramassé le débris de ses troupes, il ne compta pour rien de se retirer en sûreté; mais se servant habilement de l'occasion, lorsque personne ne s'y attendoit, et ne pensoit pas même que cela pût jamais arriver, il tomba tout-à-coup sur les Mantinéens, alliés de Cléomène; et s'étant rendu maître de leur ville, il y mit garnison, déclara citoyens tous les étrangers qui s'y étoient établis, et lui seul il acquit aux Achéens vaincus ce qu'ils n'auroient osé espérer, quand même ils auroient été vainqueurs.

Les Lacédémoniens étant entrés une seconde fois en armes dans les terres des Mégalopolitains, Aratus marcha au secours de ces derniers, mais il n'eut garde d'en venir aux mains avec Cléomène, qui ne demandoit qu'à l'attirer au combat, et il résista fortement aux Mégalopolitains qui vouloient le forcer à combattre. Car, outre qu'il n'étoit pas naturellement trop porté à hasarder des batailles, il se trouvoit alors fort inférieur en forces à son ennemi; et sentant son courage refroidi par la vieillesse, et son ambition châtiée par de mauvais succès, il craignoit d'attaquer un jeune homme audacieux, ardent et enflé par des prospérités inespérées. Enfin, il

pensoit que si Cléomène, par sa témérité et par son audace, cherchoit à acquérir une gloire qu'il n'avoit point, il devoit lui-même chercher à conserver par beaucoup de précaution et de sagesse celle qu'il avoit déjà.

Cependant l'infanterie légère s'étant ébranlée, et ayant poussé les Spartiates jusque dans leur camp, où elle entra avec eux, les soldats se dispersèrent dans les tentes pour les piller. Aratus ne voulut pas profiter de cet avantage ; et retenant ses troupes sur le bord d'un ravin où elles s'étoient avancées, il les empêcha de passer [24]. Lysiades, au désespoir de cette manœuvre, et traitant mille fois Aratus de lâche, appela sa cavalerie pour la mener soutenir ceux qui poursuivoient les ennemis, la priant de ne pas trahir leur victoire, et de ne pas l'abandonner quand il combattoit pour son pays. Ayant donc assemblé autour de lui beaucoup de bonnes troupes, et des gens choisis, il alla charger l'aile droite des Spartiates avec tant de furie, qu'il la rompit et la mit en fuite. Mais comme il la poursuivit avec une ardeur trop inconsidérée ; et avec un désir de gloire trop emporté, il se laissa attirer dans des lieux tortueux, hérissés d'arbres et coupés par de grands fossés, où Cléomène se repliant sur lui, le chargea si rudement qu'il tomba mort sur la place en

se défendant avec beaucoup de valeur, et en soutenant le plus beau et le plus glorieux de tous les combats aux portes de sa patrie. Tout le reste de sa cavalerie prenant la fuite, se jeta dans le corps de bataille, et mettant le désordre dans cette infanterie, elle remplit toute l'armée d'effroi, et y communiqua sa fuite et sa défaite.

La plus grande partie de ce malheur fut rejetée sur Aratus, qui parut avoir abandonné mal-à-propos Lysiades. Les Achéens, qui se retiroient très-irrités, le forcèrent de les suivre jusqu'à Ægium. Là, le conseil s'étant assemblé, ils résolurent de ne plus fournir d'argent à Aratus, de ne plus lui entretenir de troupes étrangères, et lui déclarèrent que, s'il vouloit continuer la guerre, il la feroit à ses dépens. Aratus, se voyant traité si indignement, fut sur le point de leur rendre leur sceau, et de déposer le généralat. Mais après avoir pensé en lui-même et rappelé sa raison, il prit patience pour le moment; et bientôt après, menant les Achéens à Orchomène, il donna un grand combat à Mégistonus, beau-père de Cléomène, le battit, lui tua trois cents hommes, et le fit lui-même prisonnier. Et comme il avoit coutume de commander de deux années l'une, quand son tour revint, et qu'on l'appela après l'élection, il refusa

la charge, et, à sa place, Timoxène fut élu général.

La cause qu'on allègue de son refus, qu'il étoit mécontent du peuple et fort irrité contre lui, ne paroît pas exacte; la seule véritable, c'est l'état où il trouvoit les affaires des Achéens, et les malheurs dont il les voyoit menacés; car Cléomène n'alloit plus doucement et insensiblement à ses desseins, et ne gardoit plus de mesures, comme il faisoit auparavant, quand les éphores s'opposoient à ses vues et contrebalançoient sa puissance. Mais après avoir fait mourir tous ces magistrats, partagé les terres, et donné droit de bourgeoisie à quantité d'étrangers, il se rendit maître absolu de Lacédémone, sans que personne le contrôlât, et alors il s'attacha tout de bon aux Achéens, et demanda hautement qu'on l'élût général de la ligue. Aussi blâme-t-on Aratus d'avoir, dans une si grande tourmente, dans un orage si menaçant, abandonné à un autre le gouvernail d'un vaisseau dont il étoit le pilote, lorsqu'il auroit été beau et honnête de le prendre même par force s'il ne l'avoit pas eu, et de pourvoir ainsi au salut commun aux dépens même de sa vie. S'il désespéroit des affaires et des forces des Achéens, il devoit plutôt céder à Cléomène, que de rendre une seconde fois tout le Péloponèse barbare, en y

faisant entrer des garnisons de Macédoniens, que de remplir le château de Corinthe d'armes gauloises (*a*) et illyriennes, et que d'aller prendre des gens qu'il avoit battus si souvent dans les combats, dont il avoit plusieurs fois surpris la politique dans ses traités, et qu'il accabloit d'injures dans ses mémoires, pour les établir maîtres dans toutes ses villes en les appelant alliés, pour adoucir, par un beau nom, la honte d'une action si lâche.

On dira que Cléomène étoit un homme violent, injuste, un véritable tyran, je le veux, mais il descendoit des Héraclides, et il avoit Sparte pour patrie, de laquelle il valoit mieux prendre le dernier citoyen, que de choisir le premier des Macédoniens pour l'établir chef de la ligue, au moins pour ceux qui savent faire cas de l'honneur et de la noblesse des Grecs; car même Cléomène ne demandoit ce généralat aux Achéens que pour faire de grands biens aux villes, en reconnoissance de cet honneur et d'un si glorieux titre : au lieu qu'Antigonus (*b*) n'eût pas plutôt été déclaré généralissime et sur terre et sur mer, qu'il ne

(*a*) Moïse Dusoul croit qu'il faut lire *des Etoliens.* Cette leçon en effet paroît beaucoup plus vraisemblable, car on doit s'étonner de trouver des Gaulois en cet endroit. *A. L. D.*

(*b*) Surnommé Doson. *A. L. D.*

voulut jamais accepter cette charge qu'on ne lui eût donné la citadelle de Corinthe pour salaire de ses peines et de ses travaux, imitant parfaitement le chasseur de la fable d'Esope, qui ne voulut jamais monter sur son cheval, qu'il ne l'eût auparavant bridé[25]. Antigonus de même ne voulut jamais, pour ainsi dire, monter sur les Achéens, qui l'en prioient et qui l'en sollicitoient par leurs ambassades et par leurs décrets, qu'il ne les eût bridés par la garnison qu'il mit dans la citadelle, et par les otages qu'il exigea. Il est vrai qu'Aratus se récrie sur cela, et qu'il se justifie sur la nécessité qui le contraignit; mais Polybe assure que long-temps avant cette nécessité, se défiant de l'audace trop entreprenante de Cléomène, il avoit traité secrètement avec Antigonus, et avoit engagé les Mégalopolitains à demander au conseil des Achéens qu'on appelât Antigonus; car les Mégalopolitains étoient les plus exposés aux courses et aux pillages de Cléomène, dès qu'il y avoit la moindre guerre. Phylarque écrit la même chose; mais il ne faudroit pas ajouter beaucoup de foi à cet historien, s'il n'étoit appuyé du témoignage de Polybe; car toutes les fois qu'il parle de Cléomène, il entre dans une espèce d'enthousiasme par le zèle qu'il a pour lui, et fait de son histoire un véritable

plaidoyer, dans lequel il s'attache toujours à charger l'un et à justifier l'autre.

Les Achéens perdirent donc la ville de Mantinée, que Cléomène leur prit pour la seconde fois ; et ayant ensuite été défaits dans une grande bataille près d'Hécatombéon, ils furent si consternés de cet échec, qu'ils envoyèrent d'abord des ambassadeurs à Cléomène le prier de se rendre à Argos pour y recevoir le généralat, et se mettre à la tête des troupes; mais Aratus n'eut pas plutôt eu avis qu'il venoit, et qu'il étoit déjà près de Lerne avec son armée, qu'effrayé de son arrivée, il envoya au-devant de lui des ambassadeurs pour le prier de ne venir qu'avec trois cents hommes, comme vers des amis et des alliés; et de demander, s'il avoit quelque défiance, tels ôtages qu'il voudroit. Cléomène, prenant cette prière pour une moquerie et pour un outrage, s'en retourna sur l'heure, et écrivit au conseil des Achéens une lettre pleine de plaintes et d'invectives contre Aratus. Aratus écrivit aussi de son côté sur le même ton contre Cléomène, et dans ces injures ils se portèrent tous deux à un tel excès, qu'il n'y a sortes d'infamies qu'ils ne disent de leurs mariages et de leurs femmes.

Cléomène, piqué jusqu'au vif, envoya un héraut déclarer la guerre aux Achéens, et il

s'en fallut fort peu qu'il ne leur enlevât la ville de Sicyone par une intelligence qu'il avoit avec des traîtres; mais ayant échoué dans son projet, il se retira et alla tomber sur Pellène, qu'il prit après en avoir chassé le général des Achéens. Peu de temps après, s'étant emparé des villes de Phénée et Pentelie, les Argiens se joignirent à lui, et les Phliasiens reçurent garnison; de sorte qu'il ne resta presque plus rien d'assuré aux Achéens de tout ce qu'ils avoient conquis, et qu'Aratus se trouva dans un grand embarras et dans un grand trouble, voyant tout le Péloponèse agité, et toutes les villes prêtes à se soulever par les pratiques de ceux qui ne demandoient que des nouveautés; car rien ne demeuroit dans une assiette tranquille, et il n'y avoit personne qui fût content de l'état où l'on se trouvoit: parmi les Sicyoniens même et parmi les Corinthiens, on en découvrit beaucoup qui avoient des intelligences avec Cléomène, et que le désir de gouverner eux-mêmes avoit rendus depuis long-temps très-mal intentionnés pour le bien public. . . . .

Aratus ayant reçu l'autorité de les juger en dernier ressort, condamna à mort tous ceux de Sicyone qu'il trouva convaincus de cette corruption. Et ayant voulu ensuite rechercher ceux de Corinthe pour les faire punir, il

souleva le peuple, qui étoit déjà atteint de la même maladie, et qui étoit las du gouvernement des Achéens. S'étant donc tous assemblés dans le temple d'Apollon, ils envoyèrent prier Aratus de s'y rendre, résolus de le tuer, ou de le retenir prisonnier avant que d'en venir à une révolte déclarée. Aratus s'y rendit, conduisant lui-même son cheval par la bride, comme ne se défiant de rien et n'ayant aucun soupçon. Quand il parut à la porte du temple, plusieurs se levèrent et se mirent à l'accabler d'injures et de reproches. Aratus, d'un air tranquille et assuré, et d'un ton plein de douceur, leur commanda de se rasseoir et de ne pas tant crier en se tenant ainsi debout avec beaucoup de confusion et de désordre. Il fit même rentrer ceux qui étoient à la porte, et en leur parlant doucement, il s'éloignoit peu à peu du temple, comme cherchant quelqu'un à qui donner son cheval. Il se déroboit ainsi, en parlant sans aucune émotion et sans aucun trouble aux Corinthiens qu'il rencontroit, et les pressant de se rendre au temple; mais quand il se vit près de la citadelle, et avant qu'on se fût aperçu de son dessein, il sauta sur son cheval, et après avoir donné ordre à Cléopater, qui commandoit la garnison, de bien garder sa citadelle, il piqua à toute bride, et alla à Sicyone, suivi seule-

ment de trente soldats, tous les autres l'ayant abandonné et s'étant dispersés de côté et d'autre. Un moment après, les Corinthiens, avertis de sa fuite, se mirent à sa poursuite, et n'ayant pu l'atteindre, ils firent venir Cléomène, et lui remirent leur ville. Mais il ne crut pas avoir tant gagné en recevant Corinthe, qu'il crut avoir perdu par la fuite d'Aratus qu'ils avoient laissé échapper. Cléomène, après que ceux qui habitoient le quartier de la mer, appelé Acté, se furent joints à lui, et lui eurent livré leurs villes, environna la citadelle d'une bonne muraille et d'un retranchement palissadé.

Aratus ne fut pas plutôt arrivé à Sicyone, que plusieurs des Achéens se rendirent auprès de lui. On tint une assemblée générale, et là il fut encore élu général avec une autorité souveraine, et réduit à se faire une garde de ses propres concitoyens. Après avoir gouverné les affaires des Achéens pendant trente-trois ans, et avoir toujours été le premier de la Grèce en réputation et en puissance, il se trouvoit alors abandonné, pauvre, persécuté, et porté comme sur une planche du naufrage de sa patrie au milieu de la plus horrible tempête et des plus grands dangers; car les Etoliens lui refusèrent le secours qu'il leur de-

mandoit, et la ville d'Athènes, qui étoit très-portée à le favoriser, en fut empêchée par Euclide et par Micion.

Aratus avoit à Corinthe une maison et de grandes sommes d'argent. Cléomène n'y toucha point, et ne souffrit point qu'on prît la moindre chose; il envoya chercher les principaux amis d'Aratus et ses gens d'affaires, et leur ordonna d'avoir soin de son bien et de le garder pour lui en rendre compte dans la suite. Et en particulier, il lui envoya Tripylus, et pour la seconde fois son beau-père Mégistonus, lui faire de sa part toutes sortes de grandes promesses, et lui offrir une pension de douze talents (a), qui étoit le double de celle qu'il recevoit du roi Ptolémée, et pour cela il ne demandoit que d'être déclaré général des Achéens, et de garder, conjointement avec eux, la citadelle. Aratus répondit : « Qu'il ne gouvernoit pas les affaires, « mais que les affaires le gouvernoient ». Cléomène, qui prit cette réponse pour une défaite, se jeta d'abord sur les terres de Sicyone qu'il pilla et ravagea, et se tint trois mois devant la ville avec son armée, Aratus ne se démentant point pour cela, et délibé-

(a) Un peu plus de 59,259 fr. de notre monnoie, *A. L. D.*

tant en lui-même s'il recevroit Antigonus pour lui livrer la citadelle, car ce prince ne vouloit le secourir qu'à cette condition.

Les Achéens s'étant rendus à Ægium (*a*) pour y tenir une assemblée, y appelèrent Aratus; mais il ne pouvoit sans danger sortir de Sicyone, investie par les troupes de Cléomène : d'ailleurs ses concitoyens le retenoient par leurs prières, et ne vouloient pas souffrir qu'il exposât sa personne en passant ainsi au travers des ennemis. Les femmes mêmes et les enfants l'environnoient comme leur père commun et leur sauveur, et le tenoient étroitement embrassé en le conjurant et en versant des torrents de larmes. Aratus, quoique attendri, les rassura, les consola, et montant à cheval, il se rendit sur la côte de la mer avec dix de ses amis, et son fils qui entroit dans l'âge de l'adolescence. Ayant trouvé là quelques vaisseaux à l'ancre, ils s'embarquèrent, et arrivèrent heureusement à Ægium où se tenoit l'assemblée, et où il fut résolu qu'on appelleroit Antigonus, et qu'on lui remettroit la citadelle; Aratus lui envoya même son fils parmi les autres otages. Les Corinthiens furent tellement irrités de ce décret, et de l'action d'Aratus, qu'ils pillèrent ses riches-

(*a*) Ville maritime de l'Achaïe, à l'extrémité du golfe de Corinthe.

ses, et donnèrent sa maison à Cléomène. Comme Antigonus s'avançoit avec son armée qui étoit de vingt mille hommes de pied et de quatorze cents chevaux, Aratus, avec les magistrats et les principaux officiers de la ligue, alla par mer au-devant de lui jusqu'à la ville de Peges (*a*), à l'insu des ennemis. Il ne se fioit pas trop à Antigonus, ni aux Macédoniens; car il savoit qu'il ne s'étoit agrandi que par les maux qu'il leur avoit faits, et que sa haine contre Antigonus (*b*) avoit été le premier fondement de sa fortune, et comme le premier degré de son élévation. Mais voyant la nécessité indispensable et l'occasion qu'il ne pouvoit éviter, et à laquelle ceux qui pensent commander sont forcés d'obéir, il en courut le hasard.

Dès qu'Antigonus fut averti qu'Aratus arrivoit en personne, il s'avança, fit à tous les autres un accueil honnête et sans aucune distinction marquée; mais pour Aratus, dès cette première entrevue, il lui fit toutes sortes d'honneurs; et dans la suite l'ayant trouvé homme de bien et de très-grand sens, il l'admit dans sa familiarité la plus intime, jusqu'à lui communiquer ses secrets les plus im-

(*a*) Ville maritime, tout au bout du golfe de Corinthe.

(*b*) L'ancien Antigonus. *A. L. D.*

›ortants, et à se servir de lui dans ses plus
;randes affaires. Il est vrai qu'Aratus n'étoit
›as seulement utile dans tout ce qui regardoit
e gouvernement, mais d'un commerce très-
gréable, et l'homme du monde le plus pro-
›re à être auprès d'un roi qui se trouvoit libre,
t qui ne cherchoit qu'à se divertir dans ses
noments de loisir. Aussi Antigonus, quoi-
qu'alors fort jeune, n'eut pas plutôt connu
es mœurs et ses grandes qualités, dont il n'y
n avoit aucune qui ne fût digne de l'amitié
l'un roi, qu'il le préféra non seulement à
ous les Achéens, mais encore à tous les Ma-
édoniens qu'il avoit à sa cour, et continua
le se servir de lui en toutes choses. Ce fut
insi que se vérifia le signe que Dieu avoit
ait paroître dans les entrailles des victimes :
ar on raconte que peu de temps auparavant,
omme Aratus offroit un sacrifice, on vit
près du foie de l'animal, deux vésicules de
iel enveloppées d'une seule coiffe de graisse,
t que le devin prédit sur cela que deux en-
nemis, qui paroissoient irréconciliables, se-
oient bientôt réunis dans une étroite amitié.
Aratus méprisa pour lors cette prédiction;
car il n'ajoutoit pas autrement beaucoup de
foi aux signes des victimes, ni à toutes les
prédictions des devins, et il aimoit à se ser-
vir de sa raison. Mais quelque temps après,

fort blâmé d'avoir laissé périr si injustement un homme qui n'étoit point méchant, avec lequel il avoit eu de grandes relations, et qui à sa persuasion avoit déposé la tyrannie, et avoit fait entrer sa ville dans la ligue des Achéens [28]. On lui imputoit encore plusieurs autres choses; on l'accusoit d'être seul la cause que les Achéens avoient donné à Antigonus la ville de Corinthe comme s'il ne se fût agi que d'une simple bourgade; qu'ils avoient souffert qu'après avoir pillé Orchomène, il y mît une garnison de Macédoniens; qu'ils avoient rendu un décret qui portoit qu'on n'écriroit à aucun roi, et qu'on n'enverroit aucune ambassade à qui que ce pût être, que du consentement d'Antigonus; qu'ils s'étoient laissés forcer à nourrir et à payer la garnison Macédonienne, et qu'ils faisoient des sacrifices, des libations et des jeux en l'honneur d'Antigonus, les concitoyens d'Aratus en ayant donné les premiers l'exemple, et reçu dans leur ville Antigonus par le conseil d'Aratus, qui lui avoit donné à manger dans sa maison. Voilà les reproches qu'on lui faisoit sans penser qu'après avoir remis à ce prince les rênes du gouvernement, Aratus, entraîné lui-même par l'impétuosité de la puissance royale, n'avoit plus été maître que de sa voix seule, dont encore il ne pouvoit se servir li-

cette proposition à Antigonus, qui lui donna sur-le-champ quinze cents hommes, avec lesquels il s'embarqua dans un des ports de l'isthme, et arriva bientôt à Epidaure. Les Argiens, sans attendre son arrivée, allèrent attaquer les troupes de Cléomène, les poussèrent et les renfermèrent dans la citadelle. Cléomène qui étoit à Corinthe, ayant appris ces nouvelles, craignit que si les ennemis se rendoient maîtres d'Argos, ils ne lui coupassent le chemin de sa retraite, abandonna le château de Corinthe la nuit même, et marcha au secours de ses gens. Il arriva à Argos avant qu'on eût eu le moindre vent de son approche, et mit d'abord en fuite quelques troupes des ennemis. Mais peu de jours après, Aratus y étant arrivé de son côté, et le roi Antigonus ayant paru de l'autre avec toutes ses forces, Cléomène se retira à Mantinée.

Depuis ce moment, toutes les villes du Péloponèse se remirent entre les mains des Achéens. Antigonus s'empara du château de Corinthe, et Aratus, élu général par les Argiens, leur persuada d'abandonner à Antigonus tous les biens des tyrans, et ceux de tous les traîtres. Les Argiens, après avoir donné la torture à Aristomaque dans la ville de Cenchrées, le jetèrent dans la mer [27]. Aratus fut

douceur, et non une dureté, de donner de l'allégement à un cœur qui souffre, et qui, enflammé de colère et bouffi de dépit, ne cherche qu'à les exhaler. Mais sur ce qui se fit ensuite dans la même ville, il est impossible de justifier Aratus, et de donner à son action le moindre prétexte honnête et juste. Car les Argiens ayant reçu d'Antigonus cette ville en don, et ayant résolu de la repeupler, Aratus fut choisi pour y établir les nouveaux habitants; et étant capitaine général, il ordonna par un décret que la ville ne seroit plus appelée *Mantinée*, mais *Antigonée*, qui est le nom qu'elle porte encore aujourd'hui. Ainsi il semble que, par son moyen, Mantinée, *l'aimable Mantinée*, comme Homère l'appelle (*a*), ne subsiste plus, et qu'à sa place, on a une ville qui porte le nom de ceux qui ont ruiné et détruit ses habitants [31].

Quelque temps après, Cléomène, vaincu dans une grande bataille près de Sellasie par Antigonus, se sauva à Sparte qu'il abandonna la nuit suivante, et se retira à Alexandrie. Antigonus, après avoir fait à Aratus tous les traitements les plus humains, les plus gracieux et les plus honnêtes, s'en retourna en Macédoine sur les nouvelles que les Illyriens y étoient entrés; et y étant tombé malade pres-

(*a*) Dans le deuxième livre de l'Iliade.

que en arrivant, il nomma pour son successeur Philippe, fils de Démétrius, qui sortoit à peine de l'enfance, l'envoya dans le Péloponèse, et lui recommanda surtout de s'attacher à Aratus, et de se gouverner par ses conseils quand il traiteroit avec les villes, et qu'il voudroit se faire connoître aux Achéens. Aratus lui fit le meilleur accueil qu'il lui fut possible, agit si sagement qu'il le renvoya en Macédoine plein d'affection pour lui, et dans les dispositions les plus favorables pour les intérêts de la Grèce.

Après la mort d'Antigonus, les Etoliens commencèrent à avoir beaucoup de mépris pour la lâcheté et pour la paresse des Achéens; car accoutumés à se tapir sous les armes des Macédoniens, ils passoient leur vie dans l'oisiveté et sans aucune discipline [32]. Cela donna aux Etoliens l'audace de penser à s'emparer du Péloponèse [33]. Ils y entrent à main armée; chemin faisant ils emmènent quelques troupeaux et quelque butin des terres des Patres et de Dyme, et se jetant sur Messène, ils font un ravage horrible dans tout le pays des environs. Aratus, irrité de cette insolence et de cette perfidie, et voyant que Timoxène qui étoit cette année-là capitaine-général, différoit et cherchoit à gagner du temps, parce que son année alloit expirer [34], Aratus, dis-

je, qui étoit nommé pour lui succéder l'année suivante, avança de cinq jours son généralat pour courir au secours des Messéniens. Ayant donc assemblé les Achéens, dont ni les corps n'étoient plus endurcis à l'exercice des armes, ni les courages portés à la guerre, il fut battu près de Caphyes (*a*), et comme il fut accusé de s'être porté en cette occasion avec plus d'ardeur que de prudence [35], il se refroidit si fort dans la suite, et abandonna tellement les affaires et ses espérances, que les Etoliens lui ayant donné plusieurs fois depuis de grandes prises sur eux, il n'en profita point, leur laissa exercer dans le Péloponèse toutes leurs insolences, et souffrit qu'ils y vécussent avec une licence désordonnée, comme si c'eût été des gens qui, dans un excès de débauche, n'eussent eu en vue que de folâtrer et de s'enivrer [36].

Les Achéens, contraints pour la seconde fois de tendre les mains vers la Macédoine, appelèrent le roi Philippe pour lui confier les affaires des Grecs, dans l'espérance que l'affection qu'il portoit à Aratus, et la confiance qu'il avoit en lui, le rendroient doux et traitable, et qu'ils en disposeroient à leur gré. Mais Apelles, Mégaréus, et quelques autres courtisans s'étant mis à calomnier Aratus au-

(*a*) Ville d'Arcadie.

près du roi, ce prince prêta l'oreille à leurs discours, favorisa dans le conseil la faction contraire, et porta les Achéens à élire Eperatus pour leur capitaine-général. Cet Eperatus étant tombé d'abord dans le dernier mépris, et Aratus ne voulant plus se mêler des affaires, rien ne réussissoit aux Achéens, et Philippe reconnut alors qu'il s'étoit entièrement trompé, et qu'il avoit pris un mauvais parti. Il se tourna donc encore du côté d'Aratus, se donna tout entier à lui, et voyant qu'après cette démarche ses affaires prospéroient visiblement, et que sa réputation et sa puissance augmentoient de jour en jour, il ne voulut dépendre que de lui, comme du seul homme à qui il devoit toute sa grandeur et toute sa gloire. Aussi il parut à tout le monde qu'Aratus étoit un excellent maître, non seulement pour bien régler une démocratie; mais encore pour bien établir et constituer un royaume. Car la droiture de ses intentions et la bonté de ses mœurs paroissoient dans toutes les actions de ce jeune prince, comme une couleur qui en rehaussoit tout l'éclat. En effet la modération avec laquelle il traita les Lacédémoniens [37] après la faute qu'ils avoient commise contre lui, la conduite sage qu'il tint avec les Crétois, et par laquelle il gagna en peu de jours toute leur île [38], et son expédi-

tion contre les Etoliens (*a*), qui fut aussi heureuse que glorieuse, donnent à Philippe la gloire d'avoir été assez prudent pour suivre de bons avis, et à Aratus celle d'avoir été assez habile pour les donner. Ces grands succès ne firent qu'augmenter la jalousie et l'envie des courtisans. Mais voyant que leurs calomnies secrètes ne produisoient rien, ils se mirent à l'attaquer ouvertement, et à lui dire à table avec la dernière insolence, des paroles piquantes qui alloient jusqu'à la dérision. Un soir même comme il se retiroit dans sa tente après souper, ils le poursuivirent à coups de pierres. Philippe en fut si irrité, qu'il les condamna d'abord à une amende de vingt talents (*b*), et ensuite voyant qu'ils ruinoient ses affaires et qu'ils ne faisoient que tout brouiller, il les fit mourir.

Mais bientôt ce prince, enflé et corrompu par les faveurs de la fortune, poussa en dehors, comme autant d'abcès, une foule de passions très-vicieuses; et sa perversité naturelle ayant surmonté et vaincu le déguisement forcé dont il avoit voulu la cacher, découvrit peu-à-peu, et fit paroître à nu le vice de ses mœurs. D'abord, il fit une injure cruelle au jeune Aratus en corrompant sa femme. Ce commerce fut

(*a*) Polybe la décrit en détail, liv. IV et V.

(*b*) 98,765 fr. 43 cent. *A. L. D.*

long-temps caché, parce qu'il logeoit dans la même maison où Aratus l'avoit reçu. Ensuite il commença à traiter plus durement les villes, et l'on voyoit visiblement qu'il n'avoit plus la même considération pour Aratus, et qu'il s'éloignoit de lui. Le commencement de ses soupçons et de sa défiance vint de ce qui se passa à Messène. La division s'étant mise parmi les Messéniens, Aratus alla à leur secours, mais il y arriva un jour plus tard que Philippe qui le devança, et qui dès qu'il fut arrivé, au lieu d'apaiser les habitants, les excita encore davantage les uns contre les autres, demandant d'un côté aux gouverneurs et aux magistrats s'ils n'avoient pas des lois pour se faire obéir du peuple, et d'un autre côté demandant à ceux qui étoient à la tête du peuple s'il n'avoient pas des mains pour s'en servir contre les tyrans. Les deux partis se confiant donc en lui, et pensant chacun l'avoir de son côté, les gouverneurs et les magistrats voulurent se saisir des orateurs du peuple, et ceux-ci s'élevant avec le peuple contre les magistrats et leurs officiers, les massacrèrent ainsi que plusieurs autres des plus considérables de la ville; de sorte qu'il y eut bien près de deux cents hommes tués dans cette sédition. Philippe ayant commis cet acte si inhumain, et acharné encore davantage les

Messéniens les uns contre les autres, Aratus arriva. D'abord il témoigna assez ouvertement qu'il supportoit avec peine ce procédé de Philippe, et il n'imposa point silence à son fils, qui le reprochoit à ce prince avec beaucoup d'aigreur, et qui s'emportoit même jusqu'à lui dire des injures. Ce jeune Aratus qui, à ce qu'il paroît, aimoit Philippe, s'emportant contre lui en cette occasion, lui dit en propres termes, « qu'il ne le trouvoit plus « beau depuis qu'il avoit fait une si mauvaise « action, mais bien le plus laid des hommes ». Philippe ne dit rien, quoiqu'on s'attendît qu'il répondroit avec colère, et que pendant le discours d'Aratus, on l'eût entendu plusieurs fois se récrier : mais tendant la main à Aratus le père, comme ayant pris modérément les reproches de son fils, et contrefaisant l'homme doux et honnête, il le fit sortir du théâtre, et le mena avec lui à la citadelle d'Ithome (*a*), pour y faire un sacrifice à Jupiter, et pour visiter la place, qui n'est pas moins forte que la citadelle de Corinthe, et qui avec une bonne garnison, est fort incommode pour ses voisins, et presque imprenable. Philippe y étant monté, et ayant fait son sacrifice, le devin lui apporta les entrailles du bœuf qu'il venoit d'immoler : il les prit entre ses mains

(*a*) Ville et mont de la Messénie. *A. L. D.*

et les montra à Aratus et à Démétrius de Phare [39], en se penchant tantôt vers l'un, et tantôt vers l'autre, et leur demandant « ce « qu'ils voyoient dans ces entrailles de la vic- « time, et s'il devoit garder la citadelle, ou « la rendre aux Messéniens ». Alors Démétrius se mettant à rire, lui dit : « Si vous « avez l'âme d'un devin, vous la rendrez [40], « et si vous avez l'âme d'un roi, vous retien- « drez le bœuf par les deux cornes », désignant par ce bœuf le Péloponèse, et lui insinuant que s'il tenoit la citadelle d'Ithome et celle de Corinthe, tout le Péloponèse seroit entièrement sous son obéissance. Mais Aratus fut long-temps sans proférer une seule parole. Philippe le pria donc de lui dire ce qu'il pensoit. Alors il lui dit : « Philippe, il y a en « Crète plusieurs grandes montagnes fort es- « carpées. Dans la Béotie et dans la Phocide, « il y a quantité de châteaux assis sur les ro- « chers inaccessibles. Il y en a aussi beaucoup « dans le pays des Acarnaniens, tant au mi- « lieu des terres que sur la côte, et tous ex- « trêmement forts. Vous n'en avez pris aucun « de vive force, cependant ils vous obéissent « tous volontairement. C'est aux brigands à « se renfermer dans des rochers, à se fortifier « dans des lieux escarpés, et à s'environner « de précipices ; mais pour un roi il n'a point

« de forteresse plus sûre ni plus imprenable, « que la douceur, l'humanité, et la bonne foi, « qui lui attirent l'affection de tous les hommes. « Ce sont ces qualités qui vous ont ouvert la « mer de Crète, ce sont elles qui vous ont « introduit dans le Péloponèse, et c'est par « elles enfin que, malgré votre jeunesse, vous « êtes devenu le général des uns et le maître « des autres [41] ». Il alloit continuer ; mais Philippe remettant les entrailles de la victime au devin, et prenant Aratus par la main : « reprenons donc, lui dit-il, le même chemin « par où nous sommes venus ». Il faisoit entendre qu'Aratus l'avoit forcé par ses paroles, et lui avoit arraché la citadelle des mains [42].

Depuis ce moment-là, Aratus commença à se retirer de la cour et à rompre peu-à-peu tout commerce avec Philippe. Ce prince le pria instamment de le suivre en Epire, et de l'accompagner à cette expédition ; mais Aratus s'y refusa et demeura chez lui, de peur de s'attirer une partie du blâme de tout ce qu'il feroit de mal. Philippe, après avoir honteusement perdu ses vaisseaux dans la guerre qu'il entreprit contre les Romains, après avoir été battu devant Apollonie, s'en retourna plein de confusion en Macédoine, et il revint peu de temps après dans le Péloponèse, où il fit encore tous ses efforts pour abuser et pour

surprendre les Messéniens ; mais ses ruses ayant été découvertes, il leva le masque et ravagea tout le pays. Alors Aratus rompit absolument avec lui, et se plaignit hautement de son injustice ; car même il avoit su le commerce qu'il avoit eu avec sa belle-fille, dont il avoit été très-affligé, mais il n'en avoit rien dit à son fils, à qui il n'auroit servi de rien de connoître sa honte, lorsqu'il étoit dans l'impuissance de s'en venger. Il s'étoit fait dans Philippe le plus grand et le plus incroyable de tous les changements ; de roi doux et humain, et de jeune homme plein de sagesse et de tempérance, il étoit devenu tout d'un coup un homme très-dissolu, perdu de débauches, et le plus pernicieux de tous les tyrans ; mais ce n'étoit pas un véritable changement de naturel, c'étoit seulement une manifestation de ses vices, que la crainte l'avoit obligé de tenir long-temps cachés, et que la licence et l'impunité lui donnoient lieu de faire paroître : car que l'affection que ce prince eut dès le commencement pour Aratus, fût mêlée de respect et de crainte, c'est ce que témoigne assez évidemment ce qu'il fit ensuite contre lui.

En effet quoiqu'il désirât avec passion de s'en défaire, et qu'il fût très-persuadé que tant qu'Aratus existeroit il ne seroit pas même

libre, bien loin d'être tyran, ou roi, cependant il n'osa recourir à la force ouverte, mais il lui détacha Taurion, un de ses lieutenants, et son ami particulier, à qui il donna ordre de le faire mourir par quelque voie secrète, surtout par le poison, et en son absence. Taurion s'étant lié avec Aratus, et s'étant insinué dans sa familiarité, lui donna un de ces poisons qui ne sont ni violents ni prompts, mais qui allument dans le corps un feu lent, et excitent une petite toux, et qui peu à peu conduisent enfin à une phthisie incurable.

Aratus connut fort bien la cause de son mal; mais comme il n'auroit rien avancé de s'en plaindre, il le supporta patiemment sans en dire un seul mot, comme si c'eût été une maladie ordinaire. Un jour seulement, un de ses amis étant dans sa chambre, il cracha du sang; son ami le voyant et s'en étonnant: « Mon cher Céphalon, dit Aratus, voilà le « fruit de l'amitié des rois ». Il mourut (*a*) de cette manière à Ægium lorsqu'il étoit capitaine-général pour la dix-septième fois. Les Achéens vouloient qu'il fût enterré dans le lieu même, et se faisoient un honneur de lui élever un tombeau qui répondît à la gloire de sa vie; et les Sicyoniens regardant comme un affront qu'il fût enterré ailleurs que dans

(*a*) Etant âgé de 58 ans. *A. L. D.*

eur ville, persuadèrent aux Achéens de leur céder cet honneur qui leur appartenoit. Mais il y avoit une ancienne loi qui défendoit que personne fût enterré dans l'enceinte des murailles, et cette loi étoit appuyée par une crainte superstitieuse qui s'étoit emparée de tous les esprits. Ils envoyèrent donc à Delphes interroger la Pythie, qui leur rendit cet oracle : « Sicyone, tu veux payer à Aratus le « prix de ta réputation, de ta liberté et de ta « gloire [43], et tu demandes quels honneurs tu « feras à ce héros qui vient de mourir? sache « que toutes les offenses que l'on commettra « contre ce personnage sont autant d'impiétés « qui souillent la terre, la mer et le ciel ».

Cet oracle ayant été porté à Sicyone, tous les Achéens en furent ravis, et surtout les Sicyoniens, qui d'abord changèrent leur deuil en fête, et qui, couronnés de fleurs, et vêtus de robes blanches, enlevèrent le corps à Ægium, et le portèrent en pompe à Sicyone en dansant et en chantant en son honneur des hymnes et des cantiques. Dès qu'ils furent arrivés, ils choisirent le lieu le plus éminent, où ils l'enterrèrent comme le fondateur et le sauveur de leur ville. Le lieu où il est enterré s'appelle encore aujourd'hui *Aratium*, et ils lui offrent tous les ans deux sacrifices solennels, le premier, le jour qu'il délivra la ville

du joug de la tyrannie, qui est le cinq du mois de Daesius, que les Athéniens appellent *Anthestérion*, et ce sacrifice porte le nom de *Soteria*; et l'autre, le jour qu'il vint au monde. Le premier sacrifice, ce fut le grand prêtre de Jupiter-Sauveur qui l'offrit lui-même; et l'autre ce fut le fils même d'Aratus ceint d'un tablier qui n'étoit pas entièrement blanc, mais dont la moitié étoit de couleur de pourpre. Pendant le sacrifice, des chœurs de musique, accoutumés à servir aux théâtres, chantoient sur la lyre, des cantiques, et le maître des chœurs, à la tête des enfants et des jeunes hommes, faisoit une procession autour de l'autel. Le sénat, couronné de fleurs, suivoit cette procession, ainsi que tous les autres citoyens qui voulurent y assister. Encore aujourd'hui on conserve quelques vestiges de ces fêtes comme par une espèce de religion, et la plupart des autres honneurs qu'on lui faisoit, ont cessé, soit par le laps du temps, ou par les nouvelles affaires qui sont survenues.

Tous les historiens conviennent que tel fut Aratus, dans tout le cours de sa vie. Quant à son fils, il eut un sort encore plus déplorable; car Philippe, naturellement scélérat, et qui cherchoit toujours à mêler à sa cruauté l'outrage, employa contre lui, non les poisons mortels, mais ceux qui font perdre la raison,

et qui le jetèrent dans la démence, et le porta par là à entreprendre les choses les plus horribles et les plus étranges, à n'avoir de goût qu'à commettre les actions les plus indignes, et à satisfaire les passions les plus abominables et les plus infâmes. De sorte que quoiqu'il fût alors fort jeune et dans la fleur de son âge, la mort fut pour lui non un malheur, mais une heureuse délivrance de ses maux, et le seul salut qu'il pouvoit désirer et attendre. Mais ce malheureux Philippe, pendant qu'il vécut, paya toujours à Jupiter, protecteur de l'hospitalité et de l'amitié, la peine que méritoient ses actions impies et détestables; car défait en bataille par les Romains, il se remit à leur discrétion; il fut privé de toutes les autres terres et de toutes les autres provinces qu'il avoit ajoutées à sa domination, contraint d'abandonner tous ses vaisseaux et de n'en conserver que cinq, et forcé de payer encore une amende de mille talents (*a*), et de donner son fils en ôtage. Enfin, par compassion, on lui laissa la Macédoine et toutes ses dépendances, où, continuant de faire mourir les hommes les plus vertueux, et ceux de sa famille, il remplit tout son royaume d'horreur et de haine pour lui. Le seul bonheur qui lui restoit parmi tant de maux, c'étoit un

(*a*) Environ 4,938,272 fr. *A. L. D.*

trième livre. Le lecteur ne sera pas fâché de le voir. « Aratus étoit un homme accompli de tout point pour « être à la tête des affaires ; car il savoit bien parler « et bien penser, et cacher ce qu'il avoit résolu. Il « supportoit avec douceur les différents qui s'élèvent « souvent dans les délibérations ; il ne cédoit à per- « sonne dans l'art de faire des amis et des alliances ; « il étoit très-propre à faire des entreprises contre les « ennemis, à leur dresser des embûches, et à les con- « duire à une heureuse fin par sa patience et par « son audace. C'est ce que témoignent mille actions « qu'il a faites, etc. Cependant le même Aratus, « toutes les fois qu'il étoit question d'agir à décou- « vert, étoit lent à former ses résolutions, et timide « à les exécuter. En présence de l'ennemi, il ne pou- « voit soutenir la vue du danger. De là vient que tout « le Péloponèse a été rempli de trophées de ses dé- « faites, et que de ce côté-là il pouvoit être toujours « facilement vaincu. C'est ainsi que la nature a mis « des qualité différentes et contraires, non seulement « dans les corps des hommes, mais encore plus dans « les esprits. De sorte que le même homme n'est plus « le même, non seulement dans les différentes opé- « rations, mais dans les mêmes et dans celles aux- « quelles il est le plus heureusement né. Car tantôt « il est très-vif et très-ingénieux, et tantôt très-pesant « et très-stupide ; aujourd'hui hardi et courageux, « demain poltron et timide ». Ce portait éclaircit celui que Plutarque a fait.

5 Plutarque ne perd aucune occasion de faire voir que les défauts des hommes viennent tous de l'ignorance, et de ce que leur raison n'est pas éclairée par la philosophie, et cela est certain. La philosophie enseigne à connoître la nature des choses, et un esprit instruit agit conformément aux vérités qu'il connoît et dont il est convaincu. Par exemple, pour ne pas sortir du fait dont il s'agit ici, la philosophie enseigne

ce qui est véritablement terrible, et ce qui ne l'est pas. Si Aratus avoit donc été éclairé de cette lumière, il n'auroit pas été hardi la nuit et poltron le jour, mais il auroit toujours eu le même courage ; car un danger n'est pas plus grand le jour que la nuit.

6 Ce passage de Plutarque peut servir à décider la fameuse question si souvent débattue, lequel vaut mieux ou l'étude, ou le naturel. La nature sans l'étude, sans la science, ne produit que des fruits sauvages. Mais aidée par la science, elle en produit de plus doux et de plus excellents, et qui se sentent de la culture qui les a perfectionnés.

7 Pamphilus et Mélanthus, deux des plus grands peintres. Pamphilus avoit été l'élève d'Eupompus, et il fut le maître d'Apelle et de Mélanthus. Les tableaux les plus célèbres de Pamphilus étoient *une confrérie*, *le combat de Philonte*, *la victoire des Athéniens*, *et Ulysse sur sa nacelle*. Les tableaux de Mélanthus étoient sans prix. Voyez Pline, liv. vij, ch. 7.

8 Néalces étoit un peintre de grande réputation. Il avoit peint Vénus ; il étoit ingénieux et solide dans son art. Il peignit la bataille navale des Egyptiens contre les Perses ; et comme il vouloit faire connoître que l'action s'étoit passée sur le Nil, dont les eaux sont semblables à celles de la mer, il fit entendre par un signe ce qu'il ne pouvoit désigner par son art ; il peignit sur le bord un âne qui buvoit, et tout auprès un crocodile qui le guettoit, tout prêt à se jeter sur lui. Pline, liv. xxxv, ch. 11.

9 Il ne faut pas confondre cette bataille de Chéronée avec la célèbre bataille de ce nom, où les Athéniens et les Thébains furent défaits par Philippe, et qui fut donnée la troisième année de l'Olympiade cx, soixante-six ans avant la naissance d'Aratus.

[10] Polybe, qui a suivi les mémoires mêmes d'Aratus, et qui a commencé son histoire où Aratus avoit fini, marque qu'entre le premier généralat d'Aratus et le second où il surprit le château de Corinthe, il y eut huit ans entiers.

[11] La poésie qui tient tous les miracles du monde à sa disposition, ne les dispense pas mieux ni plus à propos que l'histoire le fait ici. Les nuages se lèvent tout d'un coup au milieu d'une nuit très-claire quand il est nécessaire de cacher la marche d'Aratus. Ils se dissipent quand il faut l'éclairer pour lui faire démêler le sentier, et ils se rassemblent quand il faut le cacher dans l'obscurité.

[12] Le hasard fait quelquefois mieux que toute la prudence n'auroit su faire. Ces trois cents soldats qui sont tapis au bas du précipice à l'ombre d'une grande roche, parce qu'ils ne savent par où monter, servent plus à la victoire d'Aratus, que s'ils étoient montés. On n'auroit pu les mieux placer contre le secours.

[13] Il veut dire que ce dogme de Zénon, « Que le « sage est bon capitaine », est démenti par l'expérience qu'il avoit faite le jour de la prise du château de Corinthe par Aratus. Expérience qui fournit une double preuve du contraire; car lui Persée, qui étoit homme sage et fort versé dans la philosophie, il avoit été assez mauvais capitaine pour se laisser surprendre par Aratus. Et ce même Aratus qui étoit un jeune homme, et par conséquent peu sage, et qui avoit formé la plus folle des entreprises, y avoit pourtant réussi.

[14] Eschyle et ses compagnons ne devoient-ils pas s'attendre à cette aventure, après l'affront qu'ils venoient de faire à Charimènes et à son ami? Dans une affaire si délicate et si périlleuse, il n'y a pas

de plus grande imprudence que d'offenser un homme instruit.

[15] Il ne faut pas confondre cet Aristomaque, tué par ses domestiques, avec Aristomaque qui fut jeté dans la mer à Cenchrées. Le premier eut pour successeur à la tyrannie, Aristippe; et le second succéda à cet Aristippe, et surpassa tous les autres tyrans en cruauté. Je suis surpris que Polybe n'ait rien dit de cet Aristippe qui se saisit de la tyrannie après le premier tyran Aristomaque.

[16] Je crains que Plutarque n'ait confondu ici les temps. Selon Polybe, cette action d'Aratus ne fut pas faite lorsqu'Aristippe eut succédé à Aristomaque, mais du temps du second Aristomaque, à moins qu'on ne dise qu'Aratus fit denx fois la même tentative sur Argos avec le même succès. Voy. Polybe, liv. ij.

[17] Polycrate, à qui Plutarque adresse cette vie, étoit un des descendants d'Aratus, et il avoit deux fils qui continuèrent encore sa race qui avoit déjà duré trois cent cinquante ans depuis la mort d'Aratus.

[18] Ce Lysiades étoit comme Platon nous représente Alcibiade, qui par ambition auroit voulu être tyran d'Athènes, et non seulement d'Athènes, mais du monde entier, et à qui Socrate fait voir les dangers qui accompagnent cette ambition si injuste. On peut voir le second Alcibiade.

[19] Quand cela est, il ne se peut que tôt ou tard ce qui est contrefait ne se démente. A la longue, le mensonge ne tient pas contre la vérité. On peut dire à ces mœurs contrefaites qui attaquent une vertu solide, ce que la lime dit au serpent:

——— Fragili quaerens illidere dentem,
Offendet solido.

Horat. Sat. 1, liv. ij.

20 Cette fable du coucou et des oiseaux n'est pas aujourd'hui dans le recueil que nous avons des fables d'Esope; mais il y en a une du faucon et des oiseaux, à laquelle celle-ci fait allusion.

21 Voilà donc une ancienne rancune que cette déesse conservoit encore contre toute la race des hommes depuis l'aventure d'Actéon. Elle faisait encore perdre le sens à tous ceux qui la regardoient. Aratus n'avoit garde de rapporter dans ses mémoires des faits si fabuleux, et qui n'étoient sans doute que dans la bouche du peuple.

22 Je m'étonne que Pline n'ait pas fait mention de ce tableau parmi les ouvrages qu'il rapporte de Timanthe. Et je m'étonne encore que quelque grand peintre de nos jours n'ait pas choisi ce sujet, qui feroit certainement un beau tableau. Pline dit de ce Timanthe, qu'il avoit beaucoup d'esprit, que dans ses ouvrages on découvroit plus de choses qu'il n'en peignoit, qu'étant grand par son art, il étoit encore plus grand par son esprit, et qu'en peignant un héros, il avoit employé tout ce que la peinture avoit de force. Liv. xxxv, 10.

23 Le raisonnement de Plutarque est très-sensé et très-solide. Cependant on pourroit dire, pour appuyer la justification d'Aratus, que cet Erginus après le succès de l'affaire de Sicyone, ayant touché beaucoup d'argent, avoit pu être tenté d'employer cet argent à ramasser quelques troupes pour faire un coup d'éclat, dont il étoit bien sûr de tirer une grande récompense s'il réussissoit. Les diverses tentatives qu'Aratus fit depuis sur ce port, témoignent un peu contre lui, mais elles ne sont pas une preuve bien sûre. Aratus pouvoit fort bien s'être mis dans la tête le projet d'Erginus, et avoir voulu l'exécuter.

24 Deux raisons purent empêcher Aratus de mener

ses troupes à la suite de son infanterie légère ; la première, la difficulté des lieux où il falloit les engager ; et la seconde, plus forte encore, c'est qu'il voyoit l'aile droite des Spartiates en bataille devant lui, et toute prête à tomber sur ses troupes, qui n'auroient pu passer le ravin sans se rompre et sans donner par ce désordre un grand avantage à l'ennemi.

[25] C'est la même fable qu'Horace a si bien placée dans l'épître x du premier livre.

Cervus equum, pugnâ melior, communibus herbis
Pellebat :

Cette fable est dans le recueil d'Esope ; mais on prétend qu'avant lui, le poète Stésichore s'en étoit servi en parlant aux Hymériens qui alloient établir des gardes à Phalaris.

[26] Le signe ni la prédiction ne pouvoient avoir un accomplissement plus formel ni plus sensible. Antigonus et Aratus enveloppés d'un même tapis, étoient les deux vésicules du fiel enveloppées d'une seule coiffe. Cela devoit bien vaincre l'incrédulité d'Aratus. Cependant il ne fit qu'en rire ; grande sagesse pour un homme que la philosophie n'avoit pas formé.

[27] L'historien Phylarque exagère extrêmement la mort de ce tyran Aristomaque, comme si on lui avoit fait souffrir les supplices les plus cruels. Polybe le réfute très-solidement dans son second livre.

[28] Plutarque paroît suivre ici les impressions injustes que Phylarque, pour noircir Aratus, veut donner de la mort d'Aristomaque, dont il étoit grand partisan. Il auroit mieux fait de suivre Polybe, qui, dans son second livre, fait voir que cet Aristomaque méritoit des supplices beaucoup plus cruels que celui d'être jeté dans la mer ; et que quand bien même on lui auroit fait souffrir de plus grandes peines que celles

dont parle Phylarque, il n'auroit pas encore assez souffert pour expier ce qu'il fit dans un seul jour, lorsqu'Aratus, à la tête d'une troupe d'Achéens, étant entré secrètement dans Argos, et s'étant exposé au plus grand de tous les dangers en combattant pour la liberté des Argiens, il fut obligé de se retirer, parce que la crainte du tyran étoit si grande, qu'aucun des citoyens ne remua pour le secourir. Aristomaque saisissant cette occasion d'assouvir sa cruauté, prétexta qu'il y avoit plusieurs des Argiens qui étoient d'intelligence avec les Achéens, et fit égorger quatre-vingts des plus considérables, après leur avoir fait donner la torture en présence de leurs parents. N'est-ce pas là un méchant homme? Il est vrai qu'il avoit déposé la tyrannie à la persuasion d'Aratus, et qu'en faveur de ce changement, les Achéens lui avoient pardonné tous ses anciens crimes, lui avoient donné part à l'administration de leur république, et l'avoient même fait général de leurs troupes. Mais dès qu'il vit reluire des espérances plus favorables du côté de Cléomène, il oublia cette humanité des Achéens, il se sépara et sépara sa patrie de la ligue des Achéens dans les temps les plus difficiles, et se tourna du côté de leurs ennemis; de sorte que lorsqu'il eut été pris, il falloit le mener par tout le Péloponèse, et après l'avoir donné en spectacle à toutes les villes, le faire mourir en public dans les supplices. Cependant un si méchant homme ne souffrit d'autre peine que d'être jeté dans la mer pour quelques choses qu'il avoit faites à Cenchrées. Voilà une assez bonne apologie d'Aratus. Plutarque auroit dû y faire quelque attention.

29 Les Achéens, par une délibération publique, avoient nommé Antigonus généralissime des Achéens sur terre et sur mer, et lui avoient donné la citadelle de Corinthe. Comment donc Aratus, après lui avoir cédé sa place et remis les rênes de l'état, auroit-il pu

ésister à sa puissance, n'étant plus que particulier, t n'ayant plus que sa voix seule?

30 Les Mantinéens avoient envoyé demander aux Achéens une garnison pour se défendre contre les intrigues des Lacédémoniens. Les Achéens leur envoyèrent trois cents de leurs citoyens, et deux cents soldats étrangers. Quelque temps après, ces Mantinéens, par la plus détestable de toutes les perfidies, égorgèrent cette garnison qu'ils avoient demandée. Que ne méritoient donc point des gens qui avoient commis un si horrible crime? Cependant les Mantinéens, repris par les Achéens, ne souffrirent d'autre peine que le pillage de leurs biens et la vente des personnes libres. Ce que Plutarque dit de la mort des plus nobles et des plus considérables des Mantinéens, c'est un mensonge de Phylarque, qui a voulu enchérir sur la vérité, pour noircir les Achéens et Aratus. Mais quand même cela seroit vrai, Polybe fait fort bien voir qu'il n'y avoit rien que les Mantinéens ne méritassent, et que si Aratus et les Achéens ne se portèrent pas contre eux aux derniers excès de la vengeance, il faut attribuer cette modération à leur humanité.

31 Plutarque marque toujours l'amour qu'il a pour la Grèce. Il n'y a rien de plus indigne que d'ôter à une ville son ancien nom, pour lui donner le nom de celui qui a été la principale cause de sa ruine.

32 Polybe observe, dans son quatrième livre, que depuis que Cléomène avoit perdu son royaume, les peuples du Péloponèse, qui étoient las des premières guerres, et qui croyoient que l'état présent des affaires dureroit toujours, avoient entièrement négligé les armes et le métier de la guerre. Ce qui fait voir combien il est important d'entretenir les peuples, et de les exercer dans le métier des armes pendant les temps même les plus tranquilles.

34

[33] Il y avoit long-temps que les Etoliens ne pouvoient souffrir la paix, parce que pendant la paix, ils étoient obligés de vivre à leurs dépens, et qu'ils étoient accoutumés à ne vivre que de brigandages. Antigonus les avoit tenus en respect; mais après sa mort ils méprisèrent l'enfance de Philippe, et ne cherchèrent que des prétextes pour faire la guerre aux peuples du Péloponèse. Polybe, liv. iv.

[34] Timoxène n'étoit nullement d'avis de cette expédition, parce qu'il n'avoit point du tout de confiance dans les Achéens, à cause des raisons que je viens d'expliquer; et comme il ne restoit que cinq jours de l'année de son généralat, il étoit bien aise de gagner ce temps-là. Mais Aratus, indigné de l'audace des Etoliens, poursuivit la chose ardemment, et ayant retiré le sceau des mains de Timoxène, il écrivit sur l'heure à toutes les villes, et ordonna à toute la jeunesse, capable de porter les armes, de se trouver à jour marqué à Mégalopolis. Ainsi Timoxène ne mérite pas d'être blâmé de n'avoir pas voulu hasarder le salut de sa patrie avec des troupes dont il connoissoit la lâcheté et la paresse, surtout n'ayant que peu de jours à attendre pour sortir de charge et quitter le commandement.

[35] Quand le lecteur sait qu'Aratus fut battu près de Caphyes, et qu'il fut accusé de s'être porté avec plus d'ardeur que de prudence, il n'en est guère plus avancé. Plutarque n'écrivant qu'une vie, n'a pas cru qu'il fût de son devoir de l'instruire davantage, et de lui marquer les fautes qu'on reprochoit à Aratus dans cette occasion. Mais Polybe, qui écrivoit une histoire, ne l'a pas oublié, jugeant avec raison que c'est ce qu'il y a de plus instructif. Après avoir détaillé l'action, il ramasse en un seul point de vue les fautes qu'on reprochoit à Aratus, et je vais les rapporter; car cela ne peut qu'être utile.

Le premier reproche qu'on lui faisoit, c'étoit d'avoir usurpé le généralat avant que le temps de Timoxène fût expiré, et d'avoir entrepris une chose dont le succès devoit lui paroître fort douteux.

Le second, c'étoit d'avoir congédié mal-à-propos les Achéens et les Lacédémoniens, lorsqu'il voyoit les Etoliens au milieu du Péloponèse, parce qu'il crut trop légèrement que les Etoliens s'en retournoient deux jours après.

La troisième faute dont on l'accusoit, c'étoit d'avoir engagé le combat avec peu de troupes, lorsqu'il pouvoit se retirer sans péril dans les villes voisines, pour assembler les Achéens, et donner ensuite la bataille quand il l'auroit jugé nécessaire.

Enfin, la quatrième, qui étoit même la plus grande qu'on lui imputoit, c'étoit qu'ayant résolu de combattre, il avoit fait toutes choses avec très-peu de conduite et beaucoup d'imprudence; car il avoit envoyé attaquer l'arrière-garde des ennemis avec sa cavalerie et son armure légère, après que leur avant-garde eut gagné les montagnes, au lieu qu'il devoit tomber sur l'avant-garde pendant qu'elle étoit dans la plaine, qui lui étoit favorable, et où il pouvoit tout espérer de ses gens pesamment armés.

Voilà les chefs d'accusation : Aratus y répondit, et montra que la perte qu'on lui imputoit n'étoit pas arrivée par sa faute. Du reste, s'il avoit fait quelque chose contre le devoir d'un bon capitaine, il pria qu'on le lui pardonnât et qu'on examinât ses actions avec moins de rigueur que d'indulgence. Cette modestie changea l'esprit de toute l'assemblée, dont la fureur se tourna contre ses accusateurs, et on ne se servit ensuite que de ses conseils dans tout ce qu'on voulut entreprendre.

56 Polybe dit effectivement qu'Aratus dans la suite les gouverna de manière qu'on l'auroit plutôt pris pour un sage citoyen, que pour un grand capitaine;

qu'il se tint sans rien faire par le souvenir de l'échec qu'il avoit reçu, qu'il laissa faire aux Etoliens tout ce qu'ils voulurent, et qu'il souffrit qu'ils se retirassent tranquillement, quoiqu'ils fissent leur retraite par des lieux étroits et difficiles, où il ne falloit, pour ainsi dire, qu'un trompette pour remporter sur eux une victoire entière sans coup férir.

57 Les Lacédémoniens avoient voulu changer la forme de leur gouvernement, et le réduire en démocratie, et ils avoient tué Adimas, un des éphores, et avec lui plusieurs autres citoyens, qui tenoient le parti des rois. Les éphores envoyèrent à Philippe, qui venoit d'arriver de Macédoine, des ambassadeurs pour justifier cette action. Ces ambassadeurs trouvèrent le roi près de la montagne de Parthénie. Philippe leur dit, qu'ils s'en retournassent à Lacédémone, et que les éphores lui envoyassent à Tégée des hommes qui pussent conférer avec lui sur les affaires présentes. Les éphores lui envoyèrent dix hommes des premiers de Sparte; ils furent introduits dans le conseil; et après avoir accusé Adimas de tout le désordre, et fait à Philippe de grandes protestations de fidélité, ils se retirèrent. Le conseil fut fort partagé sur le traitement qu'il falloit faire aux Lacédémoniens. La plupart, persuadés de leur mauvaise volonté, et sachant qu'Adimas avoit été tué pour avoir favorisé le parti de Philippe, et qu'ils avoient voulu faire alliance avec les Etoliens, étoient d'avis que le roi en devoit faire un exemple, et les traiter comme Alexandre avoit traité les Thébains. Les autres, et de ce nombre étoient les plus vieux, remontroient que cette punition étoit plus grande que la faute, que le roi devoit se contenter de punir les auteurs de la sédition, leur ôter leurs charges, et les donner à ses amis. Quand ce fut au roi à opiner, il dit que les fautes que les alliés commettoient en particulier les uns contre les autres, ne le regardoient point personnellement, et

que sur cela il ne pouvoit que leur parler et leur écrire pour les porter à rentrer dans leur devoir, et pour faire connoître qu'il remarquoit tout ce qui se passoit. Que pour ce qui étoit fait contre l'alliance commune, voilà, dit-il, ce qui doit être puni en commun et d'un commun consentement; que les Lacédémoniens n'ayant rien fait ouvertement contre cette alliance, et promettant de faire tout ce qui seroit juste et raisonnable à son égard, il ne seroit pas honnête de prendre contre eux des résolutions violentes, et qu'il paroîtroit bien étrange que son père après les avoir vaincus comme ses ennemis, n'ayant rien fait contre eux de cruel, lui pour de si légers sujets de plainte, il exerçât sur eux une vengeance si terrible. Cet avis passa, et c'est cette réponse pleine de sagesse et d'humanité, que Polybe nous a conservée, et qu'il attribue à Aratus, parce qu'il n'est pas vraisemblable qu'un prince qui n'avoit alors que dix-sept ans, eût pu parler de lui-même avec tant de modération et de sagesse.

38 Polybe parle bien des désordres et des séditions qui arrivèrent de ce temps-là en Crète. Mais il n'a point expliqué cette conduite, par laquelle Philippe soumit en peu de jours toute l'île, et j'avoue que je n'en ai rien vu ailleurs.

39 Il faut lire: Démétrius de Phare, et non pas Démétrius de Phalère. Ce Démétrius de Phalère étoit mort il y avoit déjà long-temps. Plutarque parle de Démétrius de Phare, qui étoit chef des Illyriens. Il en est souvent parlé dans Polybe.

40 Démétrius lui parle comme s'il n'y avoit qu'un devin qui dût ajouter foi aux signes qui paroissoient aux entrailles des victimes, et comme s'il falloit avoir l'âme d'un devin pour garder la foi. Ce mot ne laisse pas d'être plein de force et de sens par rapport à la politique ordinaire des princes.

[41] Cette réponse d'Aratus est plus courte dans Polybe, qui rapporte ses propres termes, livre vij. Les voici : « Si vous pouvez la garder sans violer la « foi que vous avez donnée aux Messéniens, gardez-« la sans scrupule ; mais si au contraire en y mettant « garnison vous perdez toutes les autres citadelles et « places fortes, outre la garnison que vous avez reçue « d'Antigonus, et qui vous a conservé vos alliés (il « appeloit ainsi la bonne foi), prenez bien garde qu'il « ne vous soit plus avantageux et plus expédient pour « vos affaires en faisant sortir cette garnison d'hommes, « d'y laisser pour garnison la bonne foi, et de con-« server par son moyen, non seulement Messène, « mais encore tous vos autres alliés ». Plutarque a étendu ce discours pour en démêler mieux le sens, et pour le rendre plus instructif en le rendant plus sensible.

[42] Polybe marque que si Philippe eût suivi son sentiment, il étoit tout prêt à violer la foi, comme cela parut évidemment par la suite, mais qu'il eut honte de résister aux observations d'Aratus. Tant il est vrai qu'une parole forte et généreuse a beaucoup de pouvoir sur les esprits même les plus corrompus.

[43] Les vers grecs sont fort difficiles ; car il paroît qu'il y manque un verbe. J'ai suivi le sens qui m'a paru le plus naturel ; car *ζωάγριον* signifie le prix que l'on paye pour sa liberté, sa rançon ; et cela convient fort bien à Aratus qui avoit délivré Sicyone de ses tyrans. C'est pourquoi la fête qu'on célébroit pour conserver la mémoire de ce grand jour s'appeloit *Soteria*, c'est-à-dire, la fête de la délivrance.

Ottendorfer Branch,
SECOND AVENUE,

FIN DU DOUZIÈME VOLUME.



THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

form 410

